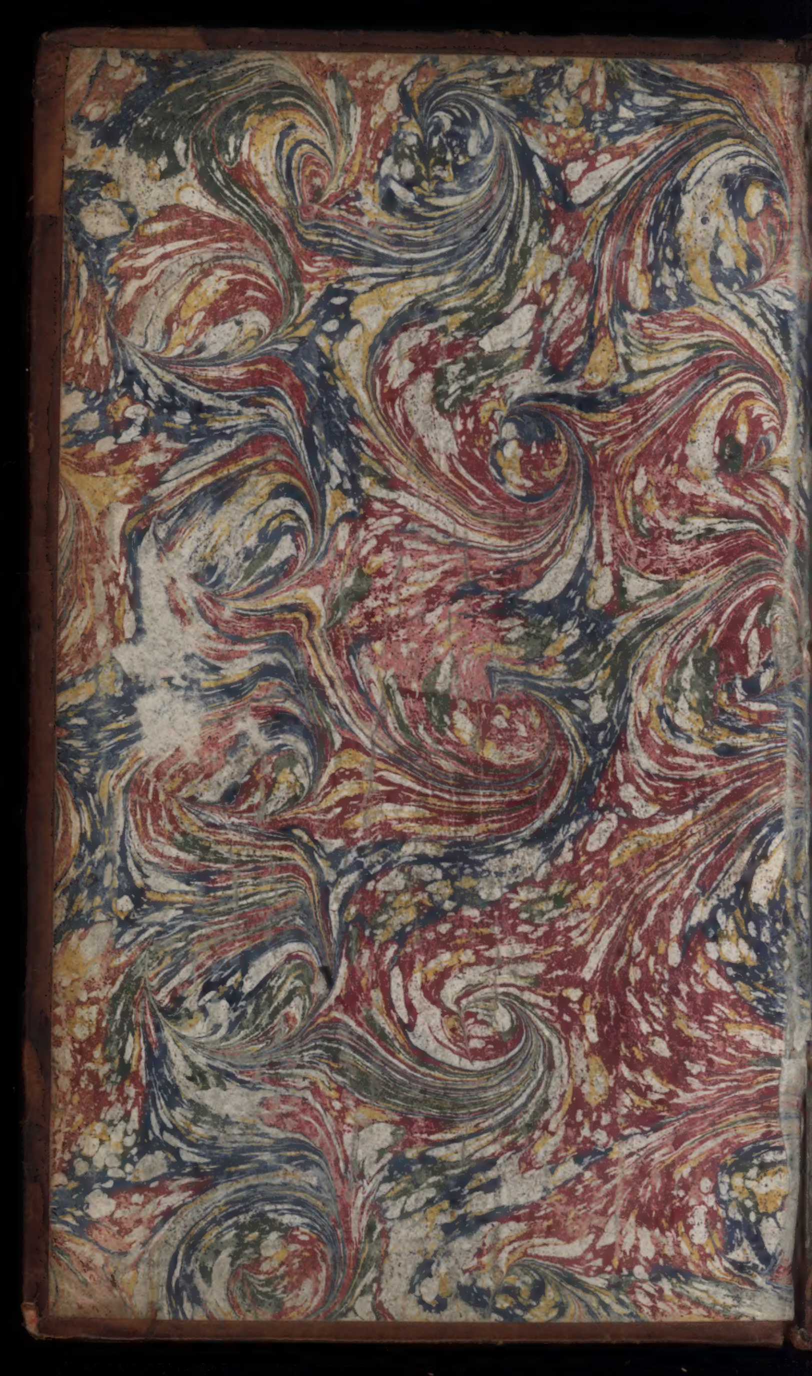






aux armes de Mme Philippe-Elisabeth d'Orléans (Mademoiselle de Beaujolais)


LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE
MISES EN VERS
FRANÇOIS.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE

MISES EN VERS FRANCOIS

Par T. CORNEILLE *de l'Academie Françoise.*

TOME I.



A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, Grande-Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DC. XCVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

IL y a plus de vingt ans que je fis paroistre la traduction en Vers François des six premiers Livres des Metamorphoses d'Ovide. Elle fut receuë assez favorablement pour m'obliger à ne la pas laisser imparfaite. Le travail avoit dequoy m'étonner par sa longueur, & il avoit des difficultez qui ne pouvoient estre surmontées que par le temps, qui a coustume de faire venir à bout de toutes les choses que l'on entreprend. Un autre sans doute auroit beaucoup mieux imité que moy les graces de l'Original. J'ay travaillé selon mon foible genie, & j'ay crû ne pouvoir rien faire de mieux que de garder pendant plusieurs années la traduction



PREFACE.

IL y a plus de vingt ans que je fis paroiſtre la traduction en Vers François des ſix premiers Livres des Metamorphoſes d'Ovide. Elle fut receuë aſſez favorablement pour m'obliger à ne la pas laiſſer imparfaite. Le travail avoit dequoy m'étonner par ſa longueur, & il avoit des difficultez qui ne pouvoient eſtre ſurmontées que par le temps, qui a couſtume de faire venir à bout de toutes les choſes que l'on entreprend. Un autre ſans doute auroit beaucoup mieux imité que moy les graces de l'Original. J'ay travaillé ſelon mon foible genie, & j'ay cru ne pouvoir rien faire de mieux que de garder pendant pluſieurs années la traduction

entiere de ce grand Ouvrage, pour estre plus en estat d'en connoistre les défauts, parce qu'on se pardonne ordinairement beaucoup de choses dans la chaleur de la composition. Si je me suis quelquefois donné la liberté d'étendre quelques endroits, ç'a esté sans avoir meslé mes pensées à celles de mon Auteur; mais j'ay creu qu'il pouvoit m'estre permis de ne point tant chercher la briéveté du stile que le repos du Vers le plus agreable à l'oreille; & j'en ay fait d'autant moins de scrupule que toutes les Fables, dont il a fait le tissu de son admirable Poëme, estant differentes les unes des autres; je les ay regardées comme autant de Chapitres où le Lecteur se peut arrester, sans qu'il soit obligé de se souvenir de ce qu'il a leu, pour entendre ce qui luy reste encore à lire. Je me suis particuliérement attaché à ne rien omettre, & pour n'y laisser aucune obscurité, j'ay ajouté de temps en temps un Vers ou deux qui expliquent ce qui a besoin de commentaire dans l'Original, mais sans rien changer dans la pensée. J'ay encore plus fait. J'ay employé plusieurs Vers en divers endroits pour donner l'intelligence par-

faire de certaines Fables, comme dans celle d'Ericton, où je n'ay pas creu que ce fust assez de dire, que c'estoit un Enfant né sans Mere, si je ne faisois connoistre le mistere de cette naissance. Ovide écrivoit dans un temps où ces matieres estoient si generalement connuës, qu'il luy suffisoit d'en dire un mot pour se faire entendre, ce qui l'obligeoit à s'arrester sur ce qui luy sembloit le plus riant pour la Poësie. Ainsi dans la Fable de Danaé, il s'est contenté de dire que Jupiter avoit eu d'elle un Fils appellé Persée, & dans celle d'Andromede, que Persée voyant cette infortunée Princesse attachée à un Rocher, preste à estre devorée d'un Monstre, resolut de le combattre pour l'en garantir ; & il m'a paru qu'il estoit bon d'expliquer comment Jupiter avoit esté obligé de se changer en pluye d'or pour voir Danaé, & par quelle injure receuë les Nereïdes avoient obtenu de Neptune qu'il envoyast un Monstre Marin pour ravager le Royaume de Cephée. Il est assez difficile de deviner ce qu'Ovide a prétendu faire entendre sur la fin du quatriéme Livre, quand faisant raconter au mesme Persée de quelle maniere il estoit venu à bout de couper la

teste à Meduse, il ne luy fait rien dire autre chose, sinon qu'estant arrivé en un lieu environné de hautes murailles, où demeuroient deux Sœurs qui n'avoient qu'un œil qu'elles se prestoient tour-à-tour, il eut l'adresse de le dérober, en avançant sa main dans l'instant que l'une croyoit le donner à l'autre; & que de là il se rendit au Palais de Meduse par des chemins entrecoupez de Rochers & de Forests. On ne connoit rien à ces deux Sœurs, & on ne voit point ce que cét œil dérobé devoit contribuer à sa victoire, en sorte que cét endroit seroit demeuré obscur si je n'avois expliqué la Fable des Grées, qui n'est peut-estre connuë que de fort peu de personnes; mais afin que l'on remarque ce que j'ay cru devoir prester à Ovide, j'ay fait imprimer en caractere italique tout ce qui n'est point dans l'Original. Je me suis assujetti dans tout le reste à n'exprimer que ce que dit mon Auteur. J'ay pourtant changé quelque chose dans un endroit où il semble se contredire luy-mesme. C'est dans le reproche qu'il fait faire par Penthée aux Vieillards de Thebes, qui aprés s'estre exilez de Tyr leur Patrie, & avoir passé de vastes mers pour venir bastir leur

nouvelle Ville, ont la lâcheté de se vouloir soûmettre à Bacchus. Tous ceux qui avoient suivy Cadmus quand Agenor luy ordonna d'aller chercher sa Sœur Europe, avoient peri, ou par les morsures, ou par l'haleine empestée du Serpent de Mars, & Cadmus estant resté seul de cette défaite, c'est à luy seul que j'ay cru que Penthée pouvoit adresser la parole. J'aurois encore quelques legeres remarques à faire sur de pareilles difficultez, mais il ne sera pas mal-aisé de concevoir la raison qui m'a fait transposer ou changer quelques Vers par-tout où l'on s'appercevra qu'il y aura du changement ou de la transposition.

Je ne parle point des Anachronismes. Plusieurs tiennent qu'il ne faut point observer d'ordre de temps dans les Fables, & il y a grande apparence qu'Ovide estoit de ce sentiment, puisqu'en traitant l'avanture de Phaëton, il dit que les Etoiles de l'Ourse, échauffées pour la premiere fois des rayons dont il estoit environné dans le Char du Soleil son Pere, tâcherent inutilement de se plonger dans la mer pour s'en garantir. Cependant Calisto n'avoit point encore esté changée en Astre, puisque nous voyons par

la ſuite que Jupiter ne prit de l'amour pour elle, que lors qu'il alla reparer dans l'Arcadie les deſordres que l'embraſement du Monde, cauſé par Phaëton, y avoit produits.

Le grand nombre de Planches qui ſe trouvent dans cét Ouvrage, eſt une preuve que l'on n'a rien negligé pour luy donner tous les embelliſſemens qu'il eſtoit capable de recevoir. On en a mis une au commencement de chaque Fable, afin qu'elle repreſente d'abord aux yeux du Lecteur, ce que les Vers luy apprennent en ſuite en détail. Cét ornement aura peut-eſtre quelque agrément pour les Dames, en faveur de qui principalement le deſſein de cette traduction a eſté formé.

Ce ſeroit icy le lieu de parler des differentes beautez que l'on admire dans l'Original, & qui ont fait acquerir au fameux Ovide une gloire qui portera ſon nom juſque dans la poſterité la plus éloignée ; mais qui ne les connoit pas, & quelle Nation ne s'eſt pas empreſſée à traduire les Metamorphoſes? Les Grecs meſme, qui ſe vantent d'avoir ouvert le chemin des Sciences à toute la Terre, & de n'avoir eu beſoin du ſecours d'aucun autre Peuple pour les acquerir, n'ont pas dédaigné de les mettre en Vers

dans leur Langue, tant ce merveilleux Ouvrage leur a paru digne d'estre leu, comme estant un parfait modéle de tout ce qui est à imiter ou à fuir dans la vie humaine & dans la civile. Cela est si vray que si l'on examine bien les Fables, on reconnoistra qu'elles contiennent non seulement ce qu'il y a de plus excellent dans les plus nobles Sciences, mais encore les plus beaux secrets de la Morale, de la Physique, & mesme de la Politique. C'est ce qui a fait dire à Platon que les Sages de l'antiquité avoient voulu qu'elles fussent le premier lait que l'on fist succer aux Hommes, qui devoient les considerer comme un aliment qui passe dans l'esprit sans peine, & qui l'entretenant agreablement, le rend enfin capable d'une plus solide nourriture.

En effet quelles grandes utilitez ne tire-t'on pas de la connoissance de la Fable, qui nous donne de si belles instructions de Morale, en nous apprenant à nous gouverner dans l'une & dans l'autre fortune, en détournant nostre esprit des passions dereglées par les exemples qu'elle nous propose des malheurs arrivez à ceux qui s'y sont abandonnez, & en nous enseignant la crainte de Dieu, crainte salutaire, qui vaut seule toutes les vertus ensemble?

TABLE
DES FABLES
CONTENUËS DANS LE PREMIER TOME.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE PREMIER.

LE CAHOS.

FABLE I.



'ENTREPRENS d'expliquer par quelles avantures
Divers corps ont quitté leurs premieres figures.
Vous, dont le changement qu'on leur vit recevoir,
A marqué tant de fois le ſupréme pouvoir,

Dieux, pour me ſouſtenir dans ce penible ouvrage,
D'une flame celeſte échauffez mon courage ;
Ouvrez-moy la carriere, & conduiſant mes vers
Dans le ſombre neant d'où ſortit l'Univers,
Menez-moy juſqu'au ſiecle où le regne d'Auguſte,
Toûjours Victorieux, toûjours Grand, toûjours Juſte,
Etale aux yeux ſurpris de ſes faits éclatans
Ce que reſpecteront & l'envie & le temps.

Avant que l'Eſtre immenſe à qui tout doit hõmage
De ce vaſte Univers euſt commencé l'ouvrage,
Et que pour découvrir ſa grandeur à nos yeux
Il euſt formé la Terre & la Mer, & les Cieux,
Dans un profond Cahos la Nature engloutie
Sous un informe Tout cachoit chaque Partie,
Ainſi le nomma-t'on, & ce Cahos n'eſtoit
Qu'une maſſe indigeſte où la nuit habitoit,
Qu'un poids ſans mouvemẽt, qui de chaque ſubſtãce
Dans un amas ſans ordre enfermoit la ſemence.
Du Soleil qui voit tout les rayons éclatans
Ne faiſoient point encor la meſure du Temps,
Cét Aſtre retenu dans la maſſe premiere
Attendoit pour briller le don de la lumiere,
Il n'eſtoit point de Lune, & ſon paſle Croiſſant
N'avoit jamais montré ſon éclat renaiſſant.

Des longs bras de la Mer la Terre environnée,
N'avoit point d'eaux encor qui la tinssent bornée,
Et son Globe, aujourdhuy sur son poids suspendu,
Dans le milieu de l'Air n'estoit point estendu.
Ainsi l'obscur neant qui preceda le Monde
Laissoit confusément la Terre parmy l'Onde.
L'Air de toutes les deux n'estoit point separé,
Et le Feu joint à l'Air n'avoit rien d'épuré.
Ainsi la Terre estoit, mais sans estre solide,
Ainsi la Mer estoit, mais sans estre liquide.
L'Air n'avoit point receu la clarté pour soûtien,
Et sans forme par tout, ce grand Tout n'estoit rien.
Un vague & noir amas de qualitez contraires
A celles qui pesoient attachoit les legeres,
Et tenoit confondu par ce meslange estroit,
Et le sec dans l'humide, & le chaud dans le froid.
De là naissoit à tout un obstacle invincible;
La nature de l'un à l'autre estoit nuisible,
Et dans le mesme corps, sujet à leurs debats,
Le solide attaquoit ce qui ne l'estoit pas.
Enfin Dieu détacha, pour finir cette guerre,
Et la Terre du Ciel, & les Eaux de la Terre,
Et de l'Air le plus pur tiré d'entre l'épais
Fit ce liquide Feu qui ne s'éteint jamais.

A peine eut-il ainſi dégagé toutes choſes
De ce confus Cahos qui les tenoit encloſes,
Qu'ayant ſelon leur Eſtre ordonné de leurs rangs,
Il luy plut de les mettre en des lieux differents.
Mais s'il les ſepara, ce fut pour voir entr'elles
D'une immuable paix les douceurs mutuelles.
Le Feu ſans peſanteur, & prompt à s'élancer,
Vers la voute du Ciel s'alla ſoudain placer.
L'Air ſe mit au deſſous, mais la Terre preſſée
Fut par ſon épaiſſeur d'elle-meſme enfoncée,
Et ſon poids l'entraînant, la força d'endurer
Celuy des corps maſſifs qu'il luy fit attirer.
L'Eau pour la reſſerrer tout autour répanduë
Par ſon liquide cours en borna l'étenduë,
Et paiſible & tranquille en ſes commencemens,
N'eut que le dernier rang parmi les Elemens.

De ce Dieu, quel qu'il fuſt, la ſageſſe profonde
Achevoit de regler le bel ordre du Monde,
Quand la Terre inégale attirant ſes regards,
Il l'arrondit en globe uny de toutes parts.
C'eſt dans ce meſme temps qu'autour de cette Terre
Il allonge les bras de la Mer qui la ſerre,
Et qu'il donne à ſes flots le pouvoir de s'enfler
Contre l'orgueil des vents qui viendront la troubler.

C'eſt alors, que l'on voit des Eſtangs, des Fontaines;
Que les Fleuves naiſſans vont arroſer les Plaines,
Et qu'en d'obliques bords leurs courans retranchez,
A ſuivre leur penchant ſe trouvent attachez.
Tous n'ont pas meſme ſort; le ſein qui les fait naiſtre,
Engloutiſſant les uns, les force à diſparoiſtre,
Et les autres receus dans un champ plus ouvert,
S'acquittent vers la Mer d'un tribut qui s'y perd.
Enſuite il prend le ſoin d'étendre les Campagnes,
Abaiſſe les Vallons, éleve les Montagnes,
De feüillages touſus enrichit les Foreſts;
Et comme au lieu celeſte où brille ſon Palais,
Cinq Zones tout autour par qui ſa Sphere eſt ceinte,
Deux à droit, deux à gauche, en traverſent l'enceinte,
Et que la plus ardente échauffe le milieu,
Meſme ordre eſt pour la Terre obſervé de ce Dieu.
Autant de Regions en bornent le partage,
Que de Cercles au Ciel coupent ce grand Ouvrage.
Au milieu la Torride, où jamais aucun temps
Par l'excez des chaleurs ne ſouffrit d'habitans.
Aux deux extremitez ſont les deux Glaciales;
Entre Elles & la Chaude, en meſmes intervalles,
Les deux autres ont place, & chacune y reçoit
Un temperé mélange & du chaud & du froid.

L'Air couvre ces Climats, les entoure, les ſerre,
Plus peſant que le Feu, plus leger que la Terre.
C'eſt-là qu'à ce grand Maiſtre il plut qu'on viſt épars
Les nuages épais & les obſcurs broüillards.
C'eſt là qu'il mit ce foudre & ces bruyantes armes
Qui cauſent aux Mortels de ſi rudes alarmes;
Et c'eſt enfin ce lieu dont les Vents ennemis
Virent le vaſte empire à leur fureur ſoumis.
Non qu'à leur choix par tout, ſçachant leur violence,
Il ſouffre à ces mutins une pleine puiſſance,
Il les tient ſeparez ; mais quoy qu'en divers lieux
Il ait fait tout exprès regner ces Furieux,
Tant d'aigreur quelquefois dans leur diſcorde abõde,
Qu'on diroit qu'ils ſont preſts de renverſer le Mõde.
Ces Freres que la haine a ſi fort diviſez,
Eurent donc à régir des Climats oppoſez.
Eurus alla ſouffler où le Soleil ſe leve,
L'aimable & doux Zephire où ſa courſe s'acheve,
Par le rude Aquilon le Nort fut refroidy,
Et les broüillards d'Auſter couvrirent le Midy.
Ce ſçavant Artiſan dont l'ordre à tout preſide,
Mit au deſſus le Feu, Feu ſans poids & liquide,
Qui n'a rien de la Terre, & dont l'activité
N'admet aucun meſlange avec ſa pureté.

LA CREATION
DE L'HOMME.

FABLE II.



APRE's qu'il eut ainſi par des bornes preſcrites
Aſſervi chaque choſe à ſes propres limites,
Les Aſtres juſque-là ſous la Maſſe cachez,
S'élevant vers les Cieux, y furent attachez.

C'est-là que de briller ils eurent l'avantage.
La Mer fut des Poissons le spatieux partage,
Les Oiseaux dans les Airs se mirent à voler,
Et ce qui marche ou rampe eut la Terre à fouler.
Mais il manquoit encore à ce tout admirable
Un dernier Animal, plus saint, plus venerable,
Dont l'esprit éclairé, sublime, resolu,
Pust prendre sur le reste un pouvoir absolu.
L'Homme fut donc créé, soit qu'en son origine
Dieu l'ait daigné former de semence divine,
Soit qu'en son sein la Terre eust d'abord renfermé
Quelque germe du Ciel avec elle formé.
Le sage Promethée entreprit cet ouvrage.
Des Dieux qui reglent tout il luy donna l'Image,
Et nëut besoin, pour faire un Chef-d'œuvre si beau,
Que d'un peu de limon détrempé dans de l'eau.
Cette image des Dieux sur l'Homme ainsi gravée
Sembloit luy destiner une gloire achevée,
Et meritoit assez que quelques dons nouveaux
Le fissent distinguer des autres Animaux.
Aussi tous vers la Terre ont la teste baissée,
L'Homme seul vers le Ciel la tient toûjours haussée,
Et par ce privilege il voit à chaque instant
La brillante clarté du sejour qui l'attend.

La Terre auparavant, & ſans forme, & groſſiere,
De l'Homme qui nâquit fut ainſi la matiere,
Et par un ordre exprés, pour elle à reſpecter,
Prit l'eſtre de celuy qui devoit l'habiter.





LES AGES.

FABLE III.



'Age d'or commença, cet âge où de
l'enfance
L'Homme tant qu'il vivoit retenoit
l'innocence,
Et reglant ses projets sur la seule équité,
Joignoit l'exactitude à la fidelité.

Ces Loix que pour punir on a depuis trouvées,
N'avoient point ſur l'airain encore eſté gravées,
Et tous en ſeureté vivant ſans intereſt,
On ignoroit les noms, & de Juge, & d'Arreſt.
On n'avoit point encor, pour voir un nouveau Mõde,
Eſſayé ſi les Pins pourroient floter ſur l'Onde.
Les treſors étrangers n'eſtoient point envahis,
Et nul ne connoiſſoit que ſon propre païs.
Il n'eſtoit ny Chaſteaux ny Villes pour retraites,
Il n'eſtoit ny tambours, ny clairons, ny trompetes,
Point de retranchemens, point de murs à forcer,
Point d'Eſcadrons armez qu'il falluſt repouſſer.
Aucune main encor ne s'eſtoit occupée
A fabriquer un Caſque, à forger une Epée,
Et d'un calme profond chaque Peuple flaté
Gouſtoit une innocente & douce oiſiveté.
La Terre auſſi-bien qu'eux dans un repos extréme,
Sans eſtre cultivée, offroit tout d'elle-meſme,
Et ſon ſein liberal, aujourd'huy reſſerré,
Du coutre pour s'ouvrir n'eſtoit point déchiré.
Auſſi l'Homme content d'avoir pour nourriture
Ce que ſans aucun art luy donnoit la Nature,
Ne vivoit que de Glands, communs aux Animaux,
Et du ſauvage fruit de divers Arbriſſeaux.

Des Zephirs amoureux les fecondes haleines
D'un Printemps éternel favorisoient les Plaines,
Et le brillant émail de mille & mille Fleurs
Y faisoit éclater les plus vives couleurs.
C'est par là qu'en tout temps, sans estre labourées,
Les Campagnes rioient sous des moissons dorées,
Et ne demandoient point qu'après avoir porté
Le repos servist d'aide à leur fecondité.
Ainsi la Terre estoit une heureuse demeure.
De purs ruisseaux de Lait y couloient à toute heure,
Et d'un Miel savoureux les Arbres degoutans,
Prodiguoient leur Nectar à tous ses Habitans.



LES SAISONS.

FABLE IV.



I-TOST que Jupiter eut dans la nuit profonde
Fait deſcendre Saturne, & pris le ſoin du Monde,
L'Age d'argent parut, beaucoup meilleur encor
Que l'Airain qui ſuivit, mais bien pire que l'Or.
De ce premier Printemps d'éternelle durée
La beauté tout-à-coup ſe trouva reſſerrée,

Et l'inconſtant Automne, & l'Hiver, & l'Eſté
Firent voir tour-à-tour leur inégalité.
En ces quatre Saiſons, dont chacune eſt bornée,
Il plut à Jupiter de diviſer l'Année.
Ce fut alors que l'Air, d'une brulante ardeur,
Pour la premiere fois, reſſentit la chaleur,
Et qu'en ſuite la glace, aux arbres ſuſpenduë,
Y demeura long-temps ſans qu'on la viſt fonduë.
Alors l'Homme ſujet à ces rudes Saiſons,
Pour en fuir la rigueur, eut beſoin de Maiſons.
Les Cavernes d'abord, les Antres en ſervirent,
Ou ſi quelque art parut en celles qui ſe firent,
On ne fit que tenir les plus épais haliers
Entrelaſſez d'écorce, & de pliants oſiers.
De ſes premiers honneurs la Terre alors déchcuë
Commença de ſouffrir la tranchante charuë.
Le joug fut en uſage, & ſon indigne poids
Fit gemir le Taureau pour la premiere fois.
Au dur ſiecle d'Airain celuy d'Argent fit place.
On y vit éclater plus d'orgueil, plus d'audace,
Et les moindres debats ne ſe pouvoient offrir
Qu'aux armes auſſi-toſt on n'oſaſt recourir.
L'injuſtice pourtant n'y fut point en uſage.
La vertu conſerva ſon premier avantage;

Et toûjours ſon empire euſt eſté reconnu
Si le Siecle de Fer ne fuſt pas ſurvenu.

Le crime eut dans ce Siecle une entiere victoire.
Il étoufa le ſoin de l'honneur, de la gloire,
Et par les plus ſanglans & funeſtes effets,
A l'envy l'un de l'autre, on courut aux forfaits.
La Pudeur & la Foy par la Force défaites
Cederent à la Fraude, aux Embûches ſecretes,
Et la Juſtice en vain oppoſa ſon pouvoir
A la coupable ardeur d'acquerir & d'avoir.
Vers des bords étrangers le Nautonnier avide,
Sans connoiſtre le Vent, l'oſa prendre pour guide,
Et le Pin, ſur ſes monts ſi long-temps en repos,
D'une Mer inconnuë alla braver les flots.
La Terre, ainſi que l'Air, juſque-là ſans partage,
Dans ce Siecle pervers n'eut plus cet avantage,
Et l'adroit Arpenteur borna ce que chacun,
Pour ſe l'approprier, ſepara du commun.

O! qu'on euſt épargné de triſtes funerailles,
Si l'on n'euſt point foüillé juſque dans ſes entrailles!
Mais enfin c'eſtoit peu d'en pouvoir obtenir
Les diverſes moiſſons qu'on luy faiſoit fournir.
L'Argent, les Diamans, cette ſource de crimes,
Qu'elle avoit ſçû cacher dans ſes plus creux abyſmes,

Du profond de ſon ſein avidement tirez,
Servant d'Idole à l'Homme, en furent adorez.
Ainſi le Fer nuiſible, ainſi l'Or encor pire,
Cede à peine à la main qui l'arrache & le tire,
Que la Guerre paroiſt, Monſtre cruel, affreux,
Qui pour ſemer l'effroy ſe ſert de tous les deux,
Et qui rempliſſant tout & d'horreur & d'alarmes,
D'une ſanglante main fait réſonner les armes.
Chacun vit de rapine, il n'eſt plus d'équité.
L'Amy chez ſon Amy n'eſt point en ſeureté.
Le Gendre par embuſche attaque le Beaupere,
On voit le Frere meſme armé contre le Frere.
La Femme & le Mary ſans pitié, ſans remords,
A ſe perdre l'un l'autre appliquent leurs efforts.
La Maraſtre en ſecret par un poiſon funeſte
Des fruits d'un premier lit éteint tout ce qui reſte,
Et le Fils que le Pere eſperoit pour appuy,
Le prive lâchement de ce qu'il tient de luy.
Ainſi la pieté vaincuë & mépriſée
Voit la Terre de ſang tout à coup arroſée,
Et des Divinitez qu'attiroient ces bas lieux,
Aſtrée eſt la derniere à remonter aux Cieux.

LA GIGANTOMACHIE.

FABLE V.



ILs ne ſont pas pourtant moins ſujets que la Terre
Aux deſordres qu'enfante une jalouſe guerre.
Les Geans à leur tour prétendant y régner,
Eſtoient bien reſolus de ne rien épargner,

Et de Monts entaſſez s'y faiſant une voye,
Ils regardoient déja le Ciel comme leur proye;
Mais un coup de tonnerre à peine fut lancé,
Que l'on vit ſur Oſſa Pelion renversé;
Et ces Maſſes de chair ſous leur poids étouffées
Ayant à Jupiter ſervy d'heureux trophées,
La Terre qu'abreuva le noir ſang de ſes Fils,
A ſa chaleur mourante infuſa des eſprits,
Et pour ſauver leur race aprés cette avanture,
De l'Homme, ſur ce ſang, imprima la figure.
Mais ces fiers Deſcendans n'eurent pas pour les Dieux
Un mépris moins altier ny moins injurieux.
Avec avidité leur barbare courage
Chercha l'occaſion du meurtre, du carnage,
Et par la ſoif du ſang qui les tint animez,
On auroit deviné qu'ils en eſtoient formez.



LYCAON CHANGÉ EN LOUP.

FABLE VI.



PRE'S que ce grand Dieu qui lance le tonnerre
Eut veu du haut du Ciel les crimes de la Terre,
Ce qui chez Lycaon luy venoit d'arriver,
Aux maux qu'il prévoyoit le force de resver ;

Et revoyant d'un œil & jaloux & ſevere
L'execrable banquet qu'il avoit voulu taire,
Il gemit, il ſoupire, & ce qu'il ſent d'horreur
Le remplit tout à coup d'une juſte fureur.
Quoy que le monde entier ait merité la foudre,
Avec les Dieux qu'il mãde il luy plaiſt d'en reſoudre,
Et tous ſans differer, à pas précipitez,
Pour ce fameux Conſeil viennent de tous coſtez.

Le chemin qui conduit où le tient ce grãd Maître,
Quand le Ciel eſt ſerein, eſt facile à connoiſtre.
Pour peu que l'on y jette un regard curieux,
Son extréme blancheur frape auſſi-toſt les yeux.
Il la fait rejaillir ſur ce qui l'environne,
Et le Cercle de Lait eſt le nom qu'on luy donne.
D'un & d'autre coſté de ce brillant ſejour
Les Dieux d'un ſang illuſtre ont étably leur cour.
Ceux de qui la puiſſance eſt la plus reverée,
Qui ſont du premier rang, en occupent l'entrée,
Tandis que le bas ordre épars confuſément,
En differents quartiers trouve ſon logement.
Auſſi dans ce beau lieu tout eſt ſi magnifique,
Que ſi l'on peut ſouffrir qu'un Mortel s'en explique,
Penetrant de l'eſprit ce qu'on cache à nos yeux,
J'oſeray l'appeller le grand Palais des Cieux.

A peine dans ſon rang chacun eut pris ſa place,
Que lançant de ſon Trône un regard qui menace,
Appuyé ſur ſon ſceptre, & jettant l'œil ſur tous,
Jupiter par ces mots exhala ſon couroux;
Et comme, à la fierté dont il branſla la teſte,
Il parut préſager quelque horrible tempeſte,
La Terre s'en émut, l'Ocean s'en troubla,
Et du Ciel agité le vaſte corps trembla.

Quãd l'orgueil des Geants, ces noirs Fils de la Terre,
Par l'ardeur de regner me declara la guerre,
Dit-il, & qu'à l'envy déployant leurs cent bras
Chacun d'eux prétendit mettre mon Trône à bas,
Il le faut avoüer, leur force plus qu'humaine
Sur leurs monts entaſſez me cauſa de la peine;
Mais à quoy que par eux nous nous viſſions reduits,
Elle n'égala point l'embarras où je ſuis.
Si d'un puiſſant Party j'eus à craindre l'audace,
Du moins je le trouvois dans une ſeule race,
Et quoy qu'inſolemment ils ſe fuſſent promis,
Ces Rebelles vaincus, j'eſtois ſans Ennemis.
Mais enfin aujourd'huy ſi je veux me défaire
De ceux que me ſuſcite un orgueil temeraire,
Il n'eſt lieu ſur la terre où cent crimes divers
Ne preſſent mon couroux contre tout l'Univers.

Il faut le perdre entier, c'en est fait, & j'en jure
Par les fleuves bourbeux de la Demeure Obscure.
Avant qu'à tant d'aigreur on se laisse emporter
Je sçay trop qu'il n'est rien qu'il ne faille tenter;
Mais quoy qu'en le perdant on plaigne le coupable,
Quand la playe une fois s'est renduë incurable,
Il faut que le Fer coupe, & retranche soudain
Ce qu'on voit corrompu de ce qui reste sain.
Il est des Demi-Dieux dont la garde m'est chere,
Des Nymphes qui n'ont point merité ma colere,
Des Faunes, des Sylvains, & mille autres enfin
Qu'à vos mesmes honneurs reserve le Destin,
Et qui du Ciel encor n'estant pas jugez dignes,
Ont de la Deïté les plus visibles signes.
Attendant qu'avec nous ils puissent à leur tour
Partager les douceurs du celeste sejour,
Reduits pour quelque temps à rester sur la Terre
Qu'ils y vivẽt du moins & sans trouble & sans guerre.
Avecque les Mortels ils sont confusément;
Et pouvez-vous penser qu'ils y soient seurement,
Puisque jusque sur moy, qui gouverne la foudre,
Qui de vous malgré vous à mon gré puis resoudre,
Le cruel Lycaon, connu par ses forfaits,
A voulu de sa rage étendre les effets?

A ces mots on fremit, & toute l'Aſſemblée,
De ſurpriſe & d'horreur également troublée,
Demande à haute voix qu'un ſupplice éternel
Faſſe dans les tourmens gemir le criminel.
Ainſi quand contre toy lachement animées,
De ſacrileges mains, Ceſar, ſe ſont armées,
Et qu'elles ont tâché par un coup inhumain
D'éteindre dans ton ſang l'éclat du nom Romain;
Sous cet affreux projet d'une Troupe aſſaſſine
Tout l'Univers tremblant a crû voir ſa ruïne,
Et cet amour des Tiens a deu t'eſtre auſſi doux
Qu'au Souverain des Dieux le fut ce promt couroux.
Ravy que tant d'ardeur paruſt pour ſa vangeance,
De la voix, de la main il fait faire ſilence,
Et voyant par reſpect le murmure finy;
Ne vous alarmez point, le coupable eſt puny,
Dit-il, d'une entrepriſe, auſſi lâche que vaine,
Ecoutez ſeulement la noirceur & la peine. (tels,
Touché des bruits fâcheux qui couroiẽt des Mor-
Dont la fureur à peine épargnoit nos Autels,
Pour m'en rendre témoin, ſuſpendant mon tonnerre,
Sous leur forme en ſecret je deſcens ſur la Terre,
Et mon étonnement ſe trouve ſans égal
D'y voir par-tout le bruit moindre encor que le mal.

Je ne vous diray point de quel amas de crimes
En cent lieux differens je perce les abysmes.
Il faudroit plus de temps à vous les raconter
Que tant de lieux à voir ne m'en ont pû coûter.
Je parcours l'Arcadie où le hazard me mene,
Je traverse Lycée, & Menale, & Cyllene,
Et detestant par-tout les forfaits que je voy,
De nuit à l'impourveu j'entre au Palais du Roy.
Pour fléchir ce Tyran, toucher cette ame noire,
J'y fais briller d'abord un rayon de ma gloire,
Et ce qu'il a d'éclat est si bien reconnu
Que l'on ne doute point qu'un Dieu ne soit venu.
A m'adresser des vœux tout le Peuple s'empresse.
Lycaon qui s'en rit les traite de foiblesse,
Et poussant jusqu'au bout sa lâche impieté;
C'est avoir pour les Dieux trop de credulité,
Dit-il; si celuy-cy se peut vanter de l'estre,
Ce que j'ay resolu nous le fera connoistre.
L'épreuve en est facile, & convaincra vos yeux,
Qu'en le jugeant mortel, j'en ay jugé le mieux.
Dans les bras du sommeil où la nuit me convie
Il croit estre en pouvoir de m'arracher la vie.
De ma mort le Barbare ose donner l'arrest,
Il la jure, & c'est-là l'épreuve qui luy plaist.

Mais

Mais c'eſt peu ſi ſa main, accoûtumée au crime,
Ne prend en m'immolant une double victime.
Un Moloſſe en ſa Cour pour oſtage donné,
A part au ſacrifice où je ſuis deſtiné.
Il l'égorge, & l'on voit ſes membres qui palpitent
Servir de doux ſpectacle aux fureurs qui l'agitent.
Dans de brûlantes eaux les uns qu'il fait boüillir,
Demy-vivans encore, y ſemblent treſſaillir.
Il fait rôtir le reſte, & m'invite à ſa table.
Jugez s'il fut jamais repas plus effroyable.
Auſſi ces mets affreux ſont à peine ſervis,
Qu'il voit du châtiment ſes attentats ſuivis.
Un feu, que tout-à-coup ma colere fait naiſtre,
S'attache à renverſer la maiſon ſur le Maiſtre;
Et ce feu devorant, pour en venir à bout,
Saiſit ce qu'il approche, & s'approche de tout.
Lycaon, que l'horreur de ſon crime accompagne,
Fuit tout remply de crainte, & gagne la campagne.
Là me voulant maudire, & cherchant à parler,
Quelque effort qu'il y faſſe, il ne peut que hurler.
Sa rage s'en émeut, & dans un ſort ſi rude,
Ce qu'à verſer du ſang il a pris d'habitude,
A cette meſme ſoif ſçait ſi bien l'engager,
Que voyant des Brebis, il veut les égorger.

Il court, il les pourſuit; déja ſes dents ſont preſtes
A faire un fier degaſt ſur ces tremblantes Beſtes,
Lors qu'en un rude poil ſes habits ſont changez,
En jambes au devant ſes deux bras allongez.
Enfin il devient Loup, mais ſous cette figure
Il conſerve, il fait voir ſa premiere nature;
Encor meſme poil gris, meſme feu dans les yeux,
Toûjours de ſang avide, & toûjours furieux.



LE DELUGE,

FABLE VII.

A flame m'a vangé d'une maiſon infame,
Mais plus d'une maiſon a merité la flame.
Par-tout où de la terre on voit l'accès ouvert,
De la fiere Erynnis le dur regne eſt ſouffert.

Il ſemble qu'à l'envy, chacun armé pour elle,
Cherche en courant au crime à lui marquer ſon zele.
J'en ay donné l'arreſt, plus, plus d'impunité,
C'eſt trop, tous periront, ils l'ont tous merité.
Là du grand Jupiter l'implacable colere
De la pluſpart des Dieux tire un aveu ſevere;
Ils en joignent l'aigreur à ſon reſſentiment,
Et le reſte y ſouſcrit du geſte ſeulement.
Aucun d'eux toutefois ne ſçauroit qu'avec peine
Voir ainſi tout d'un coup perir la race humaine.
Si ton couroux s'étend contre tous les Mortels,
De quel encens offert fumeront nos Autels,
Diſent-ils? Ta ſageſſe, & ſublime & profonde,
Partageant les Saiſons regla l'ordre du Monde:
Mais à quoy va ſervir ce bel ordre des Temps,
Si la Terre aujourd'huy reſte ſans habitans?
La peupler, voir le jour, ſont-ce des avantages
A ne plus reſerver qu'à des Beſtes ſauvages?
Ce doute qui les gêne auſſi-toſt éclaircy,
Par un charmant eſpoir, les tire de ſoucy.
Pour diſſiper en eux l'effroy de ſa menace,
Jupiter leur promet une ſeconde race:
Qui faiſant admirer l'ordre qui la produit,
N'aura rien de ſemblable à celle qu'il détruit.

Son redoutable bras, armé de plus d'un foudre,
Déja de tous costez alloit tout mettre en poudre;
Mais enfin il craignit que tant de feux lancez
De l'Air jusques au Ciel ne fussent repoussez,
Et que de son Palais l'inimitable ouvrage
De cet embrasement n'éprouvast le ravage.
Il se souvint d'ailleurs qu'un Decret du Destin
Du Monde par la flame avoit reglé la fin,
Et qu'il viendroit un jour, où le Ciel & la Terre
Brûlant confusément sans l'aide du Tonnerre,
On verroit ce grand Tout par le feu consumé
Retourner au Neant dont il estoit formé.
Ainsi pesant la peine avant que d'en resoudre,
Tout d'un coup il renonce à se servir du foudre,
Et met bas tous ces traits que lors qu'il veut punir,
Les Cyclopes en haste ont soin de luy fournir.
Au défaut de la flame il a recours à l'onde;
Tout le monde est coupable, il noyera tout le mõde,
Et des fleuves entiers du haut du Ciel versez,
Lavant tant de forfaits, les rendront effacez.
Il le jure, & soudain l'effet suit sa parole.
Il enferme Aquilon dans les antres d'Eole,
Et retient tous les vents dont les soufles ouverts
Peuvent secher la Terre, & balayer les Airs.

Notus, le ſeul Notus, de ſes aîles humides,
Mis hors de ſa priſon, fend les Plaines liquides.
Son viſage eſt couvert des plus obſcurs broüillards,
Leur noirceur ſur ſon front s'épand de toutes parts.
D'un fecond amas d'eaux ſa barbe appeſantie
En laiſſe dans ſon ſein couler une partie,
Et ſes moites cheveux ſont comme des Canaux
D'où ſortent tout autour mille & mille ruiſſeaux.
Il ne perd point de temps ; tout ce qu'il voit de nuës,
Dans le milieu des Airs par leur poids ſoûtenuës,
Il les preſſe, & ſa main ſur cent lieux differens
Fait fondre tout-à-coup d'impetueux Torrens.
Iris, de qui Junon ſe ſert pour ſes meſſages,
Amaſſe exprès des eaux, en groſſit les nuages,
Et porte, en ſe parant de diverſes couleurs,
Un ſiniſtre préſage aux triſtes Laboureurs.
De tant d'affreux Torrens la cheute ſurprenante
Dans leurs cœurs étonnez fait naiſtre l'épouvante;
Leurs bleds ſont renverſez, & ſous ce poids flotant
Le travail d'une année avorte en un inſtant.
Mais pour mettre le comble à leurs juſtes alarmes
C'eſt peu qu'à Jupiter le Ciel preſte des armes.
Par tout ce que la Terre en peut encor offrir,
Neptune en ſon Palais ſonge à le ſecourir :

Et l'ordre estant donné, que sans se faire attendre,
Chaque Fleuve à l'envy se haste de s'y rendre;
Il ne faut pas, dit-il, les voyant accourus,
Perdre avec vous le temps en discours superflus.
Il s'agit de montrer qui je suis, qui vous estes.
Ouvrez de vos courans les clostures secretes,
Et rompant ce qui sert d'obstacle à vos Canaux,
Faites sentir par-tout la chute de vos eaux.
Il parle, on obeït; chacun étend ses rives,
Presse à flots redoublez ses ondes fugitives,
En élargit la source, & se précipitant,
Porte un double tribut à la mer qui l'attend.
De son costé Neptune armé pour cette guerre,
Eleve son Trident, puis en frape la Terre.
Ce rude coup l'entrouvre, elle tremble, & les eaux
S'y font de toutes parts des passages nouveaux.
Les Fleuves debordez au travers des Campagnes,
Faisant grossir leurs flots à l'égal des Montagnes,
Dans leur subit ravage entraînent en tous lieux,
Et les Palais des Rois, & les Temples des Dieux.
Ah, combien sous l'horreur de ces fieres tempestes
Perissent chaque instant & d'hommes & de bestes!
S'il est quelque maison qui reste encor debout,
L'onde passe le comble, & la couvre par-tout,

Et les plus hautes tours, dans leur goufre englouties,
De cet abiſme d'eaux ne ſont point garanties.
Rien n'en peut eviter l'affreux débordement,
La Terre avec la Mer ne fait qu'un Element;
Et cette Mer par-tout étendant ſes ravages,
Trouve par-tout la Mer, & n'a plus de rivages.
L'un ſur une colline a cru ſauver ſes jours,
L'autre d'une nacelle a cherché le ſecours,
Et pleurant ſes Moiſſons, que l'eau cache à ſa veuë,
Fait ſervir l'aviron où ſervoit la charuë.
Celuy-cy vers un Mont ſe haſtant de ramer,
Paſſe ſur ſa maiſon qui vient de s'abiſmer.
Celuy-là ſur un Orme eſperant quelque azile,
Prévenu par les eaux voit ſa peine inutile,
Et trouve en y montant un poiſſon arreſté,
Où d'abord il a crû trouver ſa ſeureté.
Les Vaiſſeaux vont par-tout, & ſi l'ancre eſt jettée,
C'eſt quelquefois un Pré qui la tient arreſtée,
Et l'onde ouvre au Pilote un mobile chemin
Sur les meſmes Coſteaux qui produiſoient le vin.
Ces lieux, qui tapiſſez d'une aimable verdure
Aux Chevres d'alentour fourniſſoient leur paſture,
Ne ſont plus qu'un abiſme, & ſans rive & ſans bords,
Où les Monſtres Marins roulent leurs vaſtes corps.

Le bruit des flots émûs frapant les Nereïdes,
Les oblige à ſortir de leurs grotes humides,
Et leur ſurpriſe eſt grande à voir tout à la fois
Des Maiſons ſous les eaux, des Villes, & des Bois.
Juſque dans les Foreſts le Dauphin ſe promene,
Et là s'embaraſſant dans les branches d'un Cheſne,
Il s'élance, & l'effort qu'il fait en bondiſſant
Semble déraciner ce qu'il touche en paſſant.
L'inimitié ſe perd, & ſans plus de querelle
Le Loup voit la Brebis, & nage à coſté d'elle.
L'eau ne pardonne à rien, & ſon rapide cours
Emporte également les Tigres, & les Ours.
En vain le Sanglier met ſa force en uſage,
La viteſſe du Cerf flate en vain ſon courage.
Le Lion ainſi qu'eux du peril étonné,
Cede aux larges Torrens dont il eſt entrainé,
Et dans ce juſte effroy les triſtes Hirondelles,
Ne trouvant plus de terre où répoſer leurs aîles,
Sont contraintes enfin, après un long effort,
De ſubir dans les eaux une infaillible mort.
De ſi profonds amas en élevent l'abiſme,
Que des Monts les plus hauts elles paſſent la cime,
Et font rouler leurs flots juſque ſur des ſommets,
Où nuages ny vents n'atteignirent jamais.

Ainſi ce fut en vain qu'on s'en fit un refuge,
Tout fut envelopé dans cet affreux deluge ;
Ou ſi de ſa fureur quelqu'un ſe put ſauver,
Ce que l'eau commença, la faim ſceut l'achever.



LA REPARATION
DU GENRE HUMAIN
Par Deucalion & Pyrrha.

FABLE VIII.



POUR sa fertilité la Phocide admirée
Tient des Bœotiens l'Attique separée.
Tant qu'elle resta terre, on ne vit point ailleurs,
Ny de champs plus feconds, ni d'herbages meilleurs,

Mais dans ce temps fatal par les flots engloutie,
De la Mer qui la couvre elle eſt une partie,
Et ne laiſſe plus voir qu'un champ d'eaux ſpatieux
Sous qui Villes & Bois ſe dérobent aux yeux.
Là ſe découvre un Mont dont la haute étenduë
Porte ſa double cime au deſſus de la nuë.
On le nomme Parnaſſe, & comme tout exprès
Jupiter du Deluge affranchit ſes ſommets,
C'eſt là qu'ayant floté long-temps au gré de l'onde
Deucalion finit ſa courſe vagabonde,
Et qu'après cent efforts juſque-là ſuperflus,
Il trouve avec Pyrrha ce qu'il n'eſperoit plus.
Leur barque ayant pris terre, ils ſe rendent propice
La Nymphe qui preſide à l'Antre de Coryce,
S'offrent au Dieu du Mont, & par des vœux ſoûmis
Tâchent à meriter le ſecours de Themis.
Jamais pour la Juſtice Homme n'eut plus de zele,
Jamais Femme ne fut à ſes Dieux ſi fidelle.
Auſſi quand Jupiter, jettant les yeux par-tout,
Vit la Terre un étang de l'un à l'autre bout,
Que de tant de milliers qui peuplerent le Monde
Ces deux étoient les ſeuls qu'avoit épargnez l'Onde,
Tous deux craignãt les Dieux, & ſans crime tous deux,
Il écarte auſſi-toſt les broüillards tenebreux,

Fait soufler Aquilon, & par l'Air qu'il resserre,
Montre la Terre au Ciel, & le Ciel à la Terre.
Neptune sans Trident n'a plus d'autre soucy
Que de rendre des flots le couroux adoucy;
Et voyant dans ce soin Triton qui le seconde,
En étalant sa pourpre, & se montrant sur l'Onde,
Il l'appelle, & l'employe à faire entendre aux eaux
L'ordre de se remettre en leurs propres canaux.
Triton sans perdre temps satisfait son attente;
Il prend sa Conque en main, cette Conque perçante,
Qui pour laisser au vent un ample & libre cours,
Croist du bas jusqu'au haut, & s'élargit toûjours.
Telle est en l'embouchant la force qu'il luy donne,
Qu'au milieu de la Mer si-tost qu'elle resonne,
Il n'est bords reculez, ny rivage écarté,
Où dans le mesme instant le son n'en soit porté.
Ainsi dès que ce Dieu l'approcha de sa bouche,
Par-tout où le Soleil & se leve & se couche,
Son retentissement suffit à retenir
Les eaux que leur concours venoit par-tout d'unir.
Toutes rentrẽt soudain dans leurs premiers partages,
Les Fleuves ont leurs bords, la Mer a ses rivages,
Et sans plus se mesler, à ce bruyant signal
L'une reprend son lit, les autres leur canal.

Pour peu que les Torrẽs couvrẽt moins les Cãpagnes,
On diroit que leur ſein enfante des Montagnes.
La Terre ſe découvre, & ſemble ſe hauſſer
A meſure que l'eau commence de baiſſer.
Enfin long-temps aprés tant d'horribles tempeſtes;
Les Foreſts & les Bois ſont paroiſtre leurs teſtes,
Et de leurs ornemens les arbres dépoüillez,
Ont encor le limon qui les avoit ſoüillez.
Le ſeul Deucalion du creux goufre de l'Onde
Voyoit ſortir la Terre, & renaiſtre le Monde;
Et regardant Pyrrha, les yeux baignez de pleurs,
Il tâche par ces mots d'adoucir ſes malheurs.

O ma Sœur, ô ma Femme, ô deplorable reſte
D'un Sexe qu'a détruit la colere celeſte!
C'eſtoit peu que le ſang par un étroit lien
Euſt joint dès leur naiſſance & ton Pere & le mien.
C'eſtoit peu que depuis, un heureux Himenée
Euſt confondu mon ſort avec ta deſtinée,
Nos malheurs, que le Ciel aime à rendre infinis,
Semblent de nouveaux nœuds qui nous tiennent unis.
Triſtes joüets des flots, & vain rebut de l'onde,
En nous ſeuls aujourd'huy nous voyõs tout le mõde;
Les autres de la Mer ont ſenty le couroux,
Et de tout ce qui fut il ne reſte que nous.

Je n'ose mesme encor avec trop d'asseurance
De nos jours prolongez me souffrir l'esperance,
Tant le moindre nuage enferme encor pour moy
De terribles sujets & d'horreur & d'effroy.
Helas ! à quels ennuis serois-tu reservée,
Si sans me conserver le sort t'eust conservée ?
Par quel soulagement adoucir tes douleurs ?
Qui calmeroit ta crainte, & secheroit tes pleurs ?
Pour moy, je l'avoüeray ; si le Ciel plus severe
Eust voulu par ta mort assouvir sa colere,
Il m'auroit veu te suivre, & sous les mesmes flots
Chercher ce qu'avec toy j'espere de repos.
Fils du grand Promethée à qui je dois la vie,
Pourquoy suis-je reduit à luy porter envie ?
Détrempant du limon il sçavoit l'animer.
Que n'ay-je mesme adresse à produire, à former !
Du Monde repeuplé la perte reparée
Rendroit nos noms par-tout d'éternelle durée,
Et nous aurions la joye, aprés tant de travaux,
Que nos Neveux un jour parleroient de nos maux.
Mais les Dieux à leur gré reglent ce que nous sõmes,
Il leur plaist qu'en nous seuls soit le reste des Hõmes :
Vivons, & par leurs soins puisse estre conservé
Le modele qu'en nous ils en ont reservé.

Il parloit, & Pyrrha, partageant ſes alarmes,
A ſes profonds ſoûpirs mêloit ſes triſtes larmes,
Quand ceſſant de ſe plaindre, ils creurent faire mieux
De chercher du ſecours dans l'Oracle des Dieux.
Un ſi juſte deſſein ne veut point de remiſe.
Ils deſcendent d'abord ſur les bords du Cephiſe,
Qui tout épais encor d'un jaunâtre limon,
Rentré dans ſon courant, avoit repris ſon nom.
Là prévenant le culte où leur zele s'appreſte,
Pour ſe purifier ils ſe moüillent la teſte;
De l'onde la plus claire arroſent leurs habits,
Et pourſuivent leur route au Temple de Themis.
Son dôme eſtoit couvert du plus ſale mélange
Que formerent jamais & la mouſſe & la fange,
Et ſes Autels ſans feu, reſtez encor debout,
De cette meſme fange eſtoient ſoüillez par-tout.

Arrivez à ce Temple ils ſe jettent par terre,
De ſes premiers degrez baiſent la froide pierre;
Et tournant triſtement leurs regards vers les Cieux,
Si jamais, diſent-ils, l'on a fléchy les Dieux,
Si la vive rigueur d'une diſgrace entiere
Leur peut faire écouter une juſte priere,
Apprens nous par quels ſoins nous pouvons reparer
La perte des Humains que tu nous vois pleurer.

Explique-nous, Themis, quelle vertu feconde
Eſt propre à redonner des Habitans au Monde,
Et dans l'état funeſte où nos jours ſont reduits,
Par quelque heureux ſecours ſoulage nos ennuis.
La Déeſſe ſenſible à ce triſte ſpectacle,
Exauce leur priere, & leur rend cet Oracle.

Mortels, hors de mon Temple allez ſecher vos pleurs,
Et pour fixer vos fortunes errantes,
Les yeux bandez, & vos robes pendantes,
Eſſayez d'obtenir la fin de vos malheurs.
Par les os de voſtre Grand' Mere
Le Ciel eſt preſt de calmer ſon couroux,
Si d'un cœur ſoûmis & ſincere
Vous les jettez derriere vous.

A cet ordre cruel, comme frapez du foudre,
Tous deux ſe regardant ne ſçavent que reſoudre;
Et Pyrrha dont l'eſprit ſe trouve moins ſoûmis,
Croit ne pouvoir ſans crime obeïr à Themis.
Pardonne, luy dit-elle & tremblante & confuſe,
Si ce que je voudrois, mon devoir le refuſe,
Et ſi malgré mon zele à te marquer ma foy,
Je reſte ſuſpenduë entre ma Mere & toy.

Toucher ſes os ſacrez avec des mains profanes;
C'eſt offenſer ſon Ombre, & violer ſes Manes.
Chacun d'eux cependant, d'horreur tout interdit,
Repaſſe avidement l'Oracle en ſon eſprit;
Et peſant chaque mot ſans le pouvoir comprendre,
Ils rêvoient ſans ſçavoir à quel party ſe rendre,
Lors que Deucalion, que le Ciel éclaira,
Soulage par ces mots l'inquiete Pyrrha.
Donne enfin quelque tréve à ta douleur amere.
Le Ciel fait toûjours bien ce qu'il luy plaiſt de faire,
Et ſi je ne me trompe, un ordre ſi preſſant,
Quoy qu'il t'en ait paru, n'a rien que d'innocent.
A bien prendre l'Oracle, il parle de la Terre.
C'eſt noſtre Mere à tous, ſes os ſont chaque pierre,
Et par ceux qu'il nous faut jetter derriere nous,
Il paroiſt que le Ciel n'entend que des cailloux.
A s'en laiſſer flater Pyrrha trouve des charmes.
Leur eſpoir toutefois eſt combatu d'alarmes,
Tant ils penſent encor avoir peu merité
Que l'Oracle ait pour eux ſi peu d'obſcurité.
Mais enfin que nuira d'en hazarder l'épreuve?
De leur foy pour Themis ce doit eſtre une preuve.
Ils ſortent de ſon Temple avec ce doux eſpoir,
Et font ce que les Dieux leur paroiſſent vouloir.

Leurs habits ſont traînans, & leur teſte voilée
Dérobant leurs regards à la voute étoilée,
Ils jettent derriere eux, ſans épargner leurs bras,
Les pierres qu'en marchant ils trouvẽt ſous leurs pas.
Soudain (qui le croiroit, à moins que d'âge en âge
La ſage Antiquité n'en rendiſt témoignage?)
Les pierres que ce ſoin les engage à cueillir,
En paſſant par leurs mains, ſe laiſſent amolir.
Avec un peu de temps on les voit toutes croiſtre;
Toutes chãger de forme & prendre un nouvel eſtre;
Et cet accroiſſement inſpire à ces cailloux
Ce qu'une autre nature a d'heureux & de doux.
C'eſt par cette feconde & benigne nature
Que de l'Homme qui manque ils prennent la figure;
Mais elle n'eſt encor dans ce premier effet
Que le rude crayon d'un ouvrage imparfait.
C'eſt comme une Statuë à la haſte ébauchée,
Du Ciſeau qui la taille à peine encor touchée,
Qui ſur les premiers coups du Statuaire adroit,
Fait connoiſtre déja ce qu'il faut qu'elle ſoit.
Par-tout où quelque ſuc contracté de la Terre
Tient ſon humidité renfermée en la pierre,
La ſecrete vertu qui ſeconde leurs vœux,
En produit de la chair, du ſang, & des cheveux.

Ce qu'elle a de trop dur, resté comme insensible,
Se change en ossemens sans devenir flexible.
Ses veines seulement gardent le mesme cours,
Ne quittent point leur nom, & sont veines toûjours.
Par là Deucalion vit remplir son augure.
Les cailloux qu'il jetta prirent tous sa figure,
L'Homme par un seul Homme ainsi se repara,
Et le Sexe opposé par la seule Pyrrha.
C'est de là qu'on nous voit endurcis à la peine.
Jusqu'au delà des Mers l'avarice nous mene,
Et sans cesse par elle au travail obstinez,
Nous faisons assez voir de quoy nous sommez nez.



LA DEFAITE
DU SERPENT PYTHON.

FABLE IX.


A vieille humidité ſous la Terre étouffée,
Par l'ardeur du Soleil fut à peine échauffée;
A peine le limon qui couvroit les marais,
Enflé par la chaleur, eut paru plus épais,

Que cette mesme Terre avec un soin extréme,
Libre enfin de tant d'eaux, produisit d'elle-mesme;
Et prompte à réparer mille Genres divers,
De Bestes en tous lieux repeupla l'Univers.
Ce que pour rétablir differentes substances
Elle avoit renfermé de fecondes semences,
Comme au sein d'une mere heureusement nourry,
Fit autant d'Animaux qu'il en avoit pery.
Quelque forme d'abord y parut manifeste,
Anima la matiere, & le temps fit le reste.
Ainsi lors que le Nil en sept bras separé,
Des Champs qu'il a couverts s'est enfin retiré,
Et que le gras limon qui fait leur abondance,
Des rayons du Soleil a receu l'influence,
En renversant la Terre on est surpris de voir
Mille Animaux divers à l'envy se mouvoir.
Les uns dans ce moment n'achevent que de naistre,
Les autres commencez montrent qu'ils doivent estre,
Et si leur mouvement les fait croire animez,
Ils sont encor pourtant imparfaits, mal-formez,
Et dans le mesme corps bien souvent il arrive
Qu'une moitié soit terre, & que le reste vive.
C'est l'ordinaire effet de l'humide & du chaud,
Moderez l'un par l'autre, & meslez comme il faut.

Ils conçoivent ſoudain, & de ſecretes cauſes
De ces principes ſeuls produiſent toutes choſes.
En vain avec le Feu ne voulant point de paix
L'Eau nourrit une guerre à ne finir jamais.
De l'humide vapeur la vertu temperée,
De ce qui donne vie eſt la ſource aſſeurée;
Et l'accord diſcordant de ces deux qualitez
Pour tout ce qui peut naiſtre a ſes feconditez.

Des fanges du Deluge encor toute couverte,
La Terre ainſi prend ſoin de reparer ſa perte,
Et ſon ſein, de chaleur à loiſir penetré,
Pouſſe au dehors le germe au dedans reſſerré.
Des premiers Animaux les eſpeces perduës,
Par ce germe abondant au Monde ſont renduës;
Et ſes feconds efforts ſi long-temps retenus
Paſſent juſqu'à former des Monſtres inconnus.

Que la ſterilité luy parut préferable,
Quand elle vit Python, ce Serpent effroyable,
Qui ſemant en tous lieux l'épouvante & l'horreur,
Des Peuples renaiſſans ſe rendit la terreur!
Mais quoy qu'elle gemiſt de ce malheur extréme,
Il fallut le produire en dépit d'elle-meſme.
Jamais rien juſqu'alors de ſi prodigieux
Des Mortels étonnez n'avoit frapé les yeux.

De frayeur par ſa veuë il n'eſt cœur qu'il ne glace,
Tant ſur une Montagne il occupe d'eſpace,
Et tant ſon vaſte corps par ſes replis divers
D'un deſaſtre nouveau ménace l'Univers.

Apollon l'apperçoit, & jaloux de la gloire
Dont en le combatant le flate la victoire,
Il prend l'arc & les traits, que juſque-là ſes mains
N'employoient qu'à percer des Chévreüils & des
Dains.
A peine en ſon carquois reſte-t-il une fléche.
Il frape, & chaque coup ouvre une large bréche,
Par où ce Monſtre horrible, achevant ſon deſtin,
Vomit au lieu de ſang de noirs flots de venin.
Ce triomphe, d'un Dieu ne parut point indigne,
Et pour en conſerver un ſouvenir inſigne,
Du nom de ce Serpent nos Peuples anciens
Etablirent des jeux qu'on nomma Pythiens.





VANGEANCE DE L'AMOUR.

FABLE X.



C'Est-là qu'à ſignaler ſa force & ſon adreſſe
L'ardeur d'un beau renom invitoit la jeuneſſe.
Là, la Lute, & la Courſe, & le combat des Chars
Offroient pour s'exercer de glorieux hazards.

Quiconque étoit vainqueur dans cette grande Feste,
D'un verd rameau de Chesne y couronnoit sa teste;
Car le Laurier chez nous si connu, si fameux,
Ne s'étoit point encor fait connoistre chez eux,
Et du blond Apollon la longue chevelure
De tout Arbre sans choix empruntoit sa parure.
  Daphné fut la premiere à qui ce Dieu du jour,
Epris de sa beauté, daigna parler d'amour.
Du grand Fleuve Penée elle avoit receu l'estre,
Et s'il en fut charmé dès qu'il la vit paroistre,
La force du Destin fit moins pour l'enflamer,
Que le secret couroux du Dieu qui fait aimer.
  Fier d'avoir sur Python remporté l'avantage,
Jusques à l'Amour mesme il osa faire outrage,
Et le trouvant un jour avec son arc bandé,
De quel orgueil, dit-il, te vois-je possedé?
Sans fléches & sans dards va, fay valoir tes charmes,
Enfant plein de foiblesse, & quitte-là ces armes.
Quel combat, quel exploit te les fait meriter?
C'est à moy seul qu'est deu l'honneur de les porter,
A moy, qui quand je veux, du premier coup sãs peine
Aux plus fiers Animaux lance une mort certaine,
Et qui viens mesme encor d'abatre sous mes traits
Le plus affreux Serpent que l'on craindra jamais.

Par je ne ſçay quels feux que ta molleſſe inſpire
De quelques lâches cœurs aſſeure toy l'empire,
Mais ne te meſle point, en portant ce carquois,
De partager ma gloire, & d'uſurper mes droits.
L'Amour ſans s'émouvoir ſoûrit,& d'un air tendre,
De tes traits, je l'avouë, on ne peut ſe défendre.
Seurs d'atteindre, dit-il, ils percent qui tu veux,
Mais je connoy les miens, ſauve-t'en, ſi tu peux.
Ma victoire ſur toy, s'il faut que je l'obtienne,
Met d'autant plus ma gloire au deſſus de la tienne,
Que de vils Animaux qu'on te voit ſurmonter
Sont au deſſous du Dieu que j'auray ſceu dompter.
En achevant ces mots il fend l'air de ſes aîles,
Et volant vers le Mont des neuf doctes Pucelles,
Le Parnaſſe eſt le lieu qu'il luy plaiſt de choiſir
Pour préparer ſes traits avec plus de loiſir.
Là, d'un carquois brillant de Rubis & d'Opales,
Il s'empreſſe à tirer deux fléches inégales,
Mais dont l'effet encor beaucoup plus inégal
Pour ſon fier Ennemy n'a rien que de fatal.
L'une qu'il prend exprès & dorée & luiſante,
Pour faire entrer l'amour, eſt aiguë & perçante;
L'autre plombée au bout, par ſa froide langueur,
Frapant ſans penetrer, luy ſçait fermer un cœur.

C'eſt par cette derniere & ſans pointe & ſans force
Qu'avec luy Daphné jure un éternel divorce,
Tandis qu'à l'impourveu Phœbus de l'autre atteint
Fait ſon bonheur d'aimer, & s'y trouve contraint.
Mais à ſa vive ardeur ſon ame abandonnée
Tâche en vain de fléchir la Fille de Penée,
Elle eſt inéxorable, & le ſeul nom d'Amant,
De quelque rang qu'il ſoit, eſt pour elle un tour-
ment.
Jamais elle ne creut d'exercices honneſtes
Qu'à chaſſer dans les Bois, qu'à pourſuivre les Beſtes,
Et qu'à pouvoir enfin dans ſes ardens deſirs
De la chaſte Diane imiter les plaiſirs.
Ses cheveux que toûjours, dédaignant leur paru-
re,
Elle laiſſoit tomber ſans ordre & ſans friſure,
Attachez d'un cordon, leur unique ornement,
Sur ſon col, ſur ſes bras pendoient négligemment.
Dans cette négligence elle eſtoit préferable
A tout ce que peut l'art ajouſter à l'aimable.
Auſſi de mille Amans elle receut les vœux;
Mais on la vit toûjours inſenſible pour eux,
Et témoignant ſans ceſſe une haine obſtinée
Pour tout ce qui ſembloit luy parler d'hymenée,

Des plus ſombres foreſts les ſauvages détours
Faiſoient ſa ſeule joye, & ſes ſeules amours.
Penée en murmuroit, & s'ennuyant d'attendre,
Il eſt temps, diſoit-il, de me choiſir un Gendre,
Ma Fille, ſonge enfin à contenter mes vœux.
Je te dois un Epoux, tu me dois des Neveux.
Elle à qui le deſſein d'un choix ſi legitime
Donnoit la même horreur qu'auroit pû faire un crime,
Rougiſſoit, & ce rouge augmentant ſa beauté
Meſloit plus de brillant à plus de majeſté.
Son Pere qui l'aimoit, & n'aimoit rien tant qu'elle,
Luy meſme eſtoit ſurpris qu'elle paruſt ſi belle,
Et Daphné l'embraſſant, par ce diſcours flateur
Trouvoit auſſi-toſt l'art de luy gagner le cœur.
Pourquoy me faire entrer dans une autre famille?
Souffrez-moy la douceur de vivre toûjours Fille,
Et que ſans m'aſſervir au deſtin d'un Epoux,
Le mien juſques au bout dépende tout de vous.
Je ne demande rien que l'équité condamne,
Jupiter a bien fait cette grace à Diane.
Un exemple ſi grand vous doit ſervir de loy,
Il l'aimoit, vous m'aimez, feriez-vous moins pour moi?

Penée ainſi vaincu conſentoit à luy plaire.
Mais, Daphné, que te ſert d'avoir fléchy ton Pere ?
Ta beauté, dont l'éclat allume tant de feux,
S'oppoſe à ta demande, & répugne à tes vœux.



DAPHNE' CHANGE'E EN LAURIER.

FABLE XI.



N effet Apollon ayant veu cette Belle,
En demeure charmé, n'a plus d'yeux que pour elle,
Et dans l'aveugle ardeur de cette passion,
Tous ses vœux n'ont pour but que sa possession.

Le privilege heureux qu'il a de tout prédire
Promet à ſon eſpoir le bonheur qu'il deſire ;
Mais en vain ce grand Art à ſon feu ſert d'appuy,
Son Oracle le trompe, & n'eſt pas vray pour luy.
Comme après que les bleds ſont tirez d'une Plaine,
Dans le chaume reſté le feu ſe prend ſans peine,
Ou comme quelquefois on voit en un moment
Naiſtre dans les buiſſons un long embraſement,
Lors que le Voyageur, que la nuit deſeſpere,
En approche trop près le flambeau qui l'éclaire ;
Ou que ſans y penſer, d'autres ſoins prévenu,
Il le jette dedans quand le jour eſt venu.
Ainſi ce Dieu charmé de l'Objet qui l'enflame,
Sent de feux inconnus brûler toute ſon ame ;
Et ſe laiſſant ſurprendre à leurs charmes flateurs ;
Nourrit en eſperant d'inutiles ardeurs.
Il voit ſes beaux cheveux ſans aucune friſure,
Epars au gré du vent, floter à l'avanture.
Tout negligez qu'ils ſont, s'ils offrent tant d'appas,
Que doit-ce eſtre, dit-il, quand ils ne le ſont pas ?
Il voit de ſes regards la brillante lumiere
Faire valoir en elle une majeſté fiere,
Et jamais à ſon gré les Aſtres dans les Cieux
N'ont jetté tant d'éclat qu'il en ſort de ſes yeux.

Il voit ſa belle bouche, à qui tout rend hommage;
Mais c'eſt peu que la voir, il voudroit davantage,
Et ſur ſes belles mains à loiſir luy marquer
Ce qu'on ſent beaucoup mieux qu'on ne peut l'expli-(quer.
Ses bras nuds à demy, par leur blancheur extréme,
Diſputeroient d'éclat avec la nége meſme,
Et de tout ce qu'il voit l'ébloüiſſant appas
Luy fait croire encor plus de ce qu'il ne voit pas.
Elle qui d'aſſez loin obſerve ſa conduite,
Le voyant s'avancer, ſe reſout à la fuite.
Plus viſte que le vent elle croit l'éviter,
C'eſt en vain par ces mots qu'il tâche à l'arréter.

Où fuis-tu, belle Nymphe, où fuis-tu? conſidere
Que celuy qui te fuit n'aſpire qu'à te plaire.
Si des Loups en tremblant s'éloignent les Brebis,
Les Biches des Lions, ce ſont leurs ennemis,
Et la Colombe à fuir devant l'Aigle réduite,
A la meſme raiſon pour cauſe de ſa fuite:
Mais quoy qu'avec ardeur je coure ſur tes pas,
Je ne te ſuivrois point ſi je ne t'aimois pas.
Demeure, & ſi ce n'eſt pour écouter ma plainte,
Fay grace au juſte effroy dont mon ame eſt atteinte.
Songes-y, tu peux faire un faux pas, & je crains
Qu'une ronce en tombant ne déchire tes mains.

La moindre chûte, helas, à ce malheur t'expose,
Tu pourrois te blesser, & j'en serois la cause.
Ah! pour moy cette crainte est le plus grãd des maux,
Les lieux par où tu cours sont rudes, inégaux.
Consens à moderer cette vitesse extréme,
Fuy-moy plus lentement, je te suivray de mesme;
Et content d'admirer de plus près tes appas,
Sur tes pas moins pressez je regleray mes pas.
Que si tu crains l'amour que je te fais paroistre,
Tourne au moins tes regards afin de me connoistre,
Et ne dédaigne point de t'instruire un peu mieux
De celuy qu'à tes loix ont soûmis tes beaux yeux.
Ce n'est point de ces Monts un Habitant sauvage,
Qu'à prétendre à ton cœur un vain orgueil engage.
Ce n'est point un Berger qui sur ces verds côtaux
Passe une vie obscure à garder des troupeaux.
De grace, encore un coup, demeure, & te repose,
Ton seul aveuglement de ta crainte est la cause,
Et les tristes frayeurs qui font que tu me fuis,
Viennent de n'avoir pas encor sceu qui je suis.
Et Delphes, & Claros, & Patare, & Tenede,
Reverent ma puissance, & reclament mon aide.
Fils du grand Jupiter j'en puis tout obtenir.
Je connois le passé, je prédis l'avenir.

La Muſique me doit tout ce qu'en elle on aime ;
A me ſervir de l'Arc mon adreſſe eſt extréme,
Tous mes traits pour fraper ont d'aſſeurez moyens,
Et je n'en ſçache qu'un plus certain que les miens.
C'eſt, aimable Daphné, ce trait digne d'envie
Dont pour me ſurmonter ta beauté s'eſt ſervie,
Ce trait qui dans mon cœur charmé de tes attraits,
A fait une bleſſure à n'en guerir jamais.
Ce n'eſt pas qu'ayant ſceu trouver la Medecine
J'ignore la vertu de la moindre racine,
J'en ſçay toute la force, & je paſſe en tous lieux
Pour le plus ſecourable & le meilleur des Dieux ;
Mais ces Herbes, ces Sucs dont j'ay la connoiſſance ;
Ne peuvent de l'amour calmer la violence,
Et cet Art ſalutaire à tout le genre humain,
A moy qui le poſſede, eſt inutile & vain.
Il en auroit plus dit, mais tremblante, interdite ;
Dans ce fatal inſtant Daphné courut plus viſte,
Et déja tant d'ardeur précipitoit ſes pas,
Qu'il luy diſoit en vain ce qu'elle n'oyoit pas.
Cependant quoy que fiere, inſenſible, cruelle,
Pour luy, meſme en fuyant elle eſt aimable & belle ;
Il ſemble que le vent avec l'amour d'accord
Cherche à contribuer à ſon brûlant tranſport.

L'haleine des Zephirs qui font floter ſa robe,
Luy montre des beautez qu'aux yeux elle dérobe,
Et faiſant en arriere ondoyer ſes cheveux,
Etale tout leur charme, & redouble ſes feux.
Ainſi de ſes attraits, augmentez par ſa fuite,
L'éclat preſſe Apollon de hâter ſa pourſuite.
Il ne peut plus ſouffrir qu'un orgueilleux mépris
Rejettant ſon amour en ſoit l'indigne prix;
Et las de perdre en l'air une plainte frivole,
Sur ſes pas ſans relâche il court moins qu'il ne vole.
Tel eſt un Lévrier dans un champ ſpacieux
Après que ſur un Liévre il a jetté les yeux.
Telle eſt l'agilité qu'en ſa courſe déploye
Le Liévre pour ſa vie, & le Chien pour ſa proye.
L'un s'élançant ſur l'autre, & ne l'atteignant pas,
De ſa gueule béante atteint ſes derniers pas.
L'autre d'un ſaut leger, ſans ſe bien reconnoiſtre,
Incertain s'il eſt pris, s'efforce à ne pas l'eſtre,
Et par mille détours où ſa peur ſçait fournir,
Se tire de la dent qui ſemble le tenir.
C'eſt ainſi que du Dieu Daphné trompe l'atteinte.
Un fol eſpoir le pouſſe, elle, une juſte crainte.
Il faut ceder pourtant, Apollon qui la ſuit
Se montre plus leger que Daphné qui le fuit.

Animé par l'Amour qui luy preste des aîles,
Il poursuit de si prés ce miracle des Belles,
Que déja, presque seur du succez de ses vœux,
Son soufle en respirant fait voler ses cheveux.
Enfin elle succombe, & sa force épuisée
La rend preste à livrer une victoire aisée.
Dans le mortel effroy d'un si pressant malheur
Elle fremit, se trouble, & change de couleur,
Et tournant ses regards vers les eaux de Penée:
Si les Fleuves n'ont point leur puissance bornée,
Dit-elle, s'ils sont Dieux comme on l'a crû toûjours,
Parois icy, mon Pere, & vole à mon secours.
Et toy, Terre, où j'ay sçû trop charmer & trop plaire,
Montre en m'engloutissant que tu me sers de Mere,
Ou du moins pour punir l'Ennemy qui me suit,
Détruis en me changeant la beauté qui me nuit.
A peine avec ardeur sa priere est poussée,
Que des Dieux qu'elle touche on la voit exaucée.
Sous la froide langueur d'un lourd abatement
Ses membres tout-à-coup perdent le sentiment.
La peau qui les couvroit convertie en écorce,
En prend par tout son corps & la séve & la force:
Et ses bras qu'en rameaux cette séve a changez,
Comme tendus au Ciel, demeurent allongez.

Au lieu de ſes cheveux, un éclatant feüillage
S'attache à ces rameaux, les orne, les ombrage,
Et ſes pieds, à courir tout à l'heure empreſſez,
Prenant racine en terre, y reſtent enfoncez.
Elle eſt Arbre, & ſa face, en changeant de figure,
Etale ſur le haut un brillant de verdure.
Ce brillant ſeul luy reſte, & toute Arbre qu'elle eſt,
Apollon l'aime encore, & cet Arbre luy plaiſt.
Sa main que ſur ſon tronc il met comme de force,
Luy fait ſentir ſon cœur palpitant ſous l'écorce,
Et toûjours plein d'amour pour ce qu'elle eut d'appas,
Il baiſe ſes rameaux comme il euſt fait ſes bras.
Il les preſſe, il les ſerre, il ſe plaint, il s'accuſe.
Il ſemble à ſes baiſers que l'Arbre ſe refuſe.
Preſque tout en arriere on le voit ſe pancher,
Il le fuit, & le Dieu ravy de le toucher;
Puiſque de mon bonheur la fortune jalouſe
Te ravit malgré-moy le nom de mon Epouſe,
Au moins, dit-il, au moins ſois mon Arbre, & reçoy
Tout ce que ta vertu doit attendre de moy.
Pour marque de l'Amour qui m'a fait ta conqueſte,
Tes brãches, beau Laurier, ceindrõt toûjours ma tête,
Et toûjours, pour parer ma Lyre & mon Carquois,
C'eſt à toy que ma flame arreſtera mon choix.

Tu ſeras l'ornement de ces grands Capitaines
Qu'ennobliront un jour les victoires Romaines,
Et dont mon œil, perçant le fameux Avenir,
Voit les illuſtres noms qu'ils doivent ſoûtenir.
Dans leurs chars de triõphe ils croirõt de leur gloire
Conſerver par toy ſeul l'éclatante memoire,
Cheriront ton feüillage, & le voudront porter
Le jour qu'au Capitole on les fera monter.
Du Palais des Ceſars dont le ſort te regarde
Tu ſeras à l'entrée une fidelle garde,
Et la foudre par toy ſçaura ſe détourner
Du Cheſne qu'en ce lieu tu dois environner.
Mais tant d'honneurs ſont peu ſi ta Metamorphoſe
De ma Divinité n'emprunte quelque choſe,
Et n'attire ſur toy quelque rayon heureux
De l'éclat immortel dont brillent mes cheveux.
Cõme ils aurõt toûjours, quelque temps qui ſe paſſe,
D'une aimable jeuneſſe & la marque & la grace,
De meſme tes rameaux feront voir en tout temps
Par leurs feüillages verds les charmes du Printemps.
A ces mots le Laurier en fit mouvoir le faiſte.
Ce fut pour Apollon comme un ſigne de teſte,
Par où Daphné, ſenſible aux offres de ſon feu,
Sur ſes nouveaux deſſeins luy donna ſon aveu.



IO CHANGE'E
EN VACHE.
FABLE XII.


A fertile Tempé, cette Vallée heureuse,
Qu'un air doux & benin rend si delicieuse,
Chez les Thessaliens est un lieu renommé,
D'une large Forest de toutes parts fermé.

Par

Par là du pied du Pinde, où Penée a sa source,
Ce Fleuve à gros boüillons précipite sa course,
Et s'élançant de haut, fait un bruit qui s'entend
Au delà de l'enceinte où la forest s'étend.
L'écume de ses flots par leur chute formée
Pousse un leger nuage, une humide fumée,
Qui des Arbres voisins humectant les sommets,
Entretient leur feüillage, & le rend plus épais.
Là sous un grand Rocher le Fleuve se retire.
Il y régle à son gré les eaux de son Empire;
Leur impose des loix, & s'y fait respecter
Des Nymphes qu'on y vit de tout temps habiter.
Sur le bruit répandu de sa Fille changée
Chacune auprès de luy vient triste, négligée,
Et son Antre qu'à tous sa douleur tient ouvert,
Après cet accident n'est pas long-temps desert.
Les Fleuves d'alentour, qui sont ses tributaires,
Rendent pour y courir leurs ondes plus legeres,
Et c'est-là que d'abord viennent d'un mesme pas
L'inquiet Enipée, & le rapide Æas.
Sperchius, dont la rive en Peupliers abonde,
Dans ces justes devoirs en haste les seconde,
Et se trouve suivy, tant ils s'empressent tous,
Et du vieux Apidan, & d'Amphryse le doux.

En ſuite on voit venir ceux qui ſans dépendance
Conſultent pour le voir la ſeule bienſeance,
Et qui, comme il leur plaiſt, après mille détours,
D'eux meſmes dans la mer vont terminer leur cours.
Ils ne ſçavent pourtant ſi de ſa deſtinée
Il faut congratuler, ou conſoler Penée.
De tout ce qu'il aimoit le Deſtin l'a privé,
Mais de ſa Fille auſſi l'honneur eſt conſervé.
  Le ſeul Fleuve Inachus de ce devoir s'exempte.
De ſes propres ennuis la rigueur le tourmente,
Enfoncé dans ſon Antre il ſouffre mille maux,
Et verſe aſſez de pleurs pour en groſſir ſes eaux.
Io, ſa Fille Io, depuis peu diſparuë
Eſt un objet pour luy dont l'image le tuë.
Il ne ſçait ſi ce fruit de ſon plus tendre amour
Eſt au nombre des Morts, ou voit encor le jour;
Mais cõme en aucuns lieux il n'en peut rien aprendre,
A la revoir jamais il n'oſe plus prétendre.
Dans cette inquietude il gemit, il ſe plaint,
Et ne ſçachant que croire, il croit tout ce qu'il craint.
Il avoit beau chercher; un jour qu'à l'ordinaire
La Nymphe revenoit des rives de ſon Pere,
Dans une large Plaine où tout rioit aux yeux,
Son malheur la fit voir au Souverain des Dieux.

Comme il a le cœur tendre, à l'aſpect de ſes charmes
Son panchant vers l'amour luy fait rendre les armes.
O Beauté, luy dit-il, à qui les Immortels
Devroient ſe faire honneur d'élever des Autels,
Et qui cedant au joug qu'un dur hymen t'appreſte,
De quelque Amant ſans nom deviendras la cõqueſte,
Prens un peu plus de ſoin d'un teint ſi delicat.
Aux rayons du Soleil dérobes-en l'éclat,
Et tant que du Midy la chaleur ſoit paſſée,
Pour t'en mettre à couvert cherche une ombre enfoncée.
De ces deux bois voiſins qui s'offrent à tes yeux
Tu peux choiſir celuy qui te plaira le mieux.
Que ſi dans l'épaiſſeur de leurs ſombres feüillages
Tu crains ou quelque embuche, ou les beſtes ſauvages,
Quoy qu'ait de périlleux l'obſcurité du lieu,
C'eſt eſtre en ſeureté que d'eſtre avec un Dieu.
Non un Dieu du cõmun, mais un Dieu dont la Terre
Déja plus d'une fois à ſenty le tonnerre,
Et qui prenant au Ciel un air imperieux,
D'un ſeul de ſes regards fait trembler tous les Dieux.
Ne fuy point, car d'abord prévoyant bien la ſuite,
Par les paſtis de Lerne elle avoit pris la fuite,

Et traversoit déja ces lieux si bien plantez
Dont les champs d'Arcadie étalent les beautez,
Quand Jupiter pressé de sa flame nouvelle,
Dans un nuage obscur s'envelope avec elle,
En couvre cette terre ; & maistre de ses vœux,
Malgré ses vains efforts, se fait Amant heureux.

Cependant sur ces champs Junon trop inquiete
Détourne les regards que par-tout elle jette,
Et surprise de voir qu'un nuage eust produit
Dans un jour si serein une espece de nuit,
Elle connut bien-tost que ces vapeurs grossieres
Estoient d'autres vapeurs que celles des rivieres,
Et que jamais encor, quel que fust son pouvoir,
La Terre n'avoit rien exhalé de si noir.
Comme ce n'estoit pas le premier tour d'adresse
Qu'employoit son Epoux auprés d'une Maîtresse,
L'ayant en vain au Ciel cherché de tous costez ;
Le Parjure poursuit ses infidelitez,
Dit-elle, & je n'ay point à douter qu'à ma honte,
De quelque feu nouveau l'ardeur ne le surmonte.

Alors du Ciel en Terre elle vole à son tour,
Ecarte le nuage, & rend l'éclat au jour.
Jupiter prévoyant sa fatale arrivée,
Fit qu'Io comme Vache avec luy fut trouvée,

Et par ce changement il ſceut la dérober
Au couroux que Junon ſur elle euſt fait tomber.
Toute Vache qu'elle eſt, rien ne brille tant qu'elle.
Elle garde en ſon poil ſa blancheur naturelle,
Et la fiere Junon ſous ce poil emprunté,
En dépit d'elle-meſme, admire ſa beauté,
Elle en parle, la louë, & s'empreſſe à connoiſtre,
Et d'où vient cette Vache, & quel en eſt le Maiſtre,
Comme ſi ſes ſoupçons n'avoient pû l'éclairer
Sur ce que par adreſſe elle feint d'ignorer.
De trop de queſtions voulant rompre la ſuite,
La Terre, luy dit-il, tout à coup l'a produite,
Obſervant ce broüillard j'en viens d'eſtre témoin.
Donnez-la moy, dit-elle, & j'en prendray le ſoin.
Que faire pour Io quand ſon crime l'accuſe?
S'il accorde, il la perd; il ſe perd, s'il refuſe
Ce qu'on cherit le plus couſte bien à donner,
Mais s'il n'y conſent pas il ſe fait ſoupçonner.
Il voit des deux coſtez tout ce qu'il apprehende,
Ce que défend l'amour, la honte le demande,
Et dans cette cruelle & dure extrémité
Sur la honte l'amour l'euſt ſans doute emporté,
Mais envier ce don à ſa Sœur, à ſa Femme,
C'euſt eſté découvrir ce qu'il avoit dans l'ame,

Et faire présumer à son jaloux ennuy
Qu'Io, Vache pour tous, ne l'estoit pas pour luy.
Vaincu par cette honte à son amour fatale
Jupiter à Junon asservit sa Rivale,
Mais ce don qui la rend maistresse de ses jours
De son trouble inquiet n'arreste point le cours.
Connoissant son Epoux elle craint son adresse,
Qu'au pouvoir de la Femme il n'oste la Maistresse,
Et croit pour l'empêcher tous ses soins superflus
Jusqu'à ce qu'à sa garde elle ait commis Argus.
Rien ne fut plus sensible à cette Infortunée.
Il avoit de cent yeux la teste environnée,
Chacun d'eux tour à tour au sommeil se livroit,
Et quand deux se fermoient, tout le reste s'ouvroit.
Ainsi toûjours Argus estoit en sentinelle.
Qu'Io changeast de place, il avoit l'œil sur elle,
Et par un incroyable & merveilleux pouvoir
Il luy tournoit le dos sans cesser de la voir.
Tant que dure le jour il luy permet de paistre,
Et dès que le Soleil commence à disparoistre,
Il l'enferme, & l'excès de sa severité
D'un indigne lien tient son col arresté.
Dans l'accablant ennuy qui sans cesse l'agite,
A chercher du repos si le sommeil l'invite,

La Terre est le seul lit qui s'offre en sa prison,
Encor, assez souvent, est-elle sans gazon.
Mesme rigueur au reste ; une herbe amere & dure,
Quand elle veut manger, luy sert de nourriture.
Elle y joint quelquefois des feüilles d'arbrisseau,
Et boit presque toûjours plus de fange que d'eau.
Souvent voulant d'Argus implorer l'assistance,
Pour luy tendre les bras on la voit qui s'avance,
Et c'est pour sa douleur un mortel embarras
De voir que pour les tendre elle n'a plus de bras.
Elle cherche à s'en plaindre, & dans ce soin frivole
Un long mugissement luy tient lieu de parole ;
Ce son la met en peine, & voulant s'écouter,
Sa voix, sa propre voix sert à l'épouvanter.
Un jour qu'elle paissoit, & qu'Argus moins severe,
Luy permit d'approcher des rives de son Pere,
Ces rives où cent fois mille jeux innocens
Par une douce amorce avoient flaté ses sens,
Ruminant le chagrin de sa triste avanture,
De ses cornes dans l'onde elle voit la figure ;
Et soudain tant d'horreur commence à l'agiter,
Qu'elle a peur d'elle-mesme, & voudroit s'éviter.
Son Pere ny ses Sœurs ne la peuvent connoistre.
Ce qu'elle est, est caché sous ce qu'elle semble estre.

Cependant ce luy sont de sensibles douceurs,
Et de revoir son Pere, & de revoir ses Sœurs.
Sa joye à leurs regards la tient toute attachée,
Elle les pousse exprès pour en estre touchée,
Et les suivant par-tout où se portent leurs pas,
Semble dire, d'où vient qu'on ne me connoist pas?
A louër sa blancheur les Naïades s'empressent,
Luy jettent mille fleurs, la flatent, la caressent,
Et le vieux Inachus croyant la soulager
Cueille exprès, & luy tend des herbes à manger.
Io, pour qui ce soin ne manque point de charmes,
Léche ses mains, les baise, & répand quelques larmes,
Et si de s'expliquer sa langue avoit le don,
En luy contant sa peine, elle diroit son nom.
Enfin à ce défaut elle tâche d'écrire,
Luy marque avec son pied ce qu'elle ne peut dire,
Et laisse en peu de mots sur le sable tracé
Le déplorable avis de ce qui s'est passé.
D'Inachus sur ces mots l'œil à peine s'attache
Qu'il tremble, & se jettant au col de cette Vache,
Ah, malheureux, dit-il, malheureux mille fois!
Io, ma chere Fille, est-ce toy que je vois?
Est-ce toy qui m'as fait parcourir tout le monde,
Que j'ay cherchée en vain sur la terre & sur l'onde?

Le

Le Ciel veut donc de toy pour toûjours me priver,
Car te trouver ainſi, ce n'eſt pas te trouver.
Il m'eſtoit bien plus doux de te croire perduë,
Que de voir qu'à mes vœux tu ſois ainſi renduë.
Tu te tais, & ton cœur pouſſant un long ſoûpir,
Quand tu veux me parler, tu ne peux que mugir.
Helas! qu'un dur revers trompe mon eſperance!
Je méditois pour toy quelque heureuſe alliance,
Et par un noble choix je bornois tous mes vœux
A me donner un Gendre, à me voir des Neveux.
Maintenant un Taureau, par un ordre barbare,
Eſt le hideux époux que le Sort te prépare,
Et je te vois ſoûmiſe à la honteuſe loy
De voir parmy les Bœufs ce qui naiſtra de toy.
Encor ſi de mon bras le ſecours favorable
Me pouvoit dérober à l'ennuy qui m'accable,
Par une prompte mort il me ſeroit aiſé
De m'épargner la honte où je ſuis expoſé;
Mais à l'Eſtre d'un Dieu le fier Deſtin me lie.
Par ce nuiſible honneur il m'attache à la vie,
Et contraint malgré-moy d'en voir durer le cours,
Je ne ſuis immortel que pour ſouffrir toûjours.
 Tandis qu'en l'embraſſant Inachus par ces plaintes,
De ſes vives douleurs exprime les atteintes,

L'impitoyable Argus qui ne s'en émeut pas,
Pour la mener ailleurs l'arrache de ses bras.
Elle a beau soûpirer de ce dernier outrage.
Il aime à luy choisir un autre pasturage,
Et croit que pour sa garde un lieu plus écarté
Laissera moins d'obstacle, & plus de seureté.
Comme c'est un soucy qui toûjours l'accompagne,
Il gagne le sommet d'une haute Montagne,
D'où, contre la surprise, il peut de toutes parts
Sur tout ce qui paroist promener ses regards.



SYRINX
CHANGÉE EN FLUSTE.
FABLE XIII.



C'ESTOIT trop de rigueur; aussi sans plus attendre
Jupiter pour Io songe à tout entreprendre,
Et ne peut plus souffrir qu'un si dur traitement
Soit le prix du beau feu qui l'a fait son Amant.

Il appelle ſon Fils, ce Dieu des Ambaſſades,
Ce Fils né de Maia, l'une des ſept Pleiades,
Et de la mort d'Argus luy prononçant l'arreſt,
De ſon amour bleſſé luy commet l'intereſt.
Mercure au meſme inſtant obeït à ſon Pere,
Prend ce que ſur ſa teſte il porte d'ordinaire,
Et s'étant mis aux pieds des ailes pour voler,
Du haut du Ciel en Terre il ſe laiſſe couler.
Sur tout il y deſcend armé de ſa Baguette.
Elle a pour endormir une vertu ſecrete ;
Auſſi l'y garde-t-il, & quitte ſeulement
Ce qui ſeroit contraire à ſon déguiſement.
Tel qu'un ſimple Berger que le hazard amene,
En joüant de la Fluſte il paroiſt dans la Plaine.
Sa Verge eſt ſa houlete, il s'en fait un appuy,
Ou s'en ſert à chaſſer des Chévres devant luy.
Argus qu'un ſon ſi doux a ſceu d'abord ſurprendre,
Luy fait ſigne, & cherchant de plus prés à l'entendre,
Qui que tu ſois, dit-il, ſi tu veux t'approcher,
Tu pourras avec moy t'aſſeoir ſur ce Rocher.
Dans toute la Contrée il n'eſt Pré, Rive, Herbage,
Qui fourniſſe aux troupeaux un meilleur paſturage,
Et cette ombre d'ailleurs que tu peux partager,
Eſt aſſez favorable au repos d'un Berger.

Mercure auprès de luy consent à prendre place,
L'entretient à loisir de tout ce qui se passe,
Luy fait conte sur conte, & par de longs discours
Semble arréter le jour qui s'avance toûjours;
Mais ce qu'il voit pour lui que sa Flûte a de charmes,
Pour le bien attaquer fait ses plus seures armes.
C'est par-là que bientost il croit venir à bout
De ces yeux trop ouverts qui regardent par-tout.
Argus qui sent d'abord sa teste appesantie,
A force d'écouter en ferme une partie,
Et cede avec plaisir à la douce langueur
Que ses sens assoupis font passer dans son cœur.
Du sommeil toutefois il cherche à se défendre,
Ouvre à demy ces yeux qui s'en laissent surprendre,
Contre ce qui l'abat tâche de s'affermir,
Et voudroit tout ensemble & veiller & dormir.
Enfin en mots traînans il demande à Mercure,
Et qui trouva la Fluste, & par quelle avanture;
Car c'étoit depuis peu qu'un impréveu hazard
De cette melodie avoit enseigné l'art.
Alors ce faux Berger poussant son stratagême;
Ce que tu veux sçavoir a fait bruit, & toy-même
Tu ne pourras, dit-il, t'en étonner assez.

Par-tout où l'Arcadie étend ses Monts glacez

On voyoit autrefois courir une Naiade,
Plus brillante en attraits qu'aucune Hamadryade.
Syrinx étoit ſon nom, & tant de chaſteté
Ne fut jamais unie avec tant de beauté.
Cent fois elle avoit ſceu, par une adroite fuite,
Du Satyre inſolent éviter la pourſuite,
Et cent fois rejetté tous ces Dieux, dont les droits
S'étendent ſur les Champs, ou regardent les Bois.
Elle imitoit Diane en tous ſes exercices.
C'étoit ſa ſeule étude & ſes ſeules delices;
Et comme ſa rencontre offroit aux yeux ſurpris,
Et le meſme équipage, & les meſmes habits,
Dans ce parfait raport à ſon divin modele
Son arc ſeul empeſchoit qu'on ne la priſt pour elle;
Il eſtoit fait de corne, & Diane l'a d'or,
Et meſme il s'en trouvoit qui s'y trompoient encor.
Un jour la rencontrant au pied du Mont Lycée,
Le Dieu Pan tout-à-coup en eut l'ame bleſſée,
Et jettant à ſes pieds ſa Couronne de Pin,
Luy voulut par ces mots ſoumettre ſon deſtin.
Si l'hommage d'un Dieu te peut trouver ſenſible,
Belle Nymphe, à mes vœux ne ſois point inflexible,
Souffre que mon amour ſe flate de l'eſpoir.....
Argus avoit encor cent choſes à ſçavoir,

Comme d'un pas leger, de peur d'eſtre enlevée,
Juſqu'au Fleuve Ladon Syrinx s'eſtoit ſauvée ;
Que ſes eaux de ſa fuite ayant borné le cours,
Elle avoit de ſes Sœurs imploré le ſecours,
Et contre un fol amour qui luy faiſoit outrage,
De quelque changement demandé l'avantage ;
Que pour la ſoulager, par de ſoudains effets
Les Naiades avoient exaucé ſes ſouhaits :
Et qu'ainſi lors que Pan crut tenir cette Belle,
Il trouva dans ſes bras des Roſeaux au lieu d'elle,
Qui ſur l'heure ébranlez du vent de ſes ſoupirs
Semblerent par leur ſon condamner ſes deſirs ;
Que du ſon languiſſant que ces Roſeaux rendirent,
Malgré ſon deſeſpoir les charmes le ſurprirent,
Et firent que ce Dieu ne ſouhaita plus rien
Que de faire durer ce genre d'entretien ;
Qu'adouciſſant par-là ſa diſgrace fatale
Il prit quelques Roſeaux de grandeur inégale,
Et les joignant enſemble en forma l'Inſtrument
Qui de ce cher Objet garde le nom charmant.

Mais comme à ce recit Mercure ſe prepare,
Il voit qu'en ſa faveur le Deſtin ſe declare,
Et qu'inſenſiblement, comme il l'a ſouhaité,
Argus s'aſſoupiſſant, il n'eſt plus écouté.

Il se leve, & sans bruit observe toutes choses;
Des cent yeux qu'il craignoit les paupieres sõt closes,
Le Dieu prend sa Baguette, & contre le réveil
Redouble, en les touchant, la vertu du sommeil.
Puis quand son col baissé rend la victime preste,
D'un fer à deux tranchans il mesure sa teste,
Et la force du coup que luy porte son bras,
Du roc soüillé de sang la fait bondir en bas.
Ainsi perit Argus; ainsi tant de lumieres
Laisserent leur éclat caché sous ses paupieres,
Et ses yeux, ces cent yeux de tous costez ouverts,
D'une éternelle nuit demeurerent couverts.
Junon de cette teste aussi-tost les arrache,
Au Paon qu'elle cherit avec soin les attache,
En enrichit sa queuë, & d'un éclat nouveau
Par ces yeux ajoustez fait briller son Oiseau.





IO REMISE DANS SA PREMIERE forme, & adorée en Egypte ſous le nom de la Déeſſe ISIS.

FABLE XIV.



MAis de ce triſte office à peine eſt-elle quitte,
Qu'elle ſe livre toute au dépit qui l'agite,
Et contre ſa Rivale & ſon perfide Epoux
Donne pleine étenduë à ſon brûlant couroux.

Quoy, dit-elle, *toûjours braver Iunon jalouse,*
Et toûjours préferer la Maistresse à l'Epouse?

Par son ordre Erynnis étale en mesme temps
Aux tristes yeux d'Io ses horribles Serpens.
De cet affreux Objet l'épouvantable image
Fait couler dans son sein tant d'horreur, tant de rage,
Qu'en cent lieux differens où cette horreur la suit,
Elle fuit sans sçavoir en quels lieux elle fuit.

Enfin aprés avoir couru par tout le monde,
L'Egypte termina sa course vagabonde.
Là sur les bords du Nil, ne pouvant plus marcher,
L'excès d'un long travail l'oblige à se coucher,
Et son col renversé laissant libre à sa veuë
Ce que l'Air jusqu'au Ciel peut avoir d'étenduë,
Elle y tourne les yeux, & gemit de trouver
Qu'elle n'a rien de plus qu'elle y puisse élever.
Ses larmes au lieu d'elle expriment sa pensée,
Et dans les durs ennuis dont son ame est pressée,
De ses mugissemens la traînante langueur
A l'ingrat Jupiter reproche sa rigueur.
Il s'en laisse toucher, & pour finir ses peines,
Resolu de briser de si charmantes chaînes,
En embrassant Junon il tâche d'obtenir
Qu'elle en perde à jamais l'odieux souvenir.

Epargne une innocente, & cesse de la craindre.
Tu n'auras plus, dit-il, aucun lieu de t'en plaindre.
C'en est fait, j'y renonce, & pour t'en asseurer
C'est par les eaux du Styx que j'ose le jurer.
Ce serment solemnel qu'il est contraint d'en faire,
De la fiere Junon desarme la colere,
Et par son aveu mesme Io reprend enfin,
Et sa premiere forme, & son premier destin.
Elle est ce qu'elle estoit avant que d'estre Vache.
Le poil qui la couvroit de son corps se détache.
Ses cornes dont les eaux luy reprochoient l'affront,
Ne laissent plus rien voir qui luy marquent le front.
Ses yeux sont rétrecis, sa bouche se resserre.
Pour luy rendre ses bras deux pieds quittent la terre,
Son corps, qu'auparavant il luy falloit baisser,
Sur ses deux autres pieds trouve à se redresser,
Et leur corne en cinq doigts tout-à-coup separée,
Dans l'ongle qu'elle forme est toute resserrée;
Il ne luy reste enfin de tout ce qu'elle estoit
Que la mesme blancheur dont son poil éclatoit.
De tant de nouveautez l'étonnement extréme
La met presque en état de douter d'elle-mesme,
Et comme Vache encor s'imaginant agir,
Elle n'ose parler de crainte de mugir.

Dans l'horreur d'un destin dont rien ne la console,
Elle fait en tremblant l'essay de la parole,
Prononce un mot tout bas, & puis d'un ton plus fort
Repete mille fois ce qu'elle a dit d'abord.

Telle alors fut d'Io la fatale avanture.
Sa gloire a bien depuis réparé son injure.
Cent Prestres, revestus d'une robe de lin,
En celebrent l'éclat par un culte divin.
C'est sous le nom d'Isis qu'en ces lieux on l'adore.
Son Fils même Epaphus est un Dieu qu'on implore.
De Jupiter & d'elle on le croit estre né.
Mesme culte pour luy dés-lors fut ordonné,
Et sous le nom d'Apis l'Egypte le revere
Dans des Temples bastis près de ceux de sa Mere.





DIFFEREND D'EPAPHUS ET DE PHAETON.

FABLE XV.



PHAËTON que perdit un témeraire abus,
Vivoit dans le tems même où vêquit Epaphus.
Fils d'un Dieu l'un & l'autre, ils avoient le même âge,
Tous deux même fierté d'esprit & de courage.

Un jour que Phaëton, par un oubli fatal,
Au Fils de Jupiter osa se dire égal,
Et qu'avec tout l'orgueil d'une aveugle arrogance,
Comme Fils du Soleil, il vantoit sa naissance,
Epaphus le regarde avec un fier soûris,
Et s'armant contre luy du plus piquant mépris,
D'un ton de raillerie autant que de colere;
Tu te crois Fils d'un Dieu sur l'aveu de ta Mere,
Dit-il, & ne vois pas que ce conte inventé
Fait que l'on rit par tout de ta credulité?
A ce cruel reproche, à ce sanglant outrage;
L'orgueilleux Phaëton rougit, fremit de rage,
Et la honte empêchant son couroux d'éclater,
Il vole vers Climene, & luy va tout conter.
Oüy, ma Mere, dit-il aprés de longues plaintes
Qui de son déplaisir faisoient voir les atteintes;
Moy qu'on a veu cent fois d'une noble fierté
Soûtenir le beau sang dont vous m'avez flaté,
J'ay receu cette insulte, & n'ay pû pour défence
Opposer qu'un indigne & trop honteux silence.
C'est là mon desespoir, & si je vous suis cher,
C'est ce qui comme moy vous doit le plus toucher,
Qu'aprés ce que par-tout vous avez laissé croire,
Un si sensible affront ait pû soüiller ma gloire,

Sans que le vif ennuy dont je me ſens preſſer
Me puiſſe encor fournir dequoy le repouſſer.
Pour ne m'expoſer plus à cette rude épreuve,
Si je ſuis Fils d'un Dieu, donnez-m'en quelque preu-
ve.
Par tout ce que le ſang vous offre de plus doux,
Par l'amour qui vous lie à Merops vôtre Epoux,
Par ce qu'a de preſſant l'intereſt le plus tendre
Qu'à l'hymen de mes Sœurs vous puiſſiez jamais
prendre,
Faites voir qui je ſuis, & qu'un ſang glorieux
Me fait, ſans trop d'orgueil, aſpirer juſqu'aux Cieux.
C'eſt peu que par ces mots il luy faſſe connoître
Qu'il eſt temps d'éclaircir le ſang qui l'a fait naiſtre,
Il la flate, la baiſe, & par mille ſoûpirs
Tâche d'en obtenir l'effet de ſes deſirs.
Climene s'en émeut, mais on ne ſçauroit dire
Si ſon trouble eſt de voir Phaëton qui ſoûpire,
Ou s'il naiſt du dépit qu'on veüille ſoupçonner
Qu'à moins d'un Dieu jamais elle ait pû ſe donner.
Pleine d'accablement elle rêve à l'outrage,
Leve les mains au Ciel, en prend le témoignage,
Puis d'un œil aſſeuré regardant le Soleil;
Par cet Aſtre, en ſplendeur à nul autre pareil,

Dit-elle, par l'éclat qui fait qu'on le revere,
Je puis te le jurer, le Soleil est ton Pere.
Ouy, mon Fils, ce Soleil qui m'entend, que tu vois,
Ce Maistre des Saisons, cet Arbitre des Mois,
Quoy qu'affecte Epaphus pour ne le pas connoistre,
C'est de luy que tu sors, c'est luy qui t'a fait naistre,
Et si j'avance rien contre la verité,
Puisse ce jour m'offrir sa derniere clarté.
Mais afin de t'oster tout sujet de scrupule
Que ta Mere se flate, ou qu'elle dissimule,
Ce doit estre un travail assez leger pour toy,
D'aller jusqu'où luy-mesme en pourra faire foy.
Le lieu d'où sa lumiere au Monde est repartie,
N'est pas fort éloigné de nostre Ethiopie.
Cours avant qu'il se leve, & sur ce que je dis
Voy s'il refusera de t'avouër pour Fils.

Phaëton à ces mots, se tient seur de son Pere.
Il s'emporte de joye, il embrasse sa Mere,
Et plein des mouvemens d'un cœur ambitieux
Il ne conçoit rien moins que de monter aux Cieux.
De ce qu'il entrepréd comptant pour rien les peines,
Des Indiens brûlez il traverse les Plaines,
Et prend si bien son temps, que pour faire sa cour,
Il se trouve au lever du grand Astre du jour.

Fin du premier Livre.



LIVRE II.

LE TREBUCHEMENT DE PHAETON.

FABLE I.

LE Palais du Soleil passe dans sa structure
Tout ce qu'ont de plus rare & l'Art & la Nature.
L'Or y brille par-tout, & dans ses ornemens
On n'a point épargné l'éclat des Diamans.

Les Rubis y ſont joints, & dans le feu qu'ils jettent
Se mêle un feu divin que ſes rayons leur prétent.
Des Colomnes de marbre en mille & mille endroits,
Elevant l'Edifice, en ſoûtiennent le poids.
Dans ce qui fait ſa pompe on auroit peine à dire
Qui le doit emporter du Jaſpe ou du Porphyre.
Les portes ſont d'argent; le faiſte eſt embelly
D'un yvoire auſſi fin qu'artiſtement poly.
Mais quoy que tout y ſoit d'une richeſſe entiere,
Le travail eſt plus noble encor que la matiere,
Et l'on voit aiſément qu'un ſi ſuperbe lieu
Eſt enſemble & l'ouvrage & le Palais d'un Dieu.
Cent Figures ſur-tout ſur ces portes gravées
Offrent aux yeux ſurpris des beautez achevées,
Et c'eſt-là qu'en ſon Art l'Ingenieux Vulcain
A fait voir ce que peut une ſçavante main.
L'œil en reſte charmé; d'abord il y découvre,
Et le globe terreſtre, & le Ciel qui le couvre.
La Mer qu'on y croit voir rouler de tous coſtez,
Au milieu de ſes flots a ſes Divinitez.
Là, le Cornet en main, Triton ſe fait connoiſtre.
Protée auprès de luy prend comme un nouvel Eſtre,
Et Lion à demy, ſe plaiſt à faire voir
Que pour changer de forme il n'a qu'à le vouloir.

Là se voit Ægeon, Ægeon qui sans peine
Enferme dans ses bras la plus large Baleine,
Et qui du fond des eaux, qu'il habite en tout temps,
Jadis contre les Dieux vint servir les Titans.
Doris mesme y paroist avec les Nereïdes,
Couvertes de roseaux & de glayeuls humides.
Les unes au Soleil, sur le haut d'un Rocher,
Etendent leurs cheveux, & semblent les secher.
On diroit que plus loin, d'une illustre victoire
Les autres en nageant se disputent la gloire,
Tandis que tout autour en diverses façons
D'autres se font porter sur le dos des Poissons.
Quoy que l'adroit Vulcain dans ce fameux Ouvrage
Ait de traits differens orné chaque visage,
C'est si bien le mesme air qu'on remarque d'abord,
Qu'à moins que d'être Sœurs on n'a point ce rapport.
Rien ne manque à la Terre; elle est gravée en sorte
Que dans son étenduë on voit ce qu'elle porte.
Les Rivieres, les Monts, les Villes, & les Bois,
Frapent confusément les yeux tout à la fois.
Mille & mille animaux qui peuplent cette Terre,
Icy vivent en paix, là se font voir en guerre.
Le Burin les distingue, & marque en divers lieux
Les Nymphes de ses Châps, & tous ses autres Dieux.

Au dessus de ce Globe, avec mesme avantage,
Du Celeste Séjour brille la noble image.
D'un & d'autre costé les Signes partagez,
Six à droit, six à gauche, y paroissent rangez.
 C'est-là que Phaëton, pressé d'inquietude,
Monte par un sentier & difficile & rude:
De chaleur à l'approche il se sent penetré,
Et plein d'impatience, à peine est-il entré,
Que voulant s'avancer vers l'Auteur de son estre,
Cet Auteur qu'Epaphus ne veut pas reconnoistre,
Quelque effort qu'il y fasse, il se trouve arresté
Par le brillant excès de sa vive clarté.
Pour venir jusqu'à luy malgré tant de lumiere,
Il baisse en vain la teste, ou la tourne en arriere,
Il est tout ébloüy des rayons qu'il combat,
Et ne peut que de loin en soûtenir l'éclat.
 Dans un Trône, où par-tout l'Emeraude enchassée
Reçoit de ces rayons la splendeur dispersée,
Pour commencer sa route, en ce moment fatal,
Le Soleil de l'Aurore attendoit le signal.
Sa robe estoit de pourpre, & les Heures presentes,
Toutes l'une de l'autre également distantes,
Prenoient autour de luy mille soins complaisans,
Aussi-bien que les Mois, les Siecles, & les Ans.

Les Jours, ſous les Saiſons qui réglent leur partage,
En fidelles Sujets venoient luy rendre hommage,
Et c'eſt là qu'à l'envy le Printemps & l'Eſté
Sembloient ſe faire entr'eux un défi de beauté.
L'un couronné de fleurs nouvellement écloſes,
Si-toſt qu'il reſpiroit, faiſoit naiſtre des Roſes,
Et l'autre, quoy que nud, les mains pleines d'Epis,
Par l'éclat de ſon teint luy diſputoit le prix.
L'Automne ſe montroit plein du ſale melange
Dont il ſoüille ſa robe en foulant la vendange,
Et du frileux Hiver le poil gris, heriſſé,
Dans ſon ſang, dans ſes nerfs le marquoit tout glacé.
A l'aſpect ſurprenant d'une telle merveille,
Le jeune Phaëton doute preſque s'il veille,
Et tandis qu'en ſon cœur tant d'Objets inconnus
Font naiſtre tour-à-tour un deſordre confus,
Le Soleil, de ce Trône où ſa Cour l'environne,
Lance de tous coſtez un regard qui l'étonne,
Et de cet œil perçant, qui de tout eſt témoin,
L'ayant veu dés l'abord, & reconnu de loin;
Qui t'a fait entreprendre un ſi hardy voyage?
Il montre ta naiſſance en montrant ton courage,
Dit-il, & les travaux, dont ma veuë eſt le prix,
Te font trop meriter l'honneur d'eſtre mon Fils.

De ce charmant accueil la flateuse tendresse
Soûtient dans Phaëton la fierté qui le presse,
Et n'aspirant qu'à voir son destin éclairci,
Les yeux baissez par force, il luy répond ainsi.
Flambeau de l'Univers, bel Astre qui l'éclaire,
Soleil, s'il m'est permis de t'appeller mon Pere,
Et que de ton amour le pretexte pompeux
N'aide point à Climene à couvrir d'autres feux,
A mes pressans desirs accorde quelque gage,
Qui de ce que je suis rende un clair témoignage,
Et dérobe ma gloire au scrupule odieux,
Que je ne sorte pas du plus beau sang des Dieux.
Il parle, & le Soleil sensible à sa priere
Modere en sa faveur l'éclat de sa lumiere,
Le fait venir plus prés, & l'ayant embrassé;
Sors d'un doute, dit-il, dont je me sens blessé.
Les rares qualitez dont par-tout on te louë,
Brillent trop pour souffrir que je te desavouë.
Le rapport de Climene est en vain combatu;
Qui n'y defere pas, outrage sa vertu.
Ouy, c'est d'elle & de moy que tu tiens la naissance,
Et s'il t'en faut, mon Fils, donner plus d'asseurance,
A quoy que tes souhaits se veüillent hazarder,
Seur de tout obtenir, tu peux tout demander.

J'en atteſte du Styx le Marais redoutable,
Ce Marais infernal aux Dieux inviolable,
Et dont jamais encor mes regards n'ont percé
L'abiſme où le Deſtin tient ſon cours enfoncé.
Ce ſerment, de ſon Fils ayant flaté l'audace,
Il demande ſon Char à conduire en ſa place,
Et prétend à ſon gré, pour un jour ſeulement,
De ſes Chevaux aîlez regler le mouvement.
A ce fatal ſouhait branſlant trois fois la teſte,
Le Soleil plaint le ſort que Phaëton s'appreſte,
Et par de longs ſoupirs marquant ſon repentir;
A ta temerité tu m'as fait conſentir,
Dit-il, & mon aveugle & tendre complaiſance
De tes vœux trop hardis à cauſé l'imprudence.
J'en tremble, je l'avouë, & s'il m'eſtoit permis
De ne t'accorder pas ce que je t'ay promis,
Le refus de ce Char, dont tu preſſes ton Pere,
Seroit le ſeul refus que je voudrois te faire.
Mais ſi les dures loix du ſerment que j'ay fait
Te laiſſent malgré moy diſpoſer de l'effet,
Au moins de ton malheur je ne ſuis plus complice
Si je retiens tes pas au bord du précipice,
Et te fais voir le gouffre, où ſans rien conſulter,
Une indiſcrete ardeur te va précipiter.

D'un trop credule eſpoir rejette les amorces.
Croy-moy, n'entreprens rien au deſſus de tes forces,
Et ſonge qu'à ton âge, où tout flate un grand cœur,
Rarement la prudence eſt jointe à la vigueur.
Il faut que nos deſirs ſuivent ce que nous ſommes.
Tu n'es qu'homme,& tu veux ce qui paſſe les hõmes.
De tes vaſtes deſirs l'orgueil ambitieux
T'engage à plus oſer que ne peuvent les Dieux.
Qu'ils ſe faſſent valoir ſur la Terre & ſur l'Onde,
Seul je puis ſans peril porter le jour au Monde,
Et ſur mon Char, tout autre imprudemment monté,
Seroit bien-toſt puni de ſa temerité.
Ce Dieu meſme, ce Dieu qui diſpoſe du foudre,
En qui ſeul ce n'eſt qu'un que faire & que reſoudre,
Conduiſant mes Chevaux, s'en acquiteroit mal.
Et qui peut en pouvoir ſe croire ſon égal?
Le ſentier, où d'abord leur viteſſe m'entraine,
Eſt ſi rude à monter qu'il leur fait perdre haleine;
Et quoy que le matin leur vigueur puiſſe tout,
Tout frais qu'ils ſont, à peine en viennent-ils à bout.
Du haut du Ciel en ſuite où leur courſe m'éleve,
Jettant l'œil ſur les lieux où ma route s'acheve,
Et voyant de ſi loin & la Terre & les Eaux, [veaux.
Je tremble, & crains toûjours quelques perils nou-
Jamais

Jamais je n'en descens que mon front ne pâlisse ;
Aussi cette descente est comme un précipice,
Et c'est-là que sur tout, pour ne point s'emporter,
Ce qu'on a de conduite a besoin d'éclater.
Telle est de ce panchant la roideur effroyable,
Que Thetis croit souvent ma chute inévitable,
Elle qui chaque jour soulage mes travaux
Par le délassement que je trouve en ses eaux.
Ajouste à ces périls l'incroyable vîtesse
Dont pour troubler mon cours le Ciel tourne sans cesse.
Les Astres avec luy roulant confusément,
De sa rapidité suivent le mouvement.
Le mien est tout contraire, & cette violence
Contre qui tout le reste a si peu de défence,
Quelque effort qu'elle employe afin de m'entraîner,
Du chemin que je prens ne me peut détourner.
Ainsi figure-toy qu'approuvant ton audace,
Je t'ay donné mon Char à conduire en ma place ;
Ne sçachant dés l'abord quelle route tenir,
Dans ces difficultez que crois-tu devenir ?
Ces mouvemens du Ciel, qui tourne autour des Pôles,
Seront-ils contre toy des obstacles frivoles,

Et te répondras-tu d'aſſez de fermeté
Pour aller au devant ſans en eſtre emporté ?
Peut-eſtre penſes-tu trouver là pour Aſyles
Des Bois ſacrez aux Dieux, des Temples, & des Villes?
Non, mon Fils, ce ne ſont que travaux ſur travaux,
Des embûches par-tout, & de fiers Animaux.
Quand meſme il ſe pourra, que ſans que tu t'égares,
Tu ſuives des ſentiers ſi nouveaux & ſi rares,
Tu ne peux éviter qu'un Taureau furieux
Ne s'y vienne auſſi-toſt preſenter à tes yeux,
Affranchi de ſa corne après mille menaces,
Au travers de cent dards il faudra que tu paſſes,
Et quand de ce péril tu pourras te ſauver,
Un autre encor plus grand t'attend pour t'éprouver.
D'un long rugiſſement la ménace éclatante
T'ayant glacé le cœur y mettra l'épouvante,
Et tu n'éviteras la gueule du Lion,
Que pour trouver le Cancre avec le Scorpion.
De ſes bras vers le haut l'un tourne en rõd l'enceinte,
Par le bout ſeulement l'autre en courbe l'atteinte ;
Et ces bras qui de tout ſont faits pour triompher,
Ne paroiſtront ouverts qu'afin de t'étoufer.
Encor pour fuir plûtoſt ce qui te voudra nuire,
Si mes Chevaux eſtoient faciles à conduire,

Et que dans ce grand tour que tu t'es proposé,
En retenir l'ardeur fust un travail aisé ;
Mais le feu qui leur sort des naseaux, de la bouche,
Leur donne un cœur si haut, si fougueux, si farouche,
Qu'aussi-tost qu'échauffez ils ont mordu le frein,
A peine veulent-ils reconnoistre ma main.
Sers-toy donc, ô mon Fils, du moment qui te reste.
Défens-toy d'un essay qui te sera funeste,
Et puisque ton salut dépend de tes souhaits,
Sauve-toy de toy-mesme, & fay d'autres projets.
Ce gage d'un amour & parfait & sincere,
Tu le veux seulemeut pour me croire ton Pere ;
Et par où mieux prouver ce qu'on t'a dit de moy,
Qu'en tremblant de ta perte, & soupirant pour toy ?
Cette crainte qui régne en mon ame inquiete,
N'est-elle pas du sang une seure interprete,
Et pour se faire entendre, & t'expliquer ses droits,
La Nature étonnée a-t'elle une autre voix ?
Pour juger des frayeurs où ton peril m'engage,
Il ne faut que jetter les yeux sur mon visage,
Ou plûtost il faudroit que sa triste pâleur
Te laissast penetrer jusqu'au fond de mon cœur.
C'est alors qu'aux soucis que ton sort y fait naistre,
Tu serois convaincu de l'auteur de ton estre,

Et que de tes desirs l'indigne trahison
Cesseroit malgré toy d'ébloüir ta raison.
De tant & tant de biens dont l'Univers abonde,
De tout ce qu'ont d'exquis le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Hors ce Char où pour toy c'est perir que monter,
Je ne reserve rien, tu n'as qu'à souhaiter.
Que ton aveuglement rend ton sort déplorable !
Arreste, c'en est trop, ce que tu fais, m'accable.
A quoy bon tant presser mon col entre tes bras ?
J'ay juré par le Stix, tu le veux, tu l'auras ;
Mais encore une fois, regle mieux ton envie.
N'achete point d'honneurs qui te coûtent la vie,
Et songe que bien loin de relever ton sort,
La gloire où tu pretens est l'arrest de ta mort.
De si tendres avis par leur rare prudence,
Devoient de Phaëton reprimer l'arrogance ;
Mais plus de ses desirs ils combattent l'ardeur,
Plus l'employ qu'il poursuit luy chatoüille le cœur.
Ainsi le seul recours de ce malheureux Pere,
Fut de luy resister autant qu'il le put faire,
Ou du moins que le put souffrir à son amour
L'indispensable loy de ramener le jour.
Enfin contraint d'agir par cette destinée
Qui lui prescrit sa route, & qui la tient bornée,

Il le mene où son Char, chef-d'œuvre de Vulcain,
Pour répandre le jour doit passer en sa main.
Le Timon & l'Essieu de ce Char de lumiere
Du Metal le plus riche empruntoient leur matiere,
Chaque Roue étaloit la pompe d'un Tresor,
Les Rais étoient d'argent, le Tour en estoit d'or.
Mille pierres de prix sur le harnois semées
De l'Image du Dieu sembloient comme animées,
Se l'offroient l'une à l'autre, & d'un feu peu commun
Faisoient briller par-tout cent Soleils au lieu d'un.
A voir les raretez d'un si superbe ouvrage,
Le jeune Phaëton sent croître son courage,
Et tandis qu'il en montre un visage riant,
L'Aurore vient ouvrir les portes d'Orient.
Si-tôt qu'elle paroît, les Etoiles en fuite
Courant vers Lucifer reclament sa conduite.
Il en fait la reveuë, & fier & glorieux
C'est lui qui le dernier se retire des Cieux.
Alors voyant déja la terre colorée
Du régne de la Lune empêcher la durée,
Le Soleil qu'asservit le temps de ses travaux
Donne ordre en soûpirant qu'on tire ses chevaux.
Soudain, quoy qu'à regret, les Heures obéïssent,
Les amenent fougueux des flames qu'ils vomissent,

Leur donnent un frein d'or, & repus de Nectar,
Aux yeux de Phaëton, les attelent au Char.
Cet appreſt de ce Pere augmente la triſteſſe,
Mais enfin il a beau conſulter ſa tendreſſe.
Quoy que du ſang par là tous les droits ſoient trahis,
Il faut à ſon deſtin abandonner ſon Fils.
Pout tâcher toutefois d'empeſcher ſa ruine,
Il luy frote les yeux d'une liqueur divine,
Et les met en état de pouvoir ſupporter
La flame, qu'en roulant ſon Char doit exciter.
Puis dans l'inſtant fatal qu'à monter il s'appreſte,
D'un amas de rayons il luy couvre la teſte,
Et par mille ſoupirs qu'il pouſſe de nouveau,
Preſageant le malheur qui l'entraîne au tombeau;
Si dans l'emportement d'un ſouhait temeraire
Sur un dernier avis tu peux croire ton Pere,
Mes Chevaux ſont plus vifs que tu ne peux penſer,
Prens bien garde, mon Fils, à ne les point preſſer,
Dit-il; comme ils ne vont que trop viſte d'eux-mêmes,
L'art de les retenir veut des efforts extrémes.
Malgré ta fermeté tu pourras t'ébranler
Lors que tu les verras moins courir que voler.

Au reſte, ne ſuy pas une route étenduë
Où cinq Cercles de loin s'offriront à ta veuë.
Tu dois voir un chemin de trois Zones borné,
Qui les coupe, traverſe, & paroiſt détourné,
Il eſt large, & n'atteint le Pole Auſtral ny l'Ourſe.
C'eſt par là qu'il faudra que tu prennes ta courſe,
Et de mon Char par-tout les veſtiges tracez,
Aiſez à découvrir, te l'appréndront aſſez.
Cependant la chaleur pouvant eſtre fatale
Si la Terre & le Ciel ne l'éprouvent égale,
Pour ne rien hazarder, évite le défaut
De deſcendre trop bas, ou de monter trop haut.
Le milieu ſeul eſt ſeur; l'ardeur de ta lumiere,
Si tu t'abaiſſes trop, perdra la Terre entiere,
Et pour peu que t'éleve un vol audacieux,
Le feu de tes rayons embraſera les Cieux.
Ainſi de peur qu'à droit une route incertaine
Vers le Septentrion ne t'écarte & t'entraîne,
Ou qu'à gauche au Midy tu ne ſois emporté,
Marchant entre les deux, cherche ta ſeureté.
Au ſort qui te conduit j'abandonne le reſte.
Puiſſe-t'il te ſauver d'une chute funeſte,
Et par ſa vigilance à bien guider tes pas,
Prendre un ſoin de tes jours que toy même n'as pas.

Mais tandis qu'avec toy ma tendresse s'explique,
La nuit touche les bords de la Mer Atlantique,
Et la fin de son cours servant de regle au mien,
M'oste la liberté d'un plus long entretien.
Aux devoirs de ma charge il faut que je réponde,
Déja l'Aurore brille, on me demande au Monde.
Va, mon Fils, prens la bride, ou si tu peux changer,
Ton sang m'est pretieux, daigne le ménager.
Préfere un sage avis à l'ardeur mal reglée
Qui sur tes interests tient ton ame aveuglée.
Quelques tristes malheurs que j'en puisse prévoir,
Pour monter sur mon char, tu n'as qu'à le vouloir,
Mais tandis que tu peux en prévenir la suite,
Mes Chevaux sont trop prompts, laisse-m'en la conduite,
Et moins présomptueux, jouïs en seureté
Des douceurs que la Terre attend de ma clarté.
Pour toucher Phaëton ces prieres sont vaines.
Il saute sur le Char, il prend en main les rênes,
Et laissant le Soleil saisy, troublé d'ennuy,
Luy rend graces d'un bien qu'il obtient malgré luy.
Cependant ses Chevaux qu'ont attelés les Heures,
Brûlent d'abandonner ces paisibles demeures,

Et l'on voit Pyroïs, Eoüs, & Phlegon,
Tous attelez de front avec le fier Æthon,
Lever les pieds en l'air, & frapant la barriere
Qui des Cieux chaque nuit leur ferme la carriere,
Par leurs hanniſſements, vifs, aigus, enflamez,
Marquer le noble orgueil dont ils ſont animez.
Thetis n'avoit point ſceu que ſa Fille Climene
Eût envoyé ſon Fils où ſa perte eſt certaine;
Ainſi de Phaëton ignorant le deſtin,
Aux Chevaux qu'il conduit elle ouvre le chemin.
A peine ont-ils du Ciel atteint les vaſtes Plaines
Qu'ils font ſentir de loin leurs brûlantes haleines.
Les Nuages envain s'oppoſent à leur cours,
Dans leurs aîles contr'eux ils trouvent du ſecours,
Et devancent bientôt les vents qu'avoit fait naître
La meſme Region qui les voit diſparoître.
Chacun d'eux de ſon guide auroit ſuivy les loix,
Mais le Char qu'ils traînoient n'avoit pas tout ſon poids,
Et pour bien moderer leur courſe trop legere,
Il luy manquoit beaucoup de ſa charge ordinaire.
C'eſtoit comme un vaiſſeau qui n'étant point leſté
Balance ſur les eaux d'un & d'autre côté.

A voir l'ébranlement qu'un foible choc luy donne
On croiroit qu'en effet il ne porte perſonne,
Tant au milieu de l'air que ſa clarté remplit,
Faute de peſanteur, il s'agite, & bondit.
Les Chevaux indignez d'avoir changé de maiſtre
Prennent le frein aux dents, ne veulent rien connoiſtre,
Et voyant tout autour mille chemins ouverts,
Abandonnent leur route, & courent de travers.
Phaëton s'inquiete, & confus & timide,
Ne ſçait ſi c'eſt à droit qu'il faut tourner la bride,
Et quand il le ſçauroit, comment les arreſter?
Leur fougue, au point qu'elle eſt, ne peut plus ſe domter.

Pour la premiere fois, les Etoiles de l'Ourſe
Virent que le Soleil leur adreſſoit ſa courſe,
Sentirent ſa chaleur, & pour s'en ſoulager,
Dans les flots, mais en vain, voulurent ſe plonger.
Ce Dragon engourdy, qu'un froid toûjours durable,
Près du Pole glacé laiſſe peu redoutable,
S'échauffa tout-à-coup, & le feu dans les yeux,
Reprit ſon naturel, & devint furieux.
On tient meſme aſſeuré que le Bouvier Celeſte,
Dans le trouble où le mit un malheur ſi funeſte,

Laiſſa là ſa charuë, & d'un pas chancelant,
Quoy que lourd & tardif, prit la fuite en tremblant.
Mais ſi de ce péril Phaëton s'épouvante,
Quelle horreur quand la Terre à ſes yeux ſe preſẽte,
Et que du Ciel vers elle abaiſſant ſes regards,
Il la voit comme un gouffre ouvert de toutes parts!
Sa profondeur l'étonne, & ſa crainte en redouble.
Il voit, & ne voit pas; il pâlit, il ſe trouble,
De ſon trop de lumiere il ſe ſent éblouïr,
Et la donnant à tous il n'en ſçauroit jouïr.
Il reconnoiſt ſa faute, & s'il ſe pouvoit faire
Qu'il n'euſt jamais monté ſur le Char de ſon Pere,
Il ſe garderoit bien de ſe laiſſer toucher
Aux charmes d'un honneur qui luy coûte ſi cher.
Alors trop convaincu du Dieu qui l'a fait naiſtre,
Il voudroit, loin d'avoir ſouhaité ſe connoiſtre,
Pluſtoſt que de ſe voir dans un trouble pareil,
Qu'on cruſt Merops ſon Pere, & non pas le Soleil.
Que faire cependant qui ſoulage ſa peine?
Juſqu'au plus haut du Ciel déja ſon Char l'entraîne.
S'il voit derriere luy des lieux fort étendus,
Regardant ce qui reſte, il découvre encor plus.
Il meſure en luy-meſme & l'un & l'autre eſpace.
Un des deux parcouru finiroit ſa diſgrace,

L'Occident, l'Orient, tout feroit de faifon,
Mais leur trop de diftance alarme fa raifon,
Et luy ravit l'efpoir de fournir fa carriere,
Soit qu'il roule en avant, où rebrouffe en arriere.
Dans cette incertitude, interdit & confus,
Il tient encor la bride, & ne fçait rien de plus;
Mais à la bien ferrer fa force en vain s'épuife.
Le frein pour les Chevaux n'a rien qui les conduife;
Il les voit malgré luy n'aller plus que par bonds,
Et pour les adoucir il ignore leurs noms.
Tandis qu'avidement, pour trouver quelque afyle,
Il lance aux environs un regard inutile,
Cent Monftres differens que renferment les Cieux,
Font paffer dans fon cœur le trouble de fes yeux.
Son Char roulant toûjours, fa difgrace eft fi forte,
Que vers le Scorpion fa vîteffe l'emporte.
Cet affreux animal rencontré fur fes pas,
Forme une efpece d'Arc de chacun de fes bras,
Et de fa queuë en rond courbant la pointe aiguë,
De deux Signes, luy feul occupe l'étenduë.
Cette pointe eft un dard, qui dés le moindre effort,
A tout ce qu'elle atteint porte une feure mort.
Auffi quand Phaëton voit ce Monftre effroyable,
Tout moite du venin qui le rend redoutable,

Contre ce dard perçant qui menace ſes jours,
Dans une prompte fuite il cherche du ſecours.
Il frape ſes Chevaux, & la peur qui le guide,
Pour s'éloigner plûtoſt, luy fait quitter la bride.
C'eſt alors qu'affranchis de ce joug odieux,
Ces Mutins à leur gré s'emportent par les Cieux.
Plus viſte que les Vents, plus viſte que les Nuës,
On les voit traverſer cent routes inconnuës,
Et par-tout où les porte un vol précipité,
Se livrer ſans obſtacle à leur rapidité.
Cet abandonnement produit mille deſaſtres.
Juſques au Firmament ils vont heurter les Aſtres,
Et leurs élancemens ſemblent n'avoir pour but
Que d'ouvrir des chemins où jamais il n'en fut.
Aprés avoir ſi haut cauſé tant de ravages,
Ils fondent tout-à-coup au deſſous des nuages.
Phaëton que ſon Char bouleverſe en tous lieux,
Se tient à ce qu'il peut, & s'abandonne aux Dieux,
Semblable au Nautonnier, qui battu de l'orage,
Croit voir à tous momens celuy de ſon naufrage,
Et qui, lors que les flots ſont preſts de l'abiſmer,
Ne trouve pour recours que des vœux à former.
Le Char deſcend ſi bas, que la Lune ſurpriſe
Croit qu'on veut ſur ſes droits faire quelque entre-
priſe,

Et ne peut concevoir par quels ordres nouveaux
Son Frere au deſſous d'elle a conduit ſes Chevaux.
Les nuages déja n'exhalent que fumée.
La Terre la plus haute eſt d'abord enflamée,
Elle ſe fend par-tout, & contrainte à s'ouvrir,
S'épuiſe de l'humeur qui la pouvoit nourrir.
Cette ardeur fait ſécher les plus verts paſturages,
Chaque Arbre eſt conſumé par ſes propres feuillages,
Et les Bleds déja meurs, brulant en un moment,
Fourniſſent de matiere à leur embraſement.
C'eſt peu que ce dégaſt ſur des Plaines fertiles.
Le ravage s'étend juſqu'aux plus grandes Villes,
Et des Pays entiers ſous ces feux éclatans,
Reſtent reduits en cendre avec leurs Habitans.
Les Foreſts ſur leurs Monts ont part à l'incendie.
Oeta, Tmolus, Athos, éprouvent ſa furie;
Elle attaque Taurus, double les feux d'Ætna,
Et ſéche tout-à-coup les Fontaines d'Ida.
Cynthe, Erix, Cytheron, n'ont point de privileges,
Rhodope voit enfin fondre une fois ſes neges.
Micale, Oſſa, Mimas, Æmus, Dindyme, Othrys,
Semblent de grands buchers par la flame entrepris.
L'Helicon, en brûlant, ſuit le ſort du Parnaſſe,
La Scythie embraſée oppoſe en vain ſa glace,

Le feu ſur le Caucaſe exerce ſa fureur,
Et fait du haut Olympe un ſpectacle d'horreur.
Le ſuperbe Apennin, qui porte les nuages,
Les Alpes & le Pinde en ſentent les ravages,
Et l'Univers ſurpris de tant d'objets affreux,
Croit voir aprés les eaux un deluge de feux.
Comme par Phaëton tout ce deſordre arrive,
Il ſent tout ce que peut la douleur la plus vive,
Et luy-meſme accablé de ces communs malheurs,
Ne peut plus ſoûtenir de ſi fortes chaleurs.
L'air qu'il reſpire encor, eſt un air tout de braiſe,
Tel qu'il pourroit ſortir d'une ardente fournaiſe,
Et ſon Char, dont cet air échauffe le Metal,
Luy fait déja ſouffrir un tourment ſans égal.
Il eſt preſque étouffé de la cendre qui vole.
S'il croit s'en plaindre aux Dieux, il reſte ſans parole,
Et dés qu'il veut parler, de mille & mille endroits
La flame en s'élançant luy ſuffoque la voix.
Ce qui ſort de la Terre à demy conſumée,
Le laiſſe envelopé d'une épaiſſe fumée,
Et telle eſt ſa noirceur, que pour comble de maux
Il ne voit plus par où l'entraînent ſes Chevaux.
Les Æthiopiens, à ce qu'on en veut croire,
Commencerent alors à prendre une peau noire,

Et leur ſang qu'au dehors attira la chaleur,
Tout brûlé, tout noircy, leur donna ſa couleur.
Aux Rayons les plus vifs la Libye expoſée,
De toute humidité fut alors épuiſée,
Et ſes Sables, qu'à peine on peut voir ſans effroy,
Par leur pouſſiere aride en font encore foy.
Les Nymphes cependant, à treſſes détachées,
Pleurent leurs lacs taris, leurs fontaines ſéchées,
Et voudroient que ces pleurs formaſſent des ruiſſeaux
Qui puſſent reparer la perte de leurs eaux.
Argos cherche Amimone, & ſa recherche eſt vaine.
On ne voit plus couler ny Dircé, ny Pyrene,
Les plus grands Fleuves meſme entre leurs larges bords,
Attaquez par la flame, en ſentent les efforts.
Tanaïs effrayé de voir fumer ſon onde,
N'a point pour ſe cacher de grote aſſez profonde.
Melas, Penée, Iſmene, Erymante, Eurotas,
Combatent l'incendie, & ne s'en ſauvent pas.
Sperchius n'en peut fuir les ardeurs exceſſives,
Et voit ſes Peupliers conſumez ſur ſes rives.
Lycormas, le Caïque, avec le Thermodon,
En vain contre le feu tâchent à tenir bon.

Alphée, en boüillonnant, roule une eau moins tranquille.
Xante apprend à brûler, pour brûler contre Achille,
Lors qu'au Siege de Troye, en ſoûtenant ſes droits,
Vulcain l'enflamera pour la ſeconde fois.
Mæandre, qui ſans ceſſe interrompant ſa courſe,
Và, retourne, s'éloigne, & revient vers ſa ſource,
Pour courir dans la mer chercher quelque ſecours;
Voudroit pouvoir alors abreger ſes détours.
Le Danube, l'Oronte, & le Gange, & le Phaſe,
Marquent par leurs boüillons l'ardeur qui les embraſe;
L'Euphrate en fait de meſme, & le Tage éperdu
De ſon ſable en courant entraîne l'or fondu.
Ces Oiſeaux, qui pour faire oüir leur melodie,
Avoient aux autres lieux préferé la Lydie,
Perirent ſous la flame, & pour s'en dégager,
Dans les eaux du Caïſtre eurent beau ſe plonger.
Le Nil voyant pour luy meſme infortune preſte,
Juſques au bout du Monde alla cacher ſa teſte,
Et craint tant le retour d'un pareil embarras,
Qu'aujourd'huy meſme encor il ne la montre pas.
Ses ſept bouches ſans eau, juſqu'au ſable brûlées,
Devinrent tout-à-coup de profondes vallées,

Le Strymon, le Pô, l'Hebre, & le Rhône, & le Rhin,
Aux flames à leur tour servirent de butin.
Mesme on vit leur fureur n'épargner pas le Tibre,
Luy, sous qui rien un jour ne devoit rester libre,
Et que le Ciel propice, & les Destins amis
Reservoient à se voir tout l'Univers soûmis.
La Terre dés l'abord, seche, aride, fenduë,
Au jour qui la perça donna libre étenduë,
Et les Dieux des Enfers pâlirent de terreur
A voir tant de lumiere en penetrer l'horreur.
La mer qui par le feu s'exhaloit en fumée,
En des bords plus étroits se trouva renfermée,
Et ce fut un prodige assez rare & nouveau
De voir un champ de sable où fut un gouffre d'eau.
Les Rochers où les flots faisoient leurs embuscades,
Augmenterent alors le nombre des Cyclades,
Et montrant leurs sommets, semblerent mieux marquer
Quel estoit le péril de les venir choquer.
Jusqu'au plus creux de l'eau les Poissons s'enfoncerent.
Les Dauphins de frayeur eux-mêmes s'y cacherent,
Et l'on ne vit alors aucun d'eux s'enhardir
A se joüer sur l'Onde, y sauter, ou bondir.

Les Baleines au fond, à nager impuiſſantes,
Se couchant ſur le ſable, y reſterent mourantes,
Meſme on tient que les Dieux par la mer reverez,
Dans leurs antres, d'effroy ſe tinrent reſſerrez.
Neptune par trois fois, pour ſecourir le Monde,
Tira ſes bras nerveux du tiede ſein de l'Onde,
Et pour fuir l'air brûlant qui ne l'épargnoit pas,
Juſqu'à trois fois dans l'onde il replongea ſes bras.
Malgré le feu pourtant, la Terre moins timide,
S'élevant juſqu'au cou montra ſa face aride.
La Mer l'environnoit ainſi qu'auparavant,
Ses eaux faiſoient ſa garde & derriere & devant.
Des Fleuves & des Lacs les ſources reſſerrées,
S'eſtoient d'ailleurs vers elle en hâte retirées,
Et toutes dans ſon ſein cherchoient à s'engloutir,
Où pour la ſoulager, ou pour ſe garantir.
Du milieu de tant d'eaux tirant d'abord ſa teſte,
Plus bas que de coûtume on la voit qui s'arreſte,
Met la main ſur ſon front, & faiſant tout trembler,
Pouſſe quelques ſoupirs, & commence à parler.
Si ma peine te plaiſt, ſi tu l'as pû reſoudre,
D'où vient, ô Jupiter, que tu retiens ta foudre?
Pour remplir ton couroux je ne refuſe rien,
Mais au moins n'arme point d'autre bras que le tien.

Lance tes feux ſur moy, fay m'en voir embraſée ;
Ma perte me plaira quand tu l'auras cauſée,
Et j'en tiendray le coup beaucoup moins inhumain,
Si je puis obtenir qu'il parte de ta main.
Pour dire en mots rompus la douleur qui me touche,
A peine la vapeur me laiſſe ouvrir la bouche.
Voy-moy toute en deſordre, & les cheveux brûlez,
Partager le deſtin de mes champs deſolez.
C'eſt donc peu qu'à l'envy la charuë ou la herſe,
A m'arracher les flancs à toute heure s'exerce,
Un plus rude tourment trouve encor ton aveu,
Et tu ſouffres qu'au fer on ajouſte le feu.
J'en ſens de toutes parts les atteintes mortelles.
Mon viſage eſt couvert de cendre & d'étincelles ;
Une épaiſſe fumée envelope mes yeux,
Et mes regards ont peine à percer juſqu'aux Cieux.
Pardonne ce reproche à mon inquietude.
Qu'ay-je fait qui m'attire un traitement ſi rude ?
Pour avoir prodigué mes moiſſons aux Mortels,
Produit juſqu'à l'encens dont fument tes Autels,
Fourni d'herbe aux troupeaux, & par ma prévoyance
Dans ce vaſte Univers maintenu l'abondance,
Eſt-ce-là ce qu'enfin mes ſoins ont merité,
Et l'honneur que tu rends à ma fecondité ?

Mais je veux bien ſur moy prendre mon infortune,
Avoir tout merité ; quel crime a fait Neptune,
Et d'où vient que la Mer qui s'exhale en tous lieux,
S'abaiſſe, diminuë, & s'éloigne des Cieux ?
Cet abaiſſement d'eaux affoiblit ſon partage.
Epargne-luy l'affront d'un ſi cruel outrage,
Et ſi tu ne fais rien ny pour luy ny pour moy,
Daigne faire du moins quelque choſe pour toy.
Ne vois-tu pas déja ſous la flame qui vole
Fumer des deux coſtez & l'un & l'autre Pole ?
Crains pour eux, le péril te ménace de prés ;
Si le feu les atteint, c'eſt fait de ton Palais.
Sa chûte achevera l'horreur de ma défaite.
Ne t'aſſeure point trop ſur l'appuy qu'on luy préte.
Atlas que ce fardeau faiſoit déja courber,
Combatu par la flame, eſt preſt à ſuccomber.
Si tu ſouffres qu'ainſi la Mer s'aneantiſſe,
Qu'on détruiſe la Terre, & que le Ciel périſſe,
Voilà tout ce qu'en ſoy l'Univers tient enclos
Rentré dans le neant de l'ancien Cahos.
De ce renverſement ne ſouffre point le blame.
Ce qui reſte encor ſain, ſauve-le de la flame,
Et daignant rétablir ce qu'elle a conſumé,
Conſerve ton Ouvrage aprés l'avoir formé.

Là, d'un feu trop ardent tout-autour attaquée,
Elle cede aux vapeurs dont elle eſt ſuffoquée,
Se retire en ſoy-meſme, & pour n'étoufer pas,
S'enfonce vers l'Enfer juſqu'aux lieux les plus bas.
Cependant Jupiter eſt touché de ſa plainte.
Par ſon propre intereſt il approuve ſa crainte,
Et voit le mal ſi grand qu'il ne peut plus douter
Que tout ne ſoit perdu s'il tarde à l'arréter.
De ce deſordre aux Dieux il fait voir l'importance,
Accuſe le Soleil, blâme ſon imprudence,
Et l'ayant pris luy-meſme avec eux pour témoin
Du ſecours dont la Terre & le Ciel ont beſoin,
Il s'éleve auſſi-toſt, où pour les grands Orages
Il reſerve toûjours quelque amas de nuages;
Mais il a beau par-tout étendre ſes regards,
Il ne peut découvrir nuages ny broüillards,
Point d'ombre, point de pluye à rafraîchir la Terre.
Ainſi réduit par force à lancer le tonnerre,
Tel eſt le mouvement qu'il y ſçait attacher,
Qu'en renverſant le Char il perce le Cocher.
De ce triſte ſuccès ſon audace ſuivie,
Fit valoir ſa naiſſance aux dépens de ſa vie;
Par l'éclat de ſa mort il en tira l'aveu,
Et le feu qu'il cauſa fut éteint par le feu.

Au bruit que fait la foudre, à ſa vive lumiere,
Les Chevaux effrayez s'élancent en arriere,
Et par l'effort qu'ils font, rompant & bride & frein,
Se dégagent du Char, & s'éloignent ſoudain.
Icy d'un mords briſé le tonnerre ſe jouë.
Là ſe trouvent épars quelques rais d'une rouë,
D'un coſté le timon, & de l'autre l'eſſieu,
Et le deſordre enfin éclate en plus d'un lieu.
Cependant Phaëton que devore la flame,
Roulãt du Ciel en bas n'eſt plus qu'un corps ſans ame,
Et ce corps, tout en feu, par l'air précipité,
D'une longue traînée y répand la clarté.
On diroit, à la voir, d'une Etoile volante,
Qui pendant une nuit, pure, claire, brillante,
Court, & changeant de lieu, trompe ſi-bien les yeux,
Qu'il ſemble quelque fois qu'elle tombe des Cieux.
Fort loin de ſa Patrie, & dans un nouveau Monde,
Le voyant preſt à choir, le Pô fendit ſon onde,
Le receut dans ſes bras, & d'un pieux ſoucy
Lava ce qu'en ſon corps la foudre avoit noircy.
Les Nymphes d'Italie où ce grand Fleuve coule,
Pour ſeconder ſon zele accoururent en foule,
Convinrent de ces Vers, & les firent graver
Sur le tombeau fameux qu'il luy fit élever.

Cy-deſſous Phaëton repoſe,
Qui voulut gouverner les Chevaux du Soleil.
Quoy qu'on n'ait jamais veu d'orgueil au ſien pareil,
L'effet ſe doit excuſer par la cauſe.
Pour maintenir en luy le noble ſang des Dieux,
Il prit un vol audacieux,
Qui de tout l'Univers attira la ſurpriſe.
Si les Deſtins jaloux ne le pûrent ſouffrir,
Au moins avoüera-t'on qu'il ne pouvoit périr
Pour une plus belle entrepriſe.



LES



LES SOEURS DE PHAËTON changées en PEUPLIERS. Et CYCNUS, en CYGNE.

FABLE II.

Ce vain & triste honneur ne fut point assez fort
Pour dérober son Pere aux ennuis de sa mort.
Accablé de douleur il cacha son visage,
Et s'il faut des vieux temps croire le témoignage;

Il s'oublia si fort dans les pleurs qu'il versa,
Qu'on tient que sans Soleil tout un jour se passa.
Les feux dont estoit pleine encor la terre entiere,
Au Monde à son defaut servirent de lumiere,
Et du moins dans le temps de son éloignement
On tira quelque fruit de cet embrasement.
Mais si mille regrets font connoistre sa peine,
Elle n'approche point de celle de Climene.
Aprés qu'elle eut permis à ses vives douleurs
Tout ce qu'elles font dire en de si grands malheurs,
S'arrachant les cheveux, triste, desesperée,
Elle porte ses pas de contrée en contrée,
Et le corps de son Fils qu'elle cherche par-tout,
Des plus rudes travaux la fait venir à bout.
Si c'est trop souhaiter aprés ce coup de foudre,
Dont le tonnant éclat doit l'avoir mis en poudre,
Du moins ses os trouvez, soulageant sa langueur,
Pourroient de sa disgrace adoucir la rigueur.
Il n'est terre éloignée où sa douleur amere,
En nômant son cher Fils, ne montre qu'elle est Mere,
Et le hazard enfin, aprés mille dangers,
Luy fait voir son tombeau sur des bords étrangers.
Ce qui s'y lit gravé, pour elle est plein de charmes.
Elle baise son nom, l'arrose de ses larmes,

Se couche ſur la pierre, & croit en l'embraſſant,
Qu'elle peut échauffer la froideur qu'elle y ſent.
Ses Filles partageant les ennuis de la Mere,
Donnent de vains ſoûpirs à la mort de leur Frere,
Et toutes s'en faiſant le plus grand des malheurs,
Leur unique reſſource eſt de verſer des pleurs.
Leurs plaintes nuit & jour, d'un ton lugubre & tẽdre,
Appellent Phaëton qui ne les peut entendre,
Et ſans ceſſe on les voit autour de ſon tombeau
Se battre la poitrine, ou pleurer de nouveau.
L'uſage tourne enfin ces pleurs en habitude,
Et déja dans un deuil ſi preſſant & ſi rude,
Quatre mois écoulez les laiſſoient ſans vigueur,
Quand d'excez de triſteſſe, ainſi que de langueur,
Phaëtuſe cherchant à ſe coucher par terre,
Sent ſes genoux atteints d'un froid qui les reſſerre,
Et l'engourdit ſi-bien, que preſque en un moment
Son corps pour ſe plier n'a plus de mouvement.
D'un accident ſi prompt Lampetie étonnée,
Veut aller, s'il ſe peut, ſecourir ſon Aînée,
Et ſes pieds, qui vers elle eſtoient déja tournez,
S'enfonçant dans la terre y ſont enracinez.
A tirer ſes cheveux la troiſiéme s'attache,
Et ce ſont ſeulement des feüilles qu'elle arrache.

L'une se plaint qu'en tronc ses mẽbres sont changez,
L'autre qu'en verts rameaux ses bras sont allongez,
Et tandis que chacune, admirant ce prodige,
De ce qui le suivra s'inquiete & s'afflige,
L'écorce qui s'étend malgré leurs vains efforts,
S'élevant par degrez, s'empare de leurs corps.
Elle n'a pas encor monté jusqu'au visage.
Ainsi de la parole elles gardent l'usage,
Et le nom de leur Mere appellée au secours,
Contre cette infortune est leur dernier recours.
Mais que peut-elle faire en un malheur semblable,
Que suivre aveuglément la douleur qui l'accable,
Courir à l'une, à l'autre, en ces derniers momens,
Et joüir jusqu'au bout de leurs embrassemens?
C'est peu pour elle encor; on la voit qui s'efforce
A ne pas jusqu'en haut laisser croistre l'écorce,
Et si le Ciel propice appuyoit ses efforts,
Sa main du tronc de l'Arbre arracheroit leur corps.
Les branches qu'elle rompt font autãt d'ouvertures,
Dont la triste rigueur leur tient lieu de blessures.
Elle pâlit, s'effraye à voir le sang qui sort,
Et la jeune Phœbé qu'elle blesse d'abord,
Ah! ma Mere, cessez de m'estre si cruelle,
Vous déchirez mon corps, épargnez-moy, dit-elle.

Adieu, c'eſt fait de nous, il n'y faut plus penſer.
Ces mots ſont les derniers qu'elle peut prononcer.
Sur ce funeſte adieu l'écorce qui s'éleve,
Luy coupe la parole au moment qu'il s'acheve;
Mais en perdant la voix, au moins ces triſtes Sœurs
Gardent la liberté de pleurer leurs malheurs.
De leurs tendres rameaux on voit couler des larmes.
Le Soleil les obſerve, en fait ſes plus doux charmes,
Et les endurciſſant par ſes plus vifs rayons,
En forme en petits grains l'Ambre que nous voyons.
Le Pô qui les reçoit ſent ſes eaux toutes vaines
De les pouvoir porter à nos jeunes Romaines,
Qui joignant l'artifice à leur propre agrément,
Pour avoir plus d'éclat, s'en font un ornement.
Cycnus Fils de Stenée, & Roy de Ligurie,
Vit ce changement d'Eſtre avec un œil d'envie.
Il en fut le témoin, & par le ſang, dit-on,
Du coſté de ſa Mere il touchoit Phaëton.
Mais l'amitié plus forte encor que l'alliance,
Porta ſon déplaiſir à tant de violence,
Qu'à peine il ſçut ſa mort, qu'il vint tout interdit;
Pleurer ſur ſon Tombeau l'orgueil qui le perdit.
Déja de ſa douleur ſuccombant aux atteintes,
Il avoit ſur le Pô fait retentir ſes plaintes,

Remply l'air de ses cris, & mille fois gemi
Dans le Bois, augmenté des Sœurs de son Ami,
Lors qu'enfin partageant leur disgrace enviée,
Il connoît qu'il n'a plus qu'une voix déliée.
Du reste de son corps, qu'il semble dédaigner,
Son col en s'étendant commence à s'éloigner.
Au lieu de ses cheveux, un éclatant plumage,
D'une extréme blancheur luy donne l'avantage.
Ses doigts joints l'un à l'autre en ce destin nouveau,
Prennent, en s'attachant, une rougeastre peau.
Son visage est sans traits, & chacun d'eux s'efface.
Un large bec sans pointe en occupe la place,
Et par un changement qu'il ne prévoyoit pas,
Deux aîles aux costez luy tiennent lieu de bras.
Ainsi dans la disgrace ami toûjours fidelle,
Cycnus devient Oiseau d'une espece nouvelle.
Il conserve son nom, mais tout Oiseau qu'il est,
Fendre l'air, s'élever, n'est pas ce qui luy plaist.
Il semble que toûjours, en volant contre terre,
Il songe à son Ami que perça le tonnerre,
Et que craignant le bras du Souverain des Dieux,
Il trouve du péril à s'approcher des Cieux.
Le sejour des Etangs a droit seul de luy plaire.
Le feu luy fait horreur, il choisit son contraire,

Et croit que dans les eaux qu'il ſe plaiſt d'habiter,
La foudre n'aura rien qu'il doive redouter.

Cependant le Soleil accablé de ſa perte,
Aux plus preſſans ennuis laiſſe ſon ame ouverte;
Et tout paſle & défait, ſans beauté, ſans éclat,
Se livre avidement au malheur qui l'abat.
Tel qu'il eſt quand la Lune, empêchant qu'il ſe mon-[tre,
Entre la Terre & luy par hazard ſe rencontre,
Il gémit, & l'excès de ſon reſſentiment
Fait aller ſa douleur juſqu'à l'emportement.
Il s'accuſe, il ſe hait, & rien ne le ſoulage.
Du jour qu'il voudroit fuir il déteſte l'uſage,
Et privé de ſon Fils, après ce dur revers
Il veut en ſe cachant mettre en deuil l'Univers.

Aſſez & trop, dit-il, j'ay ſuby ſans murmure
Le plus pénible effort qu'ait preſcrit la Nature.
Je me laſſe d'un ſort où mon zele perdu
Me laiſſe pour tout fruit un travail aſſidu;
Où depuis le moment qu'a commencé le Monde,
Renouvellant toûjours ma courſe vagabonde,
Et reduit à paſſer chaque nuit ſous les flots,
Je me voy ſans honneur ainſi que ſans repos.
Je renonce à mon Char; que quelqu'autre le mene;
J'en quitte ſans regret la gloire pour la peine.

Et veux bien qu'à ſon tour on partage avec moy
L'avantage qui ſuit ce fatigant employ.
S'il n'eſt aucun des Dieux, qui pour tenir ma place
Se ſente à mon défaut une aſſez noble audace,
Que ce grand Foudroyeur qui n'aime qu'à tonner,
Prenne ce Char luy-meſme; & tâche à le mener.
Du moins, pour éclairer & le Ciel & la Terre,
Il ſe verra contraint de quitter ſon tonnerre,
Et tant qu'à ce travail il ſe tiendra ſoûmis,
Les Peres n'auront rien à craindre pour leurs Fils.
Sa propre experience alors pourra l'inſtruire.
Il ſçaura quels Chevaux on me donne à conduire,
Et ſi, quand de leur bouche on voit le feu qui ſort,
Ne les pouvoir dompter, c'eſt meriter la mort.
Il ſoûpire, & des Dieux la troupe l'environne,
Le preſſe d'accomplir ce que le Sort ordonne,
Et de ne ſouffrir pas qu'une plus longue nuit
Seme dans l'Univers l'horreur qu'elle produit.
Jupiter les ſeconde, & vient d'une ame ouverte
L'aſſeurer que luy-meſme eſt touché de ſa perte,
En fait voir ſes regrets, s'en excuſe, & ſoudain
Après quelque priere agit en Souverain.
Comme l'ordre eſt preſſant, le Soleil a beau faire,
Il ſe trouve contraint d'étouffer ſa colere.

Ainſi, quoy que l'effroy trouble encor ſes Chevaux,
Il les fait ſe ſoûmettre à leurs premiers travaux;
Mais en les raſſemblant, ſa douleur eſt ſi forte,
Qu'il cede en les frapant, au chagrin qui l'emporte,
Leur impute ſa perte, & veut qu'ils ſoient punis
Du funeſte accident qui le prive d'un Fils.



CALISTO
AIME'E DE JUPITER.
FABLE III.



JUPITER d'autre part cede au ſoin qui l'agite.
La flame a preſque atteint le Palais qu'il habite :
Il en craint la ſurpriſe, & va d'un pas leger
Examiner par-tout ſi rien n'eſt en danger.

Il n'a pas plûtost veu cette vaste Machine,
Dans toute son enceinte exempte de ruïne,
Qu'il regarde la Terre, & sans plus differer,
Voyant ses noirs degasts, songe à les réparer.
Mais sur-tout l'Arcadie attire sa tendresse.
Son rétablissement plus qu'aucun l'interesse.
Il ne peut oublier que c'est-là qu'il est né,
Qu'il vit d'abord le jour dans ce lieu fortuné,
Et par reconnoissance il luy rend ses Fontaines,
Fait reverdir ses Bois, revest d'herbe ses Plaines.
Ses Fleuves que la flame avoit épuisez d'eau,
Sentent ouvrir leur source, & coulent de nouveau.

Tandis qu'il va souvent, qu'il passe, qu'il repasse,
La jeune Calisto ne peut fuir sa disgrace.
Il la voit, il l'admire, & prompt à s'enflamer,
La voyant, l'admirant, il commence à l'aimer.
Quoy qu'elle détestast cette humeur sanguinaire
Qu'avoit puny le Ciel dans Lycaon son Pere,
Il sembloit toutefois qu'elle en eust herité
Un je ne sçay quel air de sauvage fierté.
Tous ces cōmuns emplois où se plaisent les Femmes,
Luy sembloiēt n'estre faits que pour les foibles ames.
Point d'art à se coiffer, point de tresse, ou de nœuds;
Un simple cordon blanc arrétoit ses cheveux:

Sans cesse on la voyoit, par un noble exercice,
De l'aimable Diane embrasser la milice.
Tantost le Javelot, tantost l'Arc à la main,
Elle perçoit un Cerf, ou poursuivoit un Daim,
Et sur tout le Menale, aucune Chasseresse
N'estoit plus agreable à la chaste Déesse.
Il falloit qu'elle fust de tous ses passe-temps,
Mais las ! quelle faveur dura jamais long-temps ?
L'Astre qui chaque jour ramene la lumiere,
Atteignoit le milieu de sa vaste carriere,
Quand seule dans un Bois le hazard la conduit,
Où jamais de l'acier on n'entendit le bruit.
Là sur un gazon vert languissamment couchée,
Sa teste avec sa main sur son carquois panchée,
Elle détend son Arc, & s'apprreste à gouster
Le repos dont ces lieux paroissent la flater.
Jupiter qui la voit, & lasse, & sans défence ;
Junon ne sçaura rien de cette violence,
Dit-il ; & quand bien mesme elle m'auroit surpris,
Dois-je tant d'une Femme apprehender les cris ?
Aussi-tost de Diane ayant pris le visage,
Il s'offre à Calisto dans son mesme équipage,
Et d'un air gracieux, brûlant de l'embrasser ;
O Nymphe, luy dit-il, d'où viens-tu de chasser !

Quels monts t'ont aujourd'huy loin de moy retenuë?
Calisto par respect se leve, le saluë,
Et prenant pour faveur son regard adoucy;
Quel destin fortuné vous a conduite icy,
Vous, ma Divinité, que j'honore & que j'aime
Plus qu'aucun autre Dieu, plus que Jupiter mesme?
Oüi, mon bonheur, dit elle, est tout en vostre appuy,
Qu'il m'entende, s'il veut, je vous préfere à luy.
Jupiter soûriant de l'heureux stratagême,
Est charmé de s'oüir préferer à luy-même,
Et par mille baisers tâche à luy témoigner
Que si son cœur luy plaist, elle a sçû le gagner.
Sans l'erreur qui l'abuse elle pourroit connoistre,
Qu'ils sont plus empressez qu'ils ne le devroient estre,
Et qu'à quelque tendresse où s'abandonne un cœur,
Une fille toûjours baise avec moins d'ardeur;
Mais pour n'y trouver rien que sa pudeur condamne,
Il suffit qu'elle voit l'Image de Diane.
Ses yeux brillent de joye, & luy voulant conter
Sur quels costeaux la chasse avoit sceu l'arrester,
Jupiter l'en empesche, & plein d'impatience,
Par ses embrassemens la contraint au silence.
Il va jusques au crime, & c'est dans ce moment,
Qu'où paroissoit Diane elle trouve un Amant.

Sa ſurpriſe & ſa honte égalent ſa colere.
Elle reſiſte autant que ſon ſexe peut faire.
Et ſi Junon euſt vû ce qu'oſa ſon grand cœur,
Elle ſe fuſt vangée avec moins de rigueur.
Mais contre Jupiter que peut dans ce rencontre
L'obſtacle languiſſant des fureurs qu'elle montre,
Et ſi meſme il contraint les Dieux à luy ceder,
Qu'eſt-ce que d'une Fille il doit apprehender?
Il vainc ſa reſiſtance, & fier de ſa victoire,
Va riant dans le Ciel s'applaudir de ſa gloire,
Tandis qu'abandonnée à ſes triſtes regrets
La Nymphe avec horreur regarde les foreſts.
Si jadis leur ſejour fit toutes ſes delices,
Du malheur qu'elle pleure elle les croit complices,
Et ſon empreſſement à ſortir de ce bois,
Luy fait preſque oublier ſon arc & ſon carquois.
A peine elle montoit par un chemin qui coupe,
Que Diane paroiſt au milieu de ſa Troupe,
Qui fiere de trois Cerfs abatus ſous ſes dards
Alloit du Mont Menale eſſuyer les hazards.
La Déeſſe la voit, & n'aimant rien tant qu'elle,
Du geſte & de la voix elle meſme l'appelle.
Caliſto ſe retire, & ne ſçait ſi ſes yeux
Luy font voir, ou Diane, ou le Maître des Dieux.

Mais ayant reconnu les Nymphes de ſa ſuite,
Elle ceſſe de craindre, & renonce à la fuite,
Et ſans plus redouter les embuſches du Dieu,
Elle augmente leur nombre, & ſe meſle au milieu.
Ah, qu'il eſt mal-aiſé, quand la honte nous preſſe,
Qu'au dehors du dedans le trouble ne paroiſſe !
Dans la vive douleur qu'elle traîne en tous lieux,
L'infortunée à peine oſe lever les yeux.
Ce n'eſt plus cette Nymphe, auſſi prompte que fiere,
Qui devançoit la troupe, & marchoit la premiere,
Ou qui raillant toûjours ſur quelque nouveauté,
Pour divertir Diane alloit à ſon coſté.
Ce n'eſt plus cette humeur qui ne cherchoit qu'à plaire.
Sur tout ce qu'elle entend ſon chagrin la fait taire.
Sa rougeur, ſes ſoûpirs, & ſes triſtes helas,
Marquent de jour en jour ce qu'elle ne dit pas,
Et par mille accidens qu'envain elle ſurmonte,
Toute autre qu'une Vierge euſt ſoupçonné ſa honte;
Mais ſi de la Déeſſe elle éblouït les yeux,
Ses Nymphes ont l'eſprit défiant, curieux,
Et l'on tient que bientoſt ſa traînante foibleſſe
Leur fit par ſes langueurs ſoupçonner ſa groſſeſſe.

Déja de ſon malheur le terme s'avançant,
De la neuviéme Lune elle voit le Croiſſant,
Quand contre le Soleil cherchant le frais de l'ombre
Diane avec ſa troupe entre dans un bois ſombre,
Où d'un petit ruiſſeau le criſtal tranſparent,
Sur un menu gravier couloit en murmurant.
Elle admire du lieu la beauté ſans ſeconde,
En gouſte la fraîcheur, lave ſes pieds dans l'onde,
Et la voyant ſi claire, & jettant l'œil par-tout;
J'ay commencé, dit-elle, allons juſques au bout,
Et pour mieux repouſſer la chaleur qui nous brûle,
N'ayant point de témoins, n'ayons point de ſcrupule,
Joüiſſons des douceurs de nous baigner icy.

Chaque Nymphe à ces mots n'a plus d'autre ſoucy.
Toutes ſur ce deſſein s'empreſſent à luy plaire.
La ſeule Caliſto pâlit, rougit, differe;
Et comme elle recule à ſe des-habiller,
Ses Compagnes enfin la viennent dépoüiller.
Leur malice la perd; à peine eſt-elle nuë,
Que malgré tous ſes ſoins ſa groſſeſſe eſt connuë.
Elle a beau ſe cacher le ventre de ſes mains;
Les ſoupçons qu'on avoit ne ſont plus incertains.
Diane voit ſa honte, & d'un regard ſevere,
Fuy, dit-elle, impudique, évite ma colere,

Et

Et prens garde ſur-tout, après ta lâcheté,
A ne pas de ces eaux ſoüiller la pureté.
La Nymphe à ce reproche & confuſe & troublée,
S'éloigne toute en pleurs de la chaſte Aſſemblée,
Et ſe livrant entiere aux plus vives douleurs,
Attend en ſoûpirant la fin de ſes malheurs.
Ils ne ſe bornent pas au couroux de Diane,
De plus grands doivent ſuivre,& Junon l'y cōdamne.
Elle avoit dès l'abord par ſes ſoupçons jaloux
Connu la trahiſon de ſon perfide Epoux,
Et ne s'eſtoit contrainte à garder le ſilence,
Que pour trouver un tems plus propre à ſa vāgeance.
Le moment eſt venu, l'arreſt en eſt donné:
Du crime qui l'irrite Arcas eſt déja né,
Et cet Enfant pour elle eſt un ſujet de rage,
Qui pouſſe enfin ſa haine à tout mettre en uſage.
Quoy, dit-elle, en roulant un regard furieux,
Le lâche étalera ſon parjure à mes yeux?
Il ne manquoit donc plus à ma douleur profonde,
Que de voir aujourd'huy l'Adultere feconde;
Et le traiſtre a voulu, pour ſurcroiſt de tourment,
Que ma honte éclataſt par ſon accouchement?
C'eſt trop, tu gemiras, inſolente Rivale,
Et puiſqu'à Junon meſme un fol amour t'égale,

Je sçauray t'arracher ces perfides attraits
Qui te rendent si vaine, & qui font que tu plais.
En achevant ces mots, la jalouse Déesse
Se livre aveuglément au couroux qui la presse,
La prend par les cheveux, & sur un si beau corps,
La renversant par terre, assouvit ses transports.
En vain à la fléchir la Nymphe ose prétendre.
Elle n'a pour recours que des bras à luy tendre,
Et ces bras qui tendus auroient pû l'adoucir,
Sous un poil herissé commencent à noircir. [face,
Ses doigts changent de forme, & leur blancheur s'ef-
De grands ongles crochus paroissent en leur place,
Et ses mains se courbant ne servent plus dés-lors,
Que pour fouler la terre, & soûtenir son corps.
Sa bouche qui charmoit, cette bouche admirable,
Que Jupiter luy-mesme a trouvée adorable,
De son hideux destin suivant l'indigne loy,
Se fend d'une maniere à donner de l'effroy.
Encor si dans l'ennuy dont son ame est atteinte,
On luy vouloit souffrir l'usage de la plainte;
Mais de peur qu'à l'entendre on n'en gouste l'appas,
C'est un soulagement qu'on ne luy permet pas.
Sa parole, autrefois si douce & si charmante,
N'est plus qu'une voix rauque, affreuse, menaçante,

Et dans ce changement, loin d'attendrir un cœur,
Tout ce qu'elle croit dire, eſt un ſon qui fait peur.
Ah, quel bonheur pour elle en ce malheur extréme,
Si le corps ſe changeant, l'ame changeoit de même!
C'eſt par-là que ſes maux ſont ſans comparaiſon,
Elle eſt Beſte, elle eſt Ourſe, & garde ſa raiſon.
En vain à s'oublier ſon eſprit s'évertuë,
Sa propre connoiſſance & l'accable & la tuë.
De longs gemiſſemens, témoins de ſes douleurs,
Peignent à Jupiter l'excès de ſes malheurs,
Et les voyant payez de tant d'ingratitude,
C'eſt pour elle, ſans doute, une peine bien rude;
Que meſme elle ne puiſſe en ce funeſte état,
Joüir de la douceur de le nommer ingrat.
Helas! combien de fois d'une courſe legere,
N'oſant paſſer la nuit dans un bois ſolitaire,
A-t'elle en ſoûpirant erré juſqu'au matin,
Ou devant ſon Palais, ou dans un champ voiſin?
Combien de fois les Chiens ont-ils ſceu la contraindre,
A fuir par des rochers où tout eſtoit à craindre,
Et quoy que chaſſereſſe, avec quelles frayeurs
A-t'elle au ſon du cor évité les Chaſſeurs?

Souvent mesme, à l'aspect d'une Beste sauvage;
Une soudaine horreur luy glace le courage.
Elle croit que ses dents en veulent à ses jours,
Et toute Ourse qu'elle est, elle évite les Ours.
Qu'un Loup sur quelque mont se presente à sa veuë,
Elle craint, sans songer ce qu'elle est devenuë,
Et qu'au destin des Loups son Pere estant reduit,
C'est peut-estre, en fuyant, Lycaon qu'elle fuit.



CALISTO ET ARCAS CHANGEZ EN ASTRE.

FABLE IV.



EPENDANT le temps coule, & cette Infortunée
Sçait qu'Arcas eſt entré dans ſa quinziéme année.
Ce Fils qui ſort du ſang & des Dieux & des Rois,
Comme elle, aime la chaſſe, & ſe plaiſt dans les Bois.

Un jour que de ses rets, dans cette ardeur boüil-
Il avoit entouré la forest d'Erymante, [lante,
Après qu'en cent endroits il a porté ses pas,
Il rencontre sa Mere, & ne la connoist pas.
Elle, pour qui sa veuë a de sensibles charmes,
S'arreste en le voyant, laisse couler des larmes,
Et d'un fixe regard, à son amour permis,
Tâche à luy témoigner qu'elle regarde un Fils.
Arcas qui tient suspect ce regard immobile,
A peur, recule, songe à chercher un asyle;
Et la voyant enfin s'approcher de plus près,
Déja pour la percer il préparoit ses traits,
Lors que les enlevant d'un vol prompt & rapide,
Jupiter détourna cet affreux parricide,
Et du sejour des Cieux honorant leurs destins,
Les changea l'un & l'autre en deux Astres voisins.

Ce coup rend de Junon la peine sans égale.
Elle voit les honneurs qu'on rend à sa Rivale,
Et si son lâche Epoux la force à les souffrir,
Du moins elle voudroit les pouvoir amoindrir.
Ainsi sans balancer elle se rend sur l'heure
Où l'aimable Thetis, où l'Ocean demeure,
Eux, qui par leur auguste & venerable aspect,
Aux Dieux mesmes, souvent impriment du respect.

Ils vont au devant d'elle, & ne pouvant comprendre
Ce qui du Ciel vers eux la fait ainsi descendre:
Ne vous étonnez point si la Reine des Cieux
Abandonne son Trône, & paroist en ces lieux,
Dit-elle, sur mon front vous lisez ma disgrace.
Que puis-je faire au Ciel? une autre y tient ma place.
Vous en serez témoins, & je veux que pour moy
Vous ne gardiez jamais ny tendresse ny foy,
Si quand l'obscure nuit aura tendu ses voiles,
Vous ne voyez là-haut deux nouvelles Etoiles
Briller à l'endroit mesme, où du Pole agité,
Le moins spacieux cercle atteint l'extremité.
C'est-là côme on prend soin d'adoucir mes blessures.
Chaque jour on entasse injures sur injures.
Qui craindra desormais le couroux de Junon?
Qui voudra seulement en respecter le nom?
Mes efforts impuissans ne vont qu'à me détruire.
Seule de tous les Dieux je sers quand je veux nuire;
Et quelques fiers Objets qui me puissent trahir,
Pour les voir triompher, je n'ay qu'à les haïr.
O que d'un beau succès ma vangeance est suivie!
Qu'au pouvoir qu'on me laisse on doit porter envie!
J'empesche Calisto d'estre femme, & je fais
Qu'au Ciel comme Déesse elle brille à jamais.

Voilà, voilà de quoy mes fureurs sont capables;
Voilà comme j'ay droit de punir les coupables.
Pourquoy borner sa gloire, & ne luy rendre pas
Et sa premiere forme, & ses premiers appas?
C'est le moins qu'à ses feux doive mon Infidelle;
Il l'a fait pour Io, qu'il le fasse pour elle,
Et ne permette pas que ses cheres amours
Conservent aucun trait qui soit commun aux Ours.
Mais plûtôt il devroit, pour mieux prouver sa flame,
Et me répudier, & la prendre pour femme:
Lycaon, quoy que Loup, luy serviroit d'appuy,
Et seroit un Beaupere assez digne de luy.
O vous, qui pristes soin d'élever mon enfance,
Si vostre amour pour moy partage mon offence,
Donnez-m'en quelque marque,& faites que vos eaux
Refusent leur retraite à ces Astres nouveaux.
Ils n'ont acquis le Ciel que par un adultere;
Et vous approuveriez l'affront qu'on m'ose faire,
Si quand le jour paroist, vous pouviez endurer
Que chez vous une Infame osast se retirer.

L'AVANTURE

L'AVANTURE
DU CORBEAU.
FABLE V.



L'OCEAN & Thetis accorderent ſans peine
Ce qui put de Junon ſatisfaire la haine.
Elle en fut ſoulagée, & l'œil moins furieux,
Dans ſon Char à loiſir remonta dans les Cieux.

Les Paons qui le traînoient, de leur nouveau plumage
Faiſoient alors dans l'air un pompeux étalage,
Et n'eſtoient pas moins fiers des dépouilles d'Argus,
Que jadis le Corbeau reſta triſte & confus,
Quand par un châtiment auſſi prompt que ſevere,
Sa noirceur le punit de n'avoir pû ſe taire.
En effet, autrefois il n'eſtoit point d'Oiſeau,
Qu'on ne viſt en beauté rendre hommage au Corbeau.
Sa blancheur effaçoit tout l'éclat que déploye
Le plumage charmant & du Cygne & de l'Oye,
Et ce que la Colombe en fait voir aujourd'huy,
N'eſt qu'un foible crayon de ce qui fut en luy.
Sa langue fit ſa perte, il n'en put eſtre maiſtre.
Afin de tout redire, il vouloit tout connoiſtre,
Et la maligne ardeur qu'il en fit toûjours voir,
Fut cauſe qu'à la fin de blanc il devint noir.
Entre mille Beautez qu'offroit la Theſſalie,
L'aimable Coronis fut la plus accomplie.
Auſſi Phebus luy-meſme, aux yeux de cent témoins,
Fit ſouvent vanité de luy rendre des ſoins,
Et tant qu'elle fut chaſte, ou du moins qu'il put croire
Qu'aucun honteux amour n'avoit terni ſa gloire,

Sa paſſion pour elle eut tous les agrémens
Qui puiſſent affermir le bonheur des Amans.
Coronis eſtoit femme, & le ſexe eſt volage.
De ſes faveurs un autre obtint l'heureux partage,
Et cette trahiſon fut connuë au Corbeau
Qu'avoit choiſi Phœbus pour eſtre ſon Oiſeau.
Dans la demangeaiſon d'en avertir ſon Maiſtre,
Il n'examine point quels maux en peuvent naiſtre,
Et que lors qu'un Amant croit n'eſtre point trahi,
Qui l'oſe détromper en eſt bientoſt haï.
Il prend ſon vol en haſte, & trouve la Corneille,
Qui d'une diligence à la ſienne pareille,
Exprès à ſes coſtez s'eſtant miſe à voler,
Tâche ſur ſon voyage à le faire parler.
Ayant ſçû ſon deſſein; ſi tu m'en crois, dit-elle,
Ne va point plus avant, & quitte ce faux zele.
Il ne te produira que des ſujets d'ennuis;
Tu ſçais ce que je fus, voy ce qu'enfin je ſuis.
Si dans tous mes honneurs une autre a pris ma place;
Ma fidelité ſeule a cauſé ma diſgrace,
Du rang que je tenois m'a ſceu précipiter,
Et tu ſçauras comment, ſi tu veux m'écouter.

ERICTON
AVEC DES PIEDS DE SERPENT.
FABLE VI.



OVR prix des traits fournis au Maistre du Tonnerre
Lors qu'il eut des Geans à soûtenir la guerre,
Vulcain luy demanda que malgré les jaloux,
De la belle Minerve il se pûst voir l'Epoux.

Iupiter de ſon feu blâme la folle audace,
Mais le ſerment du Styx le geſne & l'embaraſſe.
Ainſi tout ce qu'il peut, c'eſt d'enhardir Pallas
A rejetter des vœux qui ne luy plaiſoient pas.
L'impatient Vulcain que ce mépris offence,
Veut contre ſes refus uſer de violence,
Et de ſes longs efforts, quoy que vains & ſans fruit;
Par la terre ſoüillée Ericton eſt produit.
Quelle difformité ! Cet Enfant né ſans Mere
A des pieds de Serpent qui font fremir ſon Pere.
Vulcain fuit, & Pallas, toute chaſte qu'elle eſt,
Croit, à cacher ce Monſtre, avoir quelque intereſt.
De peur qu'il ne ſoit veu, ſans prendre un plus long terme,
Dans un coffret d'oſier ſur l'heure elle l'enferme,
Se rend où de Cecrops on reſpecte la loy,
Et le donne à garder aux Filles de ce Roy;
Mais à condition qu'à ſes ordres fidelles
Un deſir curieux ne pourra rien ſur elles,
Et que chacune aura l'eſprit aſſez diſcret
Pour garder ce depoſt ſans en voir le ſecret.
Sous les fueilles d'un Orme, où j'avois ſceu me taire,
J'obſervois quelle ſuite auroit tout ce myſtere,

Et je vis que Pandrose & la timide Hersé
Respectoient le coffret qu'on leur avoit laissé.
Mais l'imprudente Aglaure, un peu moins scrupuleuse,
Suit, en le découvrant, son humeur curieuse,
Et sans s'inquieter de ce qu'on luy défend,
Force ses Sœurs à voir ce monstrueux Enfant.
J'en avertis Pallas, & pour prix de mon zele
J'ay la honte de voir qu'on m'oste d'auprés d'elle,
Qu'on m'interdit sa garde, & que dans cet employ
Le Hibou par son choix est mis au lieu de moy.
Ma peine te fait voir dans quels périls nous jette
L'essor précipité d'une langue indiscrete,
Et doit par mon exemple apprendre desormais
A tout voir, tout entendre, & ne parler jamais.
Peut-estre croiras-tu qu'une importune adresse
M'acquit jadis l'honneur de servir la Déesse,
Et que pour obtenir le rang que je n'ay plus,
Mes brigues eurent l'art de vaincre ses refus?
Non, de son seul panchant l'agrément volontaire
Me fit mettre à sa suite, & luy devenir chere,
Et malgré son couroux, si tu la veux presser,
Elle mesme dira ce que j'ose avancer.

Auſſi n'avois-je pas la naiſſance ſi baſſe,
Que je n'euſſe aucun droit d'eſperer cette place;
Et toute la Phocide au beſoin ſera foy,
Qu'avant mon changement j'eſtois Fille de Roy.
L'illuſtre Coronée alors en eſtoit maiſtre,
Et ce fut de ſon ſang que le Ciel me fit naiſtre.
Avec la Coronis qui trahit Apollon,
I'eus commun l'heur de plaire, auſſi bien que le nom:
Si ſes charmes font bruit, j'eus celuy d'eſtre belle.
On ſoûpira pour moy comme on brûle pour elle,
Et le flateur eſpoir de ma poſſeſſion,
Des Princes les plus fiers borna l'ambition.
Mais quoy qu'à leur amour je reſtaſſe inſenſible,
Cette beauté pour moy fut un treſor nuiſible.
Un jour que libre encor de tout engagement,
Sur le bord de la Mer je marchois lentement,
Comme encor aujourd'huy, dans un deſtin ſi rude,
Tout Oiſeau que je ſuis, j'en garde l'habitude,
Le Dieu des eaux me vit, & mon malheur voulut;
Qu'il trouva dãs mes traits quelque éclat qui lui plut,
Il m'aborde, il me parle, il languit, il ſoûpire,
Me promet ſur ſon cœur un ſouverain empire,
Et voyant qu'il perd temps, enfin il ſe reſout
A faire agir la force, à ſe ſervir de tout.

Je fuis, il ſuit; je cours, il avance, & ma fuite
Ne pouvant égaler l'ardeur de ſa pourſuite,
Preſte à voir ſes efforts des miens victorieux,
J'implore le ſecours des hommes & des Dieux.
Alors au haut de l'air je voy Pallas qui brille;
Elle eſt Fille, elle prend l'intereſt d'une Fille,
Et ne ſçauroit ſouffrir qu'un Amant emporté
Oſe donner atteinte à ma pudicité.
Avec un cry plaintif je tens les bras vers elle.
Mes bras prennent ſoudain une forme nouvelle,
Et d'un plumage noir à l'entour reveſtus
Semblent déja preſter une aide à mes refus.
Pour eſtre plus legere à courir ſur le ſable,
Je tâche à rejetter la robe qui m'accable,
Et cette robe meſme, enfoncée en ma peau,
N'eſt plus qu'un ornement propre pour un Oiſeau.
En vain dans la douleur, dont le coup m'aſſaſſine,
Je veux lever les mains pour fraper ma poitrine;
Le Ciel a mis obſtacle au malheur que je crains,
Tout eſt couvert de plume, & je n'ay plus de mains.
Je cours, mais de mes pieds la vîteſſe incroyable
N'a plus rien, en courant, qui les attache au ſable,
Je m'éleve ſur terre, & d'un eſprit content,
Je vay joindre dans l'air Minerve qui m'attend.

Ma chasteté luy plaist, je suis mise à sa suite ;
Mais que m'a pû servir cette sage conduite,
Si par le plus noir crime, après cent lâchetez,
Une autre a les honneurs que j'avois meritez ?



NYCTIMENE

CHANGE'E EN HIBOU.

FABLE VII.



OURROIS-TU n'avoir point appris l'horrible inceſte
Qui ſouilla Nyctimene, & que chacun déteſte ?
Leſbos, ce lieu fameux dont Nyctée eſtoit Roy,
Ne s'en peut meſme encor ſouvenir ſans effroy.

ṅyctimene ſa Fille eut l'ame aſſez coupable
ṗour brûler d'une ardeur affreuſe, abominable,
ṫt vouloir lâchement, par d'infames plaiſirs,
Dans le lit de ſon Pere aſſouvir ſes deſirs.
Le châtiment eſt prompt ſi la faute fut prompte,
Elle devient Hibou, c'eſt ſa peine & ſa honte.
Mais la forme d'Oiſeau qui change tout ſon corps,
Ne ſçauroit dans ſon ame étoufer ſes remords.
C'eſt en vain qu'elle veut bannir de ſa penſée
L'inceſtueuſe ardeur dont elle fut preſſée,
Un reproche éternel de ce honteux amour
Luy fait fuir la lumiere, & deteſter le jour,
Et dés qu'elle paroiſt dans l'air ou ſur la terre,
Tous les autres Oiſeaux luy declarent la guerre.
Cependant ce Hibou, dont aucun ne fait cas,
Parce qu'il ſçait ſe taire, eſt aimé de Pallas.
Inſtruite à ſes dépens, la Corneille eut beau dire.
Le Corbeau l'écouta, mais il n'en fit que rire,
Et d'un ton dédaigneux; Ah, qu'il fait beau te voir,
Me détourner, dit-il, de faire mon devoir!
Va babiller ailleurs, ta remontrance eſt vaine,
Et pour tes ſots avis puiſſe croiſtre ta peine.
Des affaires d'autruy ne te meſle jamais,
J'ay veſcu, je ſuis ſage, & ſçay ce que je fais.

A ces mots, ſans vouloir l'entendre davantage,
Enflé de ſa faveur il pourſuit ſon voyage,
Et découvre à Phœbus l'emportement fatal
Qui mettoit Coronis dans les bras d'un Rival.
Quel coup pour un Amant que charmoit ſa cõquête
Le Laurier qui le ceint luy tombe de la teſte :
Sa main quitte ſa Lyre, & dans un tel malheur
Il eſt long-temps ſans voix, ſans force & ſans couleur.
Coronis infidelle eſt un ſujet de rage,
Dont fremit ſa raiſon, dont tremble ſon courage.
Il en ſuit les tranſports, & ſans rien conſulter
Il tend l'arc que jamais il n'oublie à porter.
Il tire, & de ſes dards l'atteinte inévitable,
De ce parjure Objet ouvre le ſein coupable,
Ce beau ſein dont cent fois les charmes trop puiſſans
Avoient aſſujetti ſa raiſon à ſes ſens.
L'infortunée Amante à ſa douleur ſuccombe.
Elle pouſſe un long cry, pâlit, chancelle, tombe,
Et s'arrachant le fer qui luy perce le flanc,
Sur elle à gros bouillons voit couler ſon beau ſang.
D'un ton plein de langueur ; je l'avouëray, dit-elle,
Tu pouvois, Apollon, punir une infidelle.
Je ne murmure point de ta ſeverité,
Ton couroux eſt trop juſte, & j'ay tout merité ;

ais au moins tu devois ſuſpendre ta vangeance,
pargner un Enfant que perd ta violence,
ui perit par ma peine, & trop infortuné,
evenant ſon deſtin, meurt avant qu'il ſoit né.
eſt ton Fils, tu le ſçais, & malgré ta colere
meritoit de vivre, ayant un Dieu pour pere.
ais las! c'euſt eſté trop, ſi me privant du jour,
a Parque euſt épargné ce fruit de ton amour.
is content, je la ſens, qui ſelon ton envie,
ır une ſeule mort tranche une double vie.
Elle parle, & ſon ſang qui s'échape toûjours,
chevant de ſortir, borne ſes triſtes jours,
t la froide pâleur, qui de ſon corps s'empare,
mble hâter de fuir l'ame qui s'en ſepare.
C'eſt alors, mais trop tard, que l'Amant affligé
repent mille fois de s'eſtre trop vangé.
ſe hait d'avoir crû ſa Maiſtreſſe volage,
'avoir trop écouté les conſeils de ſa rage,
t deteſte l'Oiſeau, dont le fatal rapport
'un objet ſi charmant vient de cauſer la mort.
accuſe ſa main d'eſtre ſa meurtriere.
rivé d'elle, il voudroit ne voir plus la lumiere,
t dans ce vif remords, ſes fléches & ſes dards
e peuvent ſans ſa haine attirer ſes regards.

Il les tourne en tremblant, sur l'Objet de sa flame,
Tâche dans son beau corps à rappeller son ame,
L'embrasse, le réchauffe, & fait un long effort
Pour vaincre en sa faveur les Destins & la Mort.
Mais en vain à ces soins son amour le rappelle,
Les secrets de son Art ne peuvent rien pour elle:
Sa belle ame est partie, & pour un corps si cher
On prepare déja les honneurs du bucher.
A tout son desespoir c'est-là qu'il s'abandonne.
Son front pâlit d'horreur quand son cœur en frissõne.
Et si les Dieux avoient la liberté des pleurs,
Ses larmes en coulant, marqueroient ses douleurs.
A voir qu'il est luy-mesme auteur de sa ruïne,
De longs gemissemens sortent de sa poitrine;
L'air par-tout en résonne, & ses lugubres cris
Rendent un son perçant dont chacun est surpris.
Au siflement aigu que le maillet exprime
Quand il tombe de haut sur la jeune Victime,
La Mere qui regarde immoler son cher Fruit,
Nous fait, au lieu de pleurs, entendre un pareil bruit.
Il ne peut toutefois oublier de luy rendre
Les funestes devoirs qu'elle a lieu d'en attendre,
Et sa main, dont le coup a causé ses malheurs,
Répand sur ce cher corps des parfums & des fleurs.

De ſon dernier amour ce tendre témoignage
Luy fait naiſtre l'ardeur d'en conſerver un gage,
De l'oſter à la flame, & ſe rendre l'appuy
Du precieux Enfant qu'elle a conçû de luy.
Du ventre de ſa Mere il l'arrache, il le tire,
Le preſſe entre ſes bras, le regarde, l'admire,
Puis l'appelle Eſculape, & ſous ce fameux nom
Le confie à nourrir au Centaure Chiron.
Le Corbeau qui croyoit avoir ſervi ſon Maiſtre,
Parmi les Oiſeaux blancs n'a plus droit de paroiſtre,
Et le plumage noir qu'il prend au meſme inſtant,
Eſt un prix bien contraire à celuy qu'il attend.





OCYROE'

CHANGE'E EN JUMENT.

FABLE VIII.


EPENDANT le Centaure, en qui le
Ciel aſſemble
La Nature de l'Homme & du Cheval
enſemble,
Glorieux du depoſt dont on charge ſa foy,
Se conſole du ſoin par l'honneur de l'employ.

Sa

Sa Fille Ocyroé, cette Fille si chere, (Mere,
Qui née aux bords d'un Fleuve eut Chariclo pour
D'un zele tout ardent partage avec Chiron
La gloire d'élever ce divin Nourrisson.
C'est peu que de son Pere égalant la science
Elle ait des plus beaux Arts acquis la connoissance ;
Et puisse approfondir par un rare talent
Ce que la Medecine a de plus excellent.
Son sçavoir, qui s'étend jusqu'aux choses futures,
Luy fait percer des Temps les tenebres obscures,
Lire dans l'Avenir, & malgré le Destin,
Avant que rien commence, en dévoiler la fin.
Un jour que ressentant cette fureur divine
Dont le Dieu qui l'agite échauffe sa poitrine,
Les yeux tout égarez & les cheveux épars,
Sur le jeune Esculape elle tint ses regards ;
O merveilleux enfant, digne fils de ton Pere,
Qui dois à l'Univers estre si salutaire,
Dit-elle, haste-toy de croistre, & de remplir
Le Destin surprenant qui te doit ennoblir.
Souvent, prests à se voir la lumiere ravie,
Les Mourans te devront une nouvelle vie,
Et ton Art s'étendant jusqu'au secours des Morts,
Tu pourras rappeller les ames dans les corps.

O

Mais si cette vertu ne t'est point interdite ,
Si tu la fais paroistre en faveur d'Hippolite,
Ton Ayeul Jupiter te ravira les droits
De faire ce miracle une seconde fois.
Son Tonnerre t'ayant accablé sous sa flame,
De Dieu , tu deviendras un simple corps sans ame ,
Et fait Dieu de nouveau soudain aprés ta mort ,
Tu verras par deux fois renouveller ton sort.
Et vous,mon Pere,vous qu'une essence immortelle,
Comme Fils de Saturne , au sort des Dieux appelle ,
Et qui né pour survivre à la suite des ans ,
Devez voir tour à tour tous les Siecles présens ;
Par un ordre éternel que rien ne peut enfreindre
De cette gloire un jour vous aurez à vous plaindre ,
Et souhaiterez perdre , à force de souffrir ,
Le privilege heureux de ne pouvoir mourir.
Un dard que d'un Serpent teindra le sang funeste
Vous tombant sur le pied gastera tout le reste ,
Et de ce noir poison la penetrante ardeur
Ayant brûlé le corps , entreprendra le cœur.
Ce feu s'étant neuf jours renfermé dans vos veines ,
Les Dieux seront touchez de l'excez de vos peines ,
Vous deviendrez mortel, & par un prompt secours
La Parque tranchera la trame de vos jours.

Ocyroé ſans doute auroit eu peine à taire
Quels honneurs le Deſtin reſervoit à ſon Pere,
Et qu'en Aſtre changé, ceſſant d'eſtre Chiron,
Du Sagittaire au Ciel il porteroit le nom;
Mais preſte à s'expliquer, ſon tranſport qui redouble,
Tient ſes ſens tout à coup ſaiſis d'un ſi grand trouble,
Que dans l'effroy des maux dont tout ſon cœur s'émeut,
Soûpirer & gémir eſt tout ce qu'elle peut.
Enfin s'abandonnant à ſa fureur nouvelle,
Les yeux baignez de pleurs, j'ay trop parlé, dit-elle,
Le Ciel que j'ay toûjours éprouvé ſi benin
Prévient pour m'en punir les ordres du Deſtin.
Si j'eus de ſes ſecrets la ſcience en partage,
Il ne m'eſt point permis de parler davantage,
D'en trahir le myſtere, & déja je prévois
Qu'on va me retrancher l'uſage de la voix.
Ah, ſi je ne pouvois me forcer au ſilence,
Pourquoy de l'avenir ay-je eu la connoiſſance?
Ce que l'art de prédire a de plus glorieux,
Valoit-il m'attirer la colere des Dieux?
C'en eſt fait, contre moy je ſens qu'elle s'enflame.
Pour devenir Jument je ceſſe d'eſtre Femme.

L'herbe ſeule me plaiſt, je ſonge à m'en nourrir,
Et déja par les Champs je brûle de courir.
Le poil qui ſur mon corps a commencé de naiſtre,
Me fait mieux reſſembler à l'Auteur de mon Eſtre.
Mais d'où me vient par-tout ce changement fatal?
Mon Pere homme à demy n'eſt qu'à moitié Cheval;
Et du moins comme luy, ſi mon ſort luy reſſemble,
Je devrois demeurer & l'un & l'autre enſemble,
Moitié Fille toûjours, mais quel ſuplice, helas,
Que me voir toute entiere... Elle n'acheva pas,
Même les derniers mots qu'elle crût faire entendre
Furent un ſon confus que l'on ne put comprendre.
Ce n'eſtoit point encor la voix d'une Jument,
C'eſtoit la contrefaire en ſon hanniſſement.
Mais elle eut beau combattre un ſort ſi déplorable;
Ce faux hanniſſement fut bien-toſt veritable.
Envain ſa teſte en bas reſiſte à ſe pancher,
Ses mains ne peuvent plus luy ſervir qu'à marcher.
Ses doigts qui ſe joignant l'un à l'autre s'attachent,
Sous leurs ongles accrus ſe reſſerrent, ſe cachent.
Ce n'eſt plus qu'une corne en quoy tout eſt changé,
Sa bouche s'élargit, ſon col eſt allongé.
Tout ce qui de ſa robe ondoyoit en arriere,
Luy formant une queuë, en devient la matiere,

Et ses cheveux flotans, sur son col relâchez,
N'y sont plus que des crins à la droite attachez.
D'elle ainsi tout à coup le fier Destin se vange.
Aussi-bien que sa voix son visage se change,
Et perdant jusqu'au nom dans un malheur si grand,
Evippe à l'avenir est celuy qu'elle prend.



BATTUS

CHANGÉ EN PIERRE DE TOUCHE.

FABLE IX.



PAR ce fatal revers, Chiron ſe ſentit Pere.
Il eut de ſa diſgrace une douleur amere,
Mais en vain d'Apollon implorant le ſecours,
Il crut que de ſes maux il borneroit le cours.

'ordre eſt de Jupiter, & des ordres ſemblables,
Quoy qu'il puiſſe arriver, demeurent immuables:
es Dieux n'y peuvent rien, & quand à les changer,
ar leurs ſoûmiſſions ils pourroient l'obliger,
pollon n'eſtoit pas en état de prétendre,
Que quoy qu'il oſaſt dire, on le vouluſt entendre.
Des Cyclopes défaits Jupiter irrité,
'avoit privé des droits de la Divinité,
t dans la Theſſalie ayant cherché retraite,
Chaſſé, banni du Ciel, il ſervoit chez Admete.
à, choiſiſſant toûjours les plus rians côteaux,
n habit de Berger il gardoit ſes troupeaux.
Quelque rameau tiré d'un Olivier ſauvage,
uy ſervant de houlete, eſtoit ſon équipage,
t comme il ſçut toûjours s'accommoder au temps,
a flute & ſes amours faiſoient ſes paſſe-temps.
Un jour que quelque Nymphe occupant ſa penſée,
Dans ſes douces chanſons eſtoit intereſſée,
a charmante langueur de ſes divins accens
Mit ſi-bien ſa raiſon du party de ſes ſens,
Qu'avant qu'il y ſongeaſt, ſes Vaches délaiſſées,
Dans les vallons de Pyle eſtoient déja paſſées.
Mercure qu'au larcin on vit toûjours pancher,
es pouſſant vers un bois, tâche à les y cacher.

Battus, un vieux Pasteur, qui dans cette vallée
Gardoit depuis long-temps les haras de Nelée,
Quoy qu'il n'eust observé son larcin que de loin,
Estoit pour l'en convaincre un dangereux témoin.
Mercure l'apprehende, & mettant en usage
Tout ce qui peut gagner un homme de son âge,
Il l'embrasse, caresse, & d'un ton tendre & doux;
Si, touchāt ces troupeaux, quelqu'un s'adresse à vous,
Feignez de n'en avoir aucune connoissance,
Luy dit-il; cette grace aura sa recompense.
Sur tout ce qu'en ce bois je viens de détourner,
J'ay choisi cette Vache, & vous la veux donner.
Battus n'avoit rien veu de plus beau sur la Terre.
Il l'accepte, & du doigt luy montrant une Pierre,
Plûtost que l'on m'oblige à te manquer de foy,
Cette Pierre, dit-il, parlera contre toy.
Une chaleur si prompte est suspecte à Mercure.
Il s'éloigne, & revient sous une autre figure,
Et déguisant sa voix; tire-moy de soucy,
N'as-tu point vû passer mes Vaches par icy,
Dit-il? Si du Larron j'ay par toy quelque indice,
Je t'offre avec un Bœuf ma plus belle Genisse.
De ce prix redoublé Battus goustant l'appas,
Tout à l'heure, dit-il, je les oyois là-bas.

Elles ont demeuré long-temps dans ces Campagnes.
Fay le tour de ce Bois qui couvre ces Montagnes;
Ce lieu plus qu'aucun autre, eſt propre à les cacher.
En effet, c'eſtoit là qu'il les falloit chercher.
Mercure ſe découvre; & c'eſt-là le ſilence,
Dit-il, dont tu me viens de donner l'aſſeurance?
Tu m'as déja trahi, parjure, & ſur ta foy
Je croiray qu'un Rocher eſt plus muet que toy?
Là, pour ne craindre plus qu'il oſe ouvrir la bouche,
Il le transforme en Pierre, & la nomme, de Touche.
Elle tient de Battus à l'égard des metaux,
Et montre en les touchant tout ce qu'ils ont de faux.
Quoy que la verité par là ſoit affermie,
Ce luy doit toûjours eſtre un genre d'infamie,
Puis qu'enfin cette Pierre avoit peu merité
D'eſtre le ſouvenir d'une infidelité.



AGLAURE

CHANGE'E EN ROCHER.

FABLE X.



'IMPATIENT Mercure après cette
vangeance,
Quitte les champs de Pyle, & vers le
Ciel s'élance,
Mais avant qu'il y rentre, un desir curieux
L'engage sur l'Attique à détourner les yeux.

Athenes, cette Ville à Minerve si chere,
Est sur tout autre lieu celuy qu'il considere.
Ce jour-là, par hazard, dans un Temple fameux,
Le Peuple à la Déesse alloit offrir ses vœux.
Chaque Fille à l'envy, pour honorer la Feste,
Portoit selon l'usage un panier sur sa teste.
Ce panier plein de fleurs, en ce jour solemnel,
Tous les ans pour offrande estoit mis sur l'Autel.
Mercure qui les voit revenir de ce temple,
Fait un cercle dans l'air, s'approche, les contemple,
Et sans sçavoir pour qui, brûlant déja d'amour,
Examine la Troupe, & vole tout autour.
Mais quoy que la Nature ait avec avantage
De ses plus riches dons orné chaque visage,
D'un tel amas d'attraits brille la jeune Hersé,
Que par leur vif éclat tout autre est effacé.
Ainsi par sa splendeur, dans le sejour celeste,
L'Etoile de Venus obscurcit tout le reste.
Ainsi par sa lumiere emportant le dessus,
La Lune fait pâlir l'Etoile de Venus,
C'est l'honneur de la Feste, & Mercure en soûpire.
Il ne peut se lasser de voir ce qu'il admire,
Il l'observe, & charmé de ses divins appas
Regle si bien son vol qu'il la suit pas à pas.

On diroit d'un Milan qui dans un ſacrifice,
Lors que de la Victime on tire quelque indice,
Voyãt ſon cœur ſanglant qu'on luy vient d'arracher,
Le devore des yeux, & n'oſe en approcher.
Il s'abaiſſe, il s'éleve, il va, revient, tournoye,
Toûjours ſans s'éloigner environne ſa proye,
Et dans l'avide eſpoir d'en faire ſon butin,
Pour ſurprendre le Preſtre, attend juſqu'à la fin.
C'eſt ainſi que Mercure, épris de cette Belle,
Vole tant qu'il la voit & revole autour d'elle,
Et s'il croyoit l'amour qui vient de l'aſſervir,
Au milieu de la Troupe il iroit la ravir.
Enfin dans ſon Palais la voyant retirée,
Comme Dieu ſans obſtacle il s'en promet l'entrée,
Et quittant le deſſein de remonter aux Cieux,
Ne ſonge qu'à revoir ce qui charme ſes yeux.
Par l'eſpoir du ſuccez il ſoulage ſes peines,
Et d'un vol prõpt & droit fendant l'air vers Athenes,
Il ſent croiſtre ſa flame à s'approcher d'un lieu,
Où l'Objet qui l'attire eſt ſi digne d'un Dieu.
Ainſi le Plomb s'élance au ſortir de la fronde
D'une rapidité qui n'a point de ſeconde,
Et traverſant les airs y trouve en un moment
Le feu qu'il n'avoit pas avant ce mouvement.

Cependant pour s'offrir à sa belle Maistresse,
D'un faux déguisement il dédaigne l'adresse,
Et sans autre secours que ses propres appas,
Il se croit assez beau pour ne déplaire pas.
Quelque juste pourtant que sa taille puisse estre,
Il cherche, il s'étudie à la faire paroistre,
Joint l'Art à la Nature, & d'un soin amoureux
Ajuste sa coiffure, & peigne ses cheveux.
C'est peu que sa beauté par là soit rehaussée;
Pour marquer ce qu'il est il prend son Caducée,
(Cette verge aux Serpents l'un dans l'autre meslez,)
Et donne un nouveau lustre à ses talons ailez.
Sur-tout il fait qu'aux yeux aucun ply ne dérobe
L'or tissu tout autour sur le bord de sa robe,
Et l'air dont elle pend est si bien concerté
Qu'on y voit tout égal d'un & d'autre costé.
Avec ces ornemens se tenant seur de plaire,
Il va chercher la Belle au Palais de son Pere.
Ce Palais est profond, & dans l'enfoncement
Trois chābres des trois Sœurs forment l'apartement;
De celle du milieu l'aimable Hersé dispose.
A la gauche est Aglaure, à la droite Pandrose;
Les voutes sont d'yvoire, & l'œil reste surpris
Du travail somptueux de leurs riches lambris.

Mercure s'avançant, Aglaure eſt la premiere
Que frape, qu'éblouït l'éclat de ſa lumiere,
Et quoy que cet éclat ſoit la marque d'un Dieu;
Qui t'a fait ſi hardy que d'entrer en ce lieu,
Dit-elle? Dis ton nom, & quel ſujet t'amene?

Que ma temerité n'ait rien qui vous ſurprenne,
Répond-il, elle eſt grande, & me fait trop oſer,
Mais le ſang dont je ſors la peut autoriſer.
Jupiter eſt mon Pere, & c'eſt moy qu'il employe
Pour porter en tous lieux les ordres qu'il envoye.
J'aime, il vous faut ſans fard découvrir mes ſecrets.
Seulement d'une Sœur prenez les intereſts,
Et ne dédaignez point, par un ſecours fidelle,
D'eſtre Tante des Fils que je puis avoir d'elle.
C'eſt pour la belle Hersé que je parois icy,
Je ſuis Amant & Dieu, ſoulagez mon ſoucy.

Aglaure ſoûriant le regarde, l'obſerve,
Du même œil qu'elle a fait le dépoſt de Minerve,
Et feignant un eſprit docile, accort, diſcret,
Promet tout, à deſſein de trahir ſon ſecret.
Mais avant que d'agir, comme l'argent la tente,
Elle s'en fait promettre une ſomme importante,
Met à prix le ſecours qui flate ſes ſouhaits,
Et cependant l'oblige à ſortir du Palais.

Pallas, à qui jamais, pour veiller ſur Athenes,
On ne vit épargner ny fatigues ny peines,
Achevoit d'y deſcendre, & penetra d'abord
Le miſtere ſecret de ce honteux accord.
Contre Aglaure, à luy voir tant de baſſeſſe d'ame;
Du plus aſpre couroux la Guerriere s'enflame;
Tout ſon cœur s'en émeut, & ce fier mouvement
Donne à ſon Bouclier le même ébranlement.
Il luy ſouvient toûjours que malgré ſa défence,
Elle oſa d'Ericton découvrir la naiſſance,
Et montrer à ſes Sœurs, d'une profane main,
Ce Fils qui fut ſans Mere engendré de Vulcain.
D'ailleurs elle connoît que cette ame parjure
Ne ſonge qu'à trahir & ſa Sœur & Mercure,
Et qu'ayant touché l'or qui doit remplir ſes vœux,
Au lieu de les ſervir, elle ſera contre eux.
Ainſi pour la punir par un cruel ſupplice,
Et de ſa perfidie, & de ſon avarice,
Contre elle, ſans tarder, par de ſombres détours,
Elle va de l'Envie emprunter le ſecours.

Au fond d'une Vallée étroite, obſcure, affreuſe;
Que cache de deux Monts la cime ſourcilleuſe,
Eſt un Antre lugubre, où d'un ſang infecté,
Croupit de jour en jour la noire humidité.

Jamais par ſes rayons le Soleil ne la ſeche ;
Le vent, pour s'y couler, cherche en vain quelque breche,
Point pour luy de paſſage ; un froid toûjours cuiſant
Y fait avec la nuit regner un air peſant.
L'horreur en eſt extréme, & de ces lieux funebres
Comme aucun feu jamais n'a percé les tenebres,
Si-toſt qu'on s'en approche, on ſent de toutes parts
La dégoûtante odeur des plus ſales brouillards.
Pallas que la colere a fait partir ſur l'heure,
Voit à peine de loin cette horrible Demeure,
Qu'elle fremit, s'arreſte, & dédaignant d'entrer,
Pour ſe faire obeïr, ne veut que ſe montrer.
Elle vient à la porte, & ſon bras qui s'avance,
N'emploie à la toucher que le bout de ſa lance.
La porte cede, s'ouvre, & ſoudain un faux jour
Penetre la noirceur de ce triſte ſejour.
L'Envie avidement, ainſi qu'à l'ordinaire,
Devoroit au dedans de la chair de Vipere,
Et par cet aliment digne de ſa fureur,
De ſes jaloux chagrins entretenoit l'horreur.
Pallas qui l'apperçoit, en détourne la veuë.
Elle, à qui rien ne plaiſt, lentement ſe remuë.

Et venant recevoir ſon ordre à pas rampants
Ne ceſſe qu'à regret de ronger ſes Serpents.
L'éclat que la Déeſſe emprunte de ſes armes
Eſt pour elle un ſujet de ſoûpirs & de larmes.
Elle en gémit de rage, & ce gémiſſement
Fait ſur elle à Pallas jetter l'œil un moment.
Qu'elle la voit hideuſe ! une pâleur extrême
Semble avoir peint la mort ſur ſon viſage blême.
A force de maigreur aride, conſumé,
Son corps eſt moins un corps qu'un Squelete animé.
De ſes yeux enfoncez la prunelle égarée
Ne luy laiſſe rien voir d'une veuë aſſeurée,
L'écume eſt dans ſa bouche, & ſes jaunâtres dents
Par leur roüille font voir la noirceur du dedans.
Sa poitrine, qu'elle aime à tenir découverte,
Moite du fiel qui l'enfle, en paroiſt toute verte.
Son cœur même en regorge, & par un noir deſtin
Sa langue a pour ſucer toûjours quelque venin.
On luy voit pour la Joye une haine mortelle,
Et comme la Douleur eſt toûjours avec elle,
Elle ne rit jamais, ſi les malheurs d'autruy
Ne luy font par hazard ſuſpendre ſon ennuy.
Mille cruels ſoucis dont elle eſt travaillée,
A toute heure, en tout temps la tiennent éveillée.

Et ſon chagrin ſans ceſſe allant au plus haut point,
Le Sommeil eſt un Dieu qu'elle ne connoit point.
Si quelque heureux ſuccez a frapé ſes oreilles,
Ce ſont des deſeſpoirs, des rages ſans pareilles;
Elle en ſeche, languit, & ſon eſprit jaloux
Des traits qu'il fait lancer ſent les plus rudes coups.
Ainſi par là toûjours livrée à ſa malice,
Elle même eſt ſa peine & ſon propre ſupplice,
Et portant au murmure un cœur toûjours ouvert,
Elle ne fait ſouffrir qu'aprés qu'elle a ſouffert.
Quoy que jamais Pallas ne la viſt qu'avec peine,
L'ardeur de ſe vanger l'emporta ſur ſa haine,
Et pour punir Aglaure, & troubler ſon repos,
Elle ſe contraignit à luy dire ces mots.
Des Filles de Cecrops l'une à ſceu me déplaire,
Ma vangeance me preſſe, il faut la ſatisfaire.
Va, cours de ton venin infecter ſes eſprits,
Aglaure en eſt le nom; je commande, obeïs.
A ces mots repouſſant la terre de ſa lance,
En haſte vers le Ciel d'un ſaut elle s'élance.
L'Envie en deſeſpere, & d'un œil de travers
Luy voit prendre ſon vol par le milieu des airs.
Si tourmenter Aglaure a pour elle des charmes,
C'eſt faire triompher la Déeſſe des armes,

Et l'une à satisfaire étouffe dans son cœur
Ce que l'autre à punir luy promet de douceur.
Elle en laisse échaper quelques plaintes chagrines,
Puis s'arme d'un baston entortillé d'épines,
Et d'un nuage épais couvrant son corps affreux,
S'en fait contre le jour un voile tenebreux.
Par tout où sa fureur détourne ce nuage,
Quel horrible dégast ! quel funeste ravage !
Ce qu'elle en fait exprés exhaler de vapeurs
Consume également les herbes & les fleurs.
De son souffle malin les Plaines sont gâtées,
Les Arbres dessechez, les moissons infectées,
Et l'empestée odeur de ses sales poisons
Soüille Rivieres, Prez, Bois, Villes, & Maisons.
Sa course enfin s'acheve, elle découvre Athenes,
Et c'est là plus qu'ailleurs que redoublent ses peines.
Tant de biens que le Ciel y daigne renfermer,
Tant d'excellents esprits qui s'y font estimer,
Les douceurs de la paix, les plaisirs du bel âge,
N'offrent à son esprit qu'une odieuse image;
Elle y voudroit trouver les plus sanglants malheurs,
Et pleure de n'y voir aucun sujet de pleurs.
Aussi se dérobant à tout ce qui la blesse,
Elle court accomplir l'ordre de la Déesse,

Au Palais de Cecrops s'avance promptement,
Et va chercher Aglaure en son appartement.
Là, ce Monstre hideux, toûjours de nuire avide,
Sur la Princesse à peine étend sa main livide,
Qu'elle languit, frissonne, & sent dans sa langueur
Mille aiguillons piquans qui luy percent le cœur.
Le vent contagieux de sa brûlante haleine,
Se coulant dans sa bouche, entre dans chaque veine,
Et son sang que corrompt ce souffle envenimé,
Répand par-tout l'ardeur dont il est consumé.
Pour hâter sa douleur elle fait toutes choses,
Tâche d'en avancer les effets par les causes,
Et d'une pleine veuë, à son esprit blessé
Etale avidement le triomphe d'Hersé.
Elle luy peint Mercure avec tout l'avantage
Qui peut combler de gloire un heureux mariage,
Et doublant les objets pour la mieux éblouïr,
Luy fait voir mille biens dont sa Sœur va jouïr.
La malheureuse Aglaure en a l'ame saisie
De la plus inquiete & vive jalousie.
Rien ne peut dissiper l'ennuy de cet amour;
Elle y resve la nuit, elle y resve le jour,
Et le feu devorant du poison qui la tuë
Fait qu'insensiblement tout son corps diminuë,

Comme ſe fond la glace en ces temps ambigus
Où le Soleil ſe montre, & puis ne paroiſt plus.
Elle a beau faire effort pour vaincre cette rage,
Ce qui la doit calmer l'irrite davantage,
Et plus l'heureuſe Hersé luy paroiſt comme Sœur,
Plus l'Envie eſt ardente à luy ronger le cœur.
C'eſt comme un feu caché ſous quelque monceau d'herbes,
Qui du ſuc qui leur reſte encor toutes ſuperbes,
Sans flames au dehors s'embraſent ſourdement,
Pouſſent quelque fumée, & brûlent en fumant.
Combien, pour ne point voir ce qu'il faut qu'elle voye,
Songe-t'elle à mourir, s'en fait-elle une joye,
Et croit devoir par là prévenir les ennuis
Où ſes jours malheureux luy paroiſſent réduits!
Combien, pour éviter ce qui la deſeſpere,
Réſout-elle d'aller dire tout à ſon Pere,
Comme ſi, quand l'amour détermine un beau choix,
L'alliance des Dieux deshonoroit les Rois!
Enfin le déplaiſir dont ſon ame eſt outrée
De la chambre d'Hersé luy fait garder l'entrée.
C'eſt là qu'elle s'aſſied, & reſte tout le jour
Pour attendre Mercure, & troubler ſon amour.

Il vient, mais il a beau, pour la rendre moins fiere,
Employer auprés d'elle & carresse & priere;
Il a beau découvrir à son œil irrité
L'éclat brillant de l'or qu'elle avoit souhaité.
Envain par vos presens vous croyez me surprendre,
Dit-elle, de mes soins cessez de rien prétendre.
Je viens défendre icy les interests d'Hersé,
Et n'en partiray point sans vous avoir chasé.
J'approuve ce dessein plus que tu ne peux croire,
Répond-il, de ta Sœur défens, soûtiens la gloire,
La tienne doit par là monter au plus haut point,
Tu veux rester icy, tu n'en partiras point.
Soudain avec sa verge il fait ouvrir la porte.
Aglaure s'en émeut, sa rage en est plus forte.
Elle veut se lever, mais elle a beau vouloir,
Elle garde sa place, & ne peut se mouvoir.
Ce qui lors qu'on s'assied se rend toûjours flexible,
Bien loin de se plier, n'a plus rien de sensible.
Envain pour se dresser elle fait mille efforts,
Un froid morne & pesant engourdit tout son corps.
De ses genoux glacez l'immobile jointure
Luy ravit le pouvoir de changer de posture,
Et son sang tout à coup dans ses veines tary
Laisse sur son visage un teint jaune & flétry.

Enfin comme un Cancer avide, inſatiable,
Croiſt s'étend, corrompt tout, & ſe rend incurable;
Ainſi d'un froid mortel la peſante langueur
S'éleve par degrez, & luy gagne le cœur.
Elle ne cherche point dans ſa triſte avanture
A s'accorder au moins la douceur du murmure,
Et quand elle voudroit ſe plaindre du Deſtin,
Sa voix pour s'exhaler ne trouve aucun chemin.
Déja ſon col eſt pierre, & ſa bouche endurcie
Ne laiſſe plus paſſer le ſoufle de la vie.
Elle eſt Statuë enfin, mais telle qu'elle eſtoit
Lors qu'en ſes yeux ardens le couroux éclatoit.
Contre un Amant qu'attire une aimable conqueſte,
Toûjours à s'élancer on la voit qui s'appreſte,
La pierre en devient noire, & tire ſa noirceur
De l'infidelité qui regna dans ſon cœur.



LE RAVISSEMENT
D'EUROPE.
FABLE XI.



USSI-TOST que Mercure eut pris cette vengance
Des vains diſcours d'Aglaure & de ſon inſolence,
Par un ordre ſecret du Souverain des Dieux
Il ſe trouve contraint de remonter aux Cieux.

Là

Là Jupiter l'appelle, & ſans luy rien apprendre
De l'inquiete ardeur qui vient de le ſurprendre ;
Fidelle Confident de mes tendres amours,
Sois pour moy, luy dit-il, ce que tu fus toûjours.
J'ay beſoin de ton aide, & dans la Phenicie
J'attens tout du beau zele où le ſang te convie.
Les troupeaux d'Agenor qui cõmande en ces lieux,
Errans parmy les monts, s'offriront à tes yeux.
Sans t'informer pourquoy, ny tarder davantage,
Les chaſſant vers la mer, pouſſe-les au rivage.
Mercure avec cet ordre en terre deſcendu
Aux deſirs de ſon Pere a bien-toſt répondu.
Les Taureaux qui paiſſoient d'abord ſur les Mõtagnes
Viennent par ſon adreſſe au milieu des Campagnes,
Et vers la mer toûjours aimant à s'avancer,
Obeïſſent au Dieu qui les y fait pouſſer.
Jamais lieu plus riant ne merita de plaire.
Les yeux trouvent par-tout de quoy s'y ſatisfaire,
Et c'eſt-là que ſouvent la jeuneſſe de Tyr
Suit la charmante Europe, & vient la divertir.
Ah, qu'on voit rarement qu'avec un cœur ſenſible
La majeſté du Trône ait rien de compatible,
Et qu'il eſt malaisé de faire en même lieu
Regner avec l'amour la gravité d'un Dieu !

Q

Jupiter dont la main gouverne le tonnerre,
Qui fait d'un ſeul regard trembler toute la Terre,
Pour cette belle Europe, épris d'un feu nouveau,
Renonce à ſa grandeur, & ſe change en Taureau.
Parmi ceux d'Agenor il va d'un pas ſuperbe.
Il mugit avec eux, avec eux il paiſt l'herbe,
Et dans tout ce qu'il fait, je ne ſçay quoy de doux
Le rend le plus aimable, & le plus beau de tous.
Son poil paſſe en blancheur la nege toute pure,
A qui la pluye encor n'a fait aucune injure,
Et de qui les flocons l'un ſur l'autre amaſſez,
Des pas du Voyageur n'ont point eſté preſſez.
Son fanon, cette peau qui luy pend ſous la gorge,
Tombant ſur ſes genoux d'un noble orgueil regorge,
L'enflure en eſt luiſante, & ſon col toûjours droit,
Fait que chacun l'admire auſſi-toſt qu'on le voit.
Ses cornes vont en rond, petites, mais ſi belles,
Que les Perles reſtant ſans éclat auprés d'elles,
On diroit qu'à les faire, on auroit à deſſein
Employé le travail d'une ſçavante main.
Son front n'étale rien dont l'aſpect intimide;
On n'y voit ny couroux, ny menace, ny ride,
Et de ſes vifs regards le noble mouvement
Dans toute ſa fierté n'a que de l'agrément.

La Fille d'Agenor regarde avec surprise
Cet éclat de beauté, cette blancheur exquise;
Et s'étonne sur-tout de voir que dans les yeux
Il n'ait rien de farouche, & rien de furieux.
Dãs l'abord toutefois, quelque doux qu'il puisse être,
C'est de loin seulement qu'elle aime à le voir paistre,
Ou si de quelques pas on l'en fait approcher,
Elle se tient derriere, & n'ose le toucher.
A cette chere approche il se tourne vers elle;
Elle fuit, mais soudain sa douceur la rappelle,
Et l'enhardit si-bien dans ses vaines frayeurs,
Que s'avançant de front elle luy tend des fleurs.
Attendant le bonheur qui flate son attente,
Il baise avec ses fleurs la main qui les presente;
Et plein d'un vif transport qui redouble ses feux,
Peu s'en faut que sur l'heure il ne se rende heureux.
Tantost examinant la beauté de sa proye,
Par mille bonds sur l'herbe il témoigne sa joye;
Tantost vers le rivage impatient d'aller,
Se couchant sur le sable, on le voit s'y rouler.
La trop credule Europe à le suivre s'empresse,
N'en redoute plus rien, le flate, le caresse,
Et luy touchant le front avec ses belles mains,
Semble favoriser ses amoureux desseins.

Le plaisir qu'elle y prend n'a mesures ny bornes ;
Elle met des bouquets tout autour de ses cornes,
Le couronne de fleurs, & n'a point de repos
Qu'on ne l'ait veuë enfin assise sur son dos.
Qu'oses-tu, belle Europe, & quel abus extréme
Fait qu'à ton Ravisseur tu te livres toy-mesme ?
Cesse de t'applaudir d'un charme si nouveau,
Tu presses un Amant, & non pas un Taureau.
Orgueilleux de sa charge, il se leve avec pompe,
Fait d'abord, à pas lents, un grand tour qui la trompe,
Puis insensiblement, par un détour nouveau,
Il parcourt le rivage, & met le pied dans l'eau.
Déja malgré ses cris il fend l'onde à la nage.
La Princesse en tremblant regarde le rivage,
Et s'en voyant trop loin pour s'y pouvoir sauver,
Cede à sa destinée, & se laisse enlever.
Ainsi pour le Taureau la victoire est gagnée.
Elle en tient d'une main une corne empoignée,
Tandis que s'appuyant de l'autre sur son dos,
Elle fuit le peril de couler dans les flots.
Sa robe cependant qu'enfle un leger Zephire
Semble servir de voile à ce vivant navire,
Et le pousser en haste aux rivages heureux,
Où le Dieu se doit mettre au comble de ses vœux.

Fin du second Livre.



LIVRE III.



SOLDATS NEZ DES DENTS du Serpent de Mars.

FABLE I.

JUPITER jusqu'en Crete ayant porté sa proye,
Déja de son triomphe avoit gousté la joye,
Et dans un lieu si cher, par un prompt changement,
Dépoüillant le Taureau, s'estoit fait voir Amant;

Quand le triste Agenor, ressentant comme Pere,
Pour sa Fille perduë une douleur amere,
Quoy qu'il ignore encor le nom du Ravisseur,
Veut que par-tout Cadmus aille chercher sa Sœur.
Mais c'est peu qu'il la cherche, il faut qu'il la ramene;
S'il ne la trouve pas, l'exil sera sa peine,
Et pieux & cruel par le mesme interest,
Sans le vouloir entendre, il en donne l'arrest.
Ce Fils infortuné, sur la terre & sur l'onde,
Va, court, s'informe, cherche, & fait le tour du Monde.
Mais qui peut icy-bas avoir d'assez bons yeux
Pour voir les doux larcins du grãd Maître des Cieux?
Europe est en lieu seur, & Cadmus a beau faire.
Il se voit hors d'espoir de la rendre à son Pere,
Et se resout enfin, par son bannissement,
D'éviter la fureur de son ressentiment.
Soûmis à l'ordre exprès, qui de son sort décide,
De ses pas vagabonds il prend Phœbus pour guide,
Espere en son Oracle, & le va consulter
Sur le lieu que le Ciel luy permet d'habiter.
Le Dieu se rend propice, & sa réponse est claire:
EN PASSANT, luy dit-il, par un champ solitaire,

Tu verras une Vache, en qui du joug porté,
Rien ne paroiſt encor marquer l'indignité.
L'obſervant avec ſoin, marche ſous ſa conduite;
Et puiſque ta fortune à l'exil eſt reduite,
Choiſis pour le fixer l'endroit où tu verras
Que l'ardeur du repos arreſtera ſes pas.
Là baſtis une Ville, & nomme Bœotie
La fertile Contrée où tu l'auras baſtie.
Cadmus de ſes deſtins par l'Oracle averti,
De l'Antre d'Apollon eſt à peine ſorti,
Qu'il voit une Geniſſe, au milieu de la Plaine,
Tenir ſeule, & ſans garde, une route incertaine.
Le pas en paroiſſoit plus tardif que preſſé,
Et jamais ſous le joug ſon col n'avoit paſſé.
Il s'avance, il s'approche, il s'attache à la ſuivre,
Au ſort qu'on luy promet en aveugle ſe livre,
Et faiſant après luy marcher les Siens ſans bruit.
Adore avec reſpect le Dieu qui le conduit.
Après qu'elle a paſſé, pour luy ſervir de guide,
Et le gué de Cephiſe, & toute la Phocide,
Enfin elle s'arreſte, examine les lieux,
Et leve, en mugiſſant, la teſte vers les Cieux.
Puis tournant ſes regards ſur Cadmus & ſa ſuite,
Comme ſe déchargeant du ſoin de leur conduite,

Elle s'étend sur l'herbe, & fait voir que ce lieu,
Pour leur donner retraite, est choisi par le Dieu.
Cadmus déja flaté du repos qu'il espere,
Baise en se prosternant cette Terre étrangere,
Saluë & Mont & Plaine, & d'un zele pieux,
Quoy que sans les connoistre, en revere les Dieux.
Pour rendre à ses desseins le Ciel toûjours propice,
Soudain à Jupiter il vouë un sacrifice,
Et pour s'en acquiter, dans le premier ruisseau,
Il ordonne à ses Gens d'aller chercher de l'eau.

Une antique forest dans la mesme Contrée,
Leur laissoit voir de loin sa tenebreuse entrée.
Le fer l'avoit toûjours respectée, & jamais
Feüillages ny rameaux ne furent plus épais.
Un Antre s'y trouvoit enfermé de broussailles,
Dont l'entrelassement luy servoit de murailles.
Des pierres, qu'autrefois on joignit à dessein,
Sur une espece d'arc soûtenoient le terrain.
La voûte en estoit basse, & ce lieu solitaire
De mille sources d'eau sembloit dépositaire.
C'étoit là qu'un Serpent, au Dieu Mars consacré,
Loin du monde & du bruit se tenoit resserré.
L'or, dont le vif amas ornoit sa large creste,
D'un redoutable éclat faisoit briller sa teste,

Et d'un horrible feu ſes yeux étincelans
Ne laiſſoient échaper que des regards brûlants.
Sa gueule, dont l'écume eſtoit envenimée,
D'un triple rang de dents ſe faiſoit voir armée,
Et comme autant de dards, trois langues au dedans
Lançoient leur pointe aiguë au travers de ces dents.
A force de venin ſon corps jaune & livide
Répandoit ſa couleur ſur ſon écaille humide,
Et dans ſa vaſte enflure étaloit fierement
De ce venin caché l'affreux regorgement.

Ceux qu'envoya Cadmus entrez dãs ces lieux ſombres
De la foreſt à peine eurent percé les ombres,
Qu'au murmure des eaux, qui de loin les conduit,
Ayant trouvé la ſource, ils firent quelque bruit.
Le Serpent, dont toûjours la fureur eſtoit preſte,
Avance en les oyant ſon effroyable teſte,
Et hors de la caverne en mille & mille endroits,
Par de longs ſiflements fait retentir le bois.
A ce terrible aſpect les Tyriens fremiſſent.
L'effroy glace leur ſang; ils tremblent, ils pâliſſent,
Et dans la juſte horreur dõt leurs cœurs ſont atteints,
Leurs cruches en puiſant s'échapent de leurs mains.
D'autre part, le Dragon d'une viteſſe extréme
Tantoſt en cent replis s'entortille ſoy-même,

Et tantost dénoüant ces tortueux ressorts,
Tient élevée en l'air la moitié de son corps.
C'est là qu'à ses regards il trouve ample matiere.
Il découvre sous luy la forest toute entiere,
Et paroist en grandeur aussi prodigieux,
Que l'énorme Dragon qui brille dans les Cieux.
Ces Malheureux troublez de l'avoir veu s'étendre,
Songent en même temps à fuir, à se défendre,
Ou plûtost le peril les aveugle si bien,
Que pour songer à tout, ils ne songent à rien.
Le Monstre cependant, pour assouvir sa rage,
En fait de tous costez un horrible carnage,
Et quoy qu'ils tombent tous sous differents efforts,
C'est du même ennemy que partent tant de morts.
Aux uns dans ses replis il en coûte la vie;
Son haleine empestée aux autres l'a ravie,
Sur les plus éloignez il darde son venin,
Et du reste ses dents terminent le destin.
Déja sans aucune ombre, au haut de sa carriere,
Le Soleil sur la terre étendoit sa lumiere;
Cadmus s'impatiente, & voit avec ennuy
Que ses Gens si long temps soient éloignez de luy.
Ce long retardement le gesne, l'inquiete,
Il redoute pour eux quelque embusche secrete,

Et pour les ſecourir, ou vanger leur trépas,
Il prend leur meſme route, & marche ſur leurs pas.
D'une peau de Lion il s'arme pour défence,
Tient un dard d'une main, & de l'autre une lance,
Et porte un cœur ſur-tout, qui ſeul dans les hazards
Vaut plus que le ſecours des lances & des dards.
Il entre dans le bois, cherche, avance, tournoye,
Et d'une herbe foulée ayant ſuivy la voye,
Il arrive où les Siens achevant d'expirer,
Luy montrent du combat ce qu'il doit eſperer.
Aprés avoir ſucé le ſang de leurs bleſſures,
Leur mõſtrueux Vainqueur redoubloit ſes morſures,
Et ſur eux étendu tiroit avidement
Ce que pour ſon venin il voyoit d'aliment.
Cadmus hors de luy-même à cette image offerte,
O mes chers Compagnons, j'ay causé voſtre perte,
Dit-il, mais je ſçauray, dans mon juſte couroux,
En vanger l'injuſtice, ou perir après vous.
Achevant de parler il embraſſe une pierre
Que ſon poids exceſſif enfonçoit dans la terre,
La balance un moment, & plein de cette ardeur,
Sur ſon fier Ennemy la pouſſe de roideur.
Il n'eſt ny mur ny tour dont cette violence
N'euſt en les renverſant forcé la reſiſtance,

Et ce coup, dont leur cheute euſt marqué le fracas,
Porte ſur le Serpent, & ne le bleſſe pas.
L'épaiſſe & dure peau, que couvrent ſes écailles,
Paſſe la fermeté des plus fortes murailles,
Et comme une cuiraſſe armant ſon corps par-tout,
Empêche qu'en tombant la pierre en vienne à bout;
Mais cette dureté qui fait ſon aſſurance,
Contre les javelots n'a pas meſme défence.
Cadmus pouſſe le ſien avec tant de vigueur,
Que déja du triomphe il flate ſon grand cœur.
Dans le milieu du dos ſa pointe s'enracine,
Malgré ſa dure écaille en penetre l'épine,
Et donnant ouverture à ſon noiraſtre ſang,
Perce l'os qui reſiſte, & deſcend juſqu'au flanc.
Le monſtre, furieux des douleurs qu'il endure,
Porte en ſe détournant ſa gueule à ſa bleſſure,
Mord le dard que ſes dents en haſte vont chercher,
L'ébranle à droit, à gauche, & tâche à l'arracher.
Mais juſque ſur ſon dos ſa teſte en vain ſe plie,
Quoy qu'il faſſe, il n'en peut tirer qu'une partie,
Et le fer dans ſes os vivement enfoncé,
Par ces ébranlemens n'en eſt point repouſſé.
La douleur qu'il en ſent, met le comble à ſa rage.
L'enflure de ſa gorge en eſt le témoignage,

Son écaille s'entr'ouvre, & dans son fier dépit
Racle en se herissant la terre qui gemit.
De sa gueule, qu'il fend bien plus que de coûtume,
Coule une bave horrible, une blancheâtre écume,
Et le soufle, qui sort de ce goufre infernal,
Aux herbes qu'il infecte est un souflc fatal.
D'abord par mille bonds expliquant sa menace,
En des cercles divers tout son corps se ramasse,
Tout de son long en suite il aime à se mouvoir;
Puis plus droit qu'une poutre en l'air il se fait voir.
Sur Cadmus tout-à-coup c'est de là qu'il s'élance.
Un torrent dans sa chûte a moins de violence,
Il brise, abat, renverse, & les ans contre luy
Aux Chesnes les plus vieux prestent un vain appuy.
Sous sa peau de Lion Cadmus, quoy que sans crainte,
Evite en reculant cette premiere atteinte,
Ménage quelque espace, & se met en état
De pouvoir soûtenir le dur choc du combat.
Ainsi le monstre a beau s'animer à sa perte.
Du Heros à sa gueule il voit la lance offerte,
Dont la pointe rendant son assaut imparfait,
Augmente la fureur dont elle rompt l'effet.
Il ronge, il mord le fer, & ces vaines morsures
Dans son large gosier font autant d'ouvertures;

Mais quoy qu'un peu de ſang commence d'en ſortir,
D'une profonde playe il ſçait ſe garantir.
Une ſi prompte adreſſe à ſa fureur eſt jointe,
Qu'il ſe dérobe au fer dés qu'il en ſent la pointe,
Se retire en arriere, & tâche en s'élevant
D'empeſcher que le coup ne coule plus avant.
Cadmus s'abandonnant à l'ardeur qui le brûle,
Avance vers le Monſtre au moment qu'il recule,
Et luy tenant le fer dans la gueule enfoncé,
Toûjours ſans perdre temps le ſuit d'un pas preſſé.
Luy, d'un ſaut en arriere allant heurter un Cheſne,
Ceſſe enfin de tenir la victoire incertaine.
Cet obſtacle l'arreſte, & ne luy permet plus
D'éviter en cedant la lance de Cadmus.
En vain pour s'en ſauver ſa force eſt ramaſſée.
Cadmus contre le tronc tient ſa teſte preſſée,
Et de tant de vigueur voit ſeconder ſes vœux,
Que l'attachant à l'Arbre il les perce tous deux.
Le Serpent de ſa queuë entortillant le Cheſne
Le fait courber d'abord ſous le poids qui l'entraîne,
Il ſifle, & peu s'en faut que ſon dernier effort
N'arrache l'Arbre entier dans l'inſtant de ſa mort.

Tandis que le Vainqueur, d'un courage intrepide,
Sur le Monſtre vaincu jette un regard avide,

Et que s'applaudiſſant d'un ſi rare bonheur
De ce brillant triomphe il gouſte la douceur;
Une voix, qui d'enhaut luy vient fraper l'oreille,
Le fait long-temps douter, ou s'il dort, ou s'il veille,
Il cherche qui luy parle, & dans un tel ſouci
Il entend, ſans rien voir, qu'elle s'explique ainſi.
Apprens, Fils d'Agenor, apprens à te connoiſtre,
Pourquoy tant regarder ce qu'enfin tu dois eſtre?
Tu perdras cet orgueil, & devenu rampant,
Toy-meſme quelque jour tu te verras Serpent.

D'un ſi cruel revers la honteuſe menace,
Penetrant tout ſon cœur, le ſaiſit & le glace.
Il s'effraye, il ſe trouble, & perd tout à la fois,
Par l'horreur qu'il en a, la couleur & la voix.
Cet effroy dans ſon cœur malgré luy continuë,
Enfin Pallas en l'air ſe preſente à ſa veuë.
Elle cherit Cadmus, & pour ſes intereſts
Du haut du Ciel en haſte elle deſcend exprés.

Le Peuple, à qui le Ciel pour Maiſtre te deſtine,
Des dents de ce Dragon prendra ſon origine,
Dit-elle; ouvre la terre, & ſonge en les ſemant
Que ce qu'on t'a promis attend ce fondement.

Cadmus ſe ſoûmettant adore la Deeſſe,
Prend les dents du Serpent qu'a vaincu ſon adreſſe;

Gagne un champ qu'il laboure, & ſans plus s'alarmer,
Suivant l'ordre du Ciel commence à les ſemer.
Soudain (quelle merveille, & cõment eſtre creuë!)
Chaque mote de terre à l'envy ſe remuë.
D'abord au lieu d'épis, hors des ſillons ouverts,
De mille javelots il voit ſortir les fers;
Des caſques, ombragez de plumes differentes,
Font en ſuite briller leurs couleurs éclatantes;
Puis inſenſiblement des épaules, des bras,
De cent & cent Guerriers marquent le noble amas.
Auſſi-toſt qu'ils ſont nez, leurs mains ſont occupées
A ſe charger de traits, à ſe munir d'épées,
Et jamais on ne vit croiſtre en ſi peu de temps
La feconde Moiſſon de tant de Combatans.
Ainſi pour celebrer quelque ſuperbe Feſte,
Lors qu'un brillant Theatre avec pompe s'appreſte,
Et que pour l'enrichir on y fait déployer
Les plus riches tapis que l'art puiſſe employer;
De ces tapis roulez d'abord chaque Figure
Découvre en s'élevant ſa teſte pour parure,
Mõtre le buſte enſuite, & s'ouvrant juſqu'aux bords,
Laiſſe voir par degrez tout le reſte du corps.
Tant de nouveaux ſujets des plus vives alarmes
Firent ſonger Cadmus à recourir aux armes,

Et déja resolu de bien vendre ses jours,
Dans son dard, dans sa lance, il cherchoit du secours.
Que fais-tu? n'arme point ton bras pour cette guerre,
(Luy crie un des Soldats qu'avoit produits la Terre)
Et par nous, quelque sang qu'il luy faille donner,
Sans y prendre party, laisse la terminer.

A ces mots de fureur l'ame toute occupée,
Dans le sein du plus proche il plonge son épée,
Et luy-mesme à ses pieds par un cruel retour
D'un trait lancé de loin tombe mort à son tour.
Celuy qui l'a percé commence à peine à vivre,
Qu'un autre en le perçant le contraint de le suivre,
Met fin à son triomphe, & trompant son espoir,
Luy fait perdre le jour qu'il vient de recevoir.
Mesme rage à l'envy l'un l'autre les anime.
Avant qu'estre immolé chacun prend sa victime,
Et leurs coups mutuels finissant leurs destins,
Ils ont tous leurs Vangeurs comme leurs Assassins.
Ainsi ces Malheureux, qu'un sort remply d'envie
Livroit presque à la mort aussi-tost qu'à la vie,
En tombant sur leur Mere, aprés de vains efforts,
La souilloient de leur sang, & frapoiét de leurs corps.
Il n'en restoit que cinq; cette sanglante guerre
Déja de tout le reste avoit couvert la Terre.

Echion le premier, par l'ordre de Pallas,
Renonce à plus combattre, & met les armes bas.
Las des inimitiez de deux partis contraires,
Il demande la paix, & la donne à ses Freres,
Qui n'aspirant qu'à voir la fin de tant d'horreurs,
Au moindre jour offert calmerent leurs fureurs.
L'union devint grande, & pour bastir sa Ville
Leur secours à Cadmus ne fut pas inutile,
Quand sauvé de leur rage, & vainqueur du Dragon,
Il accomplit enfin l'Oracle d'Apollon.



ACTEON
CHANGÉ EN CERF.
FABLE II.

Eja depuis long-temps en mille biens
feconde
Thebes de tous côtez faiſoit bruit par
le Monde,
Et Cadmus jouïſſant d'un repos infiny
Pouvoit ſembler heureux d'avoir eſté banny.

A des nœuds plus charmās il n'auroit ſçeu prétendre;
De Venus & de Mars il ſe voyoit le Gendre;
Et jamais on ne fut ſi juſtement flaté
De l'eſpoir de revivre en ſa Poſterité.
Par l'Hymen de ſes Fils & celuy de ſes Filles
La ſienne s'étendoit en diverſes familles,
Dont chacune déja pouvoit à ſes vieux ans
Offrir quelques Neveux qui n'eſtoient plus enfans;
Mais c'eſt le dernier jour par qui tout ſe conſomme,
Luy ſeul fait le bonheur ou le malheur de l'homme,
Et quelque doux ſuccez qui réponde à nos vœux,
Perſonne avant ſa mort ne doit ſe dire heureux.
Ce Prince en fit l'épreuve; Autonoé ſa Fille
Voyoit dans Acteon l'honneur de ſa famille,
Et ce fut le premier dont les triſtes malheurs,
Confondant ſa raiſon, luy coûterent des pleurs.
La figure de Cerf que les Dieux luy donnerent,
Ses Chiens qui de ſon ſang à l'envy ſe ſaoulerent,
Et la douleur qu'il eut de s'en voir déchirer,
Sont des maux à qui rien ne ſe peut comparer.
Cependant examine, & ſois Juge équitable,
Le Deſtin plus que luy te paroîtra coupable;
Car de quoy que le charge un reproche cruel,
Faillir ſans le ſçavoir, eſt-ce eſtre criminel?

La chaſſe eſtoit ſa joye & ſes ſeules delices,
Mais quoy qu'il dédaignaſt tous autres exercices,
Un jour par un malheur qu'il ne ſceut prévenir,
Plûtoſt que de couſtume il la voulut finir.
Avant que le Soleil égalant ſa lumiere
Euſt atteint le milieu de ſa vaſte carriere,
De ce boüillant Chaſſeur les empreſſez travaux
Avoient coûté la vie à divers Animaux.
L'ame d'un tel ſuccez pleinement ſatisfaite,
Pour fuir le chaud du jour il ſonge à la retraite,
Et dans cette pensée, appelle à haute voix
Ses Compagnons errans dans l'épaiſſeur du bois.
C'eſt aſſez, leur dit-il, il faut quitter la place.
Nous pouvons nous louër de nôtre heureuſe chaſſe,
Et nos traits teints de ſang ſont de nobles témoins
Qu'une aſſez digne proye eſt le fruit de nos ſoins.
Demain dés que la nuit fuira devant l'Aurore,
Sur ces mêmes côteaux nous reviendrons encore.
Nos Chiens eſtant plus frais en ſeront plus diſpos;
Il eſt bon juſque là de prendre du repos.
Auſſi-bien déja l'ombre en tous lieux ſe reſſerre;
La chaleur du Midy fait entr'ouvrir la Terre.
Evitons-en l'ardeur, & pour chercher le frais,
Renonçant au travail, détendons nos filets.

Ces ordres ſont ſuivis, les toiles ſont ôtées,
Chacun prend à ſon choix des routes écartées,
S'attache aux lieux couverts, & fuyant le Soleil
Se livre avec plaiſir dans les bras du ſommeil.

Aſſez proche du Bois où cette Troupe laſſe
Par l'ordre d'Acteon avoit rompu la chaſſe,
Un Vallon tout couvert de Pins & de Cyprez
Aſſeuroit en tout temps un agreable frais.
Son nom fut Gargaphie, & de cette retraite
Diane ſur toute autre aima l'ombre ſecrete.
Au fonds de ce Vallon fut un antre à l'écart
Que la Nature ſeule avoit conſtruit ſans art;
Mais tel qu'on auroit pû croire que la Nature
Avoit imité l'Art dans toute ſa ſtructure,
Tant le Tuf y faiſoit, pour rendre un arc parfait,
Avec la Pierre-Ponce un agreable effet.
Cet arc ſervoit de voute à cet antre ſauvage;
Et comme il s'y meſloit un verdoyant feuillage,
Cet aimable ſejour pouvoit fournir aux yeux
Tout ce qu'un lieu ruſtique a de delicieux.
A main droite un ruiſſeau par ſon leger murmure
Attiroit les regards ſur ſon eau claire & pure,
Qui coulant au milieu de deux rivages verds
Moüilloit l'herbu tapis dont ils eſtoient couverts.

Laſſe d'avoir chaſſé, c'étoit dans ce lieu ſombre
Que Diane venoit ſe repoſer à l'ombre.
Sur les bords de la ſource elle aimoit à reſver,
Et prenoit quelquefois plaiſir à s'y laver.
De l'extréme chaleur ne pouvant ſe defendre,
Elle ne manqua pas ce jour là de s'y rendre,
Et pour la rafraîchir, ſe voyant ſans témoins,
Ses Nymphes auſſi-toſt partagerent leurs ſoins.
L'une, dont elle aimoit l'humeur accorte & douce,
Receut ſon javelot, & ſon arc & ſa trouſſe.
L'autre tira ſa robe, & dans le même inſtant
Deux pour ſes brodequins en vinrent faire autant.
Crocale cependant, Fille du Fleuve Iſmene,
Comme la plus adroite, avoit une autre peine;
Mais la peine étoit noble, & de ſes longs cheveux
Conſiſtoit ſeulement à faire divers nœuds.
Elle-même pourtant negligeant ſon adreſſe
Laiſſoit les ſiens épars, & les portoit ſans treſſe.

Déja dans le courant de l'argenté ruiſſeau
Le reſte de la Troupe avoit puiſé de l'eau.
Déja d'un zele ardent, Niphé, Pſecas, Hyale,
Et l'aimable Rhanis, & la jeune Phiale,
De leur chaſte Maîtreſſe arroſant le beau corps,
En admiroient tout bas les celeſtes tréſors,

Quand le jeune Actéon, qu'à sa perte certaine
Par un decret fatal sa destinée entraîne,
Après avoir remis sa chasse au lendemain,
Suit au milieu du bois un sentier incertain.
Il s'égare, & marchant où le hazard le guide,
De la fin de sa route il attend qu'il décide,
Se promene à pas lents, & s'avançant tôûjours,
Tombe dans le Vallon après mille détours.
Charmé d'une retraite & si fraîche, & si sombre,
Il s'est à peine assis pour mieux joüir de l'ombre,
Qu'il entend un ruisseau qui murmure, & ce bruit,
Pour trouver d'où l'eau sourd, vers l'antre le conduit.
Funeste égarement! routes trop inconnuës!
Les Nymphes de Diane ainsi qu'elle estoient nuës,
Et toutes sans rien craindre à l'envy s'arrosoient
De l'eau que tour-à-tour leurs belles mains puisoient.
Quelle surprise, ô Ciel! de voir qu'on les épie!
A se battre le sein la honte les convie,
Et telle est la douleur qui trouble leurs esprits,
Que toute la Forest retentit de leurs cris.
Quelle que soit pourtant la honte qui les presse,
Elles courent chacune autour de la Déesse,
L'environnent en haste, & font tous leurs efforts
Pour pouvoir au besoin la couvrir de leurs corps.
Mais

Mais en vain leur adreſſe à la cacher travaille,
On la connoît d'abord à ſa ſuperbe taille,
Et telle ſur toute autre en eſt la majeſté,
Qu'on juge en la voyant de ſa Divinité.
De quelle vive honte eſt-elle combattuë,
Lors qu'aux yeux d'un Mortel il faut paroître nuë !
Aux couleurs qu'elle prend un nuage eſt pareil,
Sur qui tombent de loin les rayons du Soleil.
Une rougeur ſemblable à l'Aurore naiſſante
Fit éclater en elle une colere ardente,
Et jamais ſur un teint & vif & delicat
La pudeur ne parut avecque tant d'éclat.
Quoy que de tous coſtez ſes Nymphes amaſſées
A cacher ſes beautez ſe montrent empreſſées,
D'abord ſa nudité, du Chaſſeur odieux
Luy fait fuir les regards, & détourner ſes yeux.
Ah, que n'a-t'elle en main & ſon arc & ſes fléches !
Qu'en ſon corps pour le perdre elle feroit de bréches!
Elle s'en imagine un moyen tout nouveau.
Au défaut de ſes traits elle puiſe de l'eau,
Et luy mouillant de loin le viſage & la teſte,
Luy fait voir par ces mots quel orage s'appreſte.
S'il t'eſt doux contre moy d'avoir tout entrepris ;
De ton hardi projet tu recevras le prix.

Va, parle, & si tu peux, sans nulle retenuë,
Vante-toy d'avoir veu Diane toute nuë.
Là finit sa menace, & l'effet qui la suit
De son ressentiment luy fait gouster le fruit.
L'eau qui sur Acteon vient d'estre répanduë,
A son col moins serré donne plus d'étenduë,
Et sa teste mouillée, en ce dur changement,
D'un bois fourchu de Cerf reçoit l'accroissement.
La vertu qu'à cette eau son Ennemie a jointe,
Fait dresser aussi-tost ses oreilles en pointe.
Ses mains deviennent pieds, & s'avançant d'un pas,
Il tombe contre terre, & demeure sans bras.
D'un poil fauve à sa peau l'épaisseur ajoûtée
De taches tout autour la fait voir marquetée;
Mais par l'ordre fatal qui change tout son corps,
C'est peu que d'une Beste il ait pris les dehors.
Pour rendre sa disgrace encore plus cruelle,
On luy donne la crainte aux Cerfs si naturelle,
Il tremble, il s'épouvante, & dés le moindre bruit
Précipitant sa course, il croit qu'on le poursuit.
Ainsi se figurant quelque Nymphe à sa suite,
Sur l'excès de sa peur il mesure sa fuite,
S'échape dans le bois, s'y dérobe au danger,
Et s'admire en courant de se voir si leger.

L'ardeur qui l'emportoit auroit esté sans bornes,
Si dans une fontaine il n'eust pas veu ses cornes.
A ce triste spectacle, à ce revers affreux,
Il voulut dire, Helas, que je suis malheureux!
Mais en vain de sa langue il crut trouver l'usage.
Il gemit, sans qu'enfin il pust rien davantage,
Et ses gemissemens redoublez mille fois,
Pour se plaindre du Sort, luy tinrent lieu de voix.
Ses pleurs à ce défaut expliquerent sa peine,
Et du Ciel irrité l'insatiable haine
Envenima ses maux d'un si cruel poison,
Que pour les mieux sentir il garda sa raison.
Dans cet accablement quel conseil doit-il prendre?
A la Cour de Cadmus osera-t'il se rendre,
Ou cherchant l'épaisseur des plus sombres Forests,
Ira-t'il y cacher sa honte & ses regrets.
Si du Palais pour luy la retraite est plus douce,
La honte le retient quand la crainte le pousse,
Et combat les frayeurs qu'en son ame produit
La demeure des bois dans l'horreur de la nuit.
Tandis que dans son cœur sa triste inquietude
De ces deux sentimens soûtient l'incertitude,
Ses Chiens qui reposoient à l'ombrage du bois,
L'ayant senty de loin, font résonner leurs voix.

Ils s'échapent ſoudain, leurs conducteurs s'avancent.
Plus viſtes que le vent ils ſautent, ils s'élancent;
Melampe eſt le premier, Ichnobate le ſuit;
De leurs fiers aboyemens Pamphage entend le bruit.
Dorcée, Agré, Labros, tous trois chiens d'Arcadie,
Le leger Pterelas, la reſoluë Harpye,
Nebrophon, & Lyciſque, & Ladon, & Dromas,
Répondent à leurs cris, & volent ſur leurs pas.
Canaché part en fuite, & ſoudain aprés elle
Pœmenis, des Troupeaux jadis garde fidelle,
Oribaſe, Aëllo, Sticté, Lælaps, Lacon,
Thoüs, le noir Asbole, avec le blanc Leucon.
Aglaode, Hylactor, Lachné, Tygris, Hylée,
Theron le furieux, le velu Melanée,
Napé qu'un Loup fit naiſtre, Alcé hardy limier,
Harpale depuis peu bleſsé d'un Sanglier,
Et tout le reſte enfin, qui d'une ardeur égale
Entr'eux & le faux Cerf laiſſe peu d'intervalle,
Et dont les divers noms, importuns à conter,
Semblent meriter peu qu'on s'y daigne arreſter.
Cette Meute emportée à l'aſpect de ſa proye,
Deſcend, monte, gravit, ne tient ſentier ny voye,
Et s'ouvrant des chemins où l'on n'en vit jamais,
Des Rochers les plus hauts penetre les ſommets.

Acteon, dont l'oreille eſt toûjours aux écoutes,
Va, revient, coupe, ſaute, & prend diverſes routes,
Et Cerf en apparence il fuit par où cent fois
Luy même a pourſuivy de vrais Cerfs dans les bois;
Mais quand par un détour il penſe fuir l'orage,
Il tombe où trois des Siens l'attendent au paſſage.
Ce ſont ſes Favoris, & pour ſauver ſes jours
Il voudroit leur crier, J'ay beſoin de ſecours,
Afin de m'en preſter daignez me reconnoiſtre,
Vous voyez Acteon, vous voyez voſtre Maiſtre;
Mais la parole envain tâche à ſuivre l'eſprit,
Ils l'entendent bramer, luy ſeul ſçait ce qu'il dit.
Dans ce triſte embarras ſon unique reſſource
Eſt d'eſſayer ailleurs à détourner ſa courſe,
L'air eſt remply par-tout d'un ſon retentiſſant,
Que les Chiens à l'envy pouſſent en le preſſant.
Tandis qu'il croit pouvoir prolonger ſa carriere,
Melanchete s'élance, & le mord la premiere,
Oreſitrophe enſuite avec Theridamas
S'attache à ſon épaule, & ne la quitte pas.
Ces trois étoient partis les derniers ſur ſes traces;
Mais par ſurcroiſt pour luy de ſenſibles diſgraces,
Comme ſi pour ſa perte on les euſt employez,
Coupant ſur la montagne, ils s'eſtoient dévoyez,

Dans le fatal instant que retenant leur Maistre
Ils remplissent l'ardeur que la chasse fait naistre,
Le reste accourt en foule; alors tous à la fois
Ensanglantent leurs dents en tant & tant d'endroits,
Qu'aucun d'eux, dans l'amas de ses larges blessures,
Ne voit plus où porter de nouvelles morsures.
Sous l'excés d'un tourment & si rude & si vif,
Prest à perdre le jour, il forme un son plaintif.
Ce son n'est point d'un homme, aussi ne peut-on dire
Qu'un Cerf se plaigne ainsi dans l'instãt qu'il expire,
Ses cris sur ces Côteaux si cheris, si hantez,
Pour marquer son malheur par l'Echo sont portez.
Enfin pressé des Chiens il cede à leur furie.
Tombant sur les genoux il semble qu'il les prie,
Qu'il leur demande grace; au moins de toutes parts,
Manquant de bras à tendre, il tourne ses regards.
Les Siens accoûtumez à ce cruel spectacle,
Le regardent percer sans y mettre d'obstacle,
Et coupables sans crime, ils trouvent quelque appas
A presser ses bourreaux de ne l'épargner pas.
Cependant de Chasseurs une troupe s'avance.
Ils se laissent flater d'une douce esperance,
Et sçachant qu'Acteon n'est pas loin de ces lieux,
Parmi ce qui s'approche ils le cherchent des yeux.

C'eſt pour eux un ſujet de geſne & de diſgrace
Qu'il ne partage pas le plaiſir de leur chaſſe ,
Et ne puiſſe du Cerf , relancé dans le bois ,
Voir la derniere attaque , & les derniers abois.
Ne le découvrant point,comme abſent ils l'appellent,
De moment en moment leurs cris ſe renouvellent,
Et le nom d'Acteon repeté tour à tour
Pour un Maiſtre ſi cher témoigne leur amour.
A s'entendre nommer il détourne la teſte ,
Leur fait d'un œil ſoûmis une tendre requeſte ,
Et n'obtient pour tout fruit que le ſoulagement
De ſçavoir qu'on ſe plaint de ſon éloignement.
Pourquoi ſe plaindre (helas,) qu'il differe à paroître ?
Il n'eſt que trop préſent , il voudroit ne pas l'eſtre ,
De ſes Chiens loin de là ſe pouvoir garantir ,
Ou du moins les entendre , & non pas les ſentir.
Pour mieux le déchirer chacun d'eux l'environne ,
L'un reprend ſans pitié ce que l'autre abandonne ,
Et ſa forme de Cerf les plongeant dans l'erreur ,
Leur fait ſur tout ſon corps aſſouvir leur fureur.
Tel ſans doute en ſecret fut l'ordre de Diane ,
Qui n'euſt creu qu'à moitié ſe vanger d'un Profane ,
Si cet infortuné , peu digne de perir ,
N'euſt ſouffert mille morts avant que de mourir.



SEMELÉ BRULÉE.

FABLE III.



E triste & prompt éclat que fit cette vangeance
Sur divers jugemens fit tourner la balance ;
L'un soûtint que la faute avoit peu merité
Que Diane exerçast tant de severité ;

D'autres,

D'autres, qu'où la pudeur une fois eſt bleſsée,
La tache par le ſang en doit eſtre effacée.
Ainſi de tous coſtez chacun également
Faiſoit par ſes raiſons valoir ſon ſentiment.
Junon ſeule à la joye abandonne ſon ame ;
Et ſans qu'en ce rencontre elle approuve ny blâme,
Il ſuffit, pour luy faire embraſſer ce party,
Que du ſang d'Agenor Actæon eſt ſorty.
Du Souverain des Dieux Europe trop cherie,
Contre toute ſa race anime ſa furie,
Et quand elle s'appreſte aux plus rudes éclats,
Les Filles de Cadmus ne s'en ſauveront pas.
A ſes premiers tranſports ſa douleur la rappelle,
Elle en trouve, elle en voit une cauſe nouvelle,
La jeune Semelé, digne ſang de ce Roy,
A reduit Jupiter à vivre ſous ſa loy,
Et de l'ardent amour qui s'en eſt rendu maiſtre,
Le fruit qu'elle a conceu commence de paroiſtre.
Cette image la tuë, & ſon reſſentiment
Ne peut plus differer ſa vangeance un moment.
C'en eſt fait, il la faut attaquer elle-même,
Dit-elle, il faut priver l'ingrat de ce qu'il aime,
Car que m'a pû ſervir d'avoir fait à ſes yeux
Eclater tant de fois mes plaintes dans les Cieux?

J'y ſuis bien reſoluë, & veux eſtre chaſsée
De ce Trône où l'hymen, où le ſang m'a placée,
Si la haine, où m'emporte un trop juſte couroux,
N'immole ma Rivale à mes tranſports jaloux.
Ouy, puiſque mon Parjure, obſtiné dans ſes crimes,
Renonce pour luy plaire à des feux legitimes,
Si par luy je ne pers ce qu'il aime le mieux,
Puiſſe-t'il m'empêcher d'être Reine des Dieux,
Me préferer toûjours les baiſers d'une Infame,
M'ôter les noms ſacrez & de Sœur & de Femme.
Auſſi-bien juſqu'icy qu'a produit ma douceur?
Que m'a-t'elle obtenu? ſuis-je plus que ſa Sœur?
Une autre a pris ma place; encor ſi l'Adultere
M'outrageoit ſans pretendre à l'hõneur d'être Mere,
Et qu'on pût n'imputer à ſon déreglement
Que d'un frivole amour le vain amuſement;
Mais ce qu'elle a d'appas à tant d'orgueil l'anime,
Qu'elle fait en tous lieux vanité de ſon crime,
Et porte ouvertement dans ſes flancs renfermé
L'heureux gage du feu dont ſon cœur eſt charmé.
A peine ay-je une fois joüi de cette gloire,
Et ſa flame impudique aura pleine victoire?
Non, non, de mon couroux le juſte emportement
Préviendra par ſa mort ce honteux traitement,

J'auray pour la punir recours au ſtratagéme,
Et ſi ſon Jupiter ne la perd pas luy-même,
Aux plus ſanglans mépris j'abandonne mon nom,
Et veux bien conſentir à n'être plus Junon.

La Déeſſe à ces mots ſe couvrant d'un nuage
Se livre ſans reſerve à ſa jalouſe rage,
Vers Thebes prend ſon vol, & cherchant Semelé
Luy porte pour la perdre un cœur diſſimulé.
Mais avant qu'elle ſonge à ſortir de la nuë,
D'un viſage emprunté ſa fourbe eſt ſoûtenuë,
Elle ſe montre en Vieille, & pleine de ſoucis
Traîne d'un pas tremblant ſes membres racourcis.
Ses cheveux ont blanchy; ſa peau toute fanée
Paroît à force d'ans de rides ſillonnée,
Et l'une & l'autre levre enfoncée en dedans
Découvre par ſa voix le manque de ſes dents.
Enfin pour Beroé tout le monde l'euſt priſe,
Beroé qu'on ſçavoit d'une prudence exquiſe,
Dont on reſpectoit l'âge, & qui choiſie exprés,
Gouvernant Semelé, ſçavoit tous ſes ſecrets.

Aprés de longs diſcours dont la ſubtile adreſſe
A quelque confidence engage la Princeſſe,
La Vieille tombe enfin, comme ſans y penſer,
Sur ce qu'un Dieu pour elle a voulu s'abaiſſer,

En ſuite elle ſoûpire, & plaiſe au Ciel, dit-elle,
Que ce ſoit Jupiter, & Jupiter fidelle,
Mais enfin je crains tout, l'amour eſt bien trompeur,
Et plus d'un triſte exemple autoriſe ma peur.
Combien d'Amans brutaux affrontant des familles
Sous ce faux nom de Dieux ont abusé de filles ?
Non qu'à parler ſans fard je ne juge autrement
Des rares qualitez qu'étale voſtre Amant,
Il ſe dit Jupiter, en effet il peut l'eſtre ;
Mais c'eſt peu qu'il le ſoit s'il ne le fait connoître,
Et ſi par quelque gage il n'aſſeure à vos vœux
Le plaiſir d'être ſeure à jamais de ſes feux.
S'il eſt ce qu'il ſe dit, s'il n'a rien qui vous trompe,
Priez-le de deſcendre avec la même pompe,
Avec le même éclat de grandeur & d'appas
Dont il charme Junon quand il eſt dans ſes bras.
En ce brillant état il eſt beau qu'on le voye,
Et ſans doute il n'eſt point ce qu'il veut qu'on le croye,
S'il ne prend avec vous tous ces traits glorieux
Qui le font reverer pour le Maître des Dieux.



NAISSANCE DE BACCHUS.

FABLE IV.



Ciel ! qu'un jeune Objet qui voit tout par l'écorce,
Pour peu qu'il ſoit flaté, prend aiſément l'amorce !
Pour pouvoir éblouïr l'eſprit de Semelé
Il ſuffit que Junon, qu'une Vieille ait parlé ;

Son ame vaine & fiere eſt déja poſſedée
Du ſpectacle pompeux dont elle a pris l'idée,
Et Jupiter à peine a fait oüir ſon nom,
Qu'allant le recevoir, elle demande un don.
Sans ſçavoir ce que c'eſt la grace eſt accordée.
Vous l'obtiendrez, dit-il, vous l'avez demandée,
Et mon cœur à l'amour ne répondroit pas bien
Si j'eſtois en pouvoir de vous refuſer rien.
Je ne mets point de borne à ce qui peut vous plaire,
Choiſiſſez, & de peur d'eſtre creu peu ſincere,
J'en atteſte du Styx le marais odieux,
Moy-meſme je le crains, & c'eſt le Dieu des Dieux.
Semelé qui ne ſçait juſqu'où va ſa requeſte,
Se réjouït du mal qu'elle meſme s'appreſte,
Et fiere d'un honneur qu'elle ne connoit pas,
Prononce par ces mots l'arreſt de ſon trépas.
Le don où je prétens ne touche que vous-meſme,
Vous m'aimez, dites-vous, autant que je vous aime,
Mais j'ay lieu d'en douter ſi mon œil ne vous voit
Dans la meſme grandeur où Junon vous reçoit.
Pour Jupiter amant quelle douleur plus grande!
Il voudroit repouſſer ſa funeſte demande,
L'arreſter dans ſa bouche au moment qu'elle en part,
L'étoufer en naiſſant, mais il le veut trop tard.

Muet, triste, interdit, il resve à sa promesse,
Jette un tendre regard sur sa belle Maistresse,
Puis tout hors de luy-mesme, il gémit, il se plaint,
Et cherche à retarder l'horreur de ce qu'il craint.
Il voit par son serment ce qu'il a fait contre elle,
Mais enfin le passé jamais ne se rappelle,
Et comme elle ne peut n'avoir point desiré,
Il n'est pas en pouvoir de n'avoir point juré.
A changer de souhait il voudroit la contraindre,
Luy montrer le peril, la porter à le craindre,
Mais elle doute, il faut rasseurer son esprit,
Et pour peu qu'il balance il n'est point ce qu'il dit.
Ainsi forcé de plaire en dépit de luy-mesme,
Confus, desesperé de perdre ce qu'il aime,
Il monte dans le Ciel, & tremble à ramasser
Le redoutable éclat où l'on veut l'embrasser.
De nuages déja l'on voit sa face ornée,
De tonnerres, d'éclairs sa teste est couronnée,
Il y joint, & les vents, & les terribles traits
D'un foudre qui lancé ne s'évite jamais.
Comme pourtãt l'espoir a toûjours quelque amorce,
Il tâche de ce foudre à moderer la force,
Et ne prend point celuy dont Typhée autrefois
Sentit en trébuchant & la flame & le poids.

Il a trop de viteſſe, & trop de violence.
D'autres foudres moins prompts font craindre ſa puiſſance,
La main qui les forgea n'employa tout exprés
Que le feu le moins vif pour embraſer leurs traits.
Auſſi n'ont-ils le nom que de ſecondes armes,
Et les Dieux dans le Ciel en prennent peu d'alarmes.
Jupiter entre tous choiſit le plus leger,
Mais en vain chez Cadmus il crut ſe ménager;
La Princeſſe ſa Fille eſtoit aimable & belle,
Charmoit tout, domptoit tout, mais elle eſtoit mortelle,
Et ne put ſoûtenir cette vive ſplendeur
Qui luy fit voir le Dieu dans toute ſa grandeur.
Ainſi dans ſes bras meſme, autant plainte qu'aimée,
Malgré tout ce qu'il put, elle fut conſumée,
Et vit avec ſa vie éteindre ſa beauté
Par le gage d'amour qu'elle avoit ſouhaité.
L'Enfant, qui de leurs feux devoit bientoſt paroître,
N'avoit pas tout à fait remply le temps de naître,
Et l'Amant qui voyoit périr un fruit ſi cher,
Du ventre de l'Amante eut ſoin de l'arracher.
Il fit plus, (doit-on croire un ſi pieux office?)
Ce Pere infortuné l'enferma dans ſa cuiſſe,

L'y cacha, l'y fit croître, & l'y ſceut arreſter
Tout le temps que ſa Mere auroit deu le porter.
D'abord cõme un Enfãt, qu'un jour rendroit inſigne
Sous le nom de Bacchus l'art de planter la vigne,
Ino, qui de Cadmus tenoit auſſi le jour,
L'élevant en ſecret luy marqua ſon amour.
Dans leurs Antres en ſuite aſſeurant ſa retraite,
Les Nymphes de Niſa le tinrent en cachete,
Et juſqu'à la vigueur d'un âge plus parfait,
En attendant le vin, le nourrirent de lait.





CHANGEMENS DE TIRESIE.

FABLE V.



'Est ainſi que du Sort la fatale puiſ-
ſance
De Junon ſur la terre entreprit la van-
geance,
Et contre les fureurs de ſon cœur mutiné,
Mit à couvert les jours de l'Enfant deux fois né.

Le cruel ſouvenir du malheur de ſa Mere
Cauſoit à Jupiter une douleur amere,
Mais comme il n'en eſt point dont le tems n'ait la fin,
Un jour dans le Nectar il noya ſon chagrin,
Et cherchant à railler avecque ſon Epouſe
Libre des noirs foucis de ſon humeur jalouſe ;
Aprés tout, luy dit-il, avouëz que pour vous
L'Amour a des plaiſirs qui ne ſont point pour nous,
Et que voſtre beau Sexe, à qui tout rend les armes,
De ſes plus doux tranſports éprouve ſeul les charmes.
Le party, répond-elle, *eſt rare à ſoûtenir*
Quand contre un peu d'attraits vous ne ſçauriez tenir,
Et qu'Amant vagabond, comme Epoux infidelle,
On vous voit en tous lieux voler de Belle en Belle.
Si le plaiſir d'aimer eſt pour vous ſans douceur,
Qui vous y fait courir avecque tant d'ardeur?
C'eſt bien à tort qu'à nous l'avantage s'adreſſe,
Mille incommoditez qui ſuivent la groſſeſſe,
Les preſſantes douleurs d'un long accouchement,
Ne voir dans un Epoux aucune ombre d'Amant,
Son parjure à ſouffrir ſi quelque Objet l'engage,
Des charmes de l'amour c'eſt-là noſtre partage,
Tandis que pour borner vos amoureux deſſeins,
Le devoir & l'honneur ſont des phantômes vains.

Mais, reprit Iupiter, si sans vous rendre infames,
Ce qui nous est permis estoit permis aux femmes,
Cet honneur, ce devoir seroient sacrifiez;
Nous servons, nous prions, & nous serions priez.
S'il en faut une preuve, & m'expliquer contr'elles,
A quoy tend ce grand soin de nous paroistre belles,
Ces appas mandiez, ce grand secours de l'art,
Où l'on voit la Nature avoir si peu de part?
Recourir chaque jour à tant d'affeterie,
N'est-ce pas vous offrir, & prier qu'on vous prie?
Junon à ce reproche ayant sceu repliquer,
Chacun pour son party commence à se piquer,
Et tous deux le croyant défendre à juste titre,
Il fallut à la fin convenir d'un Arbitre.
On nomme Tiresie, & c'est luy que l'on prend.
Aucun ne pouvoit mieux juger ce differend.
D'Homme qu'il fut d'abord estant devenu Femme,
Il sçavoit les douceurs de l'une & l'autre flame,
Et peut-estre jamais, quoy qu'on puisse avoir veu,
Ne vit-on changement si digne d'estre sceu.
Un jour dans un grand bois se promenant à l'ombre,
Il trouva deux Serpens sous un feuillage sombre,
Qui faisant de leurs corps cent replis amoureux,
Sembloient, en s'embrassant, satisfaire leurs feux.

Il les frape, & ſi-toſt qu'il a troublé leur flame,
Il perd la forme d'Homme,& prend celle de Femme,
Pendant ſept ans entiers il s'en vit reveſtu.
Et la pudicité ne fut pas ſa vertu.
Le huitiéme Printemps à peine encor ſe montre
Que dans le meſme bois il fait meſme rencontre,
Et trouvant les Serpens l'un à l'autre attachez,
Il faut voir ſi vos droits ne ſont point retranchez,
Dit-il, & ſi toûjours on vous permet de faire
Que qui vous a frapez prenne un Sexe contraire.
Il coupe une houſſine, & ſoudain l'éprouvant,
Il eſt, il ſe voit Homme ainſi qu'auparavant.



JUGEMENT
DE TIRESIE.

FABLE VI.



OUR ſon experience il fut donc rendu maiſtre
Du plaiſant démeſlé que le hazard fit naiſtre,
Et ſur le ſouvenir de ce qu'il a ſenti,
De l'Epoux de Junon il ſoûtient le parti.

La Déesse s'en fache, & prenant pour outrage
Qu'il ait osé juger à son desavantage,
Pour punir son audace, & se vanger sans bruit,
Elle couvre ses yeux d'une éternelle nuit.
Jupiter, mais en vain, fait tonner sa colere.
Un Dieu ne défait point ce qu'un autre a sceu faire,
Et quoy que Tiresie implore son secours,
Il faut qu'il reste aveugle, & qu'il le soit toûjours.
Alors ce Malheureux pour soulager sa peine
Receut de l'avenir la science certaine,
Et s'il cessa de voir, du moins par cet honneur
Jupiter prit le soin d'adoucir son malheur.
Le bruit d'un si sublime & si rare genie
Fut bien-tôt répandu par toute l'Aonie,
Les Peuples à l'envy venant le consulter,
Jamais de sa réponse on n'eut lieu de douter.
La Nymphe Liriope, aussi sage que belle,
Fit le premier essay d'un talent si fidelle.
Le grand Fleuve Cephise, avec mille transports,
La vit s'asseoir un jour, l'admira sur ses bords,
Sa beauté l'éblouit, son ame en fut frapée,
Et ce Dieu, de ses eaux l'ayant envelopée,
Porta si loin sa flame, & l'offre de ses vœux,
Qu'en dépit d'elle-même il se rendit heureux.

De la force employée avec tant d'injuſtice
Le Ciel fit naître un Fils qu'elle nomma Narciſſe,
Mais ſi beau, ſi parfait, que dés qu'il vit le jour,
Il ſembloit déja propre à donner de l'amour.
Par luy de ſa diſgrace étouſant la mémoire,
De ce qui fut ſa honte elle tira ſa gloire,
Et luy donnant ſes ſoins ſans relâche & ſans fin,
Elle voulut ſçavoir quel ſeroit ſon deſtin.
On va chez Tireſie, on le prie, on le preſſe
D'éclaircir ſi Narciſſe atteindroit la vieilleſſe.
Il le touche, & ſoudain l'ayant pris dans ſes bras,
Il l'atteindra, dit-il, s'il ne ſe connoit pas.
Sur un flateur eſpoir la Nymphe trop credule
Tint long-temps la réponſe & vaine & ridicule,
Mais un genre inouï de nouvelle fureur
Par la mort de ſon Fils luy fit voir ſon erreur.



ECHO

ECHO CHANGE'E EN VOIX.

FABLE VII.



A PEINE eut-il ſeize ans que joignant l'avantage
Des graces d'un enfant à celles de ſon âge,
Il ne vit point de Nymphe à qui dans ſes deſirs
L'éclat de ſa beauté ne coûtaſt des ſoûpirs ;
Mais d'un orgueil ſi fier il en ſoûtint les charmes,
Qu'il mépriſa toûjours leurs ſoûpirs & leurs larmes,

V.

Et quoy que l'on pût faire afin de l'enflamer,
Aimé de toutes parts, il dédaigna d'aimer.
La Nymphe Echo sur-tout eut le sort si contraire,
Qu'attachée à luy seul elle ne put luy plaire,
Echo qui répondant à tout de point en point
Est muette aussi-tôt qu'on ne luy parle point.
L'Infortunée encore ayant un corps solide,
N'étoit pas devenuë un son vain & fluide,
Mais dés lors pour sa langue elle avoit même ennuy,
Et ne parloit pas mieux qu'elle fait aujourd'huy.
Tout ce qu'elle pouvoit, par mille essais frivoles,
C'étoit de répeter les dernieres paroles,
Et sa voix, dont le Ciel avoit borné le son,
Venoit d'un châtiment ordonné par Junon.
En effet, son discours plein d'une douce amorce
Fit briller autrefois tant de grace & de force,
Que chacun à l'envy, comme un souverain bien,
Pour ne s'ennuyer pas, cherchoit son entretien.
Junon même cent fois y trouva mille charmes,
Mais ses tristes soupçons, ses jalouses alarmes,
Luy faisant épier son Epoux en tous lieux,
Ce qui luy plut d'abord luy devint odieux;
Elle apprit que souvent sur un Mont solitaire
Elle auroit avec luy surpris quelque Adultere,

Si pour leur donner temps de pouvoir l'éviter,
Par ſes contes Echo n'euſt pas ſceu l'arreſter.
Quoy, luy dit la Déeſſe inſtruite de ſa ruſe,
Tu me trahis, perfide, & ta langue m'abuſe?
Si l'uſage t'en reſte aprés un tour ſi bas,
Du moins il ſera tel qu'il ne me nuira pas.
L'effet ſuit d'auſſi prés que la menace eſt fiere;
Elle perd le pouvoir de parler la premiere,
Et ne peut deſormais, avec tout ſon eſprit,
Que doubler la parole, & dire ce qu'on dit.
Quoy qu'elle euſt à ſouffrir d'une peine ſi rude;
Elle euſt pû vivre encor ſans trop d'inquietude,
Si du reſte le Ciel, & favorable & doux,
A ce malheur contr'elle euſt borné ſon couroux.
Mais un jour, non content de ce premier ſupplice;
A la ſuite d'un Cerf il luy fit voir Narciſſe.
Ses yeux furent charmez de l'aimable Chaſſeur;
Et qui charme les yeux touche aiſément le cœur.
Auſſi le ſien long-temps ne fut pas invincible
Aux doux je ne ſçay quoy qui la rendoient ſenſible.
D'abord elle ſe cache, & va dans les Foreſts
Se couvrir de buiſſons pour l'obſerver de prés;
Mais plus elle s'expoſe au plaiſir de ſa veuë,
Plus elle prend l'ardeur d'une flame impréveuë,

Semblable à ces flambeaux qui vers le feu panchez
L'attirent au moment qu'ils en sont approchez.
Helas ! combien de fois, dans sa peine secrete,
Voulut-elle à Narcisse apprendre sa défaite,
Par les plus tendres vœux luy découvrir son feu,
Et joindre la priere à ce honteux aveu !
Ce qu'elle est y répugne, & son cœur en soûpire,
A moins qu'il ne luy parle, elle ne peut rien dire,
Mais dans l'occasion, dés qu'elle s'offrira,
Elle est preste à répondre à ce qu'il luy dira.

Un jour s'étant exprés écarté de sa Troupe,
Il prit par un sentier qui traverse & qui coupe,
Et l'amoureuse Echo, qui pas à pas le suit,
S'échapant d'un halier fit ouïr quelque bruit.
Il se tourne, & surpris de ce qu'il vient d'entendre,
Qui donc est avec moy, dit-il ? Sans plus attendre
Echo qui ne cherchoit qu'à luy marquer sa foy,
Preste à se découvrir s'empresse à dire, *Moy*.

Il ne sçait que penser ; il regarde, il s'étonne
D'entendre qu'on luy parle, & de ne voir personne.
Aprés avoir de l'œil parcouru tout le bois,
De nouveau par ces mots il s'adresse à la Voix.
En quel lieu si caché peux-tu donc estre ? approche.
A peine acheve-t'il qu'il entend dire, *Proche*.

Et tu peux refuſer de paroître où je ſuis ?
Tu me fuis, dit Narciſſe ? on répond, *Tu me fuis.*
Sans ſonger qu'il n'entend que ce qu'il vient de dire.
Moy, te fuir quand ta veuë eſt le bien où j'aſpire ?
Eh de grace, dit-il, tire-moy de ſoucy,
C'eſt trop perdre de temps, montre-toy, viens icy.
  Forcée à répeter ce qu'on dit devant elle,
La Nymphe rend le change à celuy qui l'appelle,
Qui ſurpris de s'entendre à ſon tour appeller,
Dy-moy donc, reprend-il, par où je dois aller,
J'iray jouïr du bien que ta lenteur me vole,
Conſens-y, joignons-nous. Quelle aimable parole !
A la Nymphe jamais rien ne parut ſi doux,
Auſſi luy répond-elle en haſte, *Ioignons-nous.*
Alors ne doutant plus d'avoir l'amour propice,
Du lieu qui la cachoit elle court vers Narciſſe,
Et croit que la voyant briller de mille appas,
Pour la mieux recevoir il luy tendra les bras.
Mais elle a beau paroître & favorable & douce,
Elle veut l'embraſſer, Narciſſe la repouſſe,
Il fuit, & de couroux ſe laiſſant enflamer,
C'eſt en vain, luy dit-il, que tu me veux aimer.
Puiſqu'enfin la pudeur ne peut rien ſur ton ame,
Tu peux, comme il te plaiſt, faire éclater ta flame,

T'abandonner ſans honte à des vœux ſuperflus,
Mais avant que je t'aime... Il ne dit rien de plus,
Un grand trouble ſuivit cette colere extréme,
Et la trop tendre Echo dit ſeulement, *Ie t'aime.*
Ce mépris toutefois luy met la rage au cœur,
Dans ſon plus dur outrage elle en ſent la rigueur,
Et ſi de la parole on luy ſouffroit l'uſage,
Ses plaintes & ſes cris en rendroient témoignage.
C'eſt-là ce qui l'occupe, & pour y mieux penſer,
Dans le plus fort du bois elle va s'enfoncer.
Là ſous d'épais rameaux qu'en pleurant elle arrache,
De honte & de chagrin ſon viſage ſe cache,
Et depuis un affront ſi dur, ſi rigoureux,
Elle fait ſa demeure aux antres les plus creux,
Mais tout ſon deſeſpoir combat en vain ſa flame,
Elle eſt pour l'en chaſſer trop avant dans ſon ame,
Et loin que ſon dépit l'en faſſe triompher,
Il réveille, il accroit ce qu'il dut étoufer.
Ainſi de jour en jour les chagrins & les veilles
D'un corps ſi bien formé détruiſent les merveilles.
Une maigreur hideuſe, & d'un genre nouveau,
Fait ſécher tout ce corps, & reſſerre ſa peau.
Par le feu qu'en ſon cœur ſa paſſion allume,
L'humeur qui fait le ſang ſe tarit, ſe conſume,

Et faute d'aliment ainſi que de repos,
Il ne luy reſte plus que la voix & les os.
Encor ces os, dit-on, aprés cette avanture
Furent pierre, ou du moins en prirent la figure.
Quoy que ſans corps pourtant elle garde ſa voix,
Et toûjours avec ſoin ſe cache dans les Bois.
Elle ne hante plus riviere ny campagne;
Elle ne paroiſt plus ſur aucune montagne.
Les Antres, les Rochers, c'eſt ce qu'elle connoit,
Tout le monde l'entend, mais aucun ne la voit;
Et par un privilege où ſon deſtin l'appelle
Elle vit dans un ſon, & ce ſon vit en elle.





NARCISSE
Amoureux de luy-mesme ; CHANGE' EN FLEUR.

FABLE VIII.



E ne fut pas la seule à qui le fier
Chasseur
Par d'outrageants mépris fit refus
de son cœur.
Il traita du même air dans leurs plus dures peines,
Et les Nymphes des Monts, & celles des Fontaines;

Et

Et quelqu'une à la fin levant au Ciel les mains,
Dieux, dit-elle, vangeurs des injuſtes dédains,
Ordonnez qu'à ſon tour le mépriſant Narciſſe
D'un amour ſans eſpoir éprouve le ſupplice.
Rhamnuſie auſſi-toſt, Déeſſe qui jamais
Des eſprits indignez ne trompa les ſouhaits,
De cette Suppliante exauçant la priere,
Du Chaſſeur trop aimable abaiſſa l'ame altiere;
Et luy fit concevoir le plus fol ſentiment
Qui ſoit jamais tombé dans le cœur d'un Amant.
Au milieu d'un grand Bois, dont l'ombre ſçut luy [plaire,
Eſtoit une fontaine, & ſi nette, & ſi claire,
Qu'aucun limon au fonds ne profanant ſon eau,
La glace d'un Criſtal n'avoit rien de plus beau.
Ny Chevres ny Bergers ne venoient là pour boire.
Les arbres d'alentour en reſpectoient la gloire,
Et dans cette belle onde aucun rameau jetté
N'en avoit juſque là troublé la pureté.
Meſme jamais Oiſeau, jamais Beſte ſauvage,
S'y mirant par hazard, n'oſa rien davantage.
D'un ſuperbe gazon ſes bords toûjours couverts
Conſervoient leur verdure en dépit des hivers.
L'eau qui ſe répandoit avec un doux murmure
Nourriſſoit tout autour cette aimable verdure,

Et le bois, par ſon ombre & par ſon épaiſſeur,
Empeſchoit le Soleil d'en ternir la fraîcheur.
Ce fut dans ce grand bois que plein de laſſitude,
Aprés les longs travaux d'une chaſſe trop rude,
Ce cruel ennemi des douceurs de l'Amour
Vint chercher du repos dans la chaleur du jour.
Il admire chaque arbre & leurs teſtes ſuperbes;
Et montant contre l'eau qui court parmi les herbes,
Il découvre bien-toſt la fontaine, & d'abord
Preſſé d'une âpre ſoif il s'étend ſur le bord.
Là tandis qu'en beuvant il tâche de l'éteindre,
Une autre le ſurprẽd, mais beaucoup plus à craindre.
Son image dans l'eau renduë à ſes regards,
Pour luy percer le cœur tient lieu de mille dards.
Eblouï des beautez qu'il y trouve ſans nombre
Il s'imagine un corps dãs ce qui n'eſt qu'une Ombre,
Et de ce qu'il regarde admirant les appas,
Il donne à ce Phantôme un eſtre qu'il n'a pas.
De ſa propre beauté qu'il n'avoit point connuë,
Il flate ſes deſirs, il ſe repaiſt la veuë,
S'enflame pour ſoy même, & ne peut concevoir
Qu'aprés ce qu'il admire il ſoit plus rien à voir.
Auſſi de ſes regards l'immobile conſtance
Donne à ce faux Objet toute ſa complaiſance,

Et tel qu'une Statuë, il demeure attaché
A contempler l'éclat de ce qui l'a touché.
A voir de ses beaux yeux la douceur noble & fiere;
Les Astres à son gré n'ont point tant de lumiere.
Il voit ses belles mains dont Bacchus se louëroit,
Il voit ses blonds cheveux qu'Apollon avouëroit,
Il contemple sa bouche, & croit sur chaque jouë
Voir au milieu des Lis quelque Amour qui se jouë.
Son col, dont la blancheur les pourroit effacer,
Luy paroist digne seul qu'on daigne l'embrasser.
Mais sur-tout à son teint il n'est rien de semblable.
C'est un blanc qui surprend, un rouge incomparable,
Dont le meslange armé de traits imperieux
Est le charme du cœur aussi-bien que des yeux.
De tant & tant d'attraits le merveilleux spectacle
A seduire ses sens ne trouve point d'obstacle,
Il se regarde encor de l'un à l'autre bout,
Et par-tout admirable il s'admire par-tout.
Par cette veuë envain son repos se hazarde,
Il ne sçait ce qu'il voit dans l'objet qu'il regarde;
Mais il préfere à tout l'erreur qui le deçoit,
Et quoy que ce puisse être, il aime ce qu'il voit.
Ainsi d'amour épris, mais d'une amour extrême
Le malheureux qu'il est se desire soy-même,

Et lors qu'en ce qu'il loüe il prend tant d'interest,
C'est luy-même qu'il loüe, & c'est à luy qu'il plaît.
L'Aimé comme l'Amant se trouve en sa personne,
S'il reçoit de l'amour c'est luy qui se le donne,
Et brûlant d'une ardeur dont il cherche l'aveu,
Il est en même temps la matiere & le feu.
Pour mieux joüir des traits de sa charmante image
De plus prés vers la source il panche son visage,
Et c'est dans ses desirs dequoy l'embarasser,
Qu'au même instant l'Image ait paru s'avancer.
N'osant se croire aimé sur cette unique preuve,
Il veut par un baiser en hazarder l'épreuve.
Il se baisse avec crainte, & l'Ombre s'approchant,
Flaté de son amour, il en suit le panchant.
Mais lors qu'avec respect il presente sa bouche,
Son espoir est trompé, c'est l'eau seule qu'il touche,
Et de cet élement l'importune froideur
Est tout ce qui répond à sa brulante ardeur.
Comme en se relevant il ne voit point que l'Ombre
Sur ce qu'il vient d'oser ait pris un air plus sombre,
A de nouveaux efforts il veut se hazarder
Pour baiser ce qu'il aime, & pour le posseder.
Mais à son vif transport envain il s'abandonne,
L'eau reçoit de nouveau tous les baisers qu'il donne

Et lors qu'il croit tenir ce qui fait tout ſon bien,
Qu'il penſe l'embraſſer, ſes bras n'enferment rien.
Trop credule Narciſſe, à quel excez t'emporte
D'un ſimulacre vain l'impoſture trop forte ?
Sur ce que tu cheris tiens les yeux mieux ouverts,
Tu l'as quand tu te vois, hors de là tu le perds.
Ce Phantôme charmant, cette flateuſe Image
N'eſt qu'un trait refléchy de ton propre viſage,
C'eſt ton corps qui la forme, elle n'a rien de ſoy,
Elle vient quand tu viens, & demeure avec toy.
Toy ſeul luy donnes l'eſtre, & toy ſeul la fais vivre,
Si tu peux t'éloigner tu la verras te ſuivre.
Mais que fais-je, & pourquoy combatre la fureur
De qui veut eſtre aveugle & cherir ſon erreur ?
En effet juſque là ce malheureux s'obſtine
Qu'envain contre ſes ſens ſa raiſon ſe mutine.
Ny l'amour du repos, ny le ſoin de manger
A quitter la foreſt ne peuvent l'engager,
D'un avide regard ſans ceſſe il conſidere
La trompeuſe beauté qui ſeule a pû luy plaire.
C'eſt un poiſon pour luy, mais ſi delicieux
Qu'il conſent pour en prendre à perir par ſes yeux.
L'œil en pleurs, & preſsé d'une douleur extrême,
Il voit ce cher Objet l'avoir en pleurs de même,

Et ses bras, pour calmer l'ennuy qui le surprend,
Luy font mille amitiez que cette Ombre luy rend.
Enfin il se soûleve, & croyant par la plainte
Soulager de ses maux la rigoureuse atteinte;
O vous, Arbres, dit-il, j'atteste vôtre foy
S'il fut jamais Amant si malheureux que moy,
Car vos épais rameaux, & vôtre ombre secrete
Ayant aux Affligez cent fois presté retraite,
Leurs soûpirs devant vous ont assez mis au jour
Ce qu'a de plus cruel l'empire de l'amour.
Helas! dites le moy, si depuis tant d'années
Que vous laissent verdir vos longues destinées,
Vous connoissez quelqu'un dont la triste langueur
Dans toute sa durée ait eu plus de rigueur.
La beauté que je cherche a des charmes visibles.
Je la voy qui vaincroit jusqu'aux plus insensibles,
Et par un sort qu'exprés on m'a sceu réserver,
La cherchant, la voyant, je ne la puis trouver.
Non que de mon amour sa fuite la delivre.
Il semble entre mes bras qu'elle-mesme se livre;
Je m'avance, & telle est l'erreur qui m'éblouït,
Que quand je croy l'atteindre, elle s'évanouït.
Ce qui de ma douleur accroist la violence,
La Mer entr'elle & moy ne met point de distance,

Une forte muraille, ou des monts escarpez
Ne sont point ce qui nuit à mes desirs trompez.
Par une tyrannie aussi dure que rare
D'un peu d'eau seulement l'obstacle nous separe.
Cependãt quand l'amour cherche à me voir souffrir,
L'Objet pour qui je meurs voudroit me secourir :
Si de quelques baisers le feu qui me consume
Recherche la douceur contre tant d'amertume,
Vers moy d'un œil riant je le voy se hausser
Aussi-tost que vers luy je songe à me baisser.
Mesme il s'en faut si peu qu'enfin je ne le touche,
Que ma bouche semble estre attachée à sa bouche ;
Mais que sert que ma flame en viẽne presque à bout,
Puisque ce peu l'arreste, & me tient lieu de tout ?
O toy, qui que tu sois, cher Auteur de ma peine,
Sors de là, sors enfin d'une ingrate fontaine,
Quel charme y trouves-tu qui te puisse occuper ?
Pourquoy me fuir, cruel, & pourquoy me tromper ?
La fraîcheur de mon teint & l'éclat de mon âge
N'avoient peut-estre pas merité cet outrage.
Cent Nymphes dans ces bois ont soûpiré pour moy ;
J'ay dédaigné leurs vœux, & j'en forme pour toy.
Mais de ta cruauté j'aurois tort de me plaindre,
Ton visage pour moy ne marque rien à craindre ;

Tu ſembles partager mon plus tendre ſouci,
Quand je te tens les bras, tu me les tens auſſi.
Mes regards amoureux me ſont rendus ſur l'heure,
Tu me ris ſi je ris, tu pleures ſi je pleure,
Et par le mouvement de tes levres, je voy
Que tu n'es plus muet dés que je parle à toy.
Mais le cruel deſtin qui contre moy conſpire,
Me vole les douceurs que tu penſes me dire,
Et ta voix, dont ſa haine étouffe les appas,
Laiſſe en vain échaper ce que je n'entens pas.
Ah c'eſt trop, je commence enfin à me connoître,
Je ſuis, je ſuis celuy que l'onde fait paroître;
Ce Phantôme ſi cher à mes brulants tranſports
N'eſt que ma propre image,& l'ombre de mon corps.
Je ne le voy que trop; par une erreur extrême
Je ſuis pour mon ſupplice amoureux de moy-même,
C'eſt de mes ſeuls attraits que mon cœur eſt charmé,
Et j'allume le feu dont je ſuis conſumé.
Par quel ſoulagement calmer cette furie?
Prieray-je, ou ſi je dois attendre qu'on me prie?
Mais las! cette beauté qu'il faudroit m'accorder,
Puiſqu'elle eſt toute en moy, que puis-je demander?
Dure fatalité! le beſoin qui me preſſe
Eſt un malheur qui vient de mon trop de richeſſe;

L'abondance détruit la valeur de mon bien,
Et pour trop posseder je ne possede rien.
O plûst à Jupiter que sa bonté suprême
Daignast me desunir, m'arracher de moy-même.
C'est sans doute un souhait nouveau pour un Amant.
Tous à l'Objet aimé s'unissent fortement,
Et je me voy reduit, malgré ma flame extréme,
A vouloir voir de moy separer ce que j'aime.
Dans l'excès inouï d'un si rude malheur
Déja mon foible corps succombe à la douleur,
Elle est forte, & bientost de la fin de ma vie,
Puisqu'il plaist à l'Amour, elle sera suivie;
Le Ciel, touché des maux que j'aurois à souffrir,
Dans mes plus tendres ans me condamne à mourir.
Devant finir par là ma peine & ma misere,
La mort ne me peut qu'estre & souhaitable & chere.
Je voudrois seulement que pour prix de ma foy
Ce que j'aime restast, & vêcust après moy:
Mais d'un charme si faux j'abuse en vain ma flame,
N'ayant tous deux qu'un corps, nous ne rendrons qu'une ame;
Et le mesme ciseau qui tranchera mes jours,
De ceux que je luy preste arrestera le cours.

A peine acheve-t'il de former cette plainte,
Que l'ame encor d'amour plus vivement atteinte,
Il cede, il s'abandonne avec plus de fureur
Aux charmes decevans de sa premiere erreur.
Sans plus se souvenir que c'est luy qu'il admire,
Il veut revoir l'Objet pour qui son cœur soûpire,
Se panche vers la source, & suit aveuglément
De ce nouveau transport l'avide mouvement.
Son Ombre encor s'approche, & plein d'ennuy dans l'ame
Qu'elle ait pû tant de fois échaper à sa flame,
Resolu par la force à ne la manquer pas,
Dans l'eau pour la saisir il allonge le bras.
L'eau se trouble, & soudain cent cercles qu'elle trace
Font par leur mouvement que l'image s'efface.
Il ne se trouve plus, & dans le desespoir
Où le plonge un malheur qu'il n'avoit sceu prévoir,
C'est trop, dit-il, c'est trop; parois, reviens encore,
Et n'abandonne point un Amant qui t'adore.
L'amour que j'ay pour toy m'a-t'il fait meriter
Qu'avec tant de rigueur tu veuilles me quiter?
Si de nous voir unis tu me ravis la joye,
Du moins, cruel, du moins permets que je te voye,

Et ne refuſe point ce foible allegement
A la triſte fureur qui me rend ton Amant.
Ces mots ſont étouffez par un torrent de larmes,
Et ſa vive douleur luy fourniſſant des armes,
Il déchire ſa robe, & fait dans ſon couroux
Rougir ſon eſtomach de mille & mille coups.
De la couleur qu'il prend une pomme eſt l'image
Quand avecque le blanc le rouge la partage;
Ou plûtoſt le raiſin qui preſt à s'adoucir
Se tourne, ſe colore, & commence à noircir.
Mais ſi-toſt que dans l'eau, plus trãquille & plus claire,
Il eut veu ſur ſa chair ce qu'il venoit de faire,
Tel fut de ſa douleur le prompt accablement
Qu'il commença d'en perdre & force & mouvement.
Comme quand de la flame on approche la cire
On la voit qui ſe fond par l'ardeur qu'elle attire,
Ou comme la roſée, ou quelque ſuc pareil
Se diſſipe, s'exhale aux rayons du Soleil;
Ainſi preſſé d'amour, le malheureux Narciſſe
De ſa triſte langueur ſent croiſtre le ſupplice,
Et ſe voit conſumer par les deſirs ardens
Du feu que pour luy-meſme il nourrit au dedans.
Son teint où l'on voyoit toûjours des fleurs écloſes,
Ne fait plus éclater ny de lis ny de roſes.

Il n'a ny la vigueur, ny ces traits delicats
Dont tout à l'heure encor il gouſtoit les appas.
Son corps meſme n'eſt plus ce corps incomparable
Où l'on vit aſſemblé tout ce qui fut aimable,
Ce corps que la Nature exprès daigna former,
Et qu'Echo n'avoit pû ſe défendre d'aimer.
Quoy que de ſes mépris la honteuſe memoire
Dûſt armer ſon couroux en faveur de ſa gloire,
Son cœur ſurpris pour luy d'un reſte d'amitié
En fit ceder les traits à ceux de la pitié.
A voir, & ce qu'il ſouffre, & ſa beauté changée,
Elle accuſa le Ciel de l'avoir trop vangée.
Chaque helas qu'il pouſſa, quoy qu'échapé tout bas,
Luy fit du meſme ton répeter un helas,
Et ſi contre luy-meſme après tant de ſouffrance
Il oſoit s'emporter à quelque violence,
Echo qui dans ſes maux toûjours s'intereſſoit
Rendoit le ſon des coups dont il ſe meurtriſſoit.
Enfin preſt d'expirer, & dans cette Fontaine
Cherchant toûjours des yeux le ſujet de ſa peine,
O trop aimable Objet, mais vainement aimé,
Dit-il, en ſoûpirant de s'en voir trop charmé!

Echo, remplie encor de ses desirs frivoles,
Luy rend & le soûpir, & les mesmes paroles,
Et sur l'Adieu qu'il fait aux Nymphes de ce lieu,
Il entend que de loin elle répete, *Adieu.*
Alors à le quitter sentant son ame preste,
Sur l'herbe sans rien dire il laisse aller sa teste,
Et ses yeux que la mort à se fermer contraint
Achevent d'admirer les beautez qu'elle étcint.
Jusque dans les Enfers chargé d'inquiétude
De l'erreur qui le flatte il garde l'habitude,
Et dans les eaux du Styx qu'il n'abandonne pas,
De l'ombre de son Ombre il cherche les appas.
Les Naiades ses Sœurs, que sa mort desespere,
Se coupent les cheveux, les jettent sur leur Frere,
Et par tout ce qui fait éclater la douleur
Déplorent à l'envy l'excès de son malheur.
Les Dryades pour luy marquent mesme tendresse.
On les entend se plaindre, & soûpirer sans cesse,
Tandis qu'à leurs soûpirs Echo prestant sa voix
Les porte d'Antre en Antre au plus profond du Bois.
Pour les derniers honneurs leur zele se declare.
Les torches, le cercueil, déja tout se prépare;
Mais en vain on s'empresse à dresser un bucher,
Son corps s'évanouït, on a beau le chercher.

Une Fleur ſeulement eſt trouvée en ſa place,
Jaune, mais au milieu, d'un blanc que rien n'efface.
Et qui ſemble répondre à la vivacité
De ce teint, dont luy-meſme admira la beauté.



MATELOTS

CHANGEZ EN DAUPHINS.

FABLE IX.



'UN ſi bizarre amour le ſuccez deplorable
Acquit à Tireſie un renom incroyable,
Et le ſort de Narciſſe heureuſement prédit
Dans toute l'Achaïe augmenta ſon crédit.

Le seul Fils d'Echion, l'impetueux Penthée,
De qui l'impieté fut toûjours detestée,
Par mépris pour les Dieux dédaignant le Vieillard,
Traitoit de fausseté les secrets de son Art,
Et de tant de fureur son ame fut saisie,
Qu'un jour chacun venant consulter Tiresie,
Il les railla de voir qu'un esprit curieux
Leur fist prester l'oreille à qui n'avoit point d'yeux.
Le Vieillard qui connoist à quoy le Ciel s'appreste,
Branslant d'un air chagrin sa venerable teste,
Que je te plains, dit-il, & quel bonheur pour toy,
Si les Dieux te rendoient aveugle comme moy,
Et si l'heureux secours d'une telle disgrace
Te mettant à couvert du sort qui te menace,
Tu pouvois ne point voir par quels honneurs rendus
Thebes celebrera la feste de Bacchus!
Le jour viendra, Penthée, & peut-estre est-il proche,
Où je seray vangé d'un si lâche reproche.
Bacchus, sorti du sang du Souverain des Dieux,
Est prest pour ton malheur de paroistre en ces lieux.
Quoy qu'icy par ton rang chacun te considere,
Que ta mere Agavé soit la sœur de sa Mere,
Tu luy dois les honneurs qu'on rend aux Immortels,
Et si tu ne luy fais élever des Autels,

Tes

Tes membres déchirez ſerviront de ſpectacle
A qui voudra chercher la foy de mon Oracle.
Ouy, le mont Cytheron de ton ſang arroſé
Vangera de ſon Dieu le culte mépriſé.
Ta Mere, qui pour toy montre une ame ſi tendre,
D'une main parricide oſera le répandre,
Et ſes Sœurs en fureur ne ſe ſouviendront plus
Qu'ainſi qu'elles tu ſors du beau ſang de Cadmus.
Mais pourquoy mettre en doute & ton crime & ta peine?
Je lis dans ton deſtin, ma remontrance eſt vaine.
Des grandeurs de Bacchus ton eſprit irrité
Ne pourra conſentir à ſa Divinité,
Ainſi l'on te verra, quoy que tu puiſſes faire,
Tomber dans le malheur que je ne t'ay pû taire.
Alors tu connoiſtras ſi mon aveuglement
M'a laiſſé de bons yeux pour voir ton châtiment.
Penthée à ſa fureur ſe fuſt laiſſé ſurprendre,
Mais le ſang d'un Vieillard ne vaut pas le répandre,
Et c'eſt aſſez montrer qu'il n'en fait point de cas
Qu'écouter ſa menace, & ne l'en punir pas.
Mais quelque fier excez où ſes mépris arrivent,
Il ne peut empêcher que les effets ne ſuivent,

Et que ſur les avis qu'on a déja receus,
Chacun ne coure en foule au devant de Bacchus.
De mille ſons aigus, témoins de ſa venuë,
Le bruit retentiſſant a penetré la nuë;
Il approche, & déja dans tous les environs
De hurlemens confus réſonnent champs & monts.
Sa Suite les commence, & fait ſuivre l'exemple;
Et pour porter le Peuple à luy bâtir un temple,
Le ſage Tireſie a pris ſi bien ſon temps,
Que Thebes tout à coup reſte ſans habitans.
Les Grands & les Petits, les Hommes & les Femmes
D'une ſecrete ardeur ſentent brûler leurs ames,
Et tous vers Cytheron précipitant leurs pas,
Vont honorer un Dieu qu'ils ne connoiſſent pas.
Penthée, à qui Cadmus que les ans affoibliſſent,
Souffre qu'ainſi qu'à luy ſes Sujets obeïſſent,
Pour rompre ce deſſein veut uſer de ſes droits,
Et d'un aigre tranſport faiſant tonner ſa voix,
Quelle fureur, dit-il, quelle aveugle manie
Vous porte à vous ſoûmettre avec ignominie,
Et vous fait oublier par quels fameux hazards
Vous eſtes deſcendus du fier Serpent de Mars?
Donc au ſon enroüé que l'airain fait entendre,
Vos cœurs d'un lâche effroy ſe laiſſeront ſurprendre

Et vous ne verrez pas que tous ces hurlemens
Soûtiennent du faux Dieu les noirs enchantemens?
Et quoy, ſera-t'il dit que tant de grands courages,
Qui cent fois ont bravé les plus cruels orages,
Sur des cris que le vin a pû ſeul exciter,
Sans obſtacle aujourd'huy ſe laiſſeront dompter?
Mille eſcadrons armez n'ont pû troubler vos ames;
Et les vaines fureurs d'un vil amas de femmes,
Des flûtes dont exprés le ſon eſt affecté,
Vous feront démentir cette intrepidité?
Mon cœur juſques au vif bleſsé de cette image
Ne ſçait de qui l'on doit s'étonner davantage.
Oſeray-je expliquer ce ſentiment confus,
Seigneur, ajoûte-t'il s'adreſſant à Cadmus?
De tant de Tyriens, à qui voſtre fortune
Dans vos longues erreurs ſur la mer fut commune;
Battu du Sort, ſujet à ſes plus rudes coups,
Sur ces bords étrangers il n'eſt reſté que vous.
Seul, mais avec un cœur de trembler incapable,
Vous avez triomphé d'un Monſtre épouvantable.
Vous avez abatu ce Dragon furieux
Que Mars avoit rendu la terreur de ces lieux.
Vous avez de ſes dents, par une belle audace,
Tiré l'heureux ſurgeon d'une nouvelle race.

Thebes baſtie en ſuite a ſceu vous couronner,
Et ſans qu'on la défende, il faut l'abandonner?
Que diray-je de vous, ô jeuneſſe trop lâche,
Dont le front couronné ſous des feuilles ſe cache,
Et qui de ſeps de vigne indignement parez
Ne ſongez point au ſang que vous deshonorez?
Un Caſque, un Bouclier, des armes redoutables,
C'eſt là ce qu'il eſt beau que portent vos ſemblables.
Rentrez en vous, de grace, & vous reſſouvenez
Quelle eſt voſtre origine, & de qui vous venez.
Ce Serpent que vainquit voſtre Roy, voſtre Maître,
C'eſt luy, mes Compagnons, à qui vous devez l'eſtre.
Voyons ce qu'il a fait avant que de perir,
Et du moins au combat mourons, s'il faut mourir.
Ce Monſtre étoit vainqueur d'une troupe guerriere,
Lors que pour ſa Fontaine il perdit la lumiere.
Marchez, & vous piquant des exploits les plus beaux,
Faites pour voſtre honneur ce qu'il fit pour ſes eaux.
Quand il les défendit il avoit à combatre
Des ſoldats aguerris qui le pouvoient abatre,
Et pour peu que la gloire ait dequoy vous flater,
Vous avez ſeulement des lâches à dompter.
Ah, ſi de nos deſtins la jalouſe injuſtice,
Si-toſt que Thebes naiſt conſent qu'elle periſſe,

Si ſes murs élevez doivent durer ſi peu,
Qu'on faſſe agir contre elle & le fer & le feu.
Que d'épais bataillons par-tout environnée,
Réſiſtant à ſa perte elle y ſoit entraînée,
Dans ſes Forts renverſez cherchons un monument,
Suivons-en la ruine, & tombons noblement.
Au moins de ce débris les coups inévitables [bles,
Nous rendront malheureux ſans nous rendre coupa-
Et de quelque façon que le Sort veuille agir,
Nos larmes couleront ſans nous faire rougir.
Mais que Thebes cedant à de vaines alarmes,
Se laiſſe aſſujetir par un Enfant ſans armes!
Loin d'en ſçavoir l'uſage, & d'offrir à nos yeux
D'un hardi Conquerant le portrait glorieux,
Nous voyons la molleſſe où ſon cœur s'abandonne
Parfumer ſes cheveux, luy faire une couronne,
Joindre la pourpre à l'or dont il veut eſtre orné;
Et vous croiriez un Dieu dans un effeminé?
Non, non, vous l'allez voir, ſi vous me laiſſez faire,
Reduit à confeſſer qu'un Mortel eſt ſon Pere,
Et que de tant d'honneurs le miſtere apparent
N'eſt que pour appuyer les faux titres qu'il prend.
Contre une ſi honteuſe & coupable entrepriſe
Manquerons-nous de cœur pour imiter Acriſe,

Et sera-t'il le seul qui plein de fermeté
Aura percé l'abus de sa Divinité?
Ce Roy blessé d'un culte & lâche & sacrilege,
En luy fermant Argos, se garantit du piege,
Et le Fourbe étalant d'imperieux desseins,
Fera trembler Penthée, effrayera les Thebains?
Allez, dit-il, courez, faites qu'on me l'amene,
Que tout chargé de fers on le tire, on l'entraîne.
C'est trop souffrir l'erreur qu'on luy voit soûtenir,
Point de retardement, il est temps de punir.
Cadmus blâme cet ordre, Athamas le seconde.
Tant d'orgueil met Penthée en bute à tout le monde:
Mais enfin on a beau tâcher adroitement
D'opposer la raison à son emportement.
Sa colere s'obstine, & sa rage empoisonne
Le salutaire avis que son Ayeul luy donne,
Jusques au plus haut point elle est preste à monter,
Et qui croit l'adoucir ne fait que l'irriter,
C'est ainsi qu'un Torrent à qui rien ne s'oppose,
De sa rapidité relâche quelque chose,
Et par des champs ouverts, comme plus en repos,
Roule avec moins de bruit la fierté de ses flots.
Mais s'il est arresté, sa fureur se rallume.
Grossi par cet obstacle il bouillonne, il écume,

Et plus impetueux, renverſe, abat, détruit,
Entraîne arbres, maiſons, & tout ce qui luy nuit.
Cependant le temps paſſe, & l'inquiet Penthée
Voit revenir des Siens la troupe enſanglantée.
Sans voir, ſans prendre garde aux coups qu'ils ont receus,
Il s'informe d'abord s'ils amenent Bacchus.
Nous n'avons pû le voir, dit l'un d'eux, mais peut-eſtre
Ce Priſonnier, Seigneur, tiendra lieu de ſon Maiſtre.
C'eſt luy dont ce Bacchus dans ſon culte ſe ſert,
Et par luy le miſtere en ſera découvert.
Vers Penthée auſſi-toſt leur Priſonnier s'avance,
Son malheur n'avoit rien qui troublaſt ſa conſtance,
Et la honte des fers qu'on luy faiſoit traîner,
N'eſtoit point un affront qui paruſt l'étonner.
De cette fermeté Penthée encor s'irrite.
Le trouble de ſes yeux fait voir ce qu'il medite,
Et ne pouvant ſans peine un moment retenir
L'inexorable ardeur qui le porte à punir,
Tu mourras, luy dit-il; le plus cruel ſupplice
D'un volontaire abus va punir la malice,
Et ſervira d'exemple à ceux qui comme toy
Croiront tromper le Peuple, & ſurprendre ſa foy.

Mais avant que ta mort étonne tes ſemblables,
Je t'écoute, fay-nous le debit de tes fables.
Dy ton nom, ta patrie, & par quelle fureur
D'un miſtere inconnu tu veux ſuivre l'erreur.
Luy d'un front toûjours calme & d'une voix hardie,
Mon nom eſt Acetés, mon Païs la Lydie,
Répond-il, & le Ciel m'y fit naiſtre ſujet
A tout ce qu'a de vil le ſang le plus abjet.
C'euſt eſté peu pour moy, ſi l'extréme indigence
N'euſt pas accompagné ce défaut de naiſſance.
Mon Pere qui jamais ne hanta que les eaux,
Mourut ſans me laiſſer ny terre ny troupeaux,
Des Dieux, tant qu'il vêcut, adorant la juſtice,
Du métier de Peſcheur il fit ſon exercice,
Et ſous l'appas trompeur de divers hameçons
Punit l'avidité des credules Poiſſons.
Ce qu'à les attirer il eut toûjours d'adreſſe
Eſtoit ſon revenu, ſon unique richeſſe,
Et libre de ſoucis, ſans former d'autres vœux,
Avec ſes ſeuls Filets il ſe tenoit heureux.
Ainſi quand par ſa mort il m'en laiſſa l'uſage,
Son meſme art exercé fut mon ſeul heritage,
Mais je fus bientoſt las, à force de peſcher,
De voir & la meſme onde, & le meſme rocher.
Flaté

Flaté de la douceur d'un employ moins indigne,
Je quitay les Filets, j'abandonnay la Ligne,
Et puiſque mon deſtin m'arreſtoit ſur les eaux,
J'appris l'art d'y pouvoir conduire des Vaiſſeaux.
Je connus ce que c'eſt que l'Ourſe & les Pleiades,
Ce que marque la Chévre, & les moites Hyades,
D'où chaque Vent peut naiſtre, où l'on doit aborder,
Et ſur quels flots ſans crainte on peut ſe hazarder.
Un jour que d'Apollon implorant l'aſſiſtance,
Nous allions à Delos celebrer ſa naiſſance,
Vers l'Iſle de Chio le vent qui nous pouſſa
Nous y fit prendre terre, & la nuit s'y paſſa.
A peine du Soleil la lumiere renduë
Sur les premiers coſteaux eut eſté répanduë,
Que j'avertis chacun de courir promptement
Chercher aux environs du rafraichiſſement.
L'Iſle m'eſtoit connuë, & je n'eus pas de peine
A leur montrer de loin une claire fontaine,
Où tous ſans perdre temps allant puiſer de l'eau,
Eurent ſoin de pourvoir aux beſoins du Vaiſſeau.
Je gagne cependant le haut d'une colline,
Là j'obſerve le vent, conſidere, examine,
Et voyant le temps propre à voguer vers Delos,
Je reviens donner ordre à traverſer les flots.

Ophelte le premier paroiſt ſur le rivage.
Partons, nous voila preſts, dit-il. Je l'enviſage,
Et l'apperçois chargé du plus riche butin
Que pouvoit dans ſes mains remettre le Deſtin.
Ce n'eſtoit qu'un Enfant, mais d'un éclat ſi rare
Qu'il auroit pû charmer l'ame la plus barbare.
Il l'avoit trouvé ſeul dans un vallon prochain,
Et pour guider ſes pas il luy tenoit la main.
A le voir chancelant, ne ſuivre qu'avec peine,
S'appuyer en marchant ſur celuy qui le mene,
On diroit que ſes ſens par le vin offuſquez
Succombent aux vapeurs qui les ont attaquez.
Je m'attache avec ſoin aux traits de ſon viſage,
Je regarde, & ſa mine, & ſon riche équipage,
Et dans ce que je vois, un air noble & hautain
Me fait trop remarquer qu'il n'entre rien d'humain
C'eſt-là mon ſentiment, & j'y demeure ferme.
Je ne ſçay pas quel Dieu dans ce corps ſe renferme
Dis-je à mes Compagnons, mais ſoit celuy du lieu
Soit quelque autre, ce corps doit renfermer un Dieu
Puis m'adreſſant à luy; qui que tu puiſſes eſtre,
O toy dont la grandeur ne ſe fait pas connoiſtre,
Protege nous, luy dis je, & daigne pardonner
A ceux qui comme eſclave ont oſé t'emmener.

Quel zele à contretemps tient ton ame inquiete,
S'écrie alors Dictys ? va, va, la prise est faite,
De ce Dieu pour toy seul appaise le couroux,
Et ne te mesle point de le prier pour nous.
Jamais autre que luy n'eut de tels avantages
A monter promptement au plus haut des cordages,
Il surprenoit les yeux, & leur vivacité
Ne répondoit qu'à peine à sa legereté.
Chacun suit sa pensée ; Alcimedon la louë,
Melanthe en fait autant, luy qui garde à la prouë.
Epopée à qui seul déferent les Rameurs,
Augmente avec Lybis le nombre des flateurs,
Et l'aveugle desir de cette injuste proye,
Avec tant de fureur contre moy se déploye,
Que je n'en trouve aucun, qui malgré mes avis
Ne veuille avec Ophelte en partager le prix.
Seul je m'oppose à tous, & quoy que j'ose dire,
Voyant qu'avec l'Enfant ils montoient au Navire,
Je ne souffriray point, leur dis je de nouveau,
Que d'un tel sacrilege on charge mon vaisseau.
J'y puis plus que personne, & c'est moy que pour Maistre,
Puisque je le conduis, on y doit reconnoistre.

Ainſi je les repouſſe, & ceſſois de parler,
Quand Lycabas, qu'un meurtre avoit fait exiler,
Piqué de voir toûjours croiſtre ma reſiſtance,
Me porte enfin un coup ſi plein de violence,
Que du Tillac dans l'onde il m'euſt précipité
Sans le ſecours d'un Cable où je fus arreſté.
C'eſt aſſez, pour leur faire approuver ſon audace,
Que leur impieté par là ſe ſatisfaſſe.
Alors le Dieu Bacchus, comme atteint de leurs cris,
(Car c'eſtoit en effet Bacchus qu'ils avoient pris;)
Feignant que ſur ce bruit de ſoudaines alarmes
De ſon profond ſommeil avoient troublé les charmes,
Que faites-vous, dit-il? quel tumulte eſt-ce cy,
Et d'où vient, Matelots, que je me trouve icy?
Quel eſt voſtre deſſein? où m'allez-vous conduire?
Vous n'avez rien à craindre, on ne veut point vous nuire,
Dit Protée; ordonnez, vous n'avez qu'à parler.
Nous prendrons noſtre route où vous voulez aller.
Naxe, répond Bacchus, m'eſt une Iſle bien chere,
On y cherit mes loi autant qu'on les revere,
Menez-y moy, de grace, & là dans mon Palais,
Quoy que vous ſouhaitiez, vous ſerez ſatisfaits.

Par tout ce que les Dieux ont de plus redoutable
Tous en font un ferment trompeur, abominable,
Ils m'appaifent en fuite, & d'un air decevant
Font si bien qu'à la fin je mets la voile au vent.
Naxe estoit à la droite, & j'y dresse ma route.
Prens à gauche, où vas-tu ? tu veux perir sans doute,
Crie Ophelte. Ces mots glacent les cœurs d'effroy;
Naxe devient suspecte, & chacun craint pour soy.
Les uns par quelque signe expliquant leur pensée
Me montrent la frayeur dont leur ame est pressée.
Les autres s'approchant me font oüir tout bas
Qu'obeïr à Bacchus c'est courir au trépas.
Cette revolte jointe au premier sacrilege
Me fait du Gouvernail abandonner le siege.
Qu'un autre à mon defaut vienne en prendre le soin,
Leur dis-je, & que son art vous secoure au besoin.
De vos impietez s'il faut voir la malice,
Du moins j'éviteray d'en estre le complice.
On murmure, on me blâme. Alors Ethalion,
Plus ardent qu'aucun autre à la rebellion,
Quoy, dit-il fierement, tu crois qu'on t'apprehende;
Et que de ton seul art nostre salut dépende ?

Il veut faire ma charge, & bravant mon couroux,
Parce qu'il tourne à gauche, il a les vœux de tous.
Bacchus qui laisse agir cette coupable Troupe,
Pour découvrir la mer monte exprés à la poupe,
Et comme s'il n'eust fait que de s'appercevoir
Qu'en s'éloignant de Naxe on trompoit son espoir,
Affectant quelques pleurs, d'un air plaintif & tendre;
Ce n'est pas là, dit-il, ce qu'on m'a fait entendre,
L'Isle seule de Naxe a pour moy des appas,
Et Naxe est du costé que vous ne suivez pas.
De vos sermens si-tost perdez-vous la memoire?
Que vous ay-je pû faire, & qu'aurez-vous de gloire,
Si de mes foibles cris vostre effort triomphant,
Vous joint, vous unit tous pour tromper un Enfant?

A cette douce plainte il mêle tant de charmes,
Que par son infortune il m'arrache des larmes;
Mais on ne fait qu'en rire, & les Rameurs alors
Pour avancer toûjours redoublent leurs efforts.

Vostre surprise icy sera sans doute extréme,
Mais, Seigneur, je le jure, & par Bacchus luy-même,
Car quoy que l'on en pense, il n'est aucun des Dieux,
Ny qui soit plus present, ny qui m'entende mieux.
Ce que je vous vais dire est aussi veritable
Que vous en trouverez le prodige incroyable.

Nous visines tout-à-coup demeurer le Vaisseau
Comme si sur du sable il avoit manqué d'eau.
Les Rameurs effrayez font agir leur adresse.
La voile est étenduë, on la hausse, on l'abaisse,
Et pour faire au Vaisseau reprendre un libre cours
On employe à la fois l'un & l'autre secours;
Mais c'est par-tout du lierre, & les voiles qui s'ouvrẽt
Ont peine à soûtenir les grapes qui les couvrent.
Ce lierre croist, se glisse, & mille & mille nœuds
Embrassent chaque rame, & confondent nos vœux.
Chacun à voir Bacchus montre une ame étonnée.
De raisins tout autour sa teste est couronnée,
Et de feuilles de vigne un javelot orné,
Contre nous dans ses mains nous paroist destiné.
Il l'agite, il le branle, & donne tout à craindre;
Mais sur-tout, ce qui rend nôtre infortune à plaindre,
Des Tigres & des Linx à ses costez épars
Semblent nous devorer par leurs affreux regards.
La plusport dans les flots, soit effroy, soit folie;
En s'y précipitant abandonnent leur vie.
Medon est le premier qui revenant sur l'eau
Sent que son dos se courbe, & voit noircir sa peau.
Au destin des Poissons quel changement t'entraîne,
Dit soudain Lycabas? Il n'acheve qu'à peine.

Sa bouche qui se fend, & luy coupe la voix,
Suit du mesme destin les rigoureuses loix.
L'une & l'autre narine élargie & pendante
Trouve à se gonfler d'eaux une secrete pente,
Et son corps, que l'écaille environne par-tout,
En celuy d'un Dauphin se change & se resout.
Lybis qui d'une rame ose arracher le lierre,
S'apperçoit que sa main tout-à-coup se resserre;
Que du corps déja froid elle prend les glaçons,
Et devient ce qui fait les ailes des Poissons.
Dictys, dont le peril étonne le courage,
S'empressoit pour mõter au plus haut d'un cordage,
Et voulant fuir le sort des autres Matelots,
Il se trouve sans bras & tombe dans les flots.
Une queuë en Croissant par le milieu fenduë,
De son corps recourbé termine l'étenduë,
Et l'ordre qui l'arrache à son premier destin,
Au lieu d'un Matelot, fait paroistre un Dauphin.
En mille bonds divers leur adresse est feconde,
On les voit se plonger, puis revenir sur l'onde,
Et faire rejallir de l'eau qui dans leurs jeux
Forme un genre de pluye, & retombe sur eux.
Tout autour du Vaisseau chacun saute, s'élance.
A voir leurs mouvemens on diroit d'une dance,

Ils en donnent l'idée, & de chaque naſeau
Font ſortir en ſouflant ce qu'ils avalent d'eau.
De vingt que nous eſtions en ce fatal voyage,
Seul je fus épargné, ſeul j'évitay l'orage;
Mais dans un tel effroy, qu'en daignant m'embraſſer,
Bacchus qui le fit naiſtre eut peine à le chaſſer.
Ne crains rien, me dit-il, tu m'as eſté fidelle,
Et dans peu mes faveurs reconnoiſtront ton zele.
Prens ta route vers Naxe, & vogue en ſeureté.
J'obeïs, nous touchons ce port ſi ſouhaité.
Là Bacchus reprenant ſes Pompes ordinaires
Me fait initier dans ſes ſacrez miſteres.
Je l'ay ſuivy depuis, & vous meſme, Seigneur...
Penthée à ce diſcours enflamé de fureur;
J'ay voulu, luy dit-il, me contraindre à me taire
Pour te donner le temps de vaincre ma colere;
Mais tant de fauſſetez dont tu crois m'abuſer,
Sont propres à l'aigrir bien plus qu'à l'appaiſer.
Qu'on l'oſte de mes yeux; que les plus durs ſuplices
Le forcent d'avouër ſes lâches artifices,
Et que par mille morts on luy faſſe éprouver
Que nous ſçavons punir mieux qu'il ne ſçait reſver.
Ces mots par le Tyran ſont prononcez à peine
Qu'on ſaiſit Acetés; on le pouſſe, on l'entraîne,

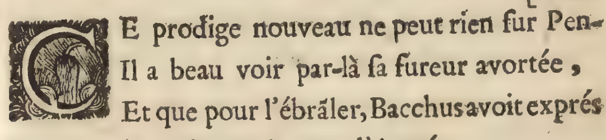
Et du plus noir cachot l'épouvantable horreur
Est le premier essay qu'il fait de sa fureur.
Mais tandis qu'on dressoit l'appareil de sa perte,
D'elle-mesme, dit-on, sa prison fut ouverte,
Et ses fers, trahissant de si cruels desseins,
Sans qu'on les détachast, tomberent de ses mains.





MORT DE PENTHE'E.

FABLE X.



[thée.
CE prodige nouveau ne peut rien ſur Pen-
Il a beau voir par-là ſa fureur avortée,
Et que pour l'ébrãler, Bacchus avoit exprés
Emprunté le viſage & le nom d'Acetés.
Des honneurs qu'il reçoit l'inſupportable image,
Etouffant ſa raiſon le fait fremir de rage,
C'eſt peu que par ſon ordre on aille les troubler,
Luy-meſme il veut ſe rendre où l'on s'oſe aſſembler.

Vers le mont Cytheron il court d'un pas rapide.
C'eſt là qu'on fait la Feſte, & Bacchus y préſide.
Déja le bruit confus que les Bacchantes font,
S'élevant juſqu'au Ciel, fait retentir le Mont.
Cōme un Cheval fougueux au ſon de la Trompete,
Joint un orgueil ouvert à ſa fierté ſecrete,
Et que gratant la terre, il prend pour les combats
La fremiſſante ardeur qu'on ne luy voyoit pas.
Ainſi les hurlemens, qu'entend de loin Penthée,
Font voir d'un feu nouveau ſa fureur agitée,
Et ces cris qu'il deteſte & ne veut plus ſouffrir,
Au lieu de l'effrayer, achevent de l'aigrir.
Dans le milieu du Mont ſe découvre une Plaine
Où ſans eſtre arreſté l'œil par-tout ſe promene.
On n'y voit aucun arbre, & ce charmant ſejour
D'un grand Bois ſeulement eſt fermé tout autour.
Là, Penthée attiré par ſes deſtins contraires,
D'un profane regard ſouille les ſaints miſteres.
Agavé d'aſſez loin le remarque d'abord.
Le ſang pour l'arreſter ne fait aucun effort,
Sans voir qu'il eſt ſon Fils elle court en furie,
Le frape la premiere, & tout-à-coup s'écrie,
Entonnant fierement le terrible Evoé,
A mon ſecours, Ino, venez, Autonoé.

Si vous estes mes Sœurs faites-le moy connoistre.
Cet affreux Sanglier de nos champs est le maistre,
C'est luy qui les ravage, il nous le faut percer.
Il voit alors vers luy la troupe s'avancer.
Avec le Thyrse en main chacune se presente,
L'attaque, le poursuit, il cede, il s'épouvante.
Ce n'est plus cet impie & cet audacieux
Qui joignoit la menace au fier mépris des Dieux.
Ce n'est plus cette humeur imperieuse & haute.
Il s'abaisse à prier, il reconnoit sa faute;
Mais de ses vifs remords le tardif mouvement
Ne peut de leur fureur calmer l'emportement.
En vain ce malheureux à qui tout est contraire,
Regarde Autonoé comme sœur de sa Mere.
En vain nommant Penthée, & se venant offrir,
Par l'Ombre d'Acteon il tâche à l'attendrir,
Dans l'aveugle fureur dont elle est agitée,
Elle se rit des noms d'Acteon, de Penthée,
Ne sçait plus ce que c'est, suit ses transports ardens,
Et saisissant sa main l'arrache avec les dents.
Ino n'en fait pas moins de celle qui luy reste.
Tout s'arme contre luy, tout luy devient funeste,
La Nature pourtant flate encor son espoir,
Il découvre sa Mere, & cherche à l'émouvoir.

Au defaut de ces mains qu'il n'a plus à luy tendre,
Il montre ce qu'il souffre, en ose tout attendre;
Voyez ce corps, dit-il, mutilé, tout sanglant,
Secourez-moy, ma Mere; elle approche en hurlant,
Met la dent sur son col, & l'y tient attachée
Jusqu'à ce que la teste en puisse estre arrachée.
Alors en l'élevant d'un bras ensanglanté,
De ce honteux trophée elle fait vanité.
Alors d'un ton altier; Victoire, mes Compagnes,
D'un Mõstre craint par-tout j'ay purgé nos cãpagnes.
C'en est fait, il est mort, cet effroy des Thebains,
Dit-elle, & ce triomphe est l'œuvre de mes mains.
Victoire, Io, victoire. A peine acheve-t'elle
Qu'on imite à l'envy cette Mere cruelle.
Chacune suit sa rage, & par de prompts efforts
S'acharne avidement sur le reste du corps.

Les feuilles que le froid de l'Automne a touchées
Avec plus de lenteur sont de l'arbre arrachées,
Quand le rude Aquilon dépoüille ses rameaux,
Que n'est ce malheureux déchiré par morceaux.

Du pouvoir de Bacchus ces marques trop certaines
A le combler d'honneurs porterent les Thebaines,
Dont la foy, le plaçant entre les Immortels,
De l'encens le plus pur fit fumer ses Autels.

Fin du troisiéme Livre.



LIVRE IV.

DERCETIS CHANGE'E EN POISSON.

FABLE I.



A ſeule Alcithoé raillant de leurs ſcrupules
Ne peut trop s'étonner de les voir ſi credules,
Et ſi l'on s'en rapporte à ſon eſprit deceu,
Le culte de ce Dieu ne ſera point receu.

D'un vif amas d'attraits ſuperbement ornée,
Elle devoit le jour à l'illuſtre Minée,
Qui parmi les Thebains né dans le plus haut rang
Joignoit un noble orgueil à l'éclat de ſon ſang.
Mais c'eſt peu qu'à Bacchus elle refuſe un Temple;
Elle oblige ſes Sœurs à ſuivre ſon exemple,
Les engage en ſon crime, & cherche à conteſter
Tout ce qui marque en luy le ſang de Jupiter.
Ainſi quand le grand Preſtre inſtruit par Tireſie
Ordonne pour ſa Feſte une pompe choiſie,
Et du couroux du Dieu menace hautement
Quiconque reſtera dans ſon aveuglement,
Sans en eſtre touchée Alcithoé l'écoute,
On a beau l'éclaircir, chacun croit, elle doute,
Et trouve quelque gloire à ne pas s'éblouïr
Du ſpectacle nouveau dont chacun va jouïr.
Le reſte ſe ſoûmet; dans toutes les familles
Cet ordre fait ſortir Eſclaves, Meres, Filles,
Qui couvertes de peaux, & les cheveux épars
Vers le lieu deſigné courent de toutes parts.
Leur unique ornement pour cette grande Feſte
Eſt un Thyrſe à la main, du Lierre ſur la teſte,
Et dans cet appareil toutes avec ardeur
De l'encens pour Bacchus vont prodiguer l'odeur.
L'une

L'une appelle ce Dieu Thyonée, Elelée;
L'autre Nyſée, Evan, Iacche, Nyctilée;
Et d'un ton diſcordant on entend réſonner
Tous les noms que la Grece a voulu luy donner.
O Bromie, ô Lyée, ô toy que rend inſigne
L'avantage fameux d'avoir trouvé la Vigne,
Diſent-elles, qui ſeul dans le cours de neuf mois;
Né d'abord par la flame, as veu le jour deux fois.
Ta jeuneſſe jouït de ce noble avantage
Qu'elle n'a point du temps à craindre le ravage.
Fait pour vaincre, & des cœurs ſans ceſſe triomphant
Tu garderas toûjours les graces d'un Enfant.
Quand tu veux tout charmer, quand ſans cornes tu brilles,
Ton viſage a l'éclat des plus aimables Filles,
Et tu ne vas jamais te montrer dans les Cieux
Que tu n'y ſois tenu pour le plus beau des Dieux.
Tout l'Orient vaincu, juſqu'où l'Inde brûlée
Dans un Monde nouveau ſemble eſtre reculée,
Forcé de ſon Empire à te ceder les droits,
Admire ta valeur, & tremble ſous tes loix.
Si Lycurgue, *ce Roy du Trône ſi peu digne,*
Deshonorant ſa Thrace, y fit couper la vigne,

Ses jambes qu'en fureur luy-mesme il se coupa
Font trop voir d'où partit le trait qui le frapa.
D'avares Nautonniers ont de leur violence
Expié dans les flots la temeraire offence,
Et tu viens mesme encor de punir à nos yeux
Dans le cruel Penthée un Ennemy des Dieux.
Est-il rien de charmant, rien qui porte à l'hommage,
Comme tout l'appareil de ton noble équipage ?
A se soûmettre au joug les Linxs par toy contraints
Font, en traînant ton char, briller de riches freins.
Les Satyres par-tout, ainsi que les Bacchantes,
Entonnent aprés toy des chansons éclatantes,
Et mettant leur bonheur à ne te quitter pas,
Font marcher l'Allegresse & les Ris sur tes pas.
Avec eux à ta suite on voit le vieux Silene,
Qui regorgeant de vin ne se soûtient qu'à peine,
Et courbé sur son asne, & toûjours chancelant,
S'en laisse voir traîné d'un pas douteux & lent.
Enfin en quelques lieux que tu daignes paroistre,
Chacun accourt en foule, on t'y reçoit pour Maistre,
Et mille & mille cris qui s'élevent soudain
Accompagnent la flûte & le son de l'airain.
Par tant & tant d'hõneurs qu'on se plaist à te rendre,
Sois propice à nos vœux, & daigne les entendre,

Ainſi tout l'Univers dans ton culte affermy
De qui l'attaquera ſe declare ennemy !

Tandis que par ces chants les pieuſes Thebaines
Demandent à Bacchus qu'il ſoulage leurs peines,
Les Filles de Minée aſſez hors de ſaiſon
Dédaignent cette Feſte, & gardent la maiſon.
Là, ſans que de leur crime aucun remords les geſne;
Elles font de la toile, ou filent de la laine,
Et preſſent le travail de celles dont leur choix
Regle, comme il leur plaiſt, les differens emplois.
L'une en filant toûjours rompt enfin le ſilence,
Au moins, dit-elle, au moins, quoy que Thebes en penſe,
Nous ne faiſons paroiſtre aucune impieté.
Les autres ont couru vers leur Divinité,
Mais quand elle feroit ce que l'on s'en figure;
Nous en adorons une, & meilleure, & plus ſeure;
Et Pallas, nous voyant manier nos fuſeaux,
Reçoit de nous par-là des hommages nouveaux.
Continuons pour elle un ſi doux exercice,
Et de peur que l'ennuy parmi nous ne ſe gliſſe,
Eſſayant d'y meſler l'agrement du diſcours,
Faiſons que les momens nous paroiſſent plus courts.

Contons nous tour à tour quelque hiſtoire éclatante
De tant de raretez que l'Antiquité vante.

Toutes en ſont d'accord ; mais on luy veut laiſſer,
Aprés ce qu'elle a dit, l'honneur de commencer.
Comme elle ſçait beaucoup, tout rentre en ſa penſée.
Sur le choix d'un ſujet elle eſt embaraſſée,
Et propoſant enfin celuy de Dercetis ;
C'eſt celle qu'en Syrie on nomme Atergatis,
Pourſuit-elle. *Venus que ſon orgueil offence,*
Pour un jeune Inconnu ſurprit ſon innocence.
Vne Fille naquit de ce ſecret amour,
Et pleine de remords de l'avoir miſe au jour,
La laiſſant expoſée au plus haut d'une roche,
Elle voulut mourir pour en fuir le reproche,
Courut vers un étang qui joignoit Aſcalon,
Et s'y précipitant eſt changée en Poiſſon.



SEMIRAMIS
CHANGE'E EN COLOMBE.
FABLE II.



EMIRAMIS ſa Fille eut le ſort
moins contraire,
Des Colombes d'abord luy tinrent lieu de
Mere,
La virent ſur ſa Roche en eſtat de perir,
Et prirent tour à tour le ſoin de la nourrir.

Long-temps des Syriens elle occupa le Trône,
De murailles de brique enferma Babylone,
Et contrainte à ceder la Couronne à son Fils
Sentit tant de douleur accabler ses esprits,
Que pour l'en soulager, les Dieux qu'il eut propices
Luy donnerent le sort de ses chastes Nourrices,
La rendirent Colombe, & par ce changement
Adoucirent l'aigreur de son ressentiment.

Tandis qu'elle parloit, une autre en sa memoire
Tâcha de rappeller quelque fameuse histoire,
Et songeoit, en faveur de mille Amans trahis,
A conter le destin de l'ingrate Naïs,
Naïs, qui se plaisoit par un charme infidelle
A changer en Poissons ceux qui brûloient pour elle,
Tant que le juste Ciel, armant son bras vangeur,
Luy fit du mesme sort éprouver la rigueur.
Mais enfin de son choix le hazard fut le maistre,
Il luy fit détourner les yeux vers la fenestre,
Par où dans le jardin découvrant un Meurier,
Le destin de cet Arbre est assez singulier,
Reprit-elle, & peut-estre ignorez-vous encore,
Quelque bruit qu'il ait fait, ce qui le deshonore,
Et d'où vient que son fruit, qui fut jadis si blanc,
Est aujourd'huy noirâtre, & de couleur de sang.

Chacune avec ardeur la presse, la conjure
De leur vouloir conter cette rare avanture.
Alors, roulant toûjours son fuseau dans ses doigts,
Pour mieux se faire entendre elle hausse la voix.





PYRAME ET THISBE'.

FABLE III.


CES Murs si renommez dont la structure exquise
Fut de Semiramis la plus noble entreprise,
Enfermerent jadis l'agreable sejour,
Où Pyrame & Thisbé naquirent pour l'amour.
L'un galant & discret, sur tous ceux de son âge,
En grace, en air, en mine, emportoit l'avantage ;

L'autre

L'autre, de ſon beau Sexe admirable ornement,
Paſſoit ce que jamais il eut de plus charmant.
Leurs maiſons ſe touchoient ; dés l'enfance ils ſe
virent.
A l'eſtime d'abord leurs jeunes cœurs s'ouvrirent,
Et cette eſtime en ſuite augmentant chaque jour
A force de ſe voir alla juſqu'à l'amour.
Ainſi par les douceurs d'un heureux hymenée
Leur mutuelle flame euſt eſté couronnée,
Si le malheur, qui fit leurs Parens ennemis,
N'euſt pas détruit l'eſpoir qu'ils s'eſtoiẽt crû permis.
Mais en vain on les vit uſer de leur empire.
L'Amour plus puiſſant qu'eux ſe plut à les dédire,
Et l'ordre, dont leur haine employa la rigueur,
S'il put tout ſur le corps, ne put rien ſur le cœur.
Tous deux également brûloient des meſmes flames,
Tous deux en renfermoient le ſecret dans leurs ames,
Et prenant à le taire un ſoin miſterieux,
Au défaut de la langue ils ſe parloient des yeux.
Ce langage muet par une douce amorce,
Contraignant leur amour, luy donnoit plus de for-
ce,
Et plus ils le cachoient, plus leurs tranſports ardens
Par des feux redoublez conſumoient le dedans.

Cependant la muraille aux deux maiſons commune
Eut de quoy pour un temps flater leur infortune.
Quelque endroit par hazard s'en eſtant entr'ouvert,
Perſonne juſque là ne l'avoit découvert.
Quelle ombre pour l'Amour peut être aſſez obſcure?
Nos Amans les premiers virent cette ouverture,
Et de leurs fiers deſtins bravant les dures loix,
S'en firent l'un pour l'autre un paſſage à la voix.
Par là ſans craindre rien leurs ardeurs empreſſées
Portoient & raportoient leurs ſecretes penſées.
Leurs cœurs s'y ſoulageoiẽt, & s'expliquant tout bas,
Des plus tẽdres douceurs goûtoient l'heureux appas.
Souvent lors qu'à Thiſbé le fidelle Pyrame
Par un ſoufle amoureux avoit marqué ſa flame,
Et qu'ainſi tour-à-tour leurs mutuels ſoûpirs
S'eſtoient rendus garands de leurs brûlans deſirs;
O Mur, ô jaloux Mur, diſoient-ils l'un & l'autre,
Que t'a fait un amour auſſi pur que le nôtre,
Et par quelle rigueur confondant nos tranſports,
Quand nos cœurs ſont unis, ſepares-tu nos corps?
Du moins ſi le bonheur de nous voir ſans obſtacle,
Pour nous eſtre permis, a beſoin d'un miracle,
Daigne t'ouvrir aſſez pour ne pas t'oppoſer
Aux charmes innocens d'un pudique baiſer.

Ne crains point de trouver en nous une ame ingrate,
Du bien que l'on nous fait le ſouvenir nous flate ;
Si l'heur de nous parler aſſeure noſtre foy,
Nous en faiſons l'aveu, nous le tenons de toy,
Par toy ſeul les douceurs en ſont pour nous certaines.
C'eſt ainſi qu'ils tâchoient à ſoulager leurs peines,
Et que d'un vain ſouhait le decevant appas
Leur faiſoit demander ce qu'ils n'eſperoient pas.
Quand la nuit commençoit, avec ſon voile ſombre,
A répandre par-tout la noirceur de ſon ombre,
Et qu'enfin ſoupçonnant l'obſcurité du lieu,
Pour fuir toute ſurpriſe ils s'étoient dit adieu,
Chacun de ſon coſté, par un tranſport ſemblable,
Baiſoit en ſoûpirant le mur inexorable,
Comme ſi ce baiſer ſur la pierre imprimé
Avoit dû penetrer juſqu'à l'Objet aimé.
Si-toſt que du Soleil la belle Avantcourriere
De ſes premiers rayons faiſoit voir la lumiere,
Ne prenant avec eux que l'Amour pour témoin,
Venir au rendez-vous eſtoit leur premier ſoin.
Enfin las des rigueurs de ces dures contraintes,
Aprés avoir un jour pouſſé de longues plaintes,
Pour fixer leurs deſirs juſque là trop errans,
Ils reſolvent tous deux de tromper leurs Tirans.

Dans l'ombre de la nuit il leur paroist facile
De trouver les moyens de sortir de la ville,
Et comme tout autour les lieux leur sont connus,
Le rendez-vous est pris au Tombeau de Ninus.
Là proche d'un ruisseau, qu'on peut de loin entendre,
Sous un grand Meurier blanc ils se doivent attendre,
Et s'étant separez sur un accord si doux,
Ils traitent le Soleil d'envieux, de jaloux.
Sa lumiere les blesse, & chacun d'eux présume
Qu'il cherche à se coucher plus tard que de coûtume,
Tant de leur passion le vif empressement
Fait que la nuit pour eux s'approche lentement.
Enfin elle paroist, & le jour luy fait place.
Thisbé de qui l'amour fortifioit l'audace,
A la faveur de l'ombre adroite à s'évader,
Se dérobe de ceux qui sembloient la garder.
Elle marche sans bruit, déja la porte s'ouvre,
Son visage est caché d'un voile qui la couvre,
Et sans aucun obstacle arrivée au Tombeau,
Elle s'assied sous l'Arbre à dix pas du ruisseau.
A peine pour sçavoir si son Amant arrive
Elle preste par-tout une oreille attentive,
Qu'une affreuse Lionne aux yeux étincelans,
Sort d'un grand bois voisin, & s'avance à pas lents.

Toute teinte de ſang, aprés un long carnage
De quelques animaux immolez à ſa rage,
La ſoif hors de ce bois avoit ſceu l'attirer
Pour chercher dans la ſource à ſe deſalterer.
La Lune alors brilloit, & Thiſbé qui s'étonne,
A ce terrible aſpect pâlit, tremble, friſſonne,
Quitte la place en haſte, & dans un antre obſcur,
Tâche d'un pas leger à trouver un lieu ſeur.
Tel eſt l'égarement de ſon ame interdite
Qu'elle hauſſe ſon voile afin de fuir plus viſte,
Le rejette en arriere, & ne s'apperçoit pas
Que ce voile tombé demeure ſur ſes pas.
La Lionne en fureur trouvant cette dépouille,
La déchire, la mord, l'enſanglante, la ſouille,
Et faiſant retentir ſa rugiſſante voix,
Va boire dans la ſource, & rentre dans le bois.

Pyrame cependant quelque amour qui le preſſe,
N'ayant pû s'échaper ſi-toſt que ſa Maîtreſſe,
Sort enfin de la ville, & plein d'émotion
Remarque en s'avançant des traces de Lion.
La ſecrete frayeur qui tout-à-coup l'accable,
Luy fait tenir les yeux attachez ſur le ſable,
Il fremit, & trouvant le voile enſanglanté,
Ainſi, dit-il, ainſi tout eſpoir m'eſt oſté.

Deux Amans que le Ciel s'obstinoit à poursuivre,
Dans une mesme nuit acheveront de vivre;
Mais Thisbé, que la mort arrache à mon amour,
N'avoit pas merité de perdre ainsi le jour.
Durs remords dont mon ame est en vain combatuë!
Je déplore sa perte, & c'est moy qui la tuë,
Je l'attire en des lieux qui causent son trépas,
J'y dois voir tout à craindre, & ne la préviens pas.
O vous, à qui ces bois dans leurs ombres secretes
Prestent pendant le jour de paisibles retraites,
Accourez, Ours, Lions, & sans plus differer,
Pour punir son bourreau, venez me déchirer.
N'épargnez point mon corps qui s'offre à vos morsu-[res.
Arrachez, faites-y blessures sur blessures;
Mais quand par un beau coup la mort se peut hâter,
C'est avoir le cœur bas que de la souhaiter.

Il ramasse à ces mots ce gage trop funeste,
Qu'il croit de sa Thisbé le seul bien qui luy reste,
Et le portant sous l'Arbre où fut le rendez-vous,
Du plus vif desespoir sent les plus rudes coups.
La vie en cet estat n'a plus rien qui luy plaise.
Il regarde le voile, il le touche, il le baise,
Et l'arrosant de pleurs, reçoy, dit-il, reçoy
Ce que l'amour demande, & ce que veut ma foy.

Là, pressant à deux mains le fer dont il se perce,
Il le retire en suite, & tombe à la renverse.
Le sang qui rejallit du coup qu'il a receu
Fait ouïr en coulant un siflement aigu.
Avec un pareil bruit, quand un tuyau se creve,
L'eau qu'il tient renfermée, en sort, bondit, s'éleve,
Monte aussi haut dans l'air que sa source descend,
Bouillonne vers la nuë, & sifle en s'élançant.

Cette mort au Meurier fit changer de nature.
Du sang de cet Amant il receut la teinture,
Et ce sang de sa perte y peignant le malheur,
Sur le fruit qu'il portoit imprima sa couleur.

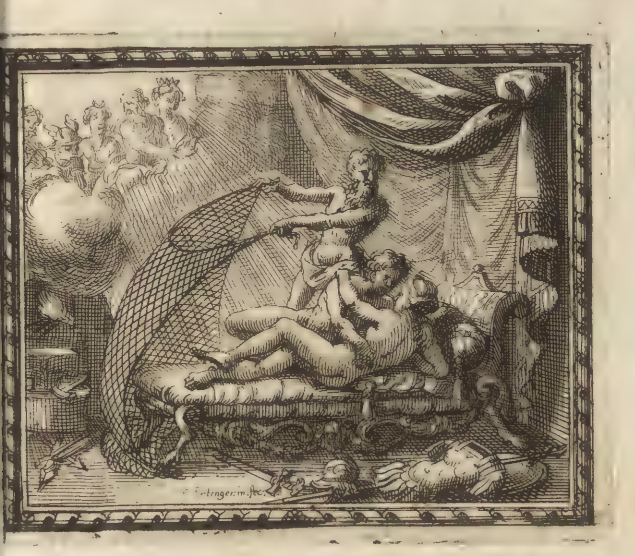
Que ne peut point l'amour? Thisbé trébloit encore,
Et pour ne pas tromper un Amant qu'elle adore,
Elle revient l'attendre en dépit de sa peur,
Et le cherche des yeux aussi bien que du cœur.
Ah, qu'en luy racontant son peril & sa crainte
Elle attend de douceurs du plaisir d'estre plainte!
Jamais à son amour recit ne fut plus doux,
Elle approche, & déja touche le rendez-vous.
Elle voit le Meurier, & reconnoit la place,
Mais la couleur du fruit l'étonne & l'embarasse,
Teint d'un rouge noirâtre il la force à douter
Si c'est sous ses rameaux qu'elle doit s'arrester.

Dans le trouble confus où ce doute l'a miſe
Un corps qu'elle apperçoit augmente ſa ſurpriſe,
De ce corps étendu les membres palpitans
Du ſang qui les a teints ſont encor degoutans.
A ce funeſte objet l'infortunée Amante
Fait un pas en arriere, interdite, tremblante.
Son ſang dans chaque veine en friſſonne d'horreur.
Ainſi fremit la mer, preſte d'eſtre en fureur,
Quand de quelque tempeſte apportant la menace
Un petit vent d'abord en friſe la ſurface.
Mais lors que plus hardie, & l'obſervant de prés,
Elle voit ſon Amant, & reconnoit ſes traits,
Au plus vif deſeſpoir tout ſon cœur s'abandonne,
L'air retentit des coups qu'elle-meſme ſe donne;
D'une douleur aveugle elle ſuit les tranſports,
S'arrache les cheveux, ſe jette ſur le corps, [mes,
A l'embraſſer mourãt trouve au moins quelques char-
Regarde ſa bleſſeure, & l'arroſe de larmes,
D'un ton tendre & plaintif l'appelle à haute voix,
Et le baiſant enfin pour la premiere fois;
Par quel jaloux deſtin t'ay-je perdu, dit-elle?
Cher Pyrame, répons, c'eſt Thisbé qui t'appelle,
Si le nom de Thisbé ne t'eſt point odieux,
Ecoute-la, de grace, & daigne ouvrir les yeux.

A ce nom ſi cheri l'Amant tourne la teſte.
Il la voit, & ſa bouche à luy parler s'appreſte,
Mais dans ce triſte eſtat ce qu'il y fait d'effort
Ne luy ſert qu'à haſter le moment de ſa mort.
Il expire, & Thisbé dans cet inſtant frapée
Des funeſtes objets du Voile & de l'Epée,
N'a plus lieu de douter qu'une fatale erreur
Contre ſes propres jours n'ait armé ſa fureur.
Je ſçais à quoy, dit-elle, il faut que je l'impute.
L'Amour donne l'arreſt, & ta main l'execute.
Je ſouſcriray ſans peine, & mon bras fera foy
Si j'ay plus de foibleſſe, ou moins d'amour que toy.
Mon cœur avec plaiſir ſe prépare à te ſuivre ;
Et puiſque c'eſt par moy que tu ceſſes de vivre,
Ceux qui ſçauront ta mort ne m'accuſeront pas
D'avoir pû la cauſer, & ne la vanger pas.
A te donner mon ſang ton exemple m'engage.
Ayant aſſez d'amour j'auray trop de courage,
Et malgré le Deſtin contre nous conjuré
La mort reünira ce qu'elle a ſeparé.

O vous, Peres cruels, qui par vos injuſtices
Du malheur qui nous perd vous êtes faits complices,
Tout ce que je demande à vos juſtes remords,
C'eſt qu'une meſme tombe enferme nos deux corps.

Malgré voſtre rigueur, par de ſecretes flames
Tant qu'ont duré nos jours l'amour unit nos ames.
Attachez l'un à l'autre au delà du trépas
La mort nous rejoindra, ne nous ſeparez pas.
Et toy, triſte Meurier, dont la couleur changée
Semble ſuivre le deuil de mon ame affligée,
Et qui de tes rameaux ſenſibles à nos feux
Ne couvres qu'un ſeul corps, & vas en couvrir deux,
Témoin de nos malheurs, parles-en d'âge en âge.
Ne produis aucun fruit qui n'en porte l'image,
Et fay que l'on y voye à jamais retracé
Le ſouvenir du ſang que nous aurons versé.
A ces mots ſaiſiſſant cette fatale épée,
De celuy de Pyrame encor toute trempée,
A tenir le fer droit elle enhardit ſa main,
Se jette ſur la pointe, & s'en perce le ſein.
Le Ciel qu'elle avoit veu toûjours inexorable,
A ſes derniers ſouhaits ſe montra favorable,
Et de ſon ſang versé voulut qu'à l'avenir
La Meure en noirciſſant marquaſt le ſouvenir.
Leurs Parens conſternez pleurerent leur diſgrace.
Leur haine rallentie à la pitié fit place,
Et dans une meſme urne on mit par leur aveu
Les reſtes des deux corps conſumez par le feu.



MARS ET VENUS
SURPRIS PAR VULCAIN.
FABLE IV.



E fut par ce recit qu'une des Mi-
neïdes
D'un ſemblable entretien rendit ſes
Sœurs avides.
On déplora d'abord ce triſte évenement,
L'une fut pour l'Amante, & l'autre pour l'Amant,

Et lasse de poursuivre une plainte frivole
Enfin Leucothoé prit ainsi la parole.

L'Amour dont en tous lieux les decrets sont suivis
Ne tient pas seulement les hommes asservis.
Son orgueil aspirant aux triomphes suprêmes,
Il étend son pouvoir jusque sur les Dieux mêmes;
Et celuy qui prend soin d'éclairer l'Univers
N'a pû se dérober au dur poids de ses fers.
Le Soleil aima donc, apprenez-en les causes.
C'est luy qui le premier découvre toutes choses,
Et par ce privilége on doit peu s'étonner
S'il vit ce que Vulcain n'avoit pû soupçonner.
L'indiscrete Venus, cette Epouse infidelle,
Pour un Mary boiteux trop aimable & trop belle,
Partageant du Dieu Mars les secretes ardeurs,
Osa luy prodiguer ses plus tendres faveurs.
Le Soleil indigné de ce commerce infame
Alla dire à Vulcain le crime de sa Femme,
Et luy montra le lieu qui servoit à couvrir
La honte d'un amour qu'il ne pouvoit souffrir.
Surpris à ce rapport d'une jalouse rage,
De toute sa raison Vulcain perdit l'usage,
Et tandis qu'il roula mille confus desseins,
Les marteaux qu'il tenoit luy tomberent des mains.

Enfin il resolut dans sa juste colere
De surprendre Venus avec son Adultere,
Et pour y reüssir, son art industrieux
Luy fit faire une chaîne imperceptible aux yeux.
La tissure en estoit par-tout si déliée,
Que la force y sembloit devoir estre oubliée.
La subtile Araignée en ses menus filets
Fait voir grossierement l'image de ces rets.
Il tend autour du lit cette embuche invisible.
La chaîne qui la forme est d'un airain flexible,
Ou mesme en la touchant on est si bien trompé
Qu'il faut pour la sentir en estre envelopé.
Ainsi lors qu'écoutant l'amour qui les assemble
Venus & le Dieu Mars furent couchez ensemble,
Il n'est pas surprenant si le piege tendu
Eut l'effet que Vulcain en avoit attendu.
Pour s'en débarasser l'un & l'autre eut beau faire;
Leur crime découvert fut un mal necessaire.
L'impatient Mary fit entrer tous les Dieux,
Venus pleura de rage, & Mars baissa les yeux.
Il fut quelqu'un pourtant de la Troupe Celeste
Qui sans trop balancer eust accepté son reste,
Et voyant avec qui Vulcain l'avoit surpris,
Se seroit consolé de sa honte à ce prix.

Un ſi nouveau ſpectacle appreſta dequoy rire.
Momus n'oublia pas d'en faire une Satyre,
Chacun s'en divertit, & long-temps dans les Cieux
Ce plaiſant incident fut l'entretien des Dieux.





LEUCOTHOE'

CHANGE'E EN L'ARBRE qui produit l'Encens.

FABLE V.



Ependant pour Venus un affront ſi
ſenſible
Devient de jour en jour une peine
terrible.
Le Soleil l'a trahie, & ſon cruel ennuy,
Pour luy rendre le change, oſe tout contre luy.

Comme dans ſon amour elle en fut outragée,
C'eſt auſſi par l'Amour qu'elle en ſera vangée.
Contre ce Dieu cauſeur elle emprunte ſes traits,
Les décoche, & par eux voit remplir ſes ſouhaits.
Le Soleil eſt ſoudain percé juſque dans l'ame.
Il a beau reſiſter à ſa naiſſante flame;
L'éblouïſſant éclat dont il brille toûjours
Contre ce qu'il endure eſt un foible ſecours.
Luy qui peut de ſes feux embraſer tout le monde,
Sent luy-même une ardeur qui n'a point de ſeconde.
Quoy que de toutes parts ſur ce vaſte Univers
Il doive également tenir les yeux ouverts,
Leucothoé le charme; elle eſt jeune, elle eſt belle.
Il s'attache à la voir, il ne regarde qu'elle,
Et voudroit n'avoir plus à diſpenſer le jour
Qu'à l'heureuſe Contrée ou l'arreſte l'amour.
Tantoſt pour contempler une Beauté ſi chere,
Il ſe rend chez Thetis plus tard qu'à l'ordinaire,
Et tantoſt prévenant les ordres du Deſtin,
Il ſe plaiſt d'avancer les heures du matin.
Dans les jours de l'hiver, trop lent à diſparoiſtre,
A force de tarder il ſemble les accroiſtre,
Et quittant un Objet qui l'a ſceu trop charmer,
Quelquefois au départ on le voit ſe pâmer.

Son

Son ame à la douleur ſe livrant toute entiere
Etend ſon trouble obſcur juſque ſur ſa lumiere ;
Et cette obſcurité, dont ſes yeux ſont couverts,
Les fermant tout-à-coup fait trembler l'Univers.
Ce n'eſt pas toutefois, quand il paroiſt ſi ſombre,
Que pour nous le cacher la Lune luy faſſe ombre ;
L'amour qui de ſon teint efface la couleur
Imprime ſur ſon front cette triſte paſleur.
Pour Leucothoé ſeule il languit, il ſoûpire.
C'eſt en vain que ſur luy Climene eut quelque empi-(re.
Ny l'aimable Perſa, ny la belle Rhodos
Ne ſont plus en pouvoir de troubler ſon repos.
Meſme il a pour Clytie une froideur extrême.
Elle qui l'aime encore à l'égal d'elle-meſme,
Et qui, par luy livrée au plus cruel ennuy,
Malgré ſon changement, n'a des yeux que pour luy.
Sur toutes ces Beautez Leucothoé l'emporte.
Jamais il n'avoit eu de paſſion ſi forte,
Et pour divers Objets tout ce qu'il eut d'ardeur
Sembloit s'eſtre pour elle amaſſé dans ſon cœur.
Elle eſtoit digne auſſi de cette préference.
Ses grandes qualitez témoignoient ſa naiſſance.
De l'ancien Belus Orchame deſcendu
Dans le ſang de ſept Rois vit ſon ſang confondu.

Il regna dans la Perse, & se sentant dans l'ame
Pour la belle Eurynome une secrete flame,
Leucothoé, doux fruit de leur pudique amour,
Fit renommer l'hymen qui luy donna le jour.
Mais autant qu'autrefois dans le brillant de l'âge
Sur toute autre Beauté sa Mere eut l'avantage,
Autant Leucothoé par ses traits éclatans
Passa ce qu'Eurynome eut d'aimable en son temps.
Ainsi plus le Soleil la voit, la considere,
Plus il cherche à la voir, plus elle sçait luy plaire,
Tant qu'arrivant un jour aux rives du Couchant,
Entraîné par sa flame, il en suit le panchant.
Là, sont de ses Chevaux les sacrez pasturages.
Des champs pleins d'Ambrosie y tiennent lieu d'herbages,
Et tandis que la nuit se montrant à son tour
Les laisse respirer des fatigues du jour,
Leur divin Conducteur, que sa passion presse,
Entre dans le Palais de sa belle Maîtresse,
Et prenant d'Eurynome & le sexe & les traits
S'abandonne à l'espoir qui flate ses souhaits.
De flambeaux tout autour sa chambre est éclairée.
C'est-là qu'avec sa suite elle s'est retirée,

Et que l'aiguille en main, loin du monde & du bruit,
Elle passe au travail quelque temps de la nuit.
Le Soleil, comme Mere, aborde la Princesse;
Et l'ayant sous ce nom baisée avec tendresse;
Un secret important qu'il faut vous reveler
M'oblige sans témoins, dit-il, à vous parler.
Pour sçavoir ce que c'est, faites qu'on se retire.
Leucothoé fit signe, & ce fut assez dire.
Ses Filles s'éloignant dans le mesme moment,
Le Dieu se prévalut de leur éloignement,
Et peignant dans ses yeux une ardeur sans seconde;
Je suis, dit-il, je suis le clair flambeau du Monde;
Ce Dieu si reveré, dont l'infaillible cours
Regle chez les Mortels & les ans & les jours;
Des plus brillants effets je renferme les causes;
Ainsi que je vois tout, je fais voir toutes choses.
Cependant je vous aime,& tout Dieu que je suis,
Vous voir est le seul bię̃ qu'aujourd'huy je poursuis.
De mon déguisement croyez-en le mistere.
Interdite à ces mots, & ne sçachant que faire
Leucothoé pâlit, & ce trouble soudain
Luy fit tomber d'abord l'ouvrage de la main.
Pour charmer son Amant sa frayeur fut pour elle
L'agrément impréveu d'une beauté nouvelle,

Et jamais on ne vit ſur un teint delicat
Tant de Lis amaſſez répandre plus d'éclat.
Alors ne cherchant plus qu'à finir ſes alarmes,
Le Soleil ſe fit voir avec ſes plus doux charmes,
Prit ſa forme ordinaire, & parut couronné
De ces rayons pompeux dont on le voit orné.
D'un ſi brillant aſpect quoy qu'elle fuſt ſurpriſe,
Elle ſe laiſſa vaincre, & perdit ſa franchiſe,
Et la beauté du Dieu, par un ſecret pouvoir,
Luy fit ſans trop s'en plaindre oublier ſon devoir.
De cet attachement l'envieuſe Clytie
Par divers Eſpions eſt à peine avertie,
Qu'en ſecret pour le rompre ayant fait mille efforts,
De ſa jalouſe rage elle ſuit les tranſports.
Elle eſt à ſe vanger d'autant plus animée,
Qu'autrefois le Soleil l'a tendrement aimée.
Ainſi ſans retenuë elle va publier
A quel point ſa Rivale avoit ſceu s'oublier,
Fait paſſer ſon amour pour un commerce infame.
Ce bruit vient auſſi-toſt aux oreilles d'Orchame,
Qui Juge inexorable, & Pere ſans pitié,
Immole à ſa fureur le ſang & l'amitié.
Sa Fille, dans l'effroy de la mort qui l'étonne,
A beau tendre les mains au Dieu qui l'abandonne.

Elle a beau de ſon Pere embraſſer les genoux,
Eſſayer en pleurant de fléchir ſon couroux,
Et luy jurer qu'un Dieu forçant ſa reſiſtance
A contre ſa pudeur uſé de violence.
Elle a ſouillé ſa gloire, & pour la reparer,
Toute vive qu'elle eſt, il la fait enterrer,
Et ſans eſtre touché d'un ſort ſi déplorable,
Voit jetter ſur ſon corps d'épais monceaux de ſable.
Le Soleil indigné d'un ſi barbare arreſt
De cette malheureuſe embraſſe l'intereſt,
Et pour laiſſer ſans poids la terre qui la couvre,
De ſes plus forts rayons il la perce, il l'entr'ouvre.
Mais las! tous ſes efforts reſterent ſuperflus,
Elle eſtoit étouffée, & ne reſpiroit plus.
Depuis que Phaëton par ſa triſte diſgrace
Expia dans ſon char ſa temeraire audace,
On dit que le Soleil ne s'eſtoit jamais vû
Dans les vives douleurs d'un coup plus imprévû.
De ſes divins rayons la penetrante force
Long-temps pour ſon eſpoir fit une douce amorce,
Il crût pouvoir par eux r'animer ce beau corps;
Mais comme le Deſtin rendoit vains ſes efforts,
L'arroſant d'un Nectar, dont la terre embaumée
D'un germe tout nouveau ſe ſentit animée;

Au moins, beau corps, dit-il, par un ſort glorieux
Ce que tu produiras ira juſques aux Cieux.
Alors de ce Nectar la vertu ſurprenante,
Amoliſſant ce corps, en fit naiſtre une Plante,
Qui pour marquer du Dieu les feux reconnoiſſans
S'éleva hors de terre, & produiſit l'Encens.





CLYTIE
CHANGÉE EN HELIOTROPE.
FABLE VI.



EPENDANT, cette mort que Clytie a causée,
Aux plus grands déplaisirs tient son ame exposée.
De ses jaloux transports l'aveugle emportement
A beau servir d'excuse à son ressentiment;

Aprés ce qu'elle a fait le Soleil n'a pour elle
Qu'un mépris outrageant, qu'une haine mortelle.
Son repentir n'a rien qui le puisse émouvoir,
Il la fuit, la deteste, & ne veut plus la voir.
Dans cet excés d'ennuis sa flame impatiente
L'accable sous le poids d'une douleur traînante.
Des Nymphes qu'elle aimoit elle hait l'entretien;
Fuit tout ce qui console, & ne se plaist à rien.
Pour se faire à soy-mesme une plus rude guerre
Elle demeure à l'air nuit & jour sur la terre,
Sans que pour se couvrir dans ce temps malheureux
Elle ait d'autre secours que ses moites cheveux.
Là, voyant de quel air son Amant la neglige,
Pendant neuf jours entiers elle gemit, s'afflige,
Et dans ce déplorable & dur accablement
La rosée & ses pleurs luy servent d'aliment.
Elle est presque immobile, & sans changer de place
Suit des yeux seulement l'Auteur de sa disgrace,
Le regarde, & vers luy, tant que dure son cours,
Tient la teste tournée, & l'observe toûjours.
Reduite dans la nuit à pleurer son absence,
Elle en sent de ses maux croistre la violence.
Par un jeûne si long ses membres dessechez
A la terre, dit-on, resterent attachez.

Du

Du beau tout qu'ils formoient la plus grande partie
En feuilles tout à coup se trouva convertie.
Au lieu de ce qu'elle eut de brillante couleur,
On leur voit une obscure & noirâtre pâleur.
Un peu de rouge encor y mêle sa teinture,
Et par une admirable & soudaine avanture
Clytie est une Fleur, à qui les loix du Sort
Avec la Violette ont donné du rapport.
Mais toute Fleur qu'elle est, & quoy qu'enracinée,
Vers le Dieu qu'elle adore elle est encor tournée,
Se resserre de nuit, s'ouvre pour luy de jour,
Et dans son changement conserve son amour.





DAPHNIS, SCYTHON, CELME, CROCUS, ET SMILAX.

FABLE VII.



E'UCOTHOE' finit, & de telles merveilles
Ayant surpris ses Sœurs en charmant leurs oreilles,
L'une dit qu'où la chose est impossible en soy,
Quoy qu'on luy puisse dire, elle manque de foy.
L'autre soûtient qu'aux Dieux on doit pleine croiãce,
Et qu'on détruit leur estre à borner leur puissance;

Mais lors que de ces Dieux elle fait tant de cas,
Elle en marque le nombre, & Bacchus n'en eſt pas.
En ſuite Alcithoé, qu'à l'inſtant on conjure
De conter à ſon tour quelque rare avanture,
Je veux bien, leur dit-elle, obeïr à vos loix,
Mais de ce que je ſçay je vous laiſſe le choix.
Diray-je à quel excez monta la jalouſie
Dont pour le beau Daphnis une Nymphe ſaiſie,
Voyant que ſa Rivale avoit ſceu le toucher,
Le fit changer de forme, & devenir Rocher,
Tant cette paſſion ſaiſiſſant un courage
Meſle à ſes noirs chagrins de vangeance & de rage?
Ou plûtoſt vous peindray-je un prodige éclatant,
Ce Scython dont le ſexe eſtoit ſi peu conſtant,
Et qui par le ſecours d'un pouvoir ſans meſure
D'Homme devenoit Femme, & trompoit la Nature?
On n'admire pas moins ce rare évenement
Que ce qui changea Celme, & le fit Diamant,
Celme qui dans l'abord à Jupiter fidelle,
Le publia depuis d'une eſſence mortelle.
Je ne vous parle point de Smilax, de Crocus,
Qui reduits l'un pour l'autre à des vœux ſuperflus,
Aprés un long amour, auſſi chaſte que tendre,
Eurent le meſme ſort que vous venez d'entendre.

Tous deux comme Clytie en fleurs furent changez,
Ces ſuccez trop connus ſont déja negligez,
On s'en taiſt, auſſi bien que des cauſes ſecretes
Qui firent que la pluye engendra les Curetes.
Mais s'il faut qu'un recit ait de la nouveauté,
Je puis vous en faire un digne d'eſtre écouté.
Salmacis eſt ſans doute une Fontaine infame.
On ſçait de quelle honte elle reçoit le blâme,
Et que dés qu'on s'y baigne, on ſent une langueur
Par qui l'Homme énervé demeure ſans vigueur.
Peut-eſtre n'oyez-vous diſcourir d'autre choſe,
Mais vous diſant l'effet, vous apprend-on la cauſe?
Chacune ſe montrant ardente à l'écouter,
Elle commence ainſi ce qu'elle veut conter.





SALMACIS.

FABLE VIII.



JADIS du Mont Ida les Antres renfermerent
Un enfant qu'avec ſoin leurs Nymphes éleverent.
Mercure l avoit eu des faveurs de Venus,
Et de tous deux en luy les traits eſtoient connus.
S'il portoit ſur ſon front les graces de ſon Pere,
Son viſage brilloit des charmes de ſa Mere.

C'eſtoit leur vive image, & pour plus de rapport
Son nom meſme expliquoit la gloire de ſon ſort.
Nos Grecs, qui pour les Dieux ont des termes d'élite,
Nomment Mercure Hermés, & Venus Aphrodite;
Et comme des deux noms l'aſſemblage leur plut,
Le nom d'Hermaphrodite eſt celuy qu'il receut.
A peine eut-il quinze ans, que plein d'impatience,
Fuyant l'oiſif repos des lieux de ſa naiſſance,
Il voulut voir le monde, & malgré les dangers
Il alla parcourir les Païs étrangers.
L'ardeur qui l'entraînoit diminuant ſes peines,
Il contemploit les Lacs, les Fleuves, les Fontaines,
Remarquoit chaque ſource, & trouvoit mille appas
A traverſer des Monts qu'il ne connoiſſoit pas.
Il voit des Lyciens les campagnes fertiles,
Admire les beautez que renferment leurs villes,
Entre dans la Carie, & par hazard, un jour
Obſervant d'un coſteau les Plaines d'alentour.
Son malheur prés d'un Bois luy montre une Fõtaine
Où juſque dans le fond le ſable eſt veu ſans peine,
Tant de ſes claires eaux l'aimable pureté
Aux yeux les moins perçans laiſſe de liberté.
Elle paroît ſacrée, & rien ne la profane.
Jamais glayeul n'y crut, on n'y voit jonc ny canne.

Seulement un gazon dont ses bords sont couverts
Y garde sa verdure & brave les hivers.
C'est là que Salmacis a choisi sa retraite.
De sa seule beauté, le soucy l'inquiete,
Elle hait la fatigue, & jamais ne sceut l'art
Ny de poursuivre un Cerf, ny de lancer un dard.
Elle est la seule aussi de toutes ses Compagnes
Qui n'aime ny forests ny costeaux, ny montagnes,
Et comme de la chasse elle fuit l'embarras,
Diane sçait son nom, & ne la connoit pas.
C'est en vain que ses Sœurs luy peignent les delices
Que luy feroient gouster leurs nobles exercices,
Et tâchent d'obtenir qu'en prenant le Carquois
Elle soit de leur troupe, & vienne dans les bois.
Les bois à traverser étonnent sa mollesse.
Elle a pour ce travail trop de delicatesse,
Et refusant de prendre & dards & javelots,
De sa seule Fontaine elle aime le repos.
C'est tout ce qui luy plaist; tantost elle s'y baigne;
Quelquefois sur ses bords on la voit qui se peigne,
Et qui jettant dans l'onde un regard curieux
Examine avec soin ce qui luy sied le mieux.
Quand les grandes chaleurs la tiennent abatuë,
D'un habit fort leger negligemment vêtuë,

Cherchant pour s'endormir quelque feuillage épais
Elle attend que le soir ait ramené le frais.
Souvent elle n'a point de passion plus grande
Que de cueillir des fleurs, s'en faire une guirlande.
Elle estoit par hazard occupée à ce soin,
Quand des traits inconnus l'éblouïrent de loin.
Elle apperçoit venir le jeune Hermaphrodite.
Sa beauté la surprend, elle en est interdite,
Et ne sçauroit le voir sans que de prompts soûpirs
Pour des charmes si doux expriment ses desirs.
Cependant, quoy qu'elle ait une ardeur violente
D'aller luy découvrir sa passion naissante,
Et brûle de pouvoir admirer de plus prés
Le penetrant éclat qu'étalent ses attraits,
Comme en se faisant voir son dessein est de plaire,
Avant qu'elle luy parle elle se considere,
Observe s'il n'est rien dans son habillement
Qui d'un air dégagé démente l'agrément,
De ses plus doux regards prépare le langage,
Rajuste ses cheveux, compose son visage,
Et se met en estat, par ces divers moyens,
De paroistre à ses yeux ce qu'il paroist aux siens.
Si-tost qu'elle est un peu contente d'elle-mesme,
Elle avance, l'aborde, & d'une ardeur extréme;

O toy, dit-elle, ô toy dont l'extréme beauté
Nous découvre un rayon de la Divinité,
Si c'est quelqu'un des Dieux qu'icy je vois paroître,
Sans te rien demander je sçay qui tu dois estre,
Ton visage le marque, & tes charmes font foy
Qu'il n'est que l'Amour seul qui soit beau cõme toy.
Que si le mesme sort qui regle nostre vie
Sous un estre mortel tient ton ame asservie,
Quelle gloire pour celle à qui tu dois le jour
D'estre mere d'un Fils aussi beau que l'Amour?
Et si de quelque Sœur la tendresse t'est chere,
Quelle Sœur eut jamais un plus aimable Frere?
Mais par dessus toute autre, heureuse mille fois
Quiconque pour l'hymen meritera ton choix!
S'il est fait, si tel est le malheur de ma flame,
Que déja quelque Nymphe ait le nom de ta Femme,
Ne me refuse point ce qu'une vive ardeur
Me permet d'esperer de place dans ton cœur,
Prens pitié de l'estat où ta beauté me laisse,
Par des vœux dérobez répons à ma tendresse,
Ou si l'hymen encor n'engage point ta foy,
Souffre qu'un chaste nœud puisse m'unir à toy.

Là, Salmacis se taist, & le fils de Mercure
A qui l'amour encor n'a point fait de blessure,

Surpris des nouveautez d'un si libre discours
Ne sçait pour s'en défendre, où sera son recours.
Cet inquiet soucy luy causant quelque trouble,
Il rougit; c'est alors, que sa beauté redouble.
Telle paroist la Lune au point de s'éclipser,
Quand par un art magique elle s'y sent forcer.
Ou plûtost de son teint la couleur est pareille
A celle que nous offre une pomme vermeille,
Ou qu'étale à nos yeux ce rouge delicat
Dont sur l'yvoire teint on fait briller l'éclat.
Sa pudeur, de la Nymphe accroit encore la flame.
Elle presse, poursuit, cherche à toucher son ame,
Et luy demande au moins l'innocente douceur
De luy pouvoir donner quelques baisers de Sœur.
Déja flatant son feu d'un espoir trop credule
Elle luy tend les bras; il s'indigne, il recule,
Et confus, ah, dit-il, c'en est trop, arrestez,
J'abandonne ces lieux si vous ne me quittez.

Elle a peur de le perdre, & sur cette menace,
Adieu, dit-elle, adieu, je vous cede la place,
Trop de chagrin vous prend, il faut vous l'épargner.
Soudain elle se tourne, & feint de s'éloigner.
Elle fait quelques pas, mais elle atteint à peine
Les buissons avancez de la forest prochaine,

Qu'elle s'y perd, ſe cache,& de tout ſon pouvoir
Empeſche en ſe baiſſant qu'il ne la puiſſe voir.
Luy qui croit n'eſtre plus obſervé de perſonne,
Etend ſon pied dans l'eau, la coupe ; elle bouillõne,
Et par ce mouvement forcée à s'approcher
Semble prendre plaiſir à le venir chercher.
Il admire cette eau, plus il la conſidere :
Jamais il n'avoit veu de fontaine ſi claire,
Et de ſa pureté de plus en plus épris,
Afin de s'y baigner, il quitte ſes habits.
La Nymphe ſent toûjours la même ardeur dans l'ame.
Elle en a le teint vif, & les yeux tout de flame.
Un miroir qui reçoit l'image du Soleil
Brille avec meſme éclat, & jette un feu pareil.
Sa paßion trop forte a peine à ſe contraindre.
Recherché pour Epoux de quoy ſe peut-il plaindre?
Sa jeuneſſe, & ſon teint au nom d'amour changé
Font trop voir qu'à l'hymen il n'eſt point engagé.
Tandis qu'elle raiſonne il s'élance dans l'onde,
Y fait voir une adreſſe à nager ſans ſeconde,
Et peut-eſtre jamais ne fut-il rien d'égal
A ce qu'enferme alors ce mobile criſtal.
C'eſtoit comme des Lis d'une blancheur ſans tache,
Qu'on ne voit qu'au travers d'un verre qui les cache.

La Nymphe cependant ne peut plus differer
A s'acquerir un bien qui la fait ſoupirer,
Et courant tout-à-coup où ſon amour l'appelle;
A la fin je triomphe, il eſt à moy, dit-elle,
Et les eaux que j'habite auront en ma faveur
Le privilege heureux d'aſſujetir ſon cœur.

Alors dans la fontaine elle-meſme ſe jette.
Il la fuit de nouveau, ſe trouble, s'inquiete,
Et perdant patience à ce coup impréveu,
Il s'enfonce dans l'eau pour n'en eſtre point veu.
Mais elle a de bons yeux, & quoy qu'il puiſſe faire,
Pour le tenir caché la fontaine eſt trop claire.
S'il recule, elle ſuit, & ſon eſpoir eſt vain,
Cette Nymphe eſt par-tout, & ſaiſiſſant ſa main;
Laiſſe-la moy, dit-elle, *& ſouffre que la mienne*
T'aſſeure d'une foy qui merite la tienne,
D'un cœur dont les transports auſſi tendres que doux
Te preſſent d'accepter le nom de mon Epoux.

Au lieu de luy répondre il veut s'échaper d'elle,
Plus elle croit charmer, moins il la trouve belle,
Il la regarde à peine, & d'un cruel dédain
N'épargne aucun effort pour retirer ſa main.
Convaincuë à la fin que douceur ny priere
Ne pourront jamais rien ſur une humeur ſi fiere;

Trop inſenſible Amant, fay ce que tu voudras,
Dit-elle, je te tiens, tu n'échaperas pas.
Dieux, témoins d'un refus qui me déchire l'ame,
M'uniſſant à l'ingrat dont la beauté m'enflame,
Vangez ſi bien par là le mépris de ma foy
Qu'il ne puiſſe un moment ſe ſeparer de moy.

Ses vœux furent ouïs, & les Dieux l'exaucerent.
Leurs deux corps par miracle en un ſeul s'aſſéblerẽt,
Et comme deux rameaux que ſerre un nœud preſſant
L'un dans l'autre attirez ſe joignent en croiſſant,
Ainſi d'elle & de luy ce ſubit aſſemblage
Confondãt tous leurs traits n'en fit plus qu'un viſage.
Mais quoy que ce mélange inconnu juſqu'alors
Laiſſe une double forme où l'on ne voit qu'un corps,
Telle en eſt l'union que l'on ne ſçauroit dire
Qu'une femme en ce corps,ou qu'un homme reſpire.
Il renferme, il confond ce qu'avoit chacun d'eux;
Ce n'eſt ny l'un ny l'autre, & ce ſont tous les deux.

Ce coup d'Hermaphrodite acheve la diſgrace.
Songeant à ce qu'il fut ce qu'il eſt l'embaraſſe;
Il ne ſçait que penſer de ces effets nouveaux,
Et voyant qu'au milieu de ces funeſtes eaux,
D'Homme qu'il s'y plongea, par un retour infame
Il eſt honteuſement devenu moitié Femme,

Levant les mains au Ciel, ô vous dont je ſuis né,
Dit-il, mais d'un ton foible & tout effeminé,
Dieux puiſſans, ſi d'un Fils l'intereſt vous importe,
D'un Fils dont vos deux noms forment le nom qu'il porte,
Pour flater mes ennuis, & combler vos bienfaits,
Accordez une grace à mes ardens ſouhaits;
Qu'aucun Homme aprés moy n'entre en cette Fontaine
Qui du meſme accident ne reſſente la peine,
N'en ſorte à demi Femme, & n'ait le deſeſpoir
De reſter toûjours tel que vous me pouvez voir.
Sa priere eut effet; & Venus & Mercure,
Pour conſoler ce Fils, & vanger ſon injure,
Verſerent dans ces eaux une froide liqueur
Qui glace, énerve l'homme, & détruit ſa vigueur.





LES MINEÏDES CHANGÉES EN CHAUVE-SOURIS.

FABLE IX.



Lcithoé se taist, & ce recit s'acheve
Sans qu'aucune des Sœurs au travail fasse tréve.
Toutes trois se moquant de tant d'honneurs rendus,
Cherchent à profaner la feste de Bacchus.
C'est à qui de ce Dieu mettra plus bas la gloire,
Quand un bruit éclatant en signe de victoire

Les ſurprend, les-confond par un concert ſoudain
De Flutes, de Tambours, & de Cornets d'airain.
Elles tournent la teſte, & chacune s'étonne
D'entendre un ſi grand bruit,& de ne voir perſonne.
Le ſafran & la myrrhe en ce meſme moment
Répandent leur odeur dans tout l'apartement,
Et ce qui de leur perte eſt le dernier préſage,
La toile qu'elles font produit un vert feuillage;
Ce n'eſt par-tout que Lierre où d'ondoyans replis
Pour plus de majeſté font traîner leurs habits.
Le Pampre qui s'y meſle augmente le prodige,
Leurs laines ſe changeant en deviennent la tige,
Et la couleur de pourpre employée au tiſſu
Fournit le ſombre éclat que la Grape a receu.
Il eſtoit déja l'heure où le Soleil dans l'onde
Commence à retirer ſa lumiere du monde,
Ce temps où l'on peut voir comme un mêlange offert
De la nuit qui s'approche, & du jour qui ſe perd,
Quand d'un prompt tremblement la maiſon ébranlée
Vange du grand Bacchus la Feſte violée.
Pour en haſter la cheute on ne voit au dedans
Que des torches ſans nombre & des flãbeaux ardens.
Tout paroiſt embraſé, le feu ne peut s'éteindre;
Et pour donner encor plus de ſujets de craindre,
Des

Des ſpectacles hideux de Monſtres en fureur
Par d'affreux hurlemens rempliſſent tout d'horreur.
  A ce terrible aſpect les trois Sœurs s'épouvantent,
Il n'eſt pour s'échaper moyen qu'elles ne tentent;
Elles courent chacune où l'effroy les conduit,
Et tâchent d'éviter la flame qui les ſuit.
Mais tandis que le trouble où le peril les jette
Aux lieux les plus obſcurs leur fait chercher retraite;
Leur corps en un moment par la peur amaſſé
S'étrecit, diminuë, & demeure preſſé.
Une petite peau dans cet état funeſte
De ce corps rétreci couvre ce qui leur reſte,
Et cette peau ſous qui leurs bras ſont renfermez
En aîles auſſi-toſt les fait voir transformez.
L'obſcurité qui regne où la frayeur les cache
Leur déguiſe à quel ſort leur malheur les attache,
Et dans un lieu plus ſeur voulant enfin aller,
Chacune ſe ſoûleve, & commence à voler.
Leurs aîles toutefois ne ſont point de plumage,
Elles ſont ſeulement d'un ſimple cartilage,
Qui tenant à leurs pieds n'a rien de different
De ce que nous fait voir un creſpe tranſparent.
Ne ſçachant que penſer de leur metamorphoſe,
Elles veulent en vain s'en demander la cauſe,

Leur voix n'a plus de ſon & trompe leurs efforts,
Ce n'eſt qu'un foible cry ſelon leur petit corps.
Elles ne laiſſent pas de marquer par leurs plaintes
De quels preſſans ennuis leurs ames ſont atteintes,
Et ne pouvant parler, dans un ſi grand malheur
De petits cris ſans ſuite expriment leur douleur.
Les maiſons dans leurs toits leur ſervent de retraite.
Elles ont pour les bois une haine ſecrete,
Prennent pour le Soleil d'invincibles mépris,
Ne volent que de nuit, & ſont Chauve-ſouris.



ATHAMAS FURIEUX.

FABLE X.



Cette punition accroiſt la renommée
Qui déja de Bacchus eſtoit par-tout ſemée.
Thebes à l'honorer ſent d'autant plus d'ardeur,
Qu'Ino le faiſant craindre éleve ſa grandeur.
Des Filles de Cadmus elle eſtoit ſeule exempte
De ces cruels ſoucis que la diſgrace enfante,

Si ce n'eſt que ſes Sœurs luy fiſſent partager
Les maux où le Deſtin avoit ſceu les plonger.
L'une pour Acteon, & l'autre pour Penthée
D'un déplaiſir ſans borne avoit l'ame agitée,
Et ſelon qu'à ſes yeux leur douleur éclatoit,
Par la force du ſang ſon cœur la reſſentoit.
Du reſte, à ſes deſirs tout eſtoit favorable.
Athamas plein d'amour la croioit ſeule aimable,
Et l'hymen ſous ſes loix l'ayant enfin reduit,
Learque & Melicerte en eſtoient l'heureux fruit.
Sur-tout c'eſtoit pour elle une gloire éclatante
D'avoir nourri Bacchus, & d'en eſtre la Tante.
A l'orgueil qu'elle en prend rien n'eſt à comparer,
Junon en voit l'excez, & ne peut l'endurer.
Quoy, dit-elle, Bacchus, le Fils d'une Adultere,
Contre ſon propre ſang peut armer une Mere,
Transformer en Dauphins d'inſolens Matelots,
Les forcer d'un regard à ſauter dans les flots,
Et maiſtre quand il veut de chaque deſtinée,
Changer en vils oiſeaux les Filles de Minée?
Junon ſeule, Junon qui devroit pouvoir tout,
Ayant des Ennemis, n'en viendra pas à bout?
Donc mes reſſentimens auront pour toutes armes
D'inutiles tranſports & d'impuiſſantes larmes,

Et pour vanger l'affront que par luy je reçoy,
Me plaindre & soûpirer doit estre assez pour moy ?
Non, non, c'est trop souffrir une insolente audace.
J'apprens par ce qu'il fait ce qu'il faut que je fasse,
Et quand de la vangeance on peut gouster le fruit,
Par son Ennemi mesme il est beau d'estre instruit.
De Penthée immolé le funeste carnage
M'invite à tout ce qu'ose une jalouse rage.
Pourquoy la fiere Ino, par d'aveugles fureurs,
Ne suivra-t'elle pas l'exemple de ses Sœurs ?

Vers l'Antre de Tenare il est une descente
Où regnent tout autour l'Horreur & l'Epouvante.
La triste ombre de l'If dont ces lieux sont couverts
Fait voir que cette route est celle des Enfers.
Dans tout ce qu'on traverse on trouve le Silence,
Et pour peu vers le Styx que le chemin avance,
De ses dormantes eaux on sent de toutes parts
Naistre l'exhalaison des plus sales brouillards.
Pour suivre leur destin dans les demeures sombres
C'est par là chaque jour que descendent les Ombres,
Ces Esprits qui des corps nouvellement tirez
Des devoirs du tombeau viennent d'estre honorez.
Le Froid, le Tremblement, le Desespoir, la Rage,
Avecque la Pasleur, tiennent ce grand passage,

Les tenebres ſans ceſſe y ſement leur noirceur,
Et telle en eſt par-tout l'effroyable épaiſſeur,
Que les Manes nouveaux, dans ces horreurs extrê-
mes,
Ont peine quelquefois à ſe connoiſtre eux-meſmes.
Et ne ſçavent par où chercher l'obſcur ſéjour
Où le Dieu des Enfers tient ſon affreuſe Cour.
Son Palais ſe découvre au milieu d'une Ville
Qui de tous les coſtez offre un accez facile.
Mille portes d'airain ouvertes en tout temps
Servent à recevoir ſes pâles Habitans,
Et comme dans ſon ſein la mer ſouffre & reſſerre
Tout ce qui coule d'eaux des Fleuves de la terre,
Ainſi Pluton renferme en ce hideux Manoir
Les ames de tous ceux que la mort y fait cheoir.
En quelque quantité qu'elles s'y puiſſent rendre,
Il reſte place encor pour qui doit y deſcendre;
Et fuſt un Peuple entier d'un ſeul coup renverſé,
Quelque foule qui vienne, on n'eſt jamais preſſé.
Sans corps, ſans oſſemens, ces languiſſantes Ombres
D'un pas traînant & foible errent dans ces lieux ſom-
bres,
S'y ſouviennent de tout, & ſelon les emplois
Dont chacun en vivant a voulu faire choix,

On y conserve encor avec inquietude
Et le mesme panchant, & la mesme habitude.
Ainsi l'on voit les uns dans ce destin nouveau
Chercher prés de Minos l'image du Barreau.
Les autres que du sang éleva la noblesse
Au Palais de Pluton vont se montrer sans cesse,
Mais il en est beaucoup exposez pour jamais
A l'horreur des tourmens qui suivent les forfaits.
Que ne peut point l'ardeur de vanger un outrage?
A detester ces lieux il n'est rien qui n'engage;
Cependant par l'effort d'un cruel souvenir
Junon du haut des Cieux se resout d'y venir.
A peine de son corps l'impression sacrée
Découvre ce qu'elle est, & marque son entrée,
Qu'à la seule splendeur de son divin aspect
Dans ce lieu tenebreux tout tremble de respect.
La porte s'en ébranle, & l'inquiet Cerbere
Effrayé d'un éclat que tout l'Enfer revere,
Dans ses trois aboyemens poussez tout à la fois
Ne laisse ouïr le son que d'une rauque voix.
Elle avance, & soudain appelle les Furies,
Ces noires Deïtez d'elle souvent cheries,
Que rien ne peut fléchir, & qu'autrefois, dit-on,
De la Nuit qui l'aimoit engendra l'Acheron.

Assises à l'écart ces Sœurs inexorables
Servoient de seure garde aux prisons des Coupables,
Et peignoient les Serpens, dont les replis affreux
Ornent leur chevelure, & luy servent de nœuds.
Malgré l'ombre infernale elles eurent à peine
Remarqué dans Junon la majesté de Reine,
Que chacune à l'envy surprise de la voir
Se leva de sa place, & vint la recevoir.
Ces Prisons sont des lieux tout entr'ouverts d'abîmes
Où les plus scelerats sont punis de leurs crimes.
Là, Titye accablé des plus pressans remords
Sur neuf arpens de terre étend son vaste corps,
Et sans prévoir de fin à son cruel martyre,
Est contraint d'endurer qu'un Vautour le déchire.
De son costé Sisyphe, & seul, & sans secours,
Pousse en haut un rocher qui retombe toûjours.
Dans le milieu de l'onde on voit ailleurs Tantale
Souffrir sans pouvoir boire une soif sans égale,
Tandis qu'en mesme temps tourmenté de la faim
Sur un fruit qui s'échape il croit mettre la main.
Plus bas on apperçoit les lâches Danaïdes
Qui cherchant à remplir leurs vaisseaux toûjours vuides,

A toute

A toute heure, en tout temps, pour en venir à bout,
Y répandent de l'eau qui s'écoule par-tout.
La peine d'Ixion n'a pas plus de relâche.
Il est sur une rouë où son crime l'attache,
Et sans cesse à tourner avec elle reduit,
Courant aprés luy-mesme il se cherche & se fuit.
Junon qui se souvient de l'ardeur criminelle
Qui luy fit embrasser un nuage au lieu d'elle,
Sur luy plus que sur tous tenant les yeux ouverts,
Luy jette sans rien dire un regard de travers,
Puis remarquant Sisyphe ; & par quelle justice
Luy seul endure-t'il un si cruel supplice ?
Dit-elle, quand son Frere a cent fois merité
Que le Ciel ait pour luy mesme severité ?
Du superbe Athamas la coupable arrogance
Va jusqu'à dédaigner mon nom & ma puissance,
Et d'un culte nouveau se declarant l'appuy,
L'imperieuse Ino n'en fait pas moins que luy.
Cependant au milieu d'une Cour florissante
L'un & l'autre jouït d'une gloire éclatante,
Et je le souffrirois ? Elle explique à ces mots
L'impatient chagrin qui trouble son repos ;
Qu'elle veut de Cadmus détruire la famille.
Europe fut sa Sœur, & Semelé sa Fille,

Pourſuit-elle, & c'eſt trop pour me faire haïr
Ce qui reſte d'un ſang ſujet à me trahir.
Sus donc, Sœurs ſans pitié, ſoûtenez ma querelle,
Et ſi jamais pour moy vous eutes un vray zele,
Dans le ſein d'Athamas verſez tant de fureur,
Qu'aux crimes les plus noirs il coure ſans horreur.
Pour rendre ſa vangeance & ſeure & plus entiere,
Elle joint à cet ordre & promeſſe & priere,
Comme ſi, s'agiſſant d'un forfait à tenter,
Il falloit de l'adreſſe à les ſolliciter.
Tiſiphone auſſi-toſt pour découvrir ſa rage,
Ecarte les Serpens qui cachoient ſon viſage,
Et fait voir à Junon dans ſes livides yeux
Ce que l'aveugle haine a de plus furieux.
C'eſt trop, quittez, dit-elle, un lieu ſi haïſſable.
Il eſt pour vous ailleurs un air plus agreable.
Jouïſſez-en; je vais par les plus prompts effets
Servir voſtre vangeance, & combler vos ſouhaits.
Junon remonte au Ciel avec cette aſſeurance.
Elle veut y rentrer, & comme elle s'avance,
D'une douce roſée Iris vient l'humecter
Contre l'impure odeur qu'elle a pû remporter.

INO ET MELICERTE
CHANGEZ EN DIEUX-MARINS.
FABLE XI.

EPENDANT Tisiphone à partir se prépare :
La robe qu'elle prend marque une ame barbare,
Ce n est que sang par-tout qu'elle-mesme y répand.
Tout autour pour ceinture elle noue un Serpent.

Dans un noirâtre pus une torche trempée
Luy tient pour l'éclairer une main occupée.
L'autre porte un amas de cent poisons divers,
Et dans cet appareil elle sort des Enfers.
Elle ne va pas seule, & le pâle Mensonge, [ge,
L'Effroy qui fait tout craindre,& leChagrin qui ron-
Le Trouble, & la Folie au visage égaré,
La suivent à l'envy d'un pas mal asseuré.
Cent autres maux encor autour d'elle s'assemblent.
Elle arrive au Palais; toutes les portes tremblent,
Et dés qu'elle en approche, une sombre pâleur
En ternit la matiere, & change la couleur.
Le Soleil, qui d'effroy fait un pas en arriere,
Abandonnant ce lieu porte ailleurs sa lumiere.
Athamas s'épouvante, & d'horreur agité,
Quoy qu'au milieu des Siens, n'est point en seureté.
Mais c'est en vain qu'à fuir la triste Ino l'engage.
La fiere Tisiphone occupe le passage,
Et par son noir aspect redoublant leurs terreurs,
Du sort le plus funeste appreste les horreurs.
C'est alors qu'étendant avec des yeux severes
Ses bras entortillez d'effroyables Viperes,
Elle branle la teste, & dans ses cheveux gris
Réveille ses Serpens l'un sur l'autre assoupis.

Sur ſon large eſtomach ſoudain les uns deſcendent.
Les autres ſur ſon dos en ſiflant ſe répandent,
Vomiſſent de l'écume, & tout autour épars
Dans leurs langues de feu font voir autant de dards.
De tant d'autres qu'encor ſa chevelure cache,
L'implacable Furie en prend deux qu'elle arrache,
Les preſſe, les irrite, & ſecoüant le bras
Jette l'un ſur Ino, l'autre ſur Athamas.
Dans leur ſein auſſi-toſt ces deux Serpens ſe gliſſent,
Rongent ces Malheureux, de rage les rempliſſent,
Et ſe traînant par-tout, allument dans leurs cœurs
Tout ce qu'ont d'enflamé les plus noires fureurs.
Mais de quelque rigueur qu'ils armēt leurs morſures,
Le corps de l'un & l'autre eſt exempt de bleſſures,
L'ame ſeule eſt atteinte, & repouſſe au dehors
L'aveugle emportement de ſes brûlans tranſports.
Pour haſter les forfaits dont Junon eſt avide:
Tiſiphone ſe ſert de ſon poiſon liquide,
Ce poiſon qu'en un vaſe elle tient enfermé,
Et que de cent venins elle-meſme a formé.
Ce qu'ont de plus mortel l'écume de Cerbere;
Et la bave de l'Hydre, & le fiel de Vipere,
L'amertume des Pleurs, l'avidité du Mal,
Entre dans ce qui fait ce poiſon infernal.

La Furie avoit joint à leur noir aſſemblage
L'oubly de la Raiſon, l'aſpre ſoif du Carnage,
Les Tranſports d'un eſprit que la Rage a frapé,
Et dans du ſang tout chaud le tout bien détrempé,
Par une mixtion d'elle ſeule connuë,
Avoit bouilly long-temps avec de la Ciguë.
Tandis qu'Ino ſtupide auſſi bien qu'Athamas
Succombe à des terreurs qu'elle ne comprend pas,
Elle répand ſur eux la liqueur empeſtée.
L'ame de l'un & l'autre en eſt toute infectée,
Et ſent des remuëmens dont la ſecrete horreur
Par l'effort du poiſon degenere en fureur.
Alors pour achever, l'infernale Déeſſe
Tourne à leurs yeux ſa torche avec tant de viteſſe,
Que dans l'air qu'elle embraſe on diroit qu'en effet
Un brandon continu forme un cercle parfait.
Ainſi pleine d'orgueil, aprés cette victoire
Qui de Junon vangée affermiſſoit la gloire,
Elle rentre aux Enfers, prend ſa torche, l'éteint,
Et quitte le Serpent dont ſon corps étoit ceint.
A peine a-t'elle fuy qu'Athamas en furie
Croit eſtre dans un bois, va, tournoye, & s'écrie:
Amis, je viens de voir parmi ces arbriſſeaux
Une affreuſe Lionne avec deux Lionceaux.

Viſte, tendez vos rets, la chaſſe ſera bonne.
Il apperçoit Ino, la prend pour la Lionne,
La ſuit, court aprés elle, & trouve ſur ſes pas
Learque qui de loin luy tend ſes petits bras,
Et qui luy ſoûriant fait tout ce que peut faire
Un Enfant qui s'appreſte à carreſſer ſon Pere.
Il le prend, & du ſang rendant vains les efforts,
Il fait la rouë en l'air avec ſon petit corps.
On diroit à le voir qu'il eſſaye une fronde.
Trois fois il le balance aux yeux de tout le monde,
Et s'animant aux cris qu'il entend s'élever,
Prévient ceux dont le zele auroit pû le ſauver.
De roideur contre un mur il le pouſſe, il le briſe.
A ce ſanglant ſpectacle Ino d'horreur ſurpriſe,
Soit qu'un ſi déplorable & funeſte malheur
L'oblige comme Mere à croire ſa douleur,
Soit qu'alors du poiſon la force qui redouble
S'emparât de ſon cœur lui cauſe un nouveau trouble,
Fuit toute échevelée, & dans ſes cris confus
Fait oüir en hurlant l'Evoé de Bacchus.
Elle tient dans ſes bras le petit Melicerte.
A ce nom de Bacchus; qu'il empeſche ta perte,
(Dit Junon qui déja s'en fait une douceur)
Il fut ton Nourriſſon, qu'il ſoit ton Défenſeur.

Sur le bord de la mer un grand rocher s'éleve
Qui ſemble avec les flots n'avoir jamais de tréve.
L'effort continuel des vagues en couroux
A force de le battre a creuſé le deſſous.
Quelques eaux que du Ciel la mer ailleurs eſſuye,
Elle eſt en cet endroit à couvert de la pluye.
Le ſommet eſt un roc de pointes heriſſé,
Ouvert en précipice, & ſur l'onde avancé.
Ino pour qui la mort a d'aimables amorces,
Tire de ſa fureur du courage & des forces,
Monte ſur ce ſommet, & courant vers le bord
Comme dans un naufrage y croit trouver le port.
De là, ſans que la crainte ou l'arreſte ou l'agite,
Dans l'onde avec ſa charge elle ſe précipite.
La mer ouvre ſon ſein, ſa cheute retentit,
Et preſte de l'écume à l'eau qui l'engloutit.
Des diſgraces d'Ino Venus ne ſe peut taire.
C'eſt elle qui fit naiſtre Hermione ſa Mere,
Et l'intereſt du ſang, ainſi que l'amitié,
A tout oſer pour elle engage ſa pitié.
Ainſi d'un ton flateur elle aborde Neptune,
Et luy peignant au long toute ſon infortune;
O toy, qui redouté dans ces immenſes lieux
Tiens le premier Empire aprés celuy des Cieux,

Souffre qu'icy, dit-elle, en faveur de ma race
Je t'ose en soûpirant demander une grace.
Voy les Miens, qui battus & des vents & des flots,
Dans le sein de la mer vont errer sans repos.
Prens pitié de ma peine & de leur innocence.
Mets-les parmy les Dieux qui craignent ta puissance,
Et fay qu'en ce haut rang élevez de ta main
Ils reverent en toy leur digne Souverain.
C'est demander beaucoup, il est vray; mais peut-estre
N'as-tu pas oublié que la mer m'a fait naistre,
Qu'Aphrodite est un nom qui m'en est demeuré,
Et que le tien par moy fut toûjours honoré.
Elle acheve, & soudain Neptune pour luy plaire
Ajoûte aux Dieux des eaux Melicerte & sa Mere.
Sans aucun trait mortel l'un & l'autre resté
Fit briller une auguste & grave majesté,
Mais ce noble destin qui repara leur perte
Ne laissa plus connoistre Ino ny Melicerte.
Ainsi que de visage ils changerent de nom,
Leucothoé fut l'un, & l'autre Palemon.





LES COMPAGNES D'INO CHANGE'ES EN ROCHERS ET EN OISEAUX.

FABLE XII.



L'ACCIDENT coûta cher à d'illuſtres Thebaines,
Qui partageant d'Ino les plaiſirs & les peines,
A ſes yeux égarez ſoupçonnerent d'abord
Qu'elle ne s'éloignoit que pour chercher la mort.

Pour rompre ce deſſein & la forcer de vivre
Toutes avec ardeur s'empreſſent à la ſuivre ;
Mais ſur ſes pas en haſte elles ont beau marcher,
Avant qu'on l'ait pû joindre elle eſt ſur le rocher,
Et fait connoiſtre aſſez par le bruit de ſa cheute
Ce que contre ſes jours ſa fureur execute.
Chaque Thebaine alors par des cris ſuperflus
Déplore le malheur des Filles de Cadmus,
Et tirant ſes cheveux, meurtriſſant ſa poitrine,
Blâme en faveur d'Ino la main qui l'aſſaſſine.
Si Semelé charma le grand Maiſtre des Dieux,
Quel crime de ſes Sœurs rend le ſang odieux?
Junon eſt trop injuſte à pouſſer ſa vangeance,
Et ſa ſeverité va plus loin que l'offence.
Ce reproche qui part d'un excez de douleur
Irrite la Déeſſe, & cauſe leur malheur.
Et bien, dit-elle, & bien, vous rendrez témoignage
Si j'ay trop de rigueur à punir qui m'outrage.
L'effet ſuit la parole, & celle dont la foy
Eut toûjours plus d'ardeur pour la Fille du Roy,
Preſte de s'élancer pour ne luy pas ſurvivre
Sent qu'un froid penetrant l'empeſche de la ſuivre.
Elle en reſte immobile, & ſe voulant pancher
Son corps ſe petrifie, & s'attache au rocher.

Une autre, dont le bras avec tranſport ſe leve,
Le tient preſt à frapper ſans que le coup s'acheve.
Contre elle ſa douleur veut l'employer en vain,
Il eſt devenu pierre, & trompe ſon deſſein.
Celle-cy croit du doigt marquer d'où la Princeſſe
Précipitant ſa cheute a trompé leur vîteſſe,
Et par un froid ſubit dans ſon corps répandu
Vers la mer pour toûjours ce doigt reſte tendu.
Celle-la dont la main ſur ſes cheveux portée
Vange, en les arrachant, Ino précipitée,
Eſt ſurpriſe de voir qu'un deſtin rigoureux
A ſa main endurcie attache ſes cheveux.
C'eſt ainſi qu'en Rochers ces nobles Affligées
Par l'ordre de Junon preſque toutes changées,
Semblent garder encor le dernier mouvement
Où les vient de ſurprendre un ſi prompt changemẽt.
Les autres qu'en Oiſeaux convertit ſa colere,
Volent ſur cette mer qui ſeule peut leur plaire,
Et s'approchant des flots tâchent à les toucher,
Comme y cherchant toûjours ce qui leur fut ſi cher.



CADMUS ET HERMIONE

CHANGEZ EN SERPENS.

FABLE XIII.

CADMUS qui ne ſçait pas qu'avecque
Melicerte
Ino vient de tirer ſon bonheur de
ſa perte,
Et que les élevant dans un rang glorieux
Neptune les a mis au nombre de ſes Dieux,

Surpris de voir toûjours prodige ſur prodige,
Se trouble, ſe confond, s'inquiete, s'afflige,
Et pleurant de ſes maux le triſte enchaînement
Laiſſe aller ſa douleur juſqu'à l'accablement.
Il n'eſt aucun des Siens depuis Thebes baſtie
Qui n'ait ſenti du Ciel la main appeſantie.
Il voit ce que ſon ſang a ſouffert d'attentats,
Et tout épouvanté du crime d'Athamas,
Comme ſi les revers dont la rigueur l'étonne
Eſtoient plus attachez au lieu qu'à ſa perſonne,
Il ſe reſout enfin d'aller chercher ailleurs
Un ſéjour moins funeſte, & des deſtins meilleurs.
Hermione ſa Femme accompagne ſa fuite.
Sa fortune eſt la ſienne, elle en veut voir la ſuite.
Ils partent, & tous deux aprés de longs détours
Chez les Illyriens viennent finir leurs jours.
Là, chargez de malheurs auſſi-bien que d'années
Examinant un jour leurs triſtes deſtinées,
Et par combien d'horreurs & de ſenſibles coups
Le Ciel avoit contr'eux exercé ſon couroux;
Mais, s'écria Cadmus, n'ay-je point lieu de croire
Que ce Dragon ſur qui j'emportay la victoire,
Lors qu'exilé de Tyr j'errois en divers lieux,
Eſtoit devenu cher à quelqu'un de nos Dieux?

Par ſes dents, dont je vis naiſtre tant de Gendarmes,
N'aurois-je point ſemé le ſujet de nos larmes ?
J'en tremble, & ſi telle eſt la rigueur de mon ſort
Que le Ciel s'intereſſe à vanger cette mort,
Qui que tu puiſſes eſtre, ô Deïté bleſſée,
Du coup qui le perça ne ſois plus offenſée.
Voy Cadmus qui connoit ſon crime & s'en repent,
Et qui s'offre en ſa place à devenir Serpent.
Il parle, & de ſon corps la moitié ſe reſſerre.
Il tombe ſur le ventre, & s'étend contre terre.
Cette moitié qui rampe, & forme plus d'un nœu,
Eſt toute marquetée & de noir & de bleu.
Ses jambes ſont ſans forme, & l'une à l'autre eſt jointe.
Il les voit ſe confondre & s'allonger en pointe,
Tandis que tout autour dans cet eſtre nouveau
Sous une épaïſſe écaille il ſent durcir ſa peau.
Il a des bras encor, il les tend à ſa Femme,
Et cherchant juſqu'au bout à luy marquer ſa flame,
L'œil tout en pleurs ; ô toy, dit-il, dont l'amitié
Partage de mes maux la plus vive moitié,
Ne m'abandonne point en cet eſtat funeſte.
Viens, approche, & de moy touche ce qui me reſte.
Pour plaindre un malheureux juſqu'icy tant aimé,
N'attens point qu'en Serpent je ſois tout transformé,

Et prens la main que t'offre un Epoux qui t'adore
Tandis qu'il peut l'offrir, & qu'elle eſt main encore.
Il veut continuer, mais il l'eſſaye en vain.
Sa langue qui ſe fend s'oppoſe à ſon deſſein;
Dans ſon corps écaillé chaque bras ſe retire.
Il a beau concevoir mille choſes à dire,
La parole luy manque en ce dur changement;
S'il croit faire une plainte il fait un ſiflement.
Pour exprimer l'ennuy de ſa triſte avanture,
C'eſt là tout ce qu'alors luy laiſſe la Nature.
A voir que tout-à-coup il n'a plus rien d'humain
Hermione s'écrie, & ſe frappant le ſein;
Demeure, luy dit-elle, & fay, s'il eſt poſſible,
Que tu ſois affranchi de cette forme horrible.
Dépouille-t'en de grace, elle me fait effroy.
Où ſont tes pieds, Cadmus, & qu'eſt-ce que je voy?
Tu ne ſçais que ramper. Helas! qu'eſt devenuë
Cette vive couleur ſi long-temps maintenuë,
Ce viſage, cet air, & ce port gratieux,
Enfin tout ce Cadmus qui plut tant à mes yeux?
Tandis qu'elle luy parle, il cede à ſa tendreſſe,
Se coule dans ſon ſein, la baiſe, la carreſſe,
Et luy ſerrant le col par d'amoureux replis
Semble de ſes faveurs connoiſtre encor le prix.
Comme

Comme à ce Malheureux ſes baiſers appartiennent,
Elle y répond aux yeux des témoins qui ſurviennent,
Et qui tremblent pour elle à luy voir carreſſer
Ce Serpent que ſes bras ſe plaiſent à preſſer.
Un prodige nouveau redouble leurs alarmes.
Elle nomme Cadmus, & verſant quelques larmes;
Dieux, dit-elle, rendez voſtre ouvrage parfait,
Me changeant comme luy vangez vous tout-à-fait;
A quoy bon m'épargner? A peine elle s'eſt teuë
Que d'écailles ſa peau par-tout eſt reveſtuë.
Elle tombe, ſe plie, & ſiflant en Serpent
A coſté de Cadmus montre ſon corps rampant.
Alors continuant la foy qui les aſſemble
Dans la foreſt voiſine ils ſe traînent enſemble,
Se haſtent d'y cacher ce qu'ils ont de hideux.
Les Hommes toutefois n'ont rien à craindre d'eux;
A leurs ſeuls déplaiſirs ils demeurent ſenſibles;
Et ſans faire aucun mal, ce ſont Serpens paiſibles,
Qui cherchant le ſilence & la tranquillité,
Se ſouviennent toûjours de ce qu'ils ont eſté.



JUPITER
CHANGE' EN PLUYE D'OR.
FABLE XIV.

UELQUES malheurs pourtant que le Ciel leur envoye,
C'eſt pour l'un & pour l'autre un grand ſujet de joye
D'avoir ſceu que Bacchus, ce Dieu né de leur ſang,
Fait par-tout éclater la gloire de ſon rang.

Par ſa rare valeur l'Inde entiere conquiſe
A reverer ſon nom s'eſtoit déja ſoûmiſe,
Et la Grece à l'envy luy dreſſant des Autels
Le combloit des hõneurs qu'on rend aux Immortels.
Pour celebrer ſon culte & vanter ſes conqueſtes
On n'avoit jamais veu de ſi pompeuſes Feſtes.
Acriſe, Roy d'Argos, Petit-Fils de Belus
Sorti de Jupiter auſſi-bien que Bacchus,
Eſt le ſeul qui dément tout ce qu'il ſe dit eſtre.
Ses Sujets comme Dieu n'oſent le reconnoiſtre,
Et dés qu'il le ſçait preſt d'entrer dans ſes Eſtats,
Il arme contre luy ſes plus vaillans Soldats.
Mais faut-il s'étonner que rien ne le fléchiſſe,
Puiſqu'à ſon propre ſang il fait meſme injuſtice,
Qu'il méconnoit Perſée, & publie en tous lieux
Qu'il ſe dit fauſſement ſorti du ſang des Dieux?
Cependant (& c'eſtoit l'honneur de ſa famille)
Jupiter l'avoit eu de Danaé ſa Fille,
Danaé qu'autrefois par un ordre inhumain
Ce Roy fit enfermer dans une tour d'airain.
On ſçait par quel motif elle y fut condamnée.
Acriſe un jour voulut ſçavoir ſa deſtinée,
Et conſultant l'Oracle il apprend que le Sort
Par le Fils de ſa Fille avoit conclu ſa mort.

Cet arreſt le ſurprend, mais il s'en croit le maiſtre.
S'il enferme ſa Fille aucun Fils n'en peut naiſtre,
Et de quelque rigueur qu'on le puiſſe accuſer,
Pour aſſeurer ſa vie il doit tout mépriſer.
Ainſi ne cherchant plus qu'à démentir l'Oracle,
Quoy que puiſſe le Sort, il y veut mettre obſtacle,
Se rit de ſa menace, & fait faire une tour
Où le Soleil a peine à faire entrer le jour.
La jeune Danaé dans cette tour eſt miſe.
C'eſt là que la retient l'impitoyable Acriſe,
Qu'il dérobe à ſa Cour l'éclat de ſes beaux yeux,
Mais que peut-on cacher au Souverain des Dieux?
Le cœur de Iupiter par la pitié s'enflame;
Charmante & malheureuſe elle touche ſon ame.
Soudain pour poſſeder ce pretieux treſor
Il ſe transforme en pluye, & cette pluye eſt d'or.
Danaé qui la voit la touche, cueille, admire,
D'une telle merveille elle ne ſçait que dire,
Et lors qu'elle en croit faire un innocent amas,
Elle voit tout-à-coup Iupiter dans ſes bras.
Elle veut reſiſter, mais qu'eſt-ce qu'une Fille
Contre un Dieu qui peut tout, dont la majeſté brille,
Et qui par un éclat toûjours victorieux
Penetre autant le cœur qu'il éblouït les yeux?

Le pouvoir du Vainqueur excusant sa défaite,
Elle cede; un Fils naist de cette amour secrette.
Persée en est le fruit. A peine il voit le jour
Qu'Acrise par malheur entre dans cette Tour:
Danaé cache en vain ce que son trouble exprime.
Par les cris de l'Enfant il découvre le crime,
Et songeant à l'Oracle, étouffe dans son cœur
Tout ce que la Nature oppose à sa rigueur.
On choisit par son ordre une barque legere.
Luy-mesme il y voit mettre & l'Enfant & la Mere.
Et voulant par leur perte établir son repos,
Dans le plus fort orage il l'abandonne aux flots.
Le Ciel conduit la barque, & le vent la respecte.
Elle aborde à Seriphe où regne Polydecte.
Vn Pescheur de cette Isle accourant aussi-tost
Met aux mains de son Roy ce surprenant dépost.
Charmé de voir la Mere & si jeune & si belle,
Il prend soin de son Fils, s'engage à tout pour elle.
De ce Fils en croissant le merite apperceu
Fait reconnoistre en luy le sang qu'il a receu.
Par-tout avec surprise on parle de Persée.
Le jaloux Polydecte en a l'ame blessée,
Et craignant qu'en sa place il ne songe à regner
Pour vivre sans ombrage il cherche à l'éloigner.

Ainsi dans un festin qui finit une Feste,
Il parle avec chaleur d'une illustre conqueste;
La gloire en doit passer l'éclat des plus hauts faits.
C'en est trop, dit Persée, *explique tes souhaits.*
Il n'est aucun peril que pour toy je refuse,
Fallust-il t'apporter la teste de Meduse.
Polydecte l'embrasse, & sur ce grand exploit,
Pour le mieux éblouïr, luy dit ce qu'il se doit.
Quelque ardeur que m'inspire une telle entreprise,
Ce n'est qu'au Fils d'un Dieu, dit-il, *qu'elle est permise.*
Ce triomphe sans doute a ses difficultez,
Mais puis-je attendre moins du sang dont vous sortez?
Persée a trop promis; c'est alors qu'il prend garde
Que Meduse en rocher change qui la regarde,
Tant l'ordre des Destins à donné de pouvoir
Aux Serpens qu'alentour sa teste fait mouvoir.
Il ne sçauroit d'ailleurs apprendre de personne
Quelle fatale terre habite la Gorgonne.
Il resve, s'inquiete, & dans cet embarras
Voit descendre du Ciel & Mercure & Pallas.
Ils luy prestent tous deux des lumieres fidelles.
De l'un il prend l'Ecu, de l'autre il prend les Ailes,
Et part si bien instruit, qu'aidé de son grand cœur
De l'effroyable teste il demeure vainqueur.

Il l'emporte ſanglante, & dans l'air qu'elle ſouille
Soûtient en triomphant cette horrible dépouille.
Sur les ſables d'Afrique il avoit pris l'eſſor,
Quand des goutes de ſang en tomberent encor.
De ce ſang odieux la terre penetrée
De cent Monſtres divers peupla cette Contrée,
Les répandit par-tout, & c'eſt depuis ce temps
Qu'elle a toûjours eſté ſi fertile en Serpens.



ATLAS
CHANGE' EN MONTAGNE.
FABLE XV.



DE là ſuivant en l'air des routes incertaines
Perſée en traverſa les ſpatieuſes plaines,
Où par les vents mutins, d'un & d'autre coſté
De meſme qu'un nuage il eſtoit emporté.

Rien

Rien n'égaloit ſon vol ; trois fois il prit ſa courſe
Du Couchant à l'Aurore, & du Midi vers l'Ourſe,
Et regardant ſous luy mille climats divers
Parcourut en un jour tout ce vaſte Univers.
Arrivé par hazard dans la Mauritanie
Au temps que la clarté par l'ombre eſtoit bannie,
Tenant la nuit ſuſpecte, il y voulut du jour,
Pour ne rien hazarder, attendre le retour.
Atlas en eſtoit Roy, cet Atlas redoutable
Qu'avoit armé le Ciel d'une force indomptable,
Et qui preſque Geant ſans l'eſtre tout-à-fait,
Ainſi que Promethée, eſtoit Fils de Japet.
Il gouvernoit en paix l'extremité du Monde,
Ces lieux où le Soleil vient deſcendre dans l'onde
Quand de ces longs travaux qu'il doit recommencer
Dans le ſein de Thetis il va ſe delaſſer.
Mille & mille troupeaux erroient dans ſes Campagnes,
Mille autres s'écartoient juſque ſur les Montagnes,
Et de tous ſes voiſins les plus audacieux
A l'éclat de ſon nom baiſſoient ſoudain les yeux.
Mais ce qu'en ſa fortune on admiroit ſans ceſſe,
C'eſtoit de ſes jardins la brillante richeſſe,
Chaque arbre y tenoit lieu d'un ſuperbe treſor,
Les feuilles qu'ils portoient, le fruit en eſtoit d'or,

Il venoit de joüir d'une si chere veuë,
Quand l'inconnu Persée approche, le saluë,
Et d'un air engageant; souffrez qu'un Etranger
Pour une seule nuit vous demande à loger,
Dit-il. Si d'un beau sang l'éclat se considere,
Je puis vanter le mien, Jupiter est mon Pere,
Ou si, sans voir le rang, vostre estime est le fruit
Des seules actions que la vertu produit,
Les miennes m'ont acquis une gloire assez grande
Pour me faire obtenir ce que je vous demande.

Ces mots par qui l'espoir de Persée est trompé,
Font que d'un vieil Oracle Atlas se sent frapé.
Tremble, avoit dit Themis par Atlas consultée,
La fortune icy-bas est toûjours limitée.
Un Fils de Jupiter par le Destin conduit
Doit un jour dépouiller tes arbres de leur fruit,
Et le Ciel, qui pour luy tiendra ses faveurs prestes,
Mêlera ce triomphe à ses autres conquestes.

Atlas qui redoutoit cet arrest des Destins,
Ayant fait de hauts murs enfermer ses jardins,
Par un ordre connu dans toute la Contrée
A tous les Etrangers en défendoit l'entrée,
Et leur donnoit pour garde un Dragon furieux
Dont jamais le sommeil n'assoupissoit les yeux.

Il tient la garde ſeure, & dans cette penſée,
D'un farouche regard enviſageant Perſée;
Vante ailleurs tes exploits, s'ils ſont ſi glorieux,
Répond-il; tu te dis en vain du ſang des Dieux,
Et ta fuite peut ſeule empeſcher ma colere
De te faire éprouver qu'un Mortel eſt ton Pere,
Adieu, retire-toy. C'eſt peu de menacer.
D'une main inſolente il l'oſe repouſſer
Et plus Perſée avance, & le prie, & le flate,
Plus à le rejetter ſa violence éclate.
Trop foible contre luy (car qui ne craindroit pas
De meſurer ſa force avec celle d'Atlas?)
Puiſqu'il faut malgré moy te prouver ma naiſſance,
De ton indigne orgueil reçois la recompenſe,
Dit Perſée, & connoy juſqu'où va mon pouvoir.
Alors ſe détournant afin de ne rien voir,
Pour ſe vanger d'Atlas, qui toûjours le refuſe,
Il expoſe à ſes yeux la teſte de Meduſe.
A cet affreux objet, (quel changement plus prompt!)
Le vaſte corps d'Atlas n'eſt plus qu'un vaſte Mont.
Ses épaules, ſes mains dont l'une à l'autre eſt jointe,
En font en un moment & la croupe & la pointe,

Chaque os se change en Pierre, & sur ses verts sommets
Sa barbe & ses cheveux sont autant de forests.
Ses veines seulement demeurent encor veines,
Et font par tout le Mont couler mille fontaines.
Sa teste en fait la cime, & par l'ordre des Dieux
Atlas devient si haut & si prodigieux,
Que le Ciel, profitant de sa Metamorphose,
Appuyé sur son dos, tout entier s'y repose,
Et luy fait soûtenir ce globe lumineux
Où tant d'Astres divers brillent de mille feux.





ANDROMEDE
EXPOSE'E AU MONSTRE.
FABLE XVI.



OLE par respect pour l'Aurore naissante,
Emprisonnoit des Vents la troupe violente,
Et déja sur son char le Dieu du Jour monté,
De ses premiers rayons faisoit voir la clarté,

Quand tout impatient d'abandonner la terre
Persée avec ardeur reprend son Cimeterre,
Et ses aîles l'ayant élevé dans les airs,
Il y trouve à son choix mille chemins ouverts.
 Aprés force Pays qu'il découvre & qu'il passe,
L'Ethiopie enfin se montre & l'embarasse.
C'est là qu'un bruit confus & de cris & de pleurs
Luy fait d'un bel Objet partager les malheurs.
Au pied d'un grand Rocher la charmāte Andromede
N'attendoit à ses maux que la mort pour remede,
Et pour l'en garantir, c'estoit peu que son sang
Luy donnast dans ces lieux le plus illustre rang.
C'estoit peu que le Ciel y fist regner son Pere,
Andromede expioit le crime de sa Mere,
Qui préferant à tout l'éclat de sa beauté
Fit monter son orgueil jusqu'à l'impieté.
En effet, Caßiope en eut l'ame si vaine
Qu'à Venus & Iunon ne cedant qu'avec peine,
Elle osa soûtenir qu'à disputer d'appas
Les Nymphes de la Mer ne l'emporteroient pas.
Cet outrageant defi pique les Nereïdes,
Qui sortant außi-tost de leurs grotes humides
Interessent Neptune, & vont dans son Palais
Se plaindre du mépris qu'on fait de leurs attraits.

Ces fieres Deïtez qu'anime la vangeance
Font parler Caßiope avec tant d'insolence,
Que le Dieu prenant part à leur ressentiment
De son coupable orgueil resout le chastiment.
Vn Monstre qui des flots paroist sur le rivage
Fait dans l'Ethiopie un horrible ravage,
On y voit en luy seul tous les maux assemblez,
Il détruit, il renverse arbres, plantes, & bleds,
Livre une rude guerre à tout ce qui se montre,
Devore hommes, chevaux, & tout ce qu'il rencontre.
Rien ne s'en garantit; dans cette extremité
De Iupiter Ammon l'Oracle est consulté.
Mais quel dur coup de foudre attire sa réponce?
Si l'on veut que Neptune à son couroux renonce,
Il faut qu'au pied d'un roc qui dans la mer s'étend
Le Roy livre sa Fille au Monstre qui l'attend.
On se plaint de l'Oracle; on murmure, on s'écrie.
Par trop de pieté chacun se montre impie,
Et Cephée à ce prix, s'il veut croire leurs pleurs,
A droit de refuser la fin de leurs malheurs;
Mais le bien de l'Estat prévaut sur sa famille,
Ses Sujets sur son cœur peuvent plus que sa Fille;
Et Pere inexorable afin d'estre bon Roy,
Du Dieu qui l'a choisie, il veut suivre la loy.

Andromede est livrée, & par cette victime
Caßiope attendoit le pardon de son crime,
Quand Persée en volant passe auprés du Rocher
Où de cruelles mains venoient de l'attacher.

A la voir languissante, immobile, abatuë,
Il eust cru regarder quelque froide Statuë,
Si d'un leger Zephir les soufles amoureux
N'eussent fait par hazard ondoyer ses cheveux.
Il s'approche, & ne peut vaincre les premiers charmes,
Qu'ont pour luy deux beaux yeux qu'il voit couverts de larmes,
C'est dans leurs doux regards, dans leur triste langueur
Qu'il prend le feu secret qui s'allume en son cœur.
Son ame trop ouverte à l'amour qui s'y cache
Impute à la pitié les soûpirs qu'il arrache.
Il ne se lasse point de la considerer,
Plus il admire, & plus il voit lieu d'admirer.
Tout brille en son visage, & ses beautez sont telles
Qu'oubliant pour les voir à remuer ses aîles,
Trop sensible aux douceurs de ce flateur repos,
Il est presque en peril de tomber dans les flots.
Pour en fuir le danger il descend au rivage,
Et dans la passion dont le charme l'engage;

Ce ne ſont point, dit-il ſe voyant à ſes pieds,
Ces indignes liens qu'il faut que vous portiez ;
Ceux par qui deux Amans ſont unis l'un à l'autre
Doivent ſeuls enchaîner un cœur comme le voſtre.
De grace, apprenez moy quels Tigres inhumains
Ont oſé de ces fers ſerrer vos belles mains, (tes.
Les raiſons trop long-temps en ſont pour moy ſecre-
Daignez me découvrir où je ſuis, qui vous eſtes,
Vos Parens, voſtre nom, & pour vous ſecourir,
S'il ne faut que mon ſang, je vous le viens offrir.

D'abord elle ſe taiſt ; ſa pudeur luy fait croire
Que répondre à Perſée expoſeroit ſa gloire.
Voir un homme à ſes pieds luy ſemble injurieux;
C'eſt trop pour une Fille, elle en baiſſe les yeux,
Et pour peu que des mains on luy laiſſaſt l'uſage,
Elle s'en ſerviroit à couvrir ſon viſage.
Dans l'eſtat où la met l'excez de ſes malheurs
Tout ce qu'elle peut faire eſt de verſer des pleurs,
Ces pleurs touchent Perſée ; il parle, il preſſe, il prie,
Et par ſes vœux offerts à la fin attendrie,
Craignant que le refus de luy dire ſon nom
Ne luy faſſe embraſſer quelque indigne ſoupçon,
Et croire que cedant au remords qui la dompte
Elle ſe taiſt exprés pour luy cacher ſa honte,

Andromede s'explique, & dévoilant son sort
Commence à luy conter la cause de sa mort.
A peine elle achevoit le recit déplorable
Des ravages affreux dont sa Mere est coupable,
Qu'un grand bruit qui dans l'eau s'entend de toutes parts
Du Heros intrepide attire les regards.
De l'effroyable Monstre il découvre la teste,
A venir vers sa proye on le voit qui s'apreste,
Et qui flotant sur l'onde armé de mille morts,
Couvre une large mer avec son vaste corps.
Andromede s'écrie, & quoy que préparée,
Elle est en le voyant pâle & défigurée.
Accablez de l'horreur qui trouble leurs esprits
Cephée & Cassiope accourent à ses cris.
Ils ressentent tous deux une peine mortelle.
Tous deux meurent cent fois, mais plus justement qu'elle,
La Mere a fait le crime, & pour le reparer,
Cephée aux droits du sang ne veut rien déferer.
Ainsi pour son secours sa pitié n'a point d'armes.
Il la vient seulement arroser de ses larmes,
Tandis qu'abandonnée aux plus cuisans remords
Sa Mere au desespoir la couvre de son corps.

De leurs vives douleurs partageant les atteintes ;
Les momens ſont trop chers pour les perdre à des plaintes,
Dit Perſée, & l'arreſt qui fait vos déplaiſirs
Demande un prompt remede, & non pas des ſoûpirs.
Si je vous propoſois de m'accepter pour Gendre,
Moy qui de Jupiter ay l'honneur de deſcendre,
Et qui ſuis l'heureux fruit de ce parfait amour
Qui pour voir Danaé l'attira dans ſa Tour,
Moy vainqueur de Meduſe, & qui juſques aux nuës
Oſe ſuivre dans l'air des routes inconnuës,
J'aurois quelque ſujet peut-eſtre d'eſperer
Que ma naiſſance à tous me feroit préferer,
Mais quel qu'en ſoit l'éclat, ſi le Ciel m'eſt propice,
J'y veux joindre celuy d'un ſignalé ſervice,
Et dérobant au Monſtre un Objet plein d'appas,
Dans leur premier repos remettre vos Eſtats.
Tout ce que je demande eſt la douceur de croire
Qu'Andromede ſera le prix de ma victoire,
Et que l'heur glorieux de luy ſauver le jour
Vous fera de ſa main couronner mon amour.
Cette condition eſt ſoudain acceptée.
Dans un peril ſi grand qui l'auroit rejettée ?

Persée en est le maistre, & s'il la peut sauver,
Il n'est rien que le Roy se veuille reserver.
Pour dot avec sa Fille il offre sa Couronne.
La mer d'un nouveau bruit dans cet instant résonne.
On la voit écumer, & le Monstre en fureur,
Roulant vers le Rocher, fait tout fremir d'horreur.
Un Vaisseau coupe l'onde avec moins de vîtesse.
On luy croit déja voir devorer la Princesse;
Il en estoit si prés qu'avec facilité
Jusqu'à luy du rivage une fronde eust porté.
Persée, à qui la terre en dérobe la veuë,
La repoussant du pied s'élance vers la nuë.
Du Heros dans la mer l'ombre qui s'aperçoit
Tient lieu d'un Assaillant au Monstre qui la voit.
Il s'anime contre elle, il fait des bonds sans nombre,
Et jusqu'au fond des flots va poursuivre cette ombre.
Pendant ce vain combat Persée en divers lieux,
Planant autour de luy le mesure des yeux,
Et voyant où porter des atteintes mortelles,
Sur son dos tout-à-coup il fond à tire d'aîles.
C'est ainsi qu'un Serpent au Soleil étendu
Rencontre un Ennemi qu'il n'a pas attendu.
Une Aigle qui le voit du haut de sa carriere,
Pour éviter ses dents, le surprend par derriere,

Et malgré ses replis l'un par l'autre pressez
Tient ses ongles crochus dans sa teste enfoncez.
Persée en fait de mesme ; il donne, il frappe, il perce;
Le Monstre en vain s'élance, en vain il se renverse.
S'il détourne sa gueule afin de l'engloutir,
Le Héros d'un vol prompt trouve à s'en garantir,
Et ménage si bien sa force & son courage,
Que dans l'épaule droite il trouve enfin passage.
C'est là que son fer glisse, & qu'à deux mains pressé
Trois fois jusqu'à la garde il le tient enfoncé.
La Beste qui se sent mortellement blessée,
Fait un tel saut en l'air qu'il étonne Persée;
Puis se cachant sous l'onde, elle semble éviter
Les coups qu'il se prépare encor à luy porter.
Son sang par sa blessure à gros bouillons s'écoule,
En suite sur les flots il la voit qui se roule,
Telle qu'un Sanglier qui de chaque costé
Oyant l'aboy des Chiens, en est épouvanté.
C'est alors qu'il luy fait blessures sur blessures,
Et que d'un vol leger évitant ses morsures,
Toûjours prest à l'attaque, il ne laisse échapper,
Soit à droit, soit à gauche, aucun temps de frapper.
Si la douleur luy fait entr'ouvrir ses écailles,
Son fer soudain par là va chercher ses entrailles,

Et tantost vers la queuë, & tantost aux costez
Porte indifferemment des coups précipitez.
Le Monstre, que déja tant de coups affoiblissent,
Vomit avec son sang des eaux qui rejallissent,
Et dont, quoy que mourant, un reste de vigueur
Luy fait enveloper son superbe Vainqueur.
Il en est si couvert que surpris de l'orage
Il doute en s'éloignant, ou s'il vole, ou s'il nage.
Sous ces flots impréveus craignant de trébucher
Pour défence contre eux il découvre un Rocher,
Qui couvert de la vague au moindre vent contraire
Est plus haut que la mer quand elle est sans colere.
Ce Rocher luy paroist un asyle certain,
Et là, sur le sommet appuyé d'une main,
N'osant plus se fier à ses aîles mouillées
Que de sang & d'écume il voit toutes souillées,
Il acheve de vaincre, & d'un bras affermi
De son fer vers le flanc perce son Ennemi.
Voyant qu'il se renverse, ou plûtost qu'il expire,
Il l'y plonge trois fois, trois fois il l'en retire,
Et montre par sa mort en ce bienheureux jour
Ce que peut un grand cœur animé par l'amour.
Chacun sur le rivage admirant sa victoire
Pousse des cris de joye, & le couvre de gloire.

ассиope l'embraſſe, & d'un accueil flateur
e Roy le reconnoiſt pour ſon liberateur;
'il ſe voit encor Pere il le doit à ſon aide.
)u Rocher cependant on détache Andromede,
Elle que ſa beauté, du combat entrepris
Avoit renduë enſemble & la cauſe & le prix.





BRANCHES D'ARBRISSEAUX
CHANGE'ES EN CORAIL.
FABLE XVII.



ANDIS que tout le monde autour
d'elle déploye
Ce que ſes jours ſauvez font reſſentir
de joye,
Pour ſe purifier le Vainqueur prend ſon temps,
Et met bas cette teſte où ſont tant de Serpens.

S'il

S'il euſt pû ſe reſoudre à triompher ſans gloire ;
Il pouvoit ſans peril s'aſſeurer la victoire.
Et dés qu'il avoit veu le Monſtre s'approcher,
Par ce hideux objet le changer en Rocher,
Mais ayant à combattre aux yeux d'une Maîtreſſe ;
Son amour le preſſa d'étaler ſon adreſſe,
Et comme ſa conqueſte animoit ſon eſpoir,
Ce fut à ſon bras ſeul qu'il la voulut devoir.
Cette teſte pourtant heureuſement coupée
D'un grand voile avec ſoin eſtoit envelopée ;
Et de trop de perils pouvoit le dégager
Pour ſouffrir que jamais il l'oſaſt negliger.
Auſſi lors que vainqueur de ce Monſtre effroyable
Pour ſe laver dans l'onde il la met ſur le ſable,
Arrachant tout autour de jeunes Arbriſſeaux,
Il luy fait comme un lit des plus tendres rameaux.
C'eſt ſur eux qu'elle eſt miſe, & ces plians brãchages,
Qui croiſſant dans la mer en bordent les rivages,
Dans leur moëlle humectée éprouvent auſſi-toſt
L'étonnante vertu de cet affreux dépoſt.
Son ſeul attouchement, par un rare prodige,
Endurcit chaque feuille auſſi-bien que la tige,
Et le ſang qui luy reſte, encor que ſans chaleur,
Sur tous ces Arbriſſeaux attache ſa couleur.

Ce pouvoir de les rendre & fermes & ſolides
Dans ce premier effet ſurprend les Nereïdes,
Qui par d'autres eſſais ſe haſtent d'éprouver
Si le hazard a fait ce qui vient d'arriver.
D'autres branches ſoudain par elles apportées
Sous cette meſme teſte à l'envy ſont jettées,
Et chacune à leurs yeux dans le meſme moment
Reçoit en la touchant un pareil changement.
Ces branches qu'à la mer rendit leur prévoyance
Devinrent du Corail la feconde ſemence.
C'eſt par là qu'il nâquit, & que de tous coſtez
De ce qui le fit naiſtre il prit les qualitez.
Quoy que flexible & mol ſous l'onde qui le cache,
Il change de nature auſſi-toſt qu'on l'arrache,
Et ce qui dans la mer n'eſt qu'un tendre rameau,
S'endurciſſant à l'air, eſt pierre hors de l'eau.





NAISSANCE
DU CHEVAL PEGASE.

FABLE XVIII



PRE'S une ſi haute & brillante victoire
Le Heros veut au Ciel faire part de ſa gloire,
Et pour marquer ſon zele & ſes vœux empreſſez
Trois autels de gazon à l'inſtant ſont dreſſez.

Le feu, qui ſur chacun par ſon ordre s'allume,
Fait voir envers les Dieux ſa pieuſe coûtume.
Sur celuy du milieu qu'il a fait le plus beau
A Jupiter ſon Pere il immole un Taureau.
A Pallas que toûjours il éprouva propice
Sur celuy de la droite il offre une Geniſſe :
Et Mercure ſur l'autre, aprés mille faveurs,
Par une autre victime obtient meſmes honneurs.
Quitte de ces devoirs, l'amour qui le poſſede
Le donne tout entier à la belle Andromede,
Il la voit, il luy parle, & tire de ſon feu,
Pour prix de ſon combat, le glorieux aveu.
Quoy que le Roy pour dot ait promis ſa Couronne,
Il borne ſa conqueſte à ſa ſeule perſonne,
Et ſeur de ce que peut la force de ſon bras
Quand il voudra regner il aura des Eſtats.
Ainſi dans cette illuſtre & pompeuſe journée
L'Amour preſide ſeul à ce grand Hymenée.
Des parfums les plus doux l'aimable & pure odeur
D'un appareil ſuperbe augmente la ſplendeur.
Ce ne ſont en tous lieux que des chants d'allegreſſe ;
L'heureux nom de Perſée y retentit ſans ceſſe,
Et par un prompt oubli des anciens malheurs
On voit pendre par-tout des couronnes de fleurs.

Les Sales du Palais où la dorure abonde
Sous leurs riches lambris reçoivent tout le monde,
Et c'est là que le Roy charmé de son destin
Fait à toute sa Cour un somptueux festin.
Rien ne manque à sa pompe, & tout le soir s'employe
Aux plus doux entretiens que fournisse la joye.
Persée enfin poussé d'un esprit curieux
S'informe quel usage est suivi dans ces lieux,
Quelles en sont les mœurs, les droits, les dépendances.
Le Roy l'instruit luy-mesme, & par ses complaisan-
ces
Cherchant à s'acquerir un Gendre si parfait;
De grace, faites vous connoistre tout-à-fait,
Luy dit-il; nous sçavons que vostre grand courage
Vous a fait sur Meduse obtenir l'avantage,
Mais nous ne sçavons point quel effort plus qu'hu-
main
Pour luy couper la teste a guidé vostre main.
Le triomphe est trop beau pour nous le vouloir taire.
Persée à ce discours; il faut vous satisfaire,
Répond-il. *Chacun sçait par quel engagement*
I'ay de ce grand exploit tenté l'évenement.
La teste de Meduse offerte à Polydecte
Eust pû rendre à ce Roy ma naissance suspecte,

Si les divers perils qu'il falloit affronter ;
Aprés avoir promis, eussent pû m'arrester.
Ils estoient grands sans doute, & peut-estre invincibles,
Si Mercure & Pallas à ma peine sensibles ;
Me voyant inquiet, par un heureux secours
N'eussent fini mon trouble, & pris soin de mes jours.
Mercure pour voler m'ayant presté des aîles
M'inspira de l'audace & des forces nouvelles ;
Et sur ce qui faisoit mon plus grand embarras ;
Ie m'offre à t'en tirer, écoute ; dit Pallas.
Vers la froide Contrée où chaque jour dans l'onde
Le Soleil va finir sa course vagabonde,
On trouve, en s'avançant par des détours obscurs,
Vn lieu fortifié d'un large enclos de murs.
Là demeurent deux Sœurs laides, défigurées,
Vieilles dés leur naissance, & qu'on nomme les Grées,
D'un Monstre de la mer elles tiennent le jour.
Phorque qui vit ce Mõstre eut pour luy de l'amour,
Et la difformité qui les rend si hideuses
De ce feu criminel punit ces malheureuses.
Un seul œil qu'elles ont sert à toutes les deux.
Tâche à le dérober, & tu seras heureux
L'ardeur de le ravoir, malgré leur vaine excuse,
Les fera te conduire au Palais de Meduse,

Et te donner pour aide en ce Palais fatal
Vn Casque fait jadis d'un acier infernal.
Il a par privilege une vertu si forte
Qu'on devient invisible aussi-tost qu'on le porte ;
Et dans cette entreprise où tu te vas offrir
Tu ne peux que par là t'empescher de perir.
Euryale & Stenon, l'une & l'autre immortelle,
Sont les Sœurs de Meduse, & toûjours avec elle.
En vain aprés sa mort tu fuirois par les airs.
Ces chemins comme à toy par-tout leur sont ouverts.
Phorque les a fait naistre aussi-bien que les Grées ;
Et quoy que le Destin les tienne separées,
Le sang qui les unit applique tout leur soin
Au mutuel secours dont elles ont besoin.
Ainsi Meduse morte, à moins d'estre invisible ;
Leurs attaques rendroient ta retraite impossible.
Sur-tout use d'adresse en l'osant approcher ;
Si tu vois ses Serpens tu deviendras Rocher.
Pour te mettre à couvert d'un changement semblable
Reçoy de cet Ecu le secours favorable,
Dans son brillant cristal, comme dans un miroir,
Le Ciel qui te cherit te permet de les voir.
  I'apprens par ces avis ce qu'il faut que je fasse,
Et m'élevant en l'air plein d'une noble audace

Ie vole, & viens deſcendre où les deux vieilles Sœurs
D'un air doux & tranquille éprouvoient les douceurs.
Dans un bois l'une & l'autre à l'ombre eſtoit aßiſe,
Ie me coule ſans bruit, m'approche par ſurpriſe,
Et tandis que pour voir les arbres d'alentour
L'une croit prendre l'œil qui leur ſert tour à tour,
Ma main qu'adroitement j'avance la premiere,
Leur volant ce treſor, les laiſſe ſans lumiere.
Alors je me declare, & de toutes les deux
Pour cet œil dérobé j'obtiens ce que je veux.
Ie ne perds point de temps, & vay ſous leur conduite
Par des chemins rompus qui n'ont ſentier ny ſuite,
Et ne trouve par-tout que lieux entrecoupez
De bois en precipice, & de rocs eſcarpez.
Le ſilence & l'horreur regnent dans cette terre.
Je n'y voy qu'Animaux, qu'Hõmes chãgez en pierre.
Des regards de Meduſe ils marquent le pouvoir,
Et pour eſtre comme eux il ne faut que la voir.
Enfin nous arrivons, & plein de confiance
Par le Caſque infernal qui fait mon aſſeurance,
J'entre, où ſans eſtre veu je puis prendre mon temps
Pour me rendre plus ſeur le ſuccez que j'attens.
Mon Bouclier alors m'eſt un miroir fidelle.
Par luy je vois Meduſe & ſes Sœurs auprés d'elle,

Et

Et tandis qu'elle dort, d'un prompt revers de main
Je fais tomber sa teste, & m'en saisis soudain.

A voir son tronc sanglant ses deux Sœurs éplorées
Par de lugubres cris font accourir les Grées,
Qui cherchant vainement à vanger cette mort
Ne peuvent que gemir & se plaindre du Sort.
Tandis que de rigueur leur déplaisir l'accuse,
Pegase naist du sang *qu'a répandu Meduse.*
C'est un Cheval aîlé qui dés qu'il voit le jour
Abandonne en volant ce funeste séjour.
C'est peu pour le Destin que ce qu'il vient de faire.
Il veut que ce Cheval ait un Guerrier pour Frere,
Et de ce mesme sang, par un ordre soudain,
Fait naistre Chrysaor le Cimeterre en main.
Ainsi se termina cette rare aventure,
Et l'honneur m'engageant à n'estre point parjure,
Aprés avoir veu tout sans qu'on m'eust apperceu,
J'allay rendre le Casque où je l'avois receu.





CHEVEUX DE MEDUSE
CHANGEZ EN SERPENS.
FABLE XIX.



ERSÉE ajoûte encor cent choses inconnuës,
Quelles terres sous luy, quelles mers il a veuës,
Lors que d'un vol hardi s'élançant dans les airs
Il a de bout en bout parcouru l'Univers.

Il conte quelle Etoile il s'eſt veu preſt d'atteindre,
Quels perils eſſuyez l'ont reduit à tout craindre,
Et finit ce recit par qui chacun s'émeut,
Et plûtoſt qu'on ne penſe, & plûtoſt qu'on ne veut.
Il mêle un air ſi doux aux charmes du langage
Que pour luy donner lieu de parler davantage,
On luy demande encor par quels droits violez
Meduſe à ſes cheveux eut des Serpens mêlez.
Ce que de moy, dit-il, vous ſouhaitez entendre
Merite qu'on le ſçache, & je vay vous l'apprendre.

De trois Filles à qui Phorque donna le jour
Avant que pour le Monſtre il euſt pris de l'amour,
Celle dont vous parlez nâquit ſeule mortelle;
Mais pour l'en conſoler le Ciel la fit ſi belle,
Que mille & mille Amans embraſez de ſes feux
A ſa ſeule conqueſte attacherent leurs vœux.

Mais quelque vif éclat dont brillaſt ſon viſage,
Ses cheveux ſur le reſte emportoient l'avantage,
J'en ay veu des témoins, & ce qu'ils m'en ont dit
Paſſe tout ce qu'on peut leur donner de credit.
Neptune qu'elle charme a beau voir qu'on l'obſerve.
Il ne peut reſpecter le Temple de Minerve,
C'eſt là qu'il la rencontre, & que ſa paſſion
Luy fait tout oublier pour ſa poſſeſſion.

De ſon emportement la Déeſſe ſurpriſe
Déteſte avec horreur cette lâche entrepriſe,
Se détourne de honte, & d'un air furieux
Hauſſe ſon Bouclier pour ſe couvrir les yeux.
De Meduſe auſſi-toſt le chaſtiment s'appreſte.
Un amas de Serpens rampe autour de ſa teſte,
Et là, s'entortillant avec ſes blonds cheveux
Par leurs divers replis y fait d'horribles nœuds.
Pallas montre par là qu'elle veut qu'on la craigne;
Et pour épouvanter quiconque la dédaigne,
Elle a ſur ſon Ecu porté depuis ce temps
Cette teſte gravée avec tous ſes Serpens.

Fin du quatriéme Livre.



LIVRE V.

PHINE'E
CHANGE' EN ROCHER.
FABLE I.



TANDIS que le recit de ces rares merveilles
Touche autant les esprits qu'il charme les oreilles,
Et qu'au milieu des Siens, Cephée à haute voix
Du valeureux Persée éleve les exploits;

D'un grand bruit qu'il entend l'insolence impréveuë
Sur ceux qui l'ont causé luy fait tourner la veuë.
Ce ne sont point des cris tels qu'on en pousse aux
Cieux
Lors que le sang des Rois s'unit au sang des Dieux.
D'une guerre sanglante ils portent la menace ;
Les plaisirs du festin au tumulte font place.
C'est ainsi que la mer, tranquille auparavant,
Perd tout-à-coup son calme, & s'enfle sous le vent.
Phinée est le premier qui vient troubler la Feste.
Chef d'un gros de Mutins il se montre à leur teste ;
Il entre un dard en main, & le feu dans les yeux,
Et lançant sur Persée un regard furieux ;
C'en est trop, luy dit-il, traistre, il faut rendre
l'ame,
Ou me ceder un bien qui n'est dû qu'à ma flame.
Tu prétens Andromede, Andromede est à moy.
Je viens punir le vol qu'on me fait de sa foy,
Et contre les transports qui pressent ma vangeance,
Tes aîles te seront une foible défence.
Ce Dieu mesme, ce Dieu, dont tu feins de sortir,
De ma fureur en vain te voudroit garantir.
Cõme il alloit fraper; Que faites-vous, mon Frere,
Dit le Roy ? Suspendez cette injuste colere,

Et ſans vous emporter, voyez quel attentat
Va m'attirer par vous la honte d'eſtre ingrat.
Aprés un grand ſervice, eſt-ce ainſi que l'on traite
Le plus ſublime effort d'une vertu parfaite,
Et ce qui de ma Fille empeſche le malheur,
Doit-il eſtre funeſte à ſon Libérateur ?
Qu'à ce juſte intereſt voſtre emportement cede.
Ce n'eſt point ce Héros qui vous oſte Andromede,
Des Nymphes de la Mer c'eſt le chagrin jaloux,
C'eſt du grand Jupiter l'impatient couroux,
Ou plûtoſt c'eſt ce Monſtre à qui l'Infortunée
Pour derniere victime eſtoit abandonnée.
Livrée au triſte arreſt qui la privoit du jour,
Elle a dés-lors eſté ravie à voſtre amour.
Seriez-vous ſi cruel que de porter envie
A l'impréveu ſecours qui la rend à la vie,
Et ce que ſon trépas m'euſt coûté de ſoûpirs,
Euſt-il en m'accablant flaté vos déplaiſirs ?
Perdez cette fureur ; c'eſt aſſez qu'infidelle
Aux noms d'Oncle & d'Amant qui vous parloient pour elle,
Vous ayez conſenti qu'on la laiſſaſt perir,
Sans voir avec regret qu'on l'ait pû ſecourir.

Sa main ne valoit pas exposer vostre teste :
Et si vous en eussiez estimé la conqueste,
Vous l'auriez disputée aux pieds de ce Rocher
Où l'Oracle d'Ammon l'avoit fait attacher.
Souffrez donc que Persée, à qui seul ma vieillesse
Doit l'avantage heureux de l'appuy qu'il me laisse,
Emporte par l'effort de son bras indompté
Ce qu'il s'est fait promettre, & qu'il a merité.
Par luy, par sa valeur, je me vois encor Pere,
Et c'est bien moins à vous que mon choix le préfere,
Qu'à l'infaillible mort dont il vient d'arracher
Le malheureux Objet qui n'a pû vous toucher.

L'Impetueux Phinée écoute sans rien dire ;
Et pour laisser grossir la fureur qui l'inspire,
Regardant tour-à-tour Cephée & son Rival,
Il ne sçait où porter d'abord le coup fatal.
Tous les deux immolez plairoient à sa vangeance,
Et tout d'un coup Persée emportant la balance,
Il tâche à ramasser ce que pour son trépas
Le couroux peut fournir de forces à son bras.
Il fait voler son dard, mais toute sa vîtesse
Du Fils de Jupiter ne peut tromper l'adresse.
Il s'écarte, & le dard dans son siege enfoncé
Par luy contre Phinée est soudain repoussé.

Ce coup qui met Phinée en de justes alarmes
L'eust fait perir sans doute, & par ses propres armes,
Si derriere un Autel pour l'Hymen élevé
De la mort qu'il portoit il ne se fust sauvé.
Ainsi contre l'effort d'un couroux legitime,
L'Autel, tout saint qu'il est, servit d'asyle au crime.
A l'y chercher pourtant Rhétus n'est pas si prompt
Que le dard renvoyé ne luy perce le front;
Il tombe à la renverse, & dans cette avanture
A peine il a tiré le fer de sa blessure,
Qu'il se débat, s'agite, & s'arrachant le flanc,
Sur les tables par-tout fait rejallir son sang.
Alors à la fureur la Troupe de Phinée,
Sans plus rien consulter, se montre abandonnée;
Tout se porte au carnage, & l'on ne voit que dards,
Pour vanger cette mort, voler de toutes parts.
Parmi cent cris confus, quelques voix font entendre
Qu'il faut que le Roy meure aussi-bien que son Gendre.
Le malheureux Cephée en est épouvanté.
Il atteste les Dieux de l'Hospitalité,
Et prenant à témoin & le Ciel & la Terre
Que malgré luy son Frere entreprend cette guerre;

Il ſort du lieu funeſte, où de lâches deſſeins
Arment contre ſes jours de ſacrileges mains.

Avec ſon Bouclier, d'une ardeur empreſſée,
Pallas vient cependant au ſecours de Perſée :
De Jupiter, comme elle, il tient l'eſtre, & ce rang
L'engage comme Sœur à conſerver ſon ſang.

Un jeune téméraire, Indien de naiſſance,
Du parti de Phinée avoit pris la défence.
Son rang ſe connoiſſoit à ſa noble fierté.
D'une Fille du Gange il tenoit la clarté ;
Atys eſtoit ſon nom, & ſa ſeiziéme année
Ne ſe trouvant alors qu'à peine terminée,
Laiſſoit paroiſtre encor ſur ſon teint delicat
Des traits les mieux formez le plus riant éclat.
Il avoit l'air charmant, la taille aiſée & belle,
Et pour mieux ſoûtenir ſa beauté naturelle,
Dans le ſuperbe amas de divers ornemens
Il aimoit à chercher de nouveaux agrémens.
Sa Veſte eſtoit de pourpre, & l'or dont le mêlange
Vers les extremitez en relevoit la frange,
Sembloit croiſtre de prix par ce qu'il ajoûtoit
A l'éclat dont brilloient les chaînes qu'il portoit.
Un capot d'une eſpece & rare & ſinguliere
Reſſerrant ſes cheveux ſe courboit en arriere.

Ils étoient parfumez, & flotant vers le bas
Dans leur friſure en boucle étaloient mille appas.
Cet excez de parure & de delicateſſe
N'avoit point dans ſon cœur fait naiſtre de molleſſe;
Il aimoit les combats, & ſçavoit au beſoin
Lancer avec vigueur un Javelot de loin.
Mais quoy qu'en le lançant il ſe tinſt ſeur d'atteindre,
C'étoit à l'Arc ſur-tout qu'il paroiſſoit à craindre,
Et perſonne avant luy n'avoit encor jamais
Fait voir tant de juſteſſe à conduire ſes traits;
Chaque fléche portoit une mort aſſeurée.
Sa main à s'en ſervir ſe montroit préparée,
Quand d'un tiſon fumant au milieu de l'Autel,
Perſée à l'impourveu luy donne un coup mortel.
Le ſang que de ce coup tire la violence
Luy couvre le viſage, & coule en abondance.
Il meurt, & par ſes os l'un ſur l'autre enfoncez
Ces traits qui plurent tant demeurent effacez.
Lycabas qui l'aimant d'une amitié fort tendre
Euſt donné pour ſon ſang tout le ſien à répandre,
Ne put diſſimuler dans ſon ardent tranſport
L'intereſt qu'il prenoit au malheur de ſa mort.
Luy voyant rendre l'ame, il déplore ſa perte,
Accuſe avec fureur les Dieux qui l'ont ſoufferte,

En jure la vangeance, & par elle guidé,
S'étant saisi de l'Arc qu'Atys avoit bandé;
Persée, en vain tu crois pousser loin tes conquestes,
Dit-il, c'est contre moy qu'il faut que tu t'apprestes.
Du meurtre d'un Enfant montre-toy satisfait;
Ta mort en va sur l'heure expier le forfait,
Et tu goûteras peu le fruit d'une victoire
Qui doit plus te couvrir de honte que de gloire.
Il n'avoit pas encor achevé de parler
Que la fléche déja commençoit à voler;
Mais quelque bras adroit dont elle fust poussée,
Elle ne rencontra que l'habit de Persée,
Qui par un prompt détour, dans ce pressant hazard,
Sceut dérober son corps à l'atteinte du dard.
Il court vers Lycabas, & de la mesme épée
Dont la fiére Méduse eut la teste coupée,
Il pousse avec furie, & luy perçant le flanc,
A gros-bouillons sur luy voit rejallir son sang.
Ce malheureux Vangeur d'une injuste querelle,
Etourdi de ce coup, pâlit, frémit, chancelle,
Fait un pas en arriere, & la mort dans les yeux,
Regarde en soûpirant ce qu'il aima le mieux.
Il tombe, mais telle est l'amitié qui l'inspire,
Que tombant sur Atys, c'est sur luy qu'il expire,

Et remporte aux Enfers, dans ſon cruel ennuy,
La funeſte douceur d'eſtre mort avec luy.
Pour les vanger tous deux, Phorbas contre Perſée
Avec Amphimedon courut teſte baiſſée,
Mais dans un pas gliſſant l'un & l'autre tombé
En vain à ſon malheur crut s'eſtre dérobé.
Comme ils ſe relevoient, Perſée y met obſtacle,
Et par le meſme coup, triſte & cruel ſpectacle,
On voit que chacun d'eux vomit l'ame & le ſang,
L'un percé par la gorge, & l'autre par le flanc.
Erithe, fils d'Actor, touché de leur diſgrace,
S'avance avec chaleur, & vient prendre leur place.
Il portoit une hache, & qui l'euſt attendu,
D'un coup ſi dangereux ſe fuſt mal défendu.
Le Héros, dont la veuë eſt par-tout occupée,
Le voyant approcher, abandonne l'épée,
S'écarte, & recourant aux armes du feſtin,
Sur la table à deux mains prend un large baſſin.
Avecque tant de force il le pouſſe, il le lance,
Qu'il fait tomber Erithe au moment qu'il s'avance.
Ce coup luy fend la teſte, & de ce Furieux,
Comme il levoit le bras, ſauve le ſang des Dieux.
En ſuite le Vainqueur reprend ſon cimeterre,
Met Helice, Clytus, & Phlegias par terre,

Abat Polydemon, qui de Semiramis
Voyoit l'illustre sang dans ses veines transmis.
Un mesme sort entraîne Abaris & Lycete,
Et de tant d'Ennemis la mort suit la défaite,
Que qui pour le combattre ose encor s'approcher
Sur des monceaux de corps est cõtraint de marcher.
Phinée en étoit loin, & dans tout ce carnage
N'ayant osé de prés essayer son courage,
Contre luy par surprise il fait voler un dard,
Qu'à costé sur Idas détourne le hazard.
Idas, qui jusque-là balançant dans son zele,
Sans choisir d'Adversaire, avoit veu la querelle,
Dans la douleur du coup dont il se sent atteint;
Puisqu'à prendre parti je suis enfin contraint,
Dit-il, le regardant d'un œil plein de colere,
Tremble de l'Ennemi que tu viens de te faire,
Ton sang payera mon sang injustement versé.
Il tire de son corps le trait qui l'a percé,
Mais quoy que pour son cœur la vangeance ait d'a-
Voulant le renvoyer, il n'en a pas la force. (morce,
Il tombe, & se roulant encor tout furieux,
Ne pouvant rien de plus, il menace des yeux.
Odite, aprés le Roy le plus considérable,
Par la main de Climéne éprouve un sort semblable.

Hypſée à Protenor ayant ravi le jour,
Par Lyncide frapé, perd la vie à ſon tour.
Pendant la triſte horreur d'un ſi cruel carnage,
Le vieux Emathion, homme juſte, à qui l'âge
Glaçoit depuis long-temps les forces dans le ſein,
Combattoit de la langue au défaut de la main.
De foibleſſe appuyé ſur l'Autel qu'il embraſſe,
Du parti des Mutins il déteſte l'audace,
Encourage Perſée, & Chromis qui l'entend,
Croyant rendre à Phinée un ſervice important,
Au pied du meſme Autel élevé pour la Feſte,
D'un coup précipité luy fait voler la teſte.
Tandis qu'elle bondit, ſon indignation
Fait oüir quelques mots pleins d'execration,
Et tel qu'une Victime expoſée à la flame,
C'eſt dans les feux ſacrez qu'on luy voit rēdre l'ame.
Deux Freres d'autre part, Ammon & Broteas,
Souffrent pour la juſtice un injuſte trépas.
L'un & l'autre invincible au dur combat du ceſte,
N'y portoit point de coup qu'il ne rendiſt funeſte;
Mais le ceſte à l'épée eſt en vain oppoſé,
Cette armûre à Phinée offre un triomphe aiſé.
Les ayant abattus, contre le ſage Alphite
Il tourne avidement la fureur qui l'agite;

En vain il le connoit pour Prestre de Cerés.
Il tient le sacrilege un des moindres forfaits,
Et le bandeau sacré, qu'en luy chacun révére,
N'a pour le retenir qu'un foible caractere.
Cependant Lampetide a le mesme destin.
Né pour les doux emplois il estoit au Festin,
Et par sa belle voix, à charmer toûjours preste,
Redoubloit les plaisirs de cette grande Feste.
Effrayé des horreurs d'un combat si soudain,
Il s'étoit éloigné son Lut seul à la main.
Pettale qui le voit court à luy de furie,
A l'inhumanité mêle la raillerie,
Et luy tenant le fer dans la temple enfoncé;
Va poursuivre aux Enfers ton chant mal commencé,
Dit-il. Il tombe; alors, au defaut de sa bouche,
Ses doigts mis sur son Lut que par hazard il touche,
Semblent par un lugubre & discordant accord
Se plaindre du malheur qui luy cause la mort.
Lycormas, dont la force à l'adresse est égale,
Ne peut de cette mort laisser joüir Pettale.
Des barres qu'à la porte il voit servir d'appuy,
Ayant arraché l'une, il se tourne vers luy,
Et sans luy donner temps de fuïr cette tempeste,
Luy décharge le coup au milieu de la teste.

Ce

Ce malheureux chancelle, il tombe, il se débat.
Tel paroist un Taureau que la massuë abbat.
L'exemple sur Pelate attire un sort bizarre.
Il tâche de la porte à saisir l'autre barre,
Mais le mesme succez ne suit pas son dessein;
Corite lance un dard qui luy perce la main,
Et l'attachant au bois où sa pointe s'enfonce,
Fait qu'à l'espoir de vivre aussi-tost il renonce.
Abas dans cet état luy vient ouvrir le flanc.
Ce coup le tuë, il perd la vie avec le sang;
Mais il meurt sans qu'il tombe, & sa main attachée
Soûtient le poids du corps dont l'ame est arrachée.

Sous des traits inconnus Menalée abatu
Pour le vaillant Persée en vain a combatu.
Comme luy tout-à-coup dans cette injuste guerre
Le vaillant Dorilas est renversé par terre.
Dorilas qu'on voyoit parmi les Nasamons
Recueillir tous les ans les plus amples moissons.
Contre un dard qui l'atteint cette opulence est vaine;
Le coup en est mortel, il le reçoit dans l'aîne,
Et tandis qu'il palpite, & que ses yeux mourans
Expriment sa douleur par des regards errans,
Celuy qui l'a blessé, le jeune Halcionée;
Que t'a servi, dit-il, ta riche destinée?

Des terres dont le Ciel te soûmit les tresors
Possedes-en autant qu'en peut couvrir ton corps,
C'est tout ce que la mort te laisse pour partage.
Persée à cet objet sent une juste rage,
Et lançant aussi-tost, pour vanger ce trépas,
Le dard qu'il a tiré du corps de Dorilas,
Ce dard, dont vers le nez on vojt une partie,
Au derriere du col se fait une sortie.
Halcionée ainsi de part en part percé,
A son tour prés de luy se trouve renversé.

Tandis que du Héros appuyant la vangeance
La Fortune avec luy paroist d'intelligence,
De deux Freres jumeaux il termine le sort;
Unis dans leur naissance, ils le sont dans leur mort.
De chacun d'eux pourtant la blessûre est diverse.
Clanis a dans la bouche un trait qui la traverse,
Et d'un autre, Clytie à la cuisse percé
S'apperçoit en mourant du bras qui l'a lancé.
D'Astrée, & de Thoacte Ecuyer de Phinée,
Par de semblables coups la vie est terminée.
Ethion de qui l'Art penetroit l'avenir,
Entraîné par son sort, ne peut le prévenir.
Comme luy Céladon étendu sur la place
Reçoit en expirant le prix de son audace.

Auprés d'eux tombe Agyrte, Agyrte dont la main
De ſon Pere autrefois oſa percer le ſein.

Quelque ſang toutefois qu'à ſa gloire offenſée
Juſqu'à ce triſte inſtant ait immolé Perſée,
Il en voit, pour joüir du triomphe attendu,
Encor plus à verſer qu'il n'en a répandu.
Tous regardent ſa mort comme un fameux ouvrage,
Et de ſes Ennemis telle eſt l'aveugle rage,
Qu'à l'envy l'un de l'autre ils ſe font une loy
De ne conſidérer ny juſtice ny foy.
En vain le Roy, la Reine, & la belle Andromede,
A des maux ſi preſſans cherchent quelque reméde.
En vain dans le Palais, craignant tout pour ſes jours,
Ils tâchent par leurs cris à trouver du ſecours:
Les plaintes des mourans jointes au bruit des armes,
Ne laiſſant rien oüir, augmentent leurs alarmes.
Ce n'eſt par-tout que meurtre, on ne s'en peut laſſer.
Plus on verſe de ſang, plus on veut en verſer,
Et la rage qui ſuit ces projets tyranniques
En ſouille ſans reſpect juſqu'aux Dieux domeſtiques.
De Phinée & des Siens Perſée environné
Semble eſtre à mille morts à la fois deſtiné.
Qu'il ſe tourne, s'écarte, ou recule, ou s'approche,
Ce ſont fléches par-tout qui volent, qu'on décoche,

L'une ſuccede à l'autre, & peut-eſtre jamais
La grêle ne forma d'orage plus épais.
Il les voit, les entend en vîteſſe pareilles,
Paſſer devant ſes yeux, ſifler à ſes oreilles,
Et pour combatre enfin avec plus de repos,
S'étant mis tout d'un coup une colomne à dos,
Seur de n'avoir plus rien à craindre par derriere,
Il montre aux Attaquans ſa vertu toute entiere,
Et les reçoit d'un air à faire peu douter
Qu'il ne ſoit né du ſang dont il s'oſe vanter.
Ethemon à la droite, à la gauche Molpée,
Sont ceux qui de plus prés luy preſentent l'épée.
Fiérement immobile, & le feu dans les yeux,
Il les regarde, & tel qu'un Tigre furieux,
Qui lors que par la faim ſes forces s'allentiſſent,
Oyant en deux vallons deux troupeaux qui mugiſſẽt,
Sur le choix qu'il doit faire incertain & douteux,
Voudroit en meſme temps courir à tous les deux,
Le Héros dans l'ardeur du couroux qui l'anime,
Ne ſçachant qui d'abord il prendra pour victime,
Dans l'inſtant que Molpée eſt preſt à l'immoler,
Prévient le coup, le bleſſe, & le fait reculer.
C'eſt aſſez que de luy ſa fuite le delivre.
Preſſé par Ethemon, il ne peut le pourſuivre.

Ce lâche contre luy redouble ſa fureur,
Mais ſon bras ſuit ſi mal les ordres de ſon cœur,
Que trop plein du tranſport où ce cœur s'abandõne,
Au lieu de le fraper, il frape la colomne.
De la force du coup imprudemment pouſſé
En morceaux tout autour ſon fer eſt diſperſé.
La pointe en rejallit contre ſon propre maiſtre;
Sur ſa gorge percée on voit le ſang paroiſtre.
La bleſſure pourtant n'euſt pû trancher ſes jours
S'il euſt pour s'échaper trouvé quelque ſecours;
Mais en vain à prier ſa crainte le convie,
En vain il tend les bras pour demander la vie;
Le Vainqueur doit l'exemple, & de tels attentats
Violent trop de droits pour ne les punir pas.
Cependant il a beau, redoublant le carnage,
Montrer aux Attaquants ce que peut ſon courage,
Rien n'en peut rallentir le criminel effort,
Plus il porte de morts, plus ils cherchent ſa mort,
Et voyant à la fin que quoy que redoublée,
Sa valeur ſous le nombre alloit eſtre accablée;
Puiſque vous me forcez d'emprunter du ſecours,
Mon premier Ennemy deviendra mon recours,
Dit-il. Vous, dont pour moy le cœur s'eſt fait cõnoî-[tre,
Détournez vos regards de ce qui va paroître.

Alors l'affreuſe teſte expoſée à leurs yeux
Luy tient lieu de rampart contre ces Furieux.
Cherche ailleurs qui craindra tes indignes preſtiges,
Mon cœur ne s'émeut point pour de ſi vains prodiges,
Dit Theſſale. A ces mots il veut lancer un dard,
Et jettant ſur le Monſtre un imprudent regard,
Saiſi d'un froid ſoudain qui le glace & le tuë,
La main déja hauſſée, il demeure Statuë.
Ampix, qui de Lyncide avoit juré la mort,
Prépare pour l'abatre un vigoureux effort;
Mais preſt à le percer, tout-à-coup immobile,
Il ſent en approchant ſon épée inutile;
En luy tout devient Pierre, & ſon bras ſuſpendu
Marque dans cet état ce qu'il a prétendu.
Meſme ſort pour Nilée; il avoit l'arrogance
De faire juſqu'au Nil remonter ſa naiſſance.
Il feignoit d'en ſortir, & pour autoriſer
Ce que ſa vanité luy faiſoit ſuppoſer,
Sur ſon luiſant Ecu, par boſſes relevées,
Il en portoit en or les ſept Bouches gravées.
Les montrant au Héros; Lors que ton ſang m'eſt dû,
Voy, dit-il, voy celuy dont je ſuis deſcendu.

Au moins à ma valeur forcé de rendre hommage,
Porteras-tu là-bas ce flateur avantage,
Qu'ayant à ſuccomber dans un fameux deſſein,
Tu ne pouvois perir d'une plus noble main.
Avant ces derniers mots, ſa langue qui bégaye
En vain plus d'une fois à les finir eſſaye.
Sa voix n'a plus par où ſe pouvoir écouler ;
Il a la bouche ouverte, & ne ſçauroit parler.
De ces Audacieux l'étonnante diſgrace
N'avertit point Erix de ce qui le menace.
Il les voit en poſture encor de Combatans.
Et comme ſi l'effroy leur euſt fait perdre temps ;
Il s'emporte, & cedant à l'erreur qui l'abuſe ;
Quoy, lâches, leur dit-il, s'arreſter pour Méduſe !
Preſts à porter le coup ſi vous n'avancez pas,
Ce n'eſt point ſon pouvoir qui vous retient le bras.
D'une indigne frayeur c'eſt la honteuſe atteinte ;
Mais ſuivez mon exemple, & perdez cette crainte.
En vain dans le combat uſant d'enchantement,
Nôtre lâche Ennemi croit vaincre ſeurement.
Malgré ſon Art magique appliqué ſur ſes armes,
Donnons, je porte un cœur à l'épreuve des Charmes.
A peine en ſe tournant a-t'il levé le bras,
Qu'il voit l'affreuſe teſte, & ne peut faire un pas.

Ses pieds que cette veuë a transformez en Pierre
Demeurent en Statuë attachez à la terre,
Et tout ſon corps n'eſt plus qu'un Simulacre armé
Qui ſemble redoutable, & n'a rien d'animé.
Si par là des Mutins l'audace eſt arrétée,
Quelle qu'en ſoit la peine, ils l'ont trop meritée.
Acontée eſt le ſeul qui ſouffre injuſtement
La funeſte rigueur d'un pareil changement.
Tandis que pour Perſée il court, s'avance, frape,
Il tourne vers Méduſe un regard qui s'échape,
Et ce fatal Objet le glaçant à ſon tour,
Avec le mouvement luy fait perdre le jour.
Aſtiage qui veut en faire ſa victime,
Croyant qu'il vit encor, ſuit l'ardeur qui l'anime,
Et quand pour l'immoler ſon fer l'atteint au front,
Son fer rend ſur du marbre un ſon qui le confond.
Ce prodige l'arrête; il l'admire, il s'étonne,
Et tout-à-coup l'éprouve en ſa propre perſonne.
Luy-meſme il devient Pierre, & ce dur changement
Luy laiſſe conſerver le meſme étonnement,
Son viſage le marque, on l'y voit manifeſte.
Ce ſeroit perdre temps que de nommer le reſte.
Deux cens étoient encor au combat engagez,
Ces deux cens en Rocher tour-à-tour ſont changez.
C'eſt

C'eſt alors, que ſurpris & de trouble & de crainte,
D'un juſte repentir Phinée a l'ame atteinte.
Il reconnoit ſa faute, & voudroit l'effacer;
Mais ce remords ne ſert qu'à mieux l'embaraſſer.
Que fera-t'il? les Siens en diverſes poſtures
Etalent à ſes yeux d'impuiſſantes Figures.
En vain de tous côtez, pour aſſeurer ſes jours,
Il va de chacun d'eux implorer le ſecours.
Envain pour les preſſer leur nom eſt dans ſa bouche.
Aucun ne s'avançant il s'approche, il les touche,
Et ſa frayeur s'augmente à ſentir que leurs corps,
Endurcis & glacez, n'ont plus qu'un vain dehors.
Il recule, il s'éloigne,& voit bien,quoy qu'il faſſe,
Qu'inégal à Perſée, il a beſoin de grace.
Ainſi de la priére il prend l'indigne appuy,
Et luy tendant les bras ſans ſe tourner vers luy;
C'eſt trop, dit-il, c'eſt trop,tu triomphes, Perſée.
Je ſuis preſt à me rendre, & ta gloire eſt bleſſée,
Si lors que tu me vois conſentir à tes vœux,
Tu te ſers contre moy de tout ce que tu peux.
De grace, ôte ce Monſtre, & cache ta Méduſe.
Tu n'en as plus beſoin, puiſqu'enfin je m'accuſe.
Si j'ay trop entrepris, rends juſtice à ma foy.
L'ay-je fait pour le Trône, ou par haine pour toy?

Je porte un cœur ſenſible, Andromédc a des charmes,
Sa beauté valoit bien que je priſſe les armes,
Elle m'étoit promiſe ; & qui ne connoit pas
Que l'amour ſert d'excuſe à de pareils combats ?
J'ay pour prétendre au bien que l'on veut que je quitte,
L'avantage du temps, toy, celuy du mérite.
Mais c'en eſt fait, je céde, & d'un eſprit content
Je te verray jouïr du bonheur qui t'attend.
Quoy que l'on m'ait promis, avant ce jour funeſte,
Accorde moy la vie, & je renonce au reſte.
Il parle, & de la mort cherchant à s'affranchir,
Il n'oſe regarder celuy qu'il veut fléchir.
De ce diſcours, Perſée admirant la baſſeſſe;
Il eſt temps, répond-il, que cette guerre ceſſe.
Raſſeure tes eſprits, ſeur d'obtenir de moy
Ce qui ſemble un grand bien aux lâches comme toy.
Jamais fer ne pourra te faire de bleſſûre ;
Et pour marque ſenſible à la race future
Que j'auray pris le ſoin d'en garantir tes jours,
Je veux qu'en ce Palais tu demeures toûjours.
Au moins, ſi ton amour a touché la Princeſſe,
Ta veuë aura dequoy conſoler ſa tendreſſe.

Alors le voyant ſeul reſté des Factieux ;
Avec le Monſtre en main il va chercher ſes yeux.
C'eſt envain qu'à demy leur paupiére eſt baiſſée ,
Il ſuffit d'entrevoir , l'humeur en eſt glacée ,
Et ſon col endurcy dans le meſme moment
De ſon lâche projet devient le châtiment.
Il eſt pierre par-tout ; mais dans cette avanture ;
D'un Supliant timide il garde la poſture ,
Et ſur ſon pâle front , je ne ſçay quoy de bas
Marque encor le panchant qu'il eut aux attentats.





PRETUS
CHANGÉ EN PIERRE.
FABLE II.



PRÉS ce grand exploit, le Héros plein de gloire,
Sur d'autres Ennemis étendit sa victoire.
Du Trone où si long-temps Argos le vit placé,
Acrise par son Frére avoit été chassé,

L'ambitieux Prétus y régnoit en sa place,
Et Persée est à peine instruit de sa disgrace,
Qu'oubliant ce qu'Acrise avoit fait contre luy,
De cet indigne Ayeul il se montre l'appuy.
Piqué de cette injure, il court à la vangeance,
Vient avec Androméde aux lieux de sa naissance,
Et receu dans Argos, il y fait bien-tost voir,
Aux dépens de Prétus, jusqu'où va son pouvoir.
Ce lâche Usurpateur, pour vivre sans alarmes,
Tenoit ses Forts gardez, & ses Troupes en armes;
Mais contre les Serpens qui menacent ses jours,
Les Armes & les Forts sont de foibles secours.
Il a des yeux, il voit, & l'aspect de Méduse
Luy coupant la parole au moment qu'il s'accuse,
En vain par ses remords il voudroit prévenir
Ce que le juste Ciel employe à le punir.



POLYDECTE
CHANGE' EN PIERRE.
FABLE III.


'AVANTURE par-tout eſt bientoſt diſperſée,
Et tandis qu'à l'envy chacun vante Perſée,
Polydecte eſt le ſeul qui ne peut endurer
Qu'aux plus fameux Héros on l'oſe comparer.

C'eſt peu qu'il tienne encor ſa naiſſance incertaine.
Jaloux de ſon mérite, il va juſqu'à la haine,
Et rien ne peut calmer le premier mouvement
Qui le rendit l'objet de ſon reſſentiment.
On a beau publier qu'il a vaincu Méduſe,
C'eſt un bruit téméraire, & le Peuple s'abuſe.
A Sériphe Perſée enfin l'allant trouver;
Tu ne m'en veux pas croire, il faut te le prouver;
Luy dit-il. Polydecte avec la meſme audace,
Quand chacun prend la fuite, écoute ſa menace;
Et la teſte du Monſtre à peine ſe fait voir,
Que devenant Statuë, il en ſent le pouvoir.





LES MUSES

CHANGE'ES EN OISEAUX.

FABLE IV.



Ans ces divers périls où l'amour de la gloire
Fait chercher à Perſée une illuſtre memoire,
Par l'intereſt du ſang la guerriere Pallas
A l'œil ſur luy ſans ceſſe, & ne le quitte pas.

Le Héros à Sériphe à la fin s'en sépare,
Et la Déesse à droit laissant Cythne & Gyare,
Dans un nuage obscur, par le milieu des Airs,
Se dérobe à ses yeux, & traverse les Mers.
Sur le Mont Helicon vers Thébes descenduë,
Des neuf Sçavantes Sœurs elle cherche la veuë,
Et sur quelque rapport qui la met en souci,
Pour en estre éclaircie elle leur parle ainsi.
Ce Mont est fort célebre, & ses beautez invitent
A chercher l'entretien des Muses qui l'habitent;
Mais quoy que le plaisir de se voir parmi vous,
Pour qui sçait ce qu'il vaut, soit un bien des plus doux;
Il faut vous l'avouër, ce qui sur-tout m'amene,
C'est vostre merveilleuse & nouvelle Fontaine.
Un desir curieux me presse de la voir.
Pégase a fait par elle éclater son pouvoir.
Ce Cheval emplumé qu'interdite & confuse
J'ay veu naistre du sang qui coula de Méduse,
Frapant du pied la terre, en a tiré, dit-on,
Cette Eau qui fait par-tout renommer l'Helicon.
Témoin déja de l'un, je viens admirer l'autre.
Déesse, nos desirs se réglent sur le vostre,
Luy répond Uranie, & quand du haut des Cieux
Il vous plaist de venir vous montrer à nos yeux,

Quel que ſoit le motif qui vers nous vous attire,
La gloire de vous voir à nos vœux doit ſuffire.
Touchant noſtre Fontaine on n'a rien inventé.
Ce que l'on en publie eſt une vérité;
On la doit à Pégaſe, & le nom d'Hippocréne
Qu'a dés-lors pris de luy cette rare Fontaine,
Par la force des mots dont il eſt composé,
A qui s'en veut inſtruire offre un moyen aiſé.
Les Muſes, dans l'ardeur de plaire à la Déeſſe,
Se hâtant de répondre au deſir qui la preſſe,
La menent à la ſource, & de ſes claires eaux
Luy montrent à l'envy les differens ruiſſeaux.
Aprés avoir long-temps joüi de cette veuë,
Pallas de leur Montagne admire l'étenduë,
Voit leurs Antres, leurs Bois, & mille & mille fleurs
Etalant à ſes yeux les plus vives couleurs;
Quel bonheur eſt le vôtre, ô Muſes, leur dit-elle!
Voſtre vie eſt de gloire une ſource éternelle,
Et l'amour des beaux Arts vous doit eſtre bien doux
Dans des lieux ſi charmans & ſi dignes de vous.
Ces lieux, dit Calliope, ont de quoy faire envie
A qui loin du tumulte aime à paſſer la vie;
Et ſi la noble ardeur d'endoſſer le harnois
Ne vous attachoit point à de plus grands emplois,

Nous pourrions eſperer que la douceur des noſtres
Ayant gagné nos ſoins mériteroit les voſtres.
Icy noſtre bonheur ſeroit au plus haut point
Si d'inquiets ſoucis ne nous alarmoient point ;
Mais aujourd'huy le crime eſt par-tout redoutable.
Il n'eſt lieu ſi ſacré qu'il laiſſe inviolable,
Et dans un mont deſert, quoy qu'il ait de charmant ;
Des Filles ſans appuy s'alarment aiſément.
Ce qu'a fait contre nous l'inſolent Pyrénée,
M'étant toûjours preſent, tient mon ame gênée ;
Et depuis l'attentat dont ſa mort fut le prix,
A peine ai-je encor pû raſſeurer mes eſprits.
La priſe de Daulie ayant à ce Perfide
Fait naiſtre le deſſein d'envahir la Phocide ;
Il n'eſt ſiéges, combats, que pour y commander
Son témeraire orgueil ne luy fit hazarder.
L'ayant enfin ſoûmiſe aprés de longues guerres ;
Un jour qu'imprudément nous paſſions ſur ſes terres,
Et que du mont Parnaſſe où s'adreſſoient nos pas
Nous prétendions goûter les innocens appas,
Ce Tyran par malheur averti du voyage
Vint dans un char pompeux nous couper le paſſage,
Et ſous un faux reſpect cachant ſa lâcheté,
De ce nuage épais craignez l'obſcurité,

Dit-il, d'un rude orage il porte la menace ;
Venez dans mon Palais attendre qu'il se passe.
Les Dieux de leur presence ont souvent honoré
Des Rois dont le pouvoir estoit moins réveré,
Et mesme on les a veus, pour fuir des yeux profanes,
S'arréter quelquefois dans de simples Cabanes.

Craignant le mauvais temps, (car déja dans les airs
La pluye avoit suivi le faux jour des éclairs.)
Nous acceptâmes l'offre, & quand aprés l'orage
Melpoméne parla d'achever le voyage,
Le lâche découvrant ses infames projets,
Fit fermer tout-à-coup les portes du Palais.
Nous crions à la force, il se rit de nos plaintes.
Jugez pour nostre honneur quelles dures atteintes.
Des aîles, dont alors nous prîmes le secours,
De cette violence arréterent le cours.
Dans l'air au mesme instant elles nous éleverent,
A nous voir fuir ainsi ses transports redoublerent,
Et courãt pour nous suivre au plus haut d'une Tour;
En vain vous vous croyez soustraire à mon amour,
Cria-t'il, l'air qui semble asseurer vostre fuite,
Ouvert aussi pour moy, vous livre à ma poursuite.
Alors de cet amour le fol emportement
Abandonnant son ame à son aveuglement,

De la Tour aprés nous il ſe jette, il ſe lance.
Son corps frape la terre avecque violence,
Sa teſte en eſt briſée, & dans ſes os épars
Offre un ſanglant ſpectacle à nos triſtes regards.



LES DIEUX MIS EN FUITE par TYPHE'E, & changez en differentes formes.

FABLE V.



ALLIOPE achevoit d'expliquer la disgrace,
Qui du fier Pyrénée avoit suivi l'audace,
Quand d'entre les rameaux des arbres d'alentour
On entend par trois fois repeter un *Bon jour.*

Pallas leve la teſte, & la juſte ſurpriſe
Où d'un pareil ſalut la nouveauté l'a miſe,
Luy fait chercher de l'œil en differens endroits
D'où ſi diſtinctement s'eſt fait ouïr la voix,
Elle la croit d'un homme, & ne voit que neuf Pies,
Qui d'un vif déplaiſir mortellement ſaiſies,
N'ont pour s'en conſoler que le vain reconfort
D'accuſer chaque jour la cruauté du Sort.
Calliope voyant la Déeſſe étonnée
De ce qu'à ces Oiſeaux la parole eſt donnée;
Cõme ils cõmencent d'eſtre au nombre des Oiſeaux,
Luy dit-elle, pour vous ce ſont objets nouveaux.
Leur fierté les perdit, & ſi dans leur ramage
Le Ciel leur fait de l'homme imiter le langage,
C'eſt qu'avãt que leur crime euſt armé ſon couroux,
C'étoient Filles de Roy qui parloient comme nous.
Le fameux Pierus leur donna la naiſſance,
Luy dont la Macédoine admiroit la puiſſance.
Il eut pour femme Evippe, & leur pudique amour
Favoriſé neuf fois mit neuf filles au jour.
Ces Sœurs, de qui le nombre étoit égal au noſtre,
Se crurent follement au deſſus de toute autre,
Et ne pouvant ſouffrir que par tout l'Univers
On nous donnaſt le prix & du Chant & des Vers;

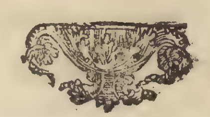
L'orgueil qui les poussa leur fit avec vîtesse
Passer la Thessalie, & traverser la Gréce,
Et jusque sur nos Monts chercher le vain éclat
De nous avoir osé défier au combat.
D'un ton plein de mépris; Cessez, nous dirent-elles,
De vous estimer plus que de simples Mortelles.
Assez & trop long-temps le Vulgaire abusé
A crû vostre voix douce, & vostre chant aisé.
D'un Art, où l'on ne pèut nous ravir la victoire,
Venez, si vous l'osez, nous disputer la gloire.
Nous sommes pareil nombre; il faut voir qui de nous,
Pour toucher jusqu'à l'ame, a des accens plus doux.
Selon qu'en ce combat où l'honneur vous engage,
Ou pour ou contre vous tournera l'avantage,
De vos Monts, de vos Eaux nous aurons tous les droits;
Ou de la Macédoine abandonnant les bois,
Sans y rentrer jamais nous irons dans la Thrace
Chercher du mont Rhodope & la neige & la glace.
Cependant, si le choix des Naïades vous plaist,
Chantons, & de leur bouche attendons nostre arrest.
Accepter le défi de ces fiéres Rivales,
C'étoit nous abaisser, & les traiter d'égales;

Mais

Mais la gloire faisant le prix de ces combats ;
C'eust esté leur ceder que ne l'accepter pas.
Ainsi des deux côtez nous convenons d'Arbitres
Pour établir leurs droits, ou confirmer nos titres.
Et les Nymphes à qui nous donnons ce pouvoir,
Auprés d'elles en rond nous ayant fait asseoir,
Par les Divinitez des eaux qu'elles habitent,
Jurent de couronner celles qui le meritent.
Alors sans voir à qui le Sort voudroit laisser
Dans un tel differend l'honneur de commencer ;
Prenant son Lut en main, l'une de nos Rivales
Chante l'évenement de ces guerres fatales,
Où l'aveugle arrogance & la rebellion
Firent mettre jadis Ossa sur Pélion.
Par une impieté qu'à peine on pourra croire ;
Autant que des Géants elle éleve la gloire,
On diroit qu'en faveur de ces Ambitieux
Elle abaisse à dessein ce que firent les Dieux.
Elle conte comment du creux sein de la terre
Typhée osa venir commencer cette guerre ;
Qu'escaladant le Ciel pour y donner la loy ;
Suivi de Briarée, il y porta l'effroy ;
Que ceux qui l'habitoient redoutant leur poursuite ;
Prirent pour l'éviter une honteuse fuite ;

Que par toute la terre ayant long-temps erré,
L'Egypte leur parut un aſyle aſſeuré ;
Que courant vers le Nil, troublez de leur défaite,
A peine entre ſes bras ils demandoient retraite,
Qu'à l'impourveu Typhée arrivant ſur leurs pas,
Se prépara contr'eux aux plus ſanglans combats ;
Que l'indigne frayeur qui glaça leur courage
Leur fit pour s'en ſauver mettre tout en uſage,
Et cacher promptement ſous un eſtre emprunté
Le remarquable éclat de leur Divinité.
Glorieux changemens pour la Troupe Immortelle !
Jupiter fut Belier, & c'eſt de là, dit-elle,
Que le peignant cornu, de Jupiter Ammon,
Dans toute la Libye, on luy donna le nom.
Apollon d'un Corbeau prit la noire figure.
L'Oiſeau qu'on nomme Ibis fut celle de Mercure.
Bacchus en Bouc changé s'affranchit du combat.
Diane ſe perdit dans la forme d'un Chat.
Junon ſe fit Geniſſe, & Venus en alarmes,
Pour devenir Poiſſon, anéantit ſes charmes.
Aprés que l'Orgueilleuſe eut ceſſé de chanter
Ce qu'en termes confus je viens de raconter,
Les Naïades vers nous...Mais, charmante Immortelle,
Quelque intereſt au Ciel peut-eſtre vous rappelle,

Et poursuivre un recit qui peut estre ennuyeux,
C'est abuser d'un temps qui vous est pretieux.
Non, répondit Pallas, il faut ne me rien taire;
Vos Rivales déja méritent ma colere.
Contez moy tout par ordre, & me faites sçavoir
Quel équitable arrest confondit leur espoir.
La Déesse à ces mots sous des Palmiers s'avance;
Fait seoir la Muse à l'ombre, & luy préte silence.
Calliope aussi-tost; Malgré ma foible voix,
Ce fut moy dont mes Sœurs, dit-elle, firent choix;
J'eus seule à soûtenir l'honneur de la victoire.
Je me leve, & le cœur enflé de cette gloire,
Pour empescher le vent d'agiter mes cheveux;
J'y fais couler du Lierre, & les retrousse en nœuds;
Puis quitte d'un tel soin, aprés qu'avec étude
Pour essayer mon Lut j'ay fait quelque prélude;
Mêlant à ses accords l'accent le plus touchant,
Je fais ouïr ces Vers, & commence mon Chant.





PROSERPINE
ENLEVÉE PAR PLUTON.
FABLE VI.



E la grande Cerés celebrons la memoire ;
Quoy qu'on fasse, on ne peut luy donner trop de gloire.
Les plus grands biens que l'homme ait encor possedez,
Par elle, par ses soins, luy furent accordez.

Si tandis que les bois rendoient ſa vie obſcure
Il avoit ſeulement du gland pour nourriture,
Tant de bleds que Cerés prodigue tous les ans,
Moiſſonnez pour luy ſeul, ſont un de ſes preſens.
Il tient d'elle ces loix, qui diviſant la terre,
En bornent le partage, & font vivre ſans guerre,
Et comme ſa largeſſe & le prix de ſes dons
N'ont que trop merité nos plus doctes chanſons,
J'aurois à m'applaudir de l'effort de mon zele
S'il me faiſoit trouver des chanſons dignes d'elle.

On fait bruit de Typhée, & jamais attentat
Sur un nom deteſté ne jetta plus d'éclat;
Mais s'il eut autrefois la criminelle audace
D'attaquer Jupiter pour régner en ſa place,
La peine qu'il endure apprend à ſes Pareils
Que l'orgueil eſt funeſte à qui ſuit ſes conſeils.
Ce Géant accablé d'un remords inutile
Demeure enſeveli ſous les Monts de Sicile.
Par Pélore & Pachin, ſes deux bras retenus,
Luy font ſouffrir des maux à tout autre inconnus.
Le large Lilybée enferme ſes deux cuiſſes;
Et comme ſi c'eſtoit trop peu de ces ſuplices,
Ætna couvre ſa teſte; il s'y plaint, il gémit.
Un ſable noir ſe meſle aux flames qu'il vomit;

Et comme en se tournant & retournant sans cesse,
Il tâche à secouër le fardeau qui le presse,
Il y fait quelquefois de si puissants efforts,
Qu'il soûleve la terre en soûlevant son corps.
Elle tremble, & Pluton craignant quelque ouverture
Qui laisse pénétrer dans sa demeure obscure,
S'alarme pour son Peuple, & prévoit la terreur
Que répãdroit le jour dãs ces lieux pleins d'horreur.
Ainsi Typhée ayant dans son impatience
Usé pour se tourner de trop de violence,
Ce morne Souverain des pâles Habitans,
Pour en voir les effets, tâche à prendre son temps.
De la nuit des Enfers venu dans la Sicile,
Sur son lugubre Char il fait le tour de l'Isle,
Et regarde par-tout si de tels tremblemens
N'en ont point ébranlé les vastes fondemens.
Tout luy paroist solide, & tandis qu'il admire
La large sépulture où le Géant soûpire,
Venus du Mont Erix, son plus aimé sejour,
A peine l'apperçoit, qu'elle embrasse l'Amour:
D'un ton plein de tẽdresse; O mon Fils, ô ma gloire,
Luy dit-elle, il s'agit d'une grande victoire,
Et si le sang t'engage à me servir d'appuy,
Le tems presse, il m'en faut des preuves aujourd'huy,

L'occasion nous rit ; prens l'une de ces fléches
Qui font dans tous les cœurs de si profondes bréches;
Et l'aiguise si bien, que jusqu'au vif blessé,
Pluton succombe au trait dont tu l'auras percé.
Le Ciel n'est pas exempt de ton pouvoir suprême.
Tu l'as fait ressentir jusqu'à Jupiter mesme,
Et Neptune, & les Dieux qui respectent ses loix,
Aux tiennes tour-à-tour ont obeï cent fois.
De tout ce qu'ont entr'eux partagé les trois Freres
Tu t'es déja rendu les deux parts tributaires;
La troisiéme te manque, il faut l'assujettir.
Et d'où vient que l'Enfer s'en pourroit garantir ?
Par quels droits reservez que je ne puis connoistre
N'y pas faire honorer celle qui t'a fait naistre ?
Sur ces sombres Etats ton Empire étendu
Relevera l'éclat de nostre honneur perdu.
Tu te dois ce triomphe aussi-bien qu'à ta Mere.
Voy déja comme au Ciel à peine on nous révere.
A force d'endurer nous laissons affoiblir
Le pouvoir que tes traits m'y sceurent établir.
Ne vois-tu pas sans cesse avec quelle arrogance
Et Diane & Pallas bravent nostre puissance ?
Pour vanger cet affront, si tu n'éclates pas,
La Fille de Cerés marchera sur leurs pas.

Déja mesme panchant luy peint mille delices
A suivre obstinément leurs mesmes exercices,
Et pour peu qu'à tes droits tu cesses de penser,
En vain pour l'hymenée on la voudra presser.
Ton honneur est le mien ; l'un & l'autre t'engage
A ne pas endurer un si honteux outrage.
Fille de Jupiter, Proserpine a de quoy
Mériter de son Frére & le cœur & la foy.
Pluton est dans ces lieux ; elle est jeune, elle est belle.
Si-tost qu'il la verra fay qu'il brûle pour elle,
Et trouve tant de gloire à se voir dans ses fers,
Qu'il donne en l'épousant, une Reine aux Enfers.
Venus parle, & l'Amour à ses desirs facile,
Cherchant un trait aigu, le choisit entre mille.
Jamais de son carquois il n'en avoit tiré
Qui sceust porter de loin un coup plus asseuré.
Pour en parer l'atteinte il n'est point de défence.
Le trait parti de l'arc contre Pluton s'élance,
Et suit si bien l'effort du bras qui l'a poussé,
Qu'au milieu de son cœur il demeure enfoncé.
Proche les murs d'Enna l'on voit un Lac paroistre
Que le nom de Perguse a fait assez connoistre.
Il est large, & c'est là qu'à l'envi chaque jour
Cent Cygnes en chantant s'entretiennent d'amour.

Iamais ſur le Caïſtre on n'en vit davantage.
Mille arbres tout autour en bordent le rivage.
Ces arbres ſur le Lac avançant leurs rameaux,
Sont comme une foreſt qui couronne ſes eaux.
Le Soleil brille en vain au haut de ſa carriere.
Si leur feuillage y laiſſe entrevoir ſa lumiere,
Au moins de ſes rayons il défend ces beaux lieux;
Et fait qu'on y reſpire un air delicieux.
Par l'ombre qu'il produit un doux frais s'y conſerve.
La terre y tient toûjours quelques fleurs de reſerve,
Et l'on peut eſtre ſeur d'y trouver en tout temps
Tout ce qui fait ailleurs les charmes du Printemps.
Des malheurs de Cerés ce lieu fut l'origine.
Elle y venoit ſouvent avecque Proſerpine,
Qui de ſes jeunes ans ſuivant l'égarement,
Avoit peine auprés d'elle à reſter un moment.
Elle couroit par-tout dans ces ſombres retraites;
Icy cueilloit des Lis; plus loin, des violettes,
Et des plus belles fleurs, qu'elle amaſſoit exprés,
Prenoit plaiſir en ſuite à faire des bouquets.
Ce ſoin, ce meſme ſoin la tenoit occupée,
Quand Pluton la voyant en eut l'ame frapée.
De quoy n'eſt point capable un violent tranſport
Quand de brûlans deſirs en ſoûtiennent l'effort!

Presque en un seul moment ce triomphe s'acheve.
Le Dieu voit Proserpine, en est charmé, l'enleve,
Et tout épris d'amour la tient entre ses bras,
Quoy qu'un moment plûtost il ne la connust pas.
Dans le confus desordre où son ame est réduite,
Elle appelle sa Mere & celles de sa suite,
Mais le nom de sa Mere en ce pressant malheur,
Est celuy que sur-tout fait ouïr sa douleur.
Les fleurs que dans sa robe elle avoit amassées
Tombant lors qu'elle fuit, par-tout sont dispersées;
Et comme l'innocence & la simplicité
Accompagnent toûjours une jeune Beauté,
De tant de soins divers son esprit s'embarasse,
Que cette perte encor luy tient lieu de disgrace.





CYANE
CHANGÉE EN FONTAINE.

FABLE VII.

PLUTON s'applaudissant de son heureux destin,
Anime ses chevaux, fuit avec son butin,
Et pour rendre, s'il peut, leur course plus rapide,
Les nommant par leur nom, il leur lâche la bride.

Avec le bruit du foüet & l'aiguillon aux flancs,
Des Paliques en haste ils passent les étangs,
Ces Etangs spacieux qui de leur vaste gouffre
Exhalent une odeur de bitume & de souffre.
Ils vont de là se rendre où l'on vit autrefois
Les Fils de Bacchias venir donner des loix,
Quand chassez de Corinthe où le Ciel les fit naistre,
Pour laver cette honte & n'avoir plus de Maistre,
Bâtissant Syracuse, ils sceurent la placer
Où deux ports inégaux la viennent embrasser.

C'est-là qu'entre Cyane & la claire Aréthuse
Coule une étroite mer qui baigne Syracuse.
Cyane, à qui par-tout la Sicile jadis
Sur toutes ses Beautez oyoit donner le prix,
Et qui tire aujourd'huy sa gloire la plus forte
D'avoir laissé son nom à l'Etang qui le porte,
Estoit là par hazard, quand Pluton arrivant
Crut passer sans obstacle ainsi qu'auparavant.
Cette Nymphe d'abord soupçonnant l'avanture,
S'éleve hors de l'eau jusques à la ceinture,
Reconnoit Proserpine, & dans un tel besoin
Voulant la secourir; Vous n'irez pas plus loin,
Dit-elle, vôtre rang vous fait en vain prétendre
Qu'en dépit de Cerés on peut estre son Gendre.

Pourquoy, ſans vous noircir du nom de Raviſſeur,
N'avoir pas auprés d'elle employé la douceur?
Sa Fille valoit bien que l'ame la plus fiére
Daignaſt pour l'obtenir deſcendre à la priére.
Et ſi des Dieux à nous il eſt quelque rapport,
Pour moy jadis Anape eut le meſme tranſport.
Son cœur devint ſenſible au peu que j'ay de charmes.
Il ne vainquit pourtant qu'en me rendant les armes,
Et jamais par la force il n'auroit emporté
Ce que je crus devoir à ſa fidelité.

De ſes bras étendus l'obſtacle téméraire,
De Pluton à ces mots allume la colére.
Il ne l'écoute plus, & dans ſes larges eaux
Pouſſant avec dédain ſes terribles chevaux,
De ſon Sceptre qu'il laiſſe enfoncé dans le ſable,
Il porte au fonds du gouffre un coup ſi redoutable,
Que la terre contrainte à s'ouvrir tout autour,
Par ſon plus creux abiſme aſſeure ſon retour.
Aux Enfers avec luy Proſerpine eſt receuë.

Cyane cependant dont l'attente eſt deceuë,
Voyant qu'on a fouillé ſes eaux violemment,
Ne peut ſe conſoler de cet enlevement.
Ce que par ce mépris elle a receu d'outrage
Luy met devant les yeux une chagrine image.

Elle en gémit ſans ceſſe, & ſe fondant en pleurs,
Amaſſe avec le temps de ſi vives douleurs,
Qu'aprés de longs ennuis, l'excés de ſa triſteſſe
La change aux meſmes eaux dont elle fut Déeſſe.
Ses membres affoiblis reſtent ſans fermeté,
Ses ongles ſans ſoûtien, ſes os ſans dureté.
D'abord tout ce qui fut de moins épais en elle,
Semble joindre à ſa ſource une ſource nouvelle,
Et l'on voit en canaux couler tout à la fois
Ses yeux, ſa chevelure, & ſon ſein, & ſes doigts.
C'eſt ainſi que les corps où trop d'humeur abonde,
Plus ils ſont déliez, participent de l'onde,
Et qu'en perdant leur eſtre, ils prennent aiſément
Toutes les qualitez de ce froid élement.
Ses épaules, ſon dos, ſes côtes, & ſes cuiſſes,
Du meſme changement ont les meſmes indices;
Tout s'y trouve amolli, tout ſe diſſipe en eau.
Chaque veine diſtille, & s'écoule en ruiſſeau.
A ſe diſſoudre ainſi le Deſtin la condamne;
Tout eſt liquide en elle, & de cette Cyane,
Cet Objet qu'autrefois l'amour rendoit ſi cher,
Il ne reſte plus rien de ſolide à toucher.

UN ENFANT

CHANGÉ EN LEZARD.

FABLE VIII.

E Cerés cependant la peine est sans
égale.
Ignorant de Pluton la rencontre fa-
tale,
Elle cherche sa Fille, & dans tout l'Univers,
Afin de la trouver, parcourt terres & mers.

Le Soleil a beau fuir ; qu'il se couche ou se leve,
Elle marche, & jamais son travail ne s'acheve.
Ny l'Etoile du soir, ny celle du matin,
A ses empressemens ne sçauroient voir de fin.
Ainsi, quoy qu'à chercher le jour entier s'employe,
C'est peu, la nuit s'y passe, elle y trouve sa joye,
Et sur le mont Ætna, pour ce juste dessein,
Allume de grands Pins qu'elle tient en sa main.
Leur clarté secondant ses douleurs inquiétes,
Luy fait jour pour percer les plus sombres retraites,
Sans que de la fatigue où ce soin la réduit,
En quelques lieux qu'elle aille, elle tire aucun fruit.
Enfin, une recherche & si longue & si rude
L'accablant sous le fais de trop de lassitude,
De la soif la plus forte elle se sent presser.
Son importune ardeur l'empesche d'avancer,
Et comme elle ne voit, pour soulager sa peine,
Dans tous les environs ny ruisseau ny fontaine,
Découvrant vers un lieu plus profond & plus bas
Un toit couvert de chaume, elle y porte ses pas.
A peine elle a frapé, que la porte qui s'ouvre
Dans son enfoncement fait que tout se découvre.
Une vieille y paroist, qui d'un pied chancelant
S'avance, la saluë, & begaye en parlant.

Ayant ſans la connoiſtre appris ce qui l'amene,
Elle cherche auſſi-toſt un remede à ſa peine,
Et d'une potion pour elle faite exprés,
S'empreſſe à luy donner de quoy boire à longs traits.
La liqueur étoit douce, & telle que nous ſemble
Un jus d'orge & de miel qu'on fait bouillir enſemble;
Elle buvoit encor, lors qu'un Enfant badin
Vient ſe livrer luy-meſme à ſon mauvais deſtin,
Il s'approche, il regarde, & comme l'imprudence
Eſt ſouvent un défaut qui s'attache à l'enfance,
Surpris de la voir boire avec avidité,
Il joint l'effronterie à l'incivilité,
Et ſans aucun reſpect traitant ſa ſoif de fable,
Luy donne en murmurant le nom d'inſatiable.
Cerés par ce mépris ſe ſentant outrager,
Ne ſçauroit retenir l'ardeur de s'en vanger,
Et ſa main auſſi-toſt d'un reſte du bruvage,
Avec un tel effort luy couvre le viſage,
Que de cette liqueur qui pénétre par-tout,
On le voit tacheté de l'un à l'autre bout.
Ses bras qu'au meſme inſtant l'ordre du Ciel reſſerre,
En cuiſſes transformez s'abatent contre terre.
Une queuë ajoûtée à ſes membres changez,
Fait voir combien les Dieux ſont promptement vangez.

Au destin des Lezards Cerés l'a sceu réduire.
Il n'a pas toutefois mesme pouvoir de nuire,
Et par ce qu'elle a fait, son corps qui s'étrecit,
Prend un venin sans force, & devient plus petit.
La Vieille qu'épouvante un si nouveau prodige,
Ne sçachant qu'en juger, s'enfuit, pleure, s'afflige.
Il la fuit tout de mesme, & loin de la chercher,
Dans un trou qu'il découvre, il tâche à se cacher,
Et comme sur sa peau, toûjours étincelante,
Chaque tache paroist une Etoile luisante,
Cherchant sur ce raport à luy donner un nom,
Les Latins l'ont depuis appellé Stellion.



ASCALAPHE
CHANGE' EN HIBOU.
FABLE IX.



APRE'S ce châtiment Cerés reprend sa course,
Du Couchant à l'Aurore, & du Midy vers l'Ourse.
Au seul soin qui la touche on la voit s'attacher,
Et le Monde luy manque à force de chercher :

Lasse enfin d'un travail si long-temps inutile,
Elle cede au Destin, & revient en Sicile.
Là, souvent on la voit dans les mesmes endroits
Dont pour cueillir des fleurs sa Fille faisoit choix.
Par ce doux souvenir elle y porte ses larmes;
Et comme l'espérance a toûjours quelques charmes,
Parcourant de nouveau tous les lieux d'alentour,
Elle veut à Cyane apprendre son retour.
Si cette Infortunée étoit encor la mesme,
Elle soulageroit son déplaisir extréme,
Et luy feroit sçavoir dans quels funestes lieux
Pluton tient avec luy ce qu'elle aime le mieux;
Mais de Cerés en vain le long ennuy la touche.
Elle n'a plus de langue, elle n'a plus de bouche,
Et ne pouvant parler, sa memoire est un bien
Qui l'afflige sans cesse, & ne luy sert de rien.
Au defaut de la voix un seul moyen luy reste.
Elle peut se servir d'un signe manifeste,
Dont l'indice apparent fera voir à Cerés
Qu'en vain tant de fatigue a suivi ses regrets,
Et que dans ce travail, nulle terre étrangere
Ne peut donner remede à sa douleur amere.
Ainsi pour luy marquer qu'aux plus lointains Cli-
Un inutile espoir luy fit porter ses pas, [mats

Sçachant que ſa Ceinture eſt facile à connoiſtre,
Au deſſus de ſes eaux elle la fait paroiſtre.
Proſerpine à Pluton voulant ſe dérober,
Fit un dernier effort, & l'y laiſſa tomber.
Cette Mere qu'abat une douleur profonde,
A peine d'aſſez loin la voit floter ſur l'onde,
Que la reconnoiſſant, elle fait éclater
Tous les tranſports de rage où l'on peut s'emporter.
On diroit à la voir qu'elle ne fait qu'apprendre
Ce qu'en tous lieux déja ſes cris ont fait entendre.
D'abord contre elle-meſme elle tourne ſa main,
A grands coups redoublez ſe fait rougir le ſein,
S'arrache les cheveux, & quoy qu'elle ne ſçache
Quelle terre luy vole un treſor qu'on luy cache,
Il n'eſt aucune terre où ſa juſte fureur
Ne s'appreſte à porter l'épouvante & l'horreur.
Toutes de ſon malheur luy paroiſſent complices:
Toutes ont merité de rigoureux ſuplices,
Et leur ingratitude eſt digne que jamais
La récolte des bleds n'étale ſes bienfaits.
La Sicile ſur-tout plus qu'une autre eſt coupable.
Elle a ſouffert chez elle un crime déteſtable;
La Ceinture le montre, & ce gage reſté
Ne prouve que trop bien ſon infidélité.

Pour s'en faire raiſon & contenter ſa haine,
Il n'eſt point à ſon gré d'aſſez cruelle peine.
Reſoluë à l'éclat, elle va dans ſes champs,
Renverſe, briſe tout, coutres, herſes, tranchans,
Fait mourir bœufs, chevaux, & vange ſon outrage,
Et ſur chaque charuë, & ſur chaque attelage.
Les Laboureurs ont part à ſon brûlant couroux,
D'une langueur ſecrete on les voit mourir tous.
La terre ſans vigueur n'a plus ordre de rendre
Ce qu'un heureux dépoſt donnoit lieu d'en attendre,
Et des moiſſons par-tout les germes corrompus,
Pouſſent la premiere herbe, & ne profitent plus.
Ainſi cette Sicile autrefois ſans ſeconde,
Dont la fertilité fit bruit par tout le Monde,
Perd ce grand privilege, & voit évanouïr
L'eſpérance des biens dont elle a cru jouïr.
Ses bleds ſont quelquefois chargez de trop de pluye.
Un Soleil trop ardent quelquefois les eſſuye,
Et contr'eux à ſon tour, d'un ſoufle injurieux,
Le vent vient ſeconder l'inclémence des Cieux.
Que ſi pour rétablir l'ordinaire abondance
On couvre de nouveau les ſillons de ſemence,
Les Oiſeaux atroupez viennent de toutes parts
Avec avidité manger les grains épars,

Et ce qui leur échape à peine fait paroiſtre
Le foible & premier vert qui cõmence d'en naiſtre,
Qu'étoufé ſous l'yvroye auſſi-toſt que produit,
Il ſe flétrit en fleur, & n'apporte aucun fruit.
D'un ſi triſte deſaſtre Aréthuſe touchée
Dans ſes eaux plus long-temps ne peut reſter cachée.
Elle hauſſe la teſte, & juſque ſur ſon dos
Rejettant ſes cheveux tout mouillez de ſes flots;
Digne Mére des Bleds, qu'une juſte tendreſſe
Pour une aimable Fille à toute heure intéreſſe,
Et qui pour la trouver traverſant tant de Mers,
Avez porté vos pas au bout de l'Univers,
Aſſez & trop long-temps vos recherches ſont vaines,
Luy dit-elle; daignez mettre fin à vos peines,
Et relâcher un peu de l'aveugle rigueur
Qui contre la Sicile anime vôtre cœur.
Quelque ennuy qui vous porte à luy faire la guerre,
Vous n'avez aucun lieu d'accuſer cette terre;
Elle vous eſt fidelle, & quoy qu'elle ait ſouffert
L'attentat dont l'indice à vos yeux s'eſt offert,
Ce n'eſt qu'en dépit d'elle, & criant à l'outrage,
Qu'au char du Raviſſeur elle a preſté paſſage.
Ne vous figurez pas que pour vous appaiſer
Je cherche en ſa faveur à vous rien déguiſer.

Ce n'eſt point l'intéreſt des lieux où je ſuis née
Qui me fait vous prier pour cette Infortunée.
Piſe eſt mon Origine ; un inſolent amour
M'a fait fuir d'Arcadie où j'ay receu le jour,
Et ſi depuis long-temps la Sicile m'eſt chere,
Elle eſt pour moy toûjours une terre étrangere.
J'y goûte, je l'avouë, un air delicieux.
Aucun autre climat ne plaiſt tant à mes yeux,
Tout m'y rit, tout m'y flate, & quand elle me prête
Dans un preſſant beſoin une douce retraite,
La ſçachant toute à vous, j'aurois le cœur bien bas
Si je ne vous priois de ne la perdre pas.
Je ne vous diray point quelle triſte diſgrace,
Pour m'amener icy, me fit changer de place,
Ny de combien de mers dans ce nouveau deſtin
Le facile paſſage adoucit mon chagrin.
Libre des longs ennuis que l'on vous force à prendre,
Un temps viendra peut-eſtre où vous pourrez m'entendre.
Vous ſçaurez cependant que de Piſe en ces lieux,
La Terre me fournit un chemin ſpacieux ;
Que receuë en ſes flancs, je fais rouler mes ondes
Par un enfoncement de cavernes profondes,

Et qu'ayant approché de l'infernal ſejour,
Icy tout de nouveau je viens me rendre au jour.
Ainſi proche du Styx juſqu'où j'oſe deſcendre,
Sur je ne ſçay quel bruit qui ſe faiſoit entendre,
M'arrétant l'autre jour à tout conſidérer,
Je vis ce cher Objet qui vous fait ſoûpirer.
Au brillant de ſon teint, à ſa taille divine,
Malgré l'obſcurité je connus Proſerpine.
Elle étoit triſte encor, & ſes confus regards
Par un reſte de crainte erroient de toutes parts;
Mais ce qui devoit eſtre un doux charme à ſa peine,
Les Ombres luy donnoient le grand titre de Reine,
Et mille honneurs rendus, en celebrant ſon nom,
M'apprirent qu'on la traite en Femme de Pluton.
A cette ſurprenante & fatale nouvelle
Tout l'ennuy de Cerés dans ſon cœur ſe rappelle.
Elle en reſte immobile, & telle qu'un Rocher,
A ſa ſtupidité ne ſe peut arracher.
Enfin pour en ſortir ſe faiſant violence,
Sur ſon char dans les airs on la voit qui s'élance,
Et qui preſſant le vol de ſes Dragons aîlez,
Se hâte d'arriver aux Palais Etoilez.
Elle eſt receuë aux Cieux, & là toute en alarmes,
Ses cheveux en deſordre, & les yeux pleins de larmes,

Abordant Jupiter dans le plus triſte eſtat
Qui puiſſe peindre un cœur que la diſgrace abat ;
Puiſſant Maiſtre des Dieux , je viens icy , dit-elle ,
Te demander raiſon d'une injure mortelle.
D'un intéreſt commun montre toy le ſoûtien ;
L'affront touche ton ſang comme il touche le mien.
Si la Mére , à tes yeux jadis incomparable ,
N'eſt plus ce qu'elle étoit quand tu la crus aimable ,
Que la Fille du moins te faſſe ſouvenir
De cette tendre ardeur qui ſembla nous unir.
Comme elle en eſt le fruit elle eſt digne de l'eſtre.
Sois pour elle toûjours ce qu'on t'a veu paroiſtre ,
Et ne prens pas ſujet d'affoiblir ton amour
De ce que c'eſt par moy qu'elle eſt venuë au jour.
Après une fatigue à mon ſexe peu deuë ,
Je la retrouve enfin cette Fille perduë ,
Cette Fille cherchée en tant & tant de lieux ;
Si c'eſt la retrouver que de la perdre mieux ,
Si c'eſt la retrouver qu'avoir ſceu que ton Frére
La retient où jamais l'Aſtre du jour n'éclaire.
Pluton me l'a ravie , & ſans reſpect pour toy ,
M'arrachant ce cher gage , il triomphe de moy.
D'un pareil attentat quelle que ſoit l'offence ,
J'en veux bien oublier l'injuſte violence ,

Pourveu que ton Arreſt, propice à mes deſirs,
Me rendant Proſerpine, étouffe mes ſoûpirs;
Car ſi le vif éclat dont ſa naiſſance brille,
Doit m'avoir défendu de l'appeller ma Fille,
Elle eſt toûjours la tienne, & dans un rang ſi haut;
Un Epoux raviſſeur n'eſt pas ce qu'il luy faut.

Jupiter qui la voit dans un chagrin extrême;
Pour vous, luy répond-il, je ſuis toûjours le meſme;
Et comme vôtre Fille eſt le fruit de nos feux,
Sa gloire à ſoûtenir nous regarde tous deux.
Mais ſi conſidérant les effets par leurs cauſes,
Vous ſongez au vray nom qu'il faut donner aux choſes,
L'injure qui vous touche, à la voir dans ſon jour,
Ne vous paroiſtra plus qu'une marque d'amour.
A condamner Pluton vôtre plainte eſt trop prompte.
Un Gendre tel que luy ne nous fait point de honte,
Et quelque violence où l'ait porté ſon feu,
Vous pouvez ſans rougir luy donner voſtre aveu.
Je veux qu'il n'ait ni rang ni grandeur qu'on révére,
Ne comptez-vous pour rien l'honneur d'eſtre mon Frére,
Et de pouvoir par-tout hautement ſe vanter
Qu'il ſort du meſme ſang qui me fait reſpecter?

Mais juſqu'où ne va point la ſplendeur de ſon eſtre ?
Tout l'Empire des Morts le reconnoit pour maiſtre,
Et je ne dois qu'au Sort qui trompa ſon eſpoir,
Ce que j'ay plus que luy de gloire & de pouvoir.
Si toutefois la haine a ſur vous tant de force
Que vous vous obſtiniez à vouloir le divorce,
Proſerpine avec vous eſt preſte à retourner,
Pourveu que mon amour puiſſe encor l'ordonner,
Et que ce cher Objet, depuis ſon avanture,
N'ait pris dans les Enfers aucune nourriture.
C'eſt ce qu'avec les Dieux, dans un ſecret Traité,
Les Parques par ſurpriſe ont jadis arrété.
Par ſes ſages avis Jupiter eut beau faire.
Cerés ſuivit toûjours ſon aveugle colere,
Redemanda ſa Fille, & ne put s'éblouir
Du rang dont aux Enfers on la faiſoit jouïr.
Mais pour l'en retirer quoy qu'elle euſt fait promettre,
Aux decrets du Deſtin il fallut ſe ſoûmettre.
Cette Fille ſi chére à ſon ardent amour
N'étoit plus en état d'obtenir ſon retour.
L'Infortunée errant, & triſte & ſolitaire,
Dans les Jardins du Dieu qui tâchoit à luy plaire,
D'une Grenade priſe en ces lieux ſoûterrains,
Avoit rompu l'écorce, & ſucé quelques grains.

La chose étoit secrete, & de cette imprudence
Ascalaphe luy seul avoit eu connoissance.
Il étoit Fils d'Orphné qui dans ce noir sejour
Pour le Fleuve Acheron avoit pris de l'amour.
Ce témoin indiscret qui ne cherche qu'à nuire,
Sçachant l'Arrest donné, se plaist à le détruire,
Et malgré Jupiter, par son cruel rapport,
Proserpine aux Enfers ne peut changer de sort.
Elle s'en plaint, gémit, & dans l'impatience
Où la plonge l'ardeur de punir cette offence,
Songeant à transformer Ascalaphe en Oiseau,
Elle veut qu'il en fasse un genre tout nouveau.
De l'eau de Phlegeton à la haste puisée,
De ce lâche Ennemy la teste est arrosée,
Et soudain de cette eau le surprenant pouvoir,
L'ôtant à ce qu'il fut, le rend hideux à voir.
Il n'a plus cette langue à parler toûjours preste.
On luy voit de grands yeux sur une grosse teste;
Sa bouche devient bec, & ses pieds ne sont plus
Qu'une peau qui s'étend sur des ongles crochus.
C'est ainsi que pour prix de son audace extrême
Il se voit tout-à-coup dépouillé de luy-mesme.
D'aîles fauves son corps à l'entour revétu
Dans ce dur changement demeure sans vertu.

En vain pour s'en servir sa langueur s'évertuë ;
Engourdi, pesant, morne, à peine il les remuë.
Cet Oiseau qui le jour se cache dans un trou,
N'en sortant que la nuit, prend le nom de Hibou ;
Oiseau malencontreux, dont le sinistre augure
Fait toûjours redouter quelque triste avanture,
Et qui né pour prédire & pertes & malheurs,
Par son funeste cry n'annonce que des pleurs.



F Ertinger. in. fecit.

LES SIRENES.

FABLE X.

I par là Proſerpine en ces lieux ſe fit
craindre,
Aſcalaphe du moins ne parut point à
plaindre.
Son indiſcretion avoit trop merité
Ce qu'un pareil ſupplice eut de ſévérité;
Mais quel crime donna des plumes aux Sirenes?
Le ſort d'Acheloüs pouvoit les rendre vaines.

Filles de ce grand Fleuve, elles joignoient au rang
Toutes les qualitez que demande un beau ſang.
Il n'étoit point ailleurs de Nymphes plus aimables.
Sur-tout, leurs belles voix les rendoient adorables,
Et comme Proſerpine ardente à les ouïr,
De ce plaiſir ſouvent ſe plaiſoit à jouïr,
Compagnes chaque jour de tous ſes exercices,
Elles faiſoient par-tout ſes plus chéres delices,
Et pour cueillir des fleurs avoient ſuivi ſes pas
Quand Pluton ſe rendit maiſtre de ſes appas.
L'ayant pleurée en vain, le regret de ſa perte
A de ſi longs ennuis laiſſa leur ame ouverte,
Qu'il n'eſt antres, rochers, montagnes, ny foreſts,
Où leur vive douleur ne portaſt leurs regrets.
N'en pouvant rien apprendre; O vous, Dieux, di-
rent-elles,
Pour voler ſur les flots accordez-nous des aîles,
Et daignez conſentir que de nos tendres ſoins
Nous ayons & la terre & la mer pour témoins.
Ces vœux étoient preſſans, les Dieux les exaucerent.
Leurs bras quittant leur forme en aîles ſe châgerent,
Et ce don obtenu modérant leurs ſoûpirs,
Leur fit preſque en vîteſſe égaler leurs deſirs.

Mais

Mais quoy qu'en s'élevant à l'aide de ces aîles,
L'air fust à traverser un champ libre pour elles,
Le Ciel qui des Oiseaux leur accorda les droits,
Crut devoir faire grace à leurs charmantes voix.
Ainsi de Fille encor leur laissant le visage,
D'un si rare talent il leur souffrit l'usage,
Et malgré ce double estre ordonna que leurs chants
Demeureroient toûjours également touchans.





ARETHUSE
CHANGE'E EN FONTAINE.
FABLE XI.



EPENDANT Jupiter, à qui de longues plaintes
Du chagrin de Cerés expriment les atteintes,
Voyant Pluton contr'elle autorisé du Sort,
Cherche au moins, comme arbitre, à les mettre d'accord.

Et pour l'un & pour l'autre il divise l'année :
Proserpine leur est tour-à-tour destinée,
Et viendra se montrer, par un droit glorieux,
Tantost dans les Enfers, & tantost dans les Cieux.
Ainsi cette Déesse, à tous les deux si chére,
Aprés avoir donné quelques jours à sa Mére,
Revoit l'Empire sombre, & d'un esprit content
Auprés de son Epoux en vient passer autant.
Chacun de cet Arrest montre une joye extréme,
Et Cerés qui d'abord, aux yeux de l'Enfer mesme,
Eust paru le cœur plein des plus fortes douleurs,
Ne sçait plus ce que c'est que de verser des pleurs.
Changée en un moment & d'ame & de visage,
On diroit du Soleil, qui couvert d'un nuage
Dont la noire épaisseur le cachoit à nos yeux,
Fait voir de ses rayons l'éclat victorieux.
Mais plus dans cet accord qui finit ses alarmes
Aprés tant de fatigue elle trouve de charmes,
Plus elle se souvient que du fond de ses flots
Aréthuse est venuë asseurer son repos.
Son rapport a tout fait, & par reconnoissance,
Sçachant qu'elle a quitté les lieux de sa naissance,
Elle va sur ses bords s'informer avec soin
D'où vient qu'elle est Fontaine, & qu'elle a fuy si loin.

A l'aspect de Cerés l'onde calme & tranquille
Perd son premier murmure, & paroit immobile.
Le vent est sans haléine, & dans le mesme instant
Du milieu de ses flots Aréthuse sortant,
Pour secher ses cheveux qu'elle jette en arriére,
Les presse de ses mains, montre sa face entiére,
Et sans perdre le temps en d'importuns discours;
Alphée est un grand Fleuve, apprenez ses amours,
Dit-elle. Je vivois libre d'inquiétude,
Le plaisir de la chasse étoit ma seule étude,
Et peut-estre qu'alors dans les sombres forests
Nulle autre mieux que moy n'eust pû tẽdre des rets.
Par-tout où je chassois, les Nymphes de la Grece
S'empressant à me suivre admiroient mon adresse:
Mais quoy que tout mon cœur à la gloire porté
Me fist avec dédain regarder la beauté,
Et que le nom pompeux de fille courageuse
Me parust digne seul d'une ame généreuse,
On me traitoit de belle, & je ne laissois pas
D'entendre soupirer pour mes foibles appas.
Loin de m'en prévaloir comme on fait d'ordinaire
Je croyois que c'étoit un crime que de plaire,
Et ma simplicité me faisoit présumer
Que j'aurois à rougir de me laisser aimer.

Un jour (que la memoire encor m'en eſt fatale !)
Nous avions parcouru la foreſt de Stimphale,
Et ſeule par les champs, dans la chaleur du jour,
Pour trouver du repos je hâtois mon retour.
J'arrive au bord d'un Fleuve, & là, je me délaſſe
Du pénible travail que m'a cauſé la chaſſe.
Le lieu méritoit bien qu'on y vinſt tout exprés
Chercher contre le chaud un agreable frais.
Par-tout juſques au fond l'onde aux yeux pénétrable
Laiſſoit voir le gravier, & diſtinguer le ſable.
Avec ſi peu de bruit on la voyoit couler
Qu'elle ſembloit dormir bien plûtoſt que rouler.
De larges Peupliers qui couvroient le rivage
Formoient par leurs rameaux le plus charmant ombrage,
Et pour le conſerver, de vieux Saules épars
Entr'eux confuſément s'offroient de toutes parts.
Aprés avoir à l'ombre en cette ſolitude
Employé le ſommeil contre ma laſſitude,
Je mets le pied dans l'onde, & ce plaiſir trop doux
M'y fait, la jambe nuë, entrer juſqu'aux genoux.
L'ardeur de me baigner qui ſoudain me chatouille,
Me voyant ſans témoins, fait que je me dépouille.

Le dessein s'execute aussi tost qu'il est pris.
Sur un Saule courbé je laisse mes habits,
Et me plongeant dans l'eau, je m'abandonne toute
Aux sensibles douceurs du plaisir que j'y goûte.
Tandis que de mes bras agitez sans repos,
L'un semble menacer, & l'autre fend les flots,
Du gouffre le plus creux j'entens avec surprise
Un je ne sçay quel bruit qu'en vain je me déguise.
Il s'augmente, & l'effroy qui d'abord me saisit,
Sur cette nouveauté rend mon cœur interdit.
Je pâlis, je m'étonne, & ce trouble m'engage
A gagner promptement le plus proche rivage.
Là, je tourne la teste, & d'entre les Roseaux
Je vois sortir Alphée au dessus de ses eaux.
O Beauté, par Vénus digne d'estre avoüée,
L'entens-je s'écrier d'une voix enroüée.
Vôtre veuë est pour moy le charme le plus doux.
Belle Aréthuse, helas ! pourquoy me fuyez-vous ?
En l'état où j'étois, & tremblante & confuse,
Je m'éloigne, & le laisse appeller Aréthuse.
Mes habits par malheur sur l'autre bord restez
M'obligent à tenir des sentiers écartez ;
Mais plus dans ce péril la peur hâte ma fuite,
Plus l'espoir du succez anime sa poursuite.

Ma foibleſſe le flate, & déja dans ſon cœur,
Parce que je ſuis fille, il s'eſtime vainqueur.
Ainſi j'ay beau courir d'une vîteſſe extrême.
Preſſé de ſon amour, il me pourſuit de meſme,
Et par mille détours que je ne connois pas,
Toûjours preſt à m'atteindre, il marche ſur mes pas.
Tel fond ſur la Colombe un Milan trop avide;
Telle fuit le Milan la Colombe timide.
Je vais, je cours, je vole au delà de Pſophis,
Au delà d'Orchoméne & des plaines d'Elis,
Et m'avançant toûjours d'une ardeur ſans égale,
Je traverſe Erymanthe, & Cyllene, & Ménale.
Alphée, en ce combat que ſoûtint mon effroy,
N'avoit point encor eu d'avantage ſur moy.
Son adreſſe à courir ne m'égaloit qu'à peine;
Mais étant plus robuſte il avoit plus d'haleine,
Et pouvoit plus long-temps, ſur l'attente du prix,
Pourſuivre le combat qu'il avoit entrepris.
Il n'eſt rien toutefois qu'avant que de me rendre
La honte que je crains ne me faſſe entreprendre.
Je m'ouvre des chemins tout couverts de buiſſons,
Je perce les rochers, je gravis ſur les monts,
Et ma gloire à ſauver redoublant mon courage,
Je m'échape où jamais il ne fut de paſſage.

Cependant par ces monts, ces rochers, ces forests,
Le lâche qui me suit me presse de si prés,
Que comme le Soleil que je laissois derriére
Déja sur nous de loin répandoit sa lumiére,
Dans un lieu découvert, je vois avec effroy
Une Ombre tout-à-coup s'allonger devant moy.
Ma crainte, & le couroux dont j'étois échauffée,
Pouvoient former cette ombre, & m'y montrer Alphée;
Mais le bruit redoublé qu'il faisoit à courir,
A mes tristes regards sembloit deja l'offrir,
Quand sans aucun espoir, & toute desolée
De sentir son haleine à mes cheveux mélée,
De la Divinité que j'adoray toûjours,
Dans ce pressant péril j'imploray le secours.
Si jamais je te pleus, belle & chaste Diane,
Ne m'abandonne point aux desirs d'un profane,
Luy dis-je, & souviens-toy que tu m'as fait cent fois
Porter en te suivant ton arc & ton carquois.
Il ne fut pas besoin d'en dire davantage.
La Déesse aussi-tost me couvrit d'un nuage,
Et de l'injuste Alphée arrétant les desseins,
Par cet obstacle offert me sauva de ses mains.

Surpris que je me sois dérobée à sa veuë,
Il va, passe, repasse autour de cette nuë,
Vient jusqu'où la Déesse a daigné me cacher,
Et semble par trois fois tout prest à me toucher.
Le Destin est injuste, il s'en plaint, il l'accuse,
Et crie à haute voix, *Aréthuse*, *Aréthuse*.
Quelle étois-je à l'entendre, & dans cet embarras,
Tremblant à respirer, que ne craignois-je pas?
Le Loup, qui va hurler prés d'une bergerie,
Fait moins à la brebis redouter sa furie,
Et le Lievre tapy dans un épais halier,
Avec moins de frayeur entend le lévrier.
Pour augmenter mon trouble il s'arreste, & s'obstine
A vouloir qu'en ce lieu sa peine se termine.
Comme il y voit finir les traces de mes pas,
Il se tient seur de vaincre en ne s'éloignant pas,
Et toûjours trop charmé d'un amour qui m'outrage,
Il regarde, examine, observe le nuage.
La contrainte où j'estois m'abattoit toute; alors
Une froide sueur me couvre tout le corps.
Mes pieds ne sçauroient plus soulager ma foiblesse,
Par-tout où je les mets c'est de l'eau que j'y laisse.
Mes cheveux, de rosée au mesme instant chargez,
En autant de ruisseaux semblent estre changez.

Ainsi je deviens Lac ; ce prodige m'étonne ,
Mais j'adore le Ciel dans l'arrest qu'il en donne ,
Et qu'en bien moins de temps je vois executer
Qu'il ne m'en a fallu pour vous le raconter.
Quoy que changée en eau je ne sois plus la mesme ;
Alphée en cet état reconnoit ce qu'il aime.
Alors se dépouillant , pour imiter mon sort ,
De la figure d'homme où je l'ay veu d'abord ,
Changé luy-mesme aux eaux dont il régle la course ;
Il tâche à se mesler à celles de ma source.
Diane y met obstacle , & la Terre soudain
M'ayant à sa priére engloutie en son sein ,
Aprés que j'ay long-temps précipité mes ondes
Par des sentiers remplis d'ouvertures profondes ,
Je suis conduite enfin par un obscur détour
Dans l'Isle d'Ortygie où je revois le jour.
C'est là que le Destin m'autorise à renaistre ,
Dans un lieu si charmant je commence à paroistre ,
Et prens à l'arroser d'autant plus d'intérest ,
Que ma Déesse l'aime , & que son nom luy plaist.





LYNCUS
CHANGE' EN LYNX.
FABLE XII.



LA', finit Aréthuse, & Cerés satis-
faite,
Pour ne luy plus causer de trouble en
sa retraite,
Attelle ses Dragons, qui d'un frein gourmandez,
Dans le milieu des airs sont par elle guidez.
Les fertiles moissons qu'elle destine aux plaines
Luy font prendre son vol vers la fameuse Athénes.

Comme Triptolémus à sa tendresse est cher,
Pour luy préter son char, elle vient l'y chercher,
Et veut, soit où la terre en friche est demeurée,
Soit où ses habitans l'ont déja labourée,
Que les grains qu'il reçoit également semez
Rendent son nom illustre, & ses soins renommez.
Elevé dans ce char que Cerés luy confie,
Ayant couru l'Europe, il entre dans l'Asie,
Et par-tout honoré des Peuples & des Rois,
Il arrive où Lyncus faisoit craindre ses loix.
De la Scythie entiére il possedoit l'Empire,
Et sçachant qu'à le voir un Etranger aspire,
A peine il l'a receu, qu'il demande avec soin
Ce qu'il est, ce qu'il cherche, & s'il vient de fort loin.
Si de ce que je suis le secret vous importe,
Dit-il, Triptolémus est le nom que je porte.
Athénes m'a veu naistre, & venu dans ces lieux
M'acquiter des devoirs d'un employ glorieux,
La terre ny la mer dans ce fameux voyage
N'ont point eu jusqu'à vous à me préter passage;
Je l'ay trouvé dans l'air, & n'entre en ce palais
Que pour vous faire part des faveurs de Cerés.
Ses dons sont en ma main; d'un vase inépuisable
Je tire une sémence à nulle autre semblable,

Dont vos champs enrichis produiront desormais
Les plus belles moissons qui parurent jamais.
Le fier Lyncus écoute, & pour se rendre maître
D'un tresor dont par-tout tant de biens doivẽt naître,
Cachant adroitement son envieux orgueil,
Fait à Triptolémus le plus civil accueil.
Cependant il conçoit la détestable envie
De s'acquérir le vase en s'immolant sa vie;
Et prétend par sa mort dérober à Cerés
L'honneur d'avoir comblé la terre de bienfaits.
Ainsi, quand le sommeil luy livrant sa victime
Semble faciliter le succez de son crime;
Il vient le bras levé pour luy percer le sein,
Mais un pouvoir suprême empesche son dessein.
Cerés le change en Lynx, & par ce prompt suplice
Triptolémus sauvé de son lâche artifice,
S'élevant de nouveau dans le milieu des airs,
Fait voler ses Dragons, & parcourt l'Univers.





LES FILLES DE PIERUS
CHANGÉES EN PIES.

FABLE XIII.

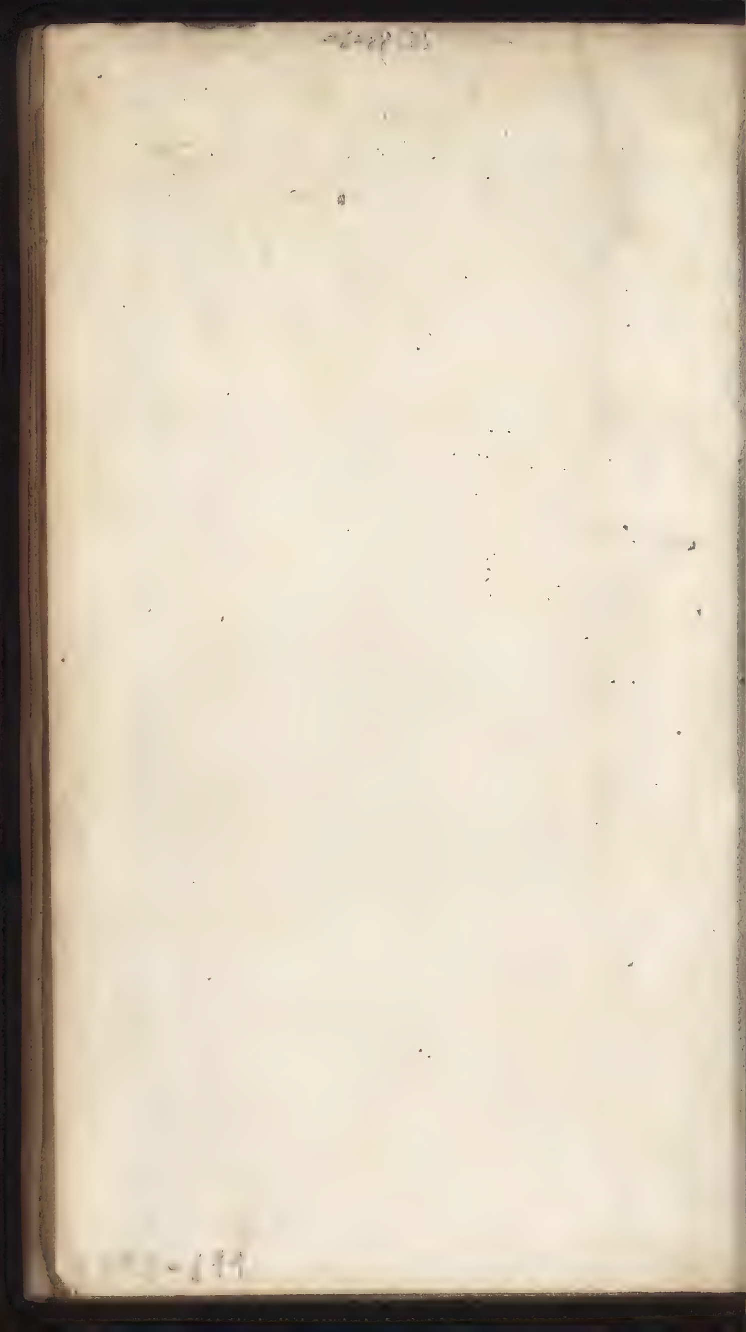


CAlliope à ces mots ſembla reprendre haleine ;
Et du ſuccez qu'elle eut, l'ame encor toute pleine ;
Voila, pourſuivit-elle, en regardant Pallas,
La matiere du chant qui finit nos debats.

D'une commune voix on jugea pour les Muſes ;
Mais loin de ſe ſoûmettre , & d'en eſtre confuſes ;
Avec plus de chaleur nos Rivales ſur nous
Répandirent les traits de leur chagrin jaloux.
Nous ſouffrîmes d'abord ſans trop d'impatience
Injure ſur injure , offence ſur offence ;
Mais voyant à la fin qu'à force de bonté
Nous donnions un champ libre à leur témérité ;
Quoy donc, leur dîmes-nous, aprés l'indigne audace
Qui vous doit obliger à nous demander grace ,
Vous croirez de nouveau pouvoir impunément
Attaquer nôtre gloire , & parler fiérement ?
C'eſt trop , il faut enfin qu'une peine exemplaire
Faſſe voir ce que peut nôtre juſte colére ,
Et puiſque la douceur ne vous peut retenir ,
Qui vouloit pardonner prendra ſoin de punir.
Nous eûmes beau parler ; ces Filles inſolentes
Dans nos reſſentimens nous crurent impuiſſantes ,
Et d'un air dédaigneux bravant nôtre couroux ,
Voulurent s'avancer pour en venir aux coups ;
Mais dés le premier pas que vers nous elles firent ,
Leurs corps , ſe reſſerrant , de plumes ſe couvrirent.
Toutes l'une ſur l'autre alors jettant les yeux ,
S'efforcent , mais envain , de ſe plaindre des Dieux ;

En un bec endurcy leurs bouches ſont changées.
Ainſi de leurs mépris nous demeurons vangées ;
Leur rage s'en émeut , & dans le deſeſpoir
De voir que leur audace ait manqué de pouvoir ;
Penſant hauſſer leurs bras pour les tourner contr'elles ,
Au lieu de ſe fraper elles batent des aîles ;
Et volant à nos yeux ſur des arbres voiſins ;
Font le premier eſſay de leurs nouveaux deſtins.
Vous venez de les voir ; mais quoy qu'elles ſoient Pies ,
Elles gardent encor leurs premiéres envies ,
Veulent parler ſans ceſſe , & de leurs rauques voix ;
Malgré leur changement , font retentir nos bois.

Fin du cinquiéme Livre ,
& du premier Tome.



1 1st [illegible]

125 [illegible]

[illegible]

[illegible] 1010





